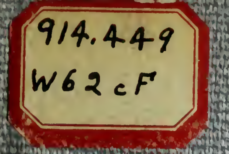
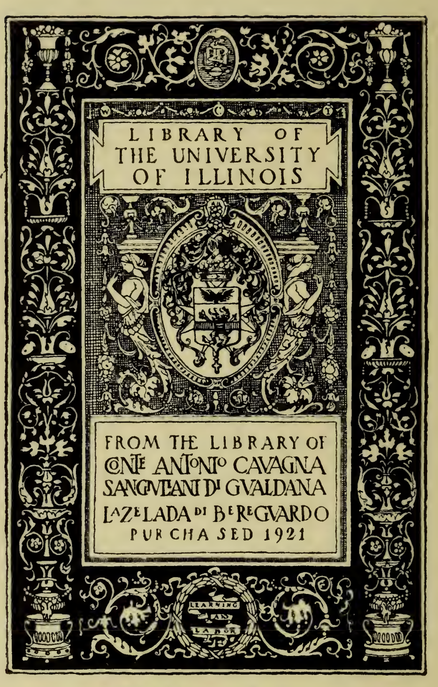


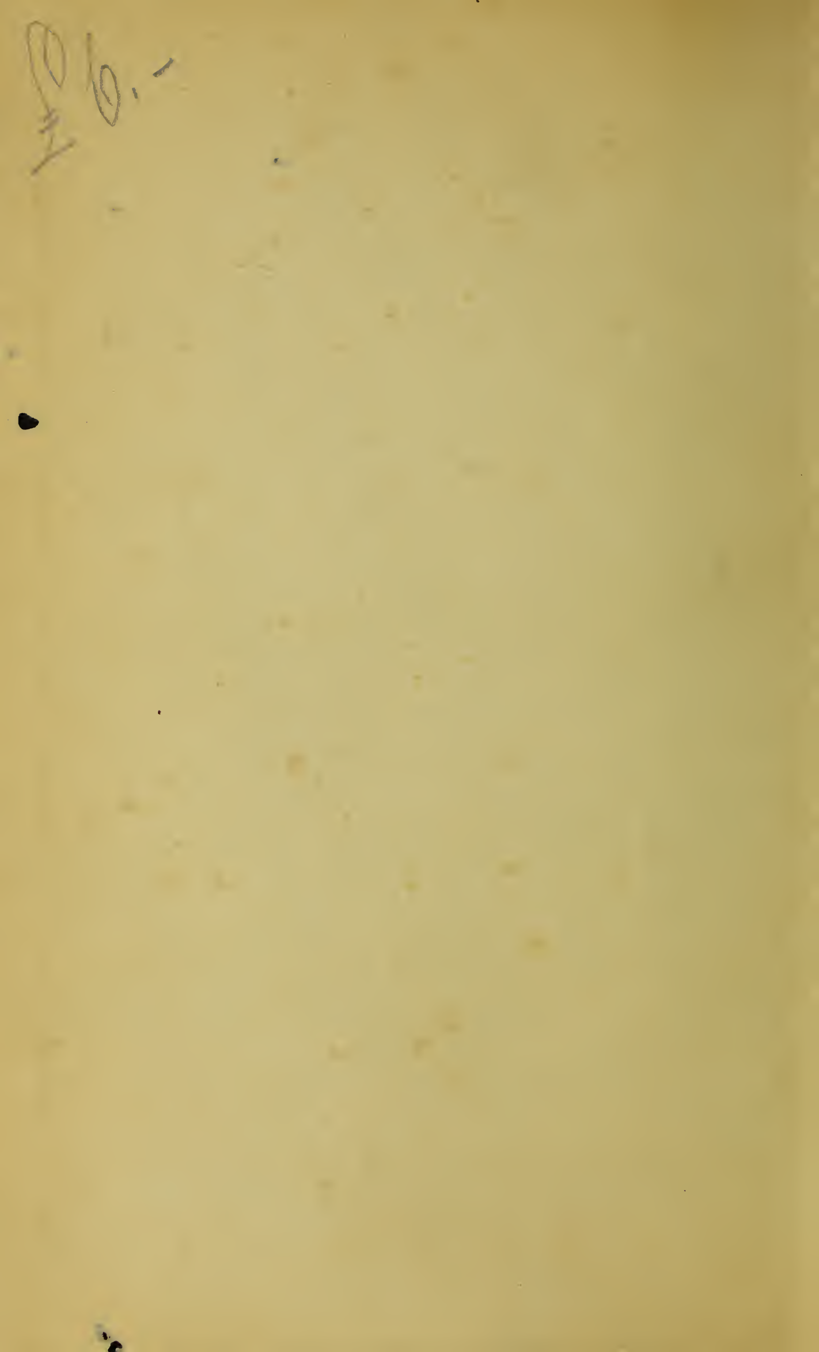
Ed. WHYMPER



GUIDE A CHAMONIX ET AU MONT-BLANC




LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921
LEARNING
LABOR



GUIDE

A

CHAMONIX

ET DANS LA CHAINE DU

Mont Blanc

PAR Ed. Whymper

GENÈVE

Librairie A. Jullien, éditeur

32, Place du Bourg-de-Four, 32

GUIDE A CHAMONIX

ET DANS LA

CHAINE DU MONT-BLANC

PAR

EDWARD WHYMPER

AUTEUR DU « GUIDE DE LA VALLÉE DE ZERMATT ET DU CERVIN »
ET DES « ESCALADES DANS LES ALPES », ETC., ETC.

AVEC 65 ILLUSTRATIONS ET CARTES

PREMIÈRE ÉDITION FRANÇAISE

GENÈVE
LIBRAIRIE A. JULLIEN, ÉDITEUR
32, Place du Bourg-de-Four, 32

IMPRIMERIE DU JOURNAL DE GENÈVE

INTRODUCTION

Dans ce petit livre, je cherche à donner en peu de pages, des informations que quelques-uns de mes lecteurs peuvent désirer avoir chez eux et d'autres vouloir sur place. Il parle du passé et du présent. La partie historique est suivie par la topographique ; et à la fin, dans l'appendice, on trouvera les listes des guides, les tarifs des excursions, des tables de sommets et de cols (arrangés par ordre alphabétique) etc. Tout en visant à la concision, j'ai essayé d'éviter l'extrême condensation qui, dans quelques guides, produit une certaine perplexité. Voyez la note page 105 pour les abréviations.

Les illustrations, pour la plupart, n'ont pas encore été reproduites ailleurs et les permissions demandées pour elles l'ont toutes été à l'intention de cet ouvrage. Je dois les bases du plan de Chamonix à la compagnie du P. L. M. et j'ai dressé les listes des guides avec l'assistance des guides-chefs de Chamonix, Courmayeur et Saint-Gervais ; le regretté M. C. D. Cunningham et M. J. Eccles m'ont donné d'utiles informations. Sir Edward Davidson, feu MM. F. C. Grove et Horace Walker, M. J. H. Wicks m'ont aidé à tracer leurs routes respectives à l'Aiguille du Dru, à celle de Bionnassay, au Mont-Blanc, par le glacier de Brenva et le Pic Sans Nom.

Les remarques suivantes peuvent rendre quelques services aux personnes qui visitent Chamonix et le Mont-Blanc pour la première fois.

Dépenses. — La vie est d'un prix modéré dans toute la région du Mont-Blanc en général, de nombreux hôtels prennent des pensionnaires dans des conditions favorables. Il sera plus avantageux de se fixer pour quelque temps au même endroit que de changer constamment.

L'avis suivant est affiché dans la plupart des hôtels de Chamonix :

« Les personnes en pension sont priées d'annoncer leur départ au moins trois jours à l'avance. Les autres personnes quittant dans la journée devront aviser le Bureau avant midi. sinon la chambre sera comptée la nuit suivante. »

Argent. — Prenez quelques louis, une petite quantité de pièces d'argent pour les dépenses de route, le reste en billets de banque. Les billets anglais peuvent être changés à Genève, Cha-

monix, Courmayeur et Martigny. L'or étranger passe partout, excepté dans les tout petits villages ; l'argent, par contre, ne passe pas. Faire attention aux petites pièces italiennes qui sont retirées de la circulation.

Vêtements. — Les vêtements de laine et de flanelle sont les plus pratiques. Il est préférable d'avoir beaucoup de vêtements légers et de les changer, que d'en posséder peu de très épais. On doit se servir de *souliers de montagne*, et il faut les avoir déjà portés avant de partir. On les ferrera mieux sur place. J. Ducrey de la rue Nationale, à Chamonix, ferre très bien. Le Puttee (d'origine indienne) est la meilleure forme de guêtres. Les Puttees sont confortables et pratiques, et on les fabriqne maintenant en Angleterre, mais on les obtient meilleur marché en Suisse.

La Corde. — Si on pense faire des excursions nécessitant la corde, il vaudra mieux en être pourvu. On n'en trouve point sur le marché de comparable à la « Corde de manille » spécialement faite à l'usage de la montagne.

Piolets. — On en trouvera de bonne qualité et à des prix modérés soit à Chamonix soit aux Bossons, à la fabrique des frères Simond. Voyez page 120.

Savon. — On trouve de nombreuses espèces de savon dans les régions alpines; maintenant on paye un droit d'entrée même pour un seul pain.

Bagages. — Le minimum de bagages veut dire quelqufois, le maximum de confort. Celui qui n'en a pas plus que ce qu'il peut porter, voyagera plus vite, plus agréablement et plus économiquement que celui qui dépasse cette limite. D'un autre côté, les hôteliers regardent d'un œil soupçonneux les voyageurs ayant peu ou pas de bagages et leur donneront les plus mauvaises chambres.

Des passeports doivent être emportés, quoiqu'il se puisse, que vous fassiez de longs séjours en France, Suisse et Italie sans en avoir besoin, des cas peuvent se produire les nécessitant et il est préférable d'avoir tous les atouts dans son jeu.

Langue. — Le Français est la langue de Chamonix et de la chaîne du Mont Blanc. A Chamonix on reconnaît qu'il existe une langue appelée l'anglais, de nombreux Chamoniards la parlent même, mais leur modestie les empêche quelquefois d'exercer leurs talents. Dans l'appendice F. quelques-uns des guides parlant anglais sont indiqués. A Courmayeur on parle presque autant le français que l'italien.

La douane. — En allant à Chamonix, *viâ* Annemasse, on évite la visite qu'on subirait en passant par Genève. Retournant directement de Chamonix, *via* Annemasse, les bagages des voyageurs sont examinés à Bellegarde, ceux enregistrés pour Paris sont visités à Paris. Quand on va de Chamonix en Suisse par la Tête Noire ou *via* Salvan, on peut rencontrer un douanier au Châtelard. Les touristes traversant le col de Balme, les cols du Bonhomme et de la Seigne, ou les cols élevés échappent à la visite.

Les cartes. — La carte pliante de la Chaîne du Mont Blanc, à la fin du volume, jointe aux plans du texte suffira. Ceux qui désirent de plus amples détails peuvent consulter :

1° la carte du capitaine Mieulet, à l'échelle 1-40.000. Elle donne la portion centrale de la chaîne, et, dans toute la partie enclose, comprend le côté italien aussi bien que la partie française, mais elle ne s'étend pas jusqu'aux derniers plans de la chaîne. Elle est bien exécutée, exacte et se trouve être une des cartes les plus utiles qui soient mentionnées.

2° La carte de l'Etat-Major français, échelle 1-80.000, feuille 160, *bis* et 160, *ter*. Ces feuilles comprennent la route d'Annemasse à Chamonix et donnent le côté français de l'extrémité de la chaîne du Mont-Blanc non comprise dans la carte de Mieulet. Mais elles ne mentionnent aucune partie des versants suisse ou italien. Ces feuilles ne sont pas bien exécutées et les exemplaires en circulation sont mal imprimés.

3° La pointe suisse de la chaîne est donnée dans la feuille XXII de la carte Dufour, échelle 1-100.000. Cette feuille est admirablement exécutée, mais se trouve maintenant presque remplacée par :

4° l'Atlas Topographique de la Suisse (*Topographischer*) *Atlas der Schweiz* échelle 1-50.000 publié sous la surveillance du col Siegfried. Une carte (formée de plusieurs planches de cet atlas) en est dérivée, elle est intitulée Martigny-Grand-Saint-Bernard-Combin, et embrasse toute la partie suisse terminale de la chaîne. Prix, cinq francs.

5· Pour le versant italien de la chaîne du Mont-Blanc, consultez les feuilles 27-28 de la *Carta Italia*, échelle 1-50.000. Cette carte est mal exécutée ; beaucoup de noms et d'altitudes peuvent à peine être déchiffrés.

6a La chaîne du Mont-Blanc. Carte au 1-50.000 dressée sur l'ordre d'Albert Barbey, par X. Imfeld, d'après les relevés, les mensurations et la nomenclature de Louis Kurz et d'après les documents existants. Cette carte, publiée en en 1896 donne tout le massif ; elle est très-nettement exécutée et bien imprimée. Prix, 10 fr. non montée sur toile. Une carte, plus grande que toutes celles plus haut citées. du massif entier 1-20.000 est élaborée par MM. Joseph et Henri Vallot, de Paris, mais à présent on ne peut encore fixer la date de sa publication.

Toutes les cartes que je viens de nommer se trouvent à la librairie A. Jullien, 32, Bourg-de-Four, Genève.

Pour le choix des guides. — Quoique je ne donne aucune recommandation dans ce livre, je ne puis m'empêcher d'en référer à deux de mes plus anciens amis de Chamonix, Frédéric et Michel Payot. M. Frédéric Payot a gagné ma reconnaissance en 1865, en m'offrant volontairement son assistance un jour où je me trouvais dans un moment difficile. Depuis lors, il s'est élevé trois fois au rang de guide-chef et a escaladé plus de cent fois le Mont-Blanc. Son frère Michel fit voir sa capacité dès son jeune âge, et a, je crois, fait plus de « premières ascensions » dans le massif du Mont Blanc que n'importe quel autre Chamoniard vivant. (Voyez page 57 et le chapitre XIV). Comme ils ont dépassé l'âge, les noms de ces deux guides excellents ne figurent plus sur le registre.

Il y a un bon personnel parmi les guides de Chamonix, mais, cela va sans dire, dans un corps comptant plus de trois cents membres et comprenant la majeure partie des Chamoniards bien constitués de 24 à 60 ans, il y a des sujets de force et de caractère différents. Les recommandations que je puis faire à propos du

choix d'un guide à Chamonix et à Courmayeur, sont les mêmes que celles que je ferai pour n'importe quel guide dans n'importe quel autre endroit. 1° Avant d'engager un guide, informez-vous de ses antécédents auprès de ceux qui sont au courant. 2° Evitez les hommes connus pour leurs accidents. 3° pour les courses longues ou difficiles, donnez la préférence aux hommes d'un âge moyen plutôt qu'à ceux trop vieux ou trop jeunes.

Je n'essaie pas de décider si un touriste doit se servir de guides. Quelques personnes sont assez compétentes pour mener à bien d'elles-mêmes toutes les courses mentionnées. La grande majorité, néanmoins, ne sont pas de cette force. Pour le peu que je connais mes lecteurs, je suis incapable de dire s'ils ont ou non besoin de guides. Chacun doit savoir cela par lui-même [1].

L'heure. — L'heure de l'Europe occidentale est l'heure légale à Chamonix et dans la portion française de la chaîne du Mont-Blanc. En Suisse et en Italie, on a l'heure de l'Europe centrale, qui avance d'une heure sur celle de Paris. Voyez l'annuaire des Longitudes. En passant et en repassant la frontière, il est bon de se souvenir de cela.

La **Société suisse des hôteliers** publie un petit livre contenant les remarques suivantes, il montre les idées des hôteliers suisses sur plusieurs matières d'intérêt général [2].

Retenir des chambres à l'avance. — Il est dit : « Une confusion règne dans les idées du public qui voyage, à propos de cette question ; au moment de la saison surtout, elle cause des discussions nombreuses et désagréables ».

Ceci provient en grande partie d'un conseil contenu dans les guides des voyageurs, conseil donné de bonne foi, nous sommes prêts à l'admettre, et dans l'intention d'arranger le touriste et l'hôtelier. Ce conseil consiste à faire retenir les chambres à l'avance, surtout si on pense arriver à une heure tardive. Mais grâce au fait que dans les notes des guides à ce sujet, ni la question de droit, ni celle d'intérêt commercial n'ont été discutées, l'opinion a grandi dans l'esprit des voyageurs, qu'en retenant sa chambre à l'avance, le touriste aura un droit sans s'imposer aucune obligation.

Examinons les considérations suivantes :

1° Quel est le voyageur qui a le plus de droit à un accommodement : (*a*) celui qui arrive de bonne heure à l'hôtel, ou *b*) celui qui, par lettre, par télégramme ou simplement par téléphone, fait connaître son intention de venir et qui arrivera tard dans la nuit ou bien n'arrivera pas du tout ; tandis que le premier par sa seule présence semble être le meilleur client.

2° Un arrangement, un contrat, dans lequel les droits des deux parties sont stipulées, doit être conclu au moins des deux côtés. Une proposition ne regardant qu'un seul des intéressés ne donne pas au voyageur le moin-

[1] Il est supposé que mes lecteurs sont au courant des termes techniques employés. S'ils ne le sont pas, je les renvoie aux « Scrambles amongst the Alps ».

[2] Ce livre intitulé : les *Hôtels de la Suisse*, a été publié en anglais, en français et en allemand. Prix 50 cent. Il donne de nombreuses informations et discute des sujets variés, exemple : le manque de réflexion en exigeant des plats chauds la nuit, en amenant des singes à l'hôtel. Il y est dit que les chambres sont souvent salies et abimées par ces habitants bizarres. La dernière édition est modifiée.

dre droit, car dans ce cas il y manque quelque chose : (*a*) une déclaration de la seconde partie (l'hôtelier) qu'il peut et veut accepter l'ordre ; (*b*) la garantie que le voyageur remplira l'obligation qu'il prend en donnant l'ordre.

L'augmentation du nombre des voyageurs correspond à celle de ceux qui *pensent lier l'hôtelier en retenant des appartements à l'avance, sans être eux-mêmes engagés d'aucune façon par un tel ordre.*

Ainsi l'efficacité de tels ordres diminue journellement et l'hôtelier ne doit pas être blâmé s'il cherche d'abord à satisfaire les premiers arrivants et refuse les ordres de personnes inconnues, à moins qu'elles ne lui soient recommandées.

Une réponse payée paraît, dans une certaine mesure, augmenter la probabilité qu'on s'occupe favorablement de vos ordres ; elle peut, selon la réponse plus ou moins définitive de l'hôtelier, lui impliquer, sinon une obligation légale, au moins une obligation morale. Néanmoins, on ne peut dire que cela lie absolument l'hôtelier, car le voyageur n'accorde pas une garantie nécessaire de sa part pour donner une obligation que cette garantie seule pourrait imposer en donnant à l'ordre la forme d'une convention.

Chambres retenues pour arrivées matinales.

Si la chambre a été réservée pour un touriste matinal, selon son ordre, on ne lui comptera la chambre qu'une fois, pourvu qu'il ne l'occupe que dans le jour et la mette, en avertissant à l'avance, à la disposition de l'hôtelier pour la soirée. Si ce dernier est empêché d'en disposer pour la nuit suivante, le voyageur doit, surtout pendant la saison, ou quand il y a une grande affluence, être prêt à payer la chambre pour deux nuits, même s'il n'a occupé la chambre que pendant 24 heures.

La responsabilité des hôteliers.

Le voyageur fera bien, pour éviter les pertes et les recherches de la police, de suivre l'avis des guides et à la requête de l'hôtelier de lui confier personnellement ses valeurs.

Quelques hôtels sont ouverts toute l'année à Chamonix et il y a maintenant une saison d'hiver. « Dans l'hiver 1905-1906, pour la première fois, le chemin de fer du Fayet a marché tout le temps, en facilitant ainsi l'accès. Il est rare que la neige atteigne un mètre à Chamonix, tandis qu'elle a fréquemment trois ou quatre mètres à Argentière et au Tour. Il tomba si peu de neige en 1893-94, que tout l'hiver on se servit de véhicules à roues au lieu de traîneaux. Mais la saison commence à Chamonix en juin et se termine en septembre, quoique le temps permette quelquefois de faire la plupart des excursions dans le milieu de mai et une partie d'octobre. Certaines années, il y a de nombreux visiteurs en mai ; la Tête Noire est ouverte aux voitures à cette époque, et on peut faire plusieurs des ascensions les plus modestes. Habituellement les touristes diminuent encore en octobre ; au milieu du mois il ne reste plus que les habitués et les traînards. On voit les chefs, les portiers et les garçons dans des endroits inaccoutumés, ils envahissent même les bancs « sacrés » réservés aux voyageurs. C'est la fin de la saison.

EDWARD WHYMPER.

Mai, 1910.

Notes de la quinzième édition anglaise

Observatoire du Dr Janssen. — Au dire d'ascensionnistes ayant fait récemment le sommet du Mont-Blanc, cet édifice a, actuellement, complètement disparu. Voyez pages 71 à 83.

Une liste des guides d'Orsières est donnée dans la présente édition, page 190.

Le nombre des voyageurs arrivant par chemin de fer à Chamonix, pour l'année 1909, à fin novembre,s'est élevé, selon le chef de gare, à 130, 170.

Le chemin de fer du Montanvert a été construit entièrement pendant la « Saison » de 1909, de Chamonix jusqu'à peu de distance de l'hôtel bien connu situé en face de la Mer de Glace. Les trains cessent de circuler le 15 octobre. Voyez page 105.

Le tramway du Mont-Blanc est très fréquenté durant le cours de la saison jusqu'au Col de Voza. Il part du Fayet, à proximité immédiate de la station du P. L. M. et a un arrêt à St.-Gervais. Aucun prolongement de la ligne au delà du Col de Voza n'était en exécution à la fin de l'année dernière.

Un chemin de fer allant jusqu'au sommet de l'Aiguille du Midi a été projeté et sa construction commencée, près du village des Bossons, à la fin de l'an dernier. Il paraît que cette ligne atteindra le sommet via Pierre-Pointue et Pierre à l'Echelle. Un hôtel sera construit sur l'Aiguille du Midi au point terminus de la ligne. Le billet double course coûtera 27 fr. 50.

La multiplication de ces chemins de fer de montagne a produit son effet chez les Guides de Chamonix. Sept noms ont disparu de la liste donnée dans la précédente édition. Plusieurs ont été supprimés comme ayant dépassé la limite d'âge et d'autres par suite de décès ou pour divers motifs. En résumé cinq noms nouveaux seulement ont été ajoutés et en fin de compte, c'est une diminution nette de douze guides.

Les accidents en 1909 n'ont présenté rien de nouveau. En septembre, un touriste nommé Eugène Ribaud, architecte de Lyon, s'étant appuyé contre une balustrade dans les gorges du Trient, celle-ci céda et l'infortuné tomba au fond du ravin où son corps fut retrouvé.

La saison des sports d'hiver a commencé en 1909 fin décembre et s'est prolongée jusqu'à fin février. Le 14 janvier quatre dames anglaises prenaient part à une course de bobsleighs : l'une d'elles fut tuée sur le coup et les autres plus ou moins gravement blessées.

Les améliorations à Chamonix comprennent l'achèvement du sentier conduisant au sommet de la Montagne de la Côte. Un nouvel hôtel a été ouvert près de la station de chemin de fer de Montroc, près de l'entrée du tunnel sous l'Aiguillette.

Index. — Les montagnes et les pics ont été portés au mot *Pics* les glaciers à *Glaciers* et les passages à *Cols.*

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE DE CHAMONIX ET DU MONT BLANC

CHAPITRE II

LES PREMIERES TENTATIVES D'ASCENSION AU MONT-BLANC

CHAPITRE III

LA PREMIERE ASCENSION DE LA GRANDE MONTAGNE BLANCHE

CHAPITRE IV

ASCENSION DU MONT-BLANC PAR HORACE BÉNÉDICT DE SAUSSURE

CHAPITRE V

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE CHAMONIX ET DU MONT BLANC

CHAPITRE VI

LES ACCIDENTS

CHAPITRE VII
LES OBSERVATIONS SUR LE MONT BLANC

CHAPITRE VIII
COMMENT ON SE REND A CHAMONIX

CHAPITRE IX
CHAMONIX

CHAPITRE X

LES COURSES A FAIRE A CHAMONIX

CHAPITRE XI

COURSES A FAIRE DU MONTANVERT

CHAPITRE XII

COURSES A FAIRE DE LOGNAN

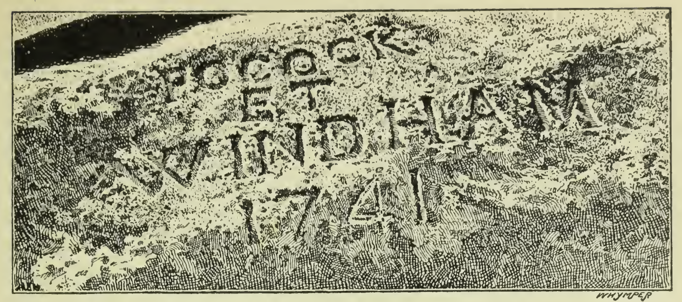
CHAPITRE XIII

L'ASCENSION DU MONT BLANC

CHAPITRE XIV
LE TOUR DU MONT-BLANC

APPENDICE

TABLE DES ILLUSTRATIONS



LA PIERRE DES ANGLAIS (Voyez chapitre X)

CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE DE CHAMONIX ET DU MONT BLANC

FONDATION DU PRIEURÉ. — CHAMONIARDS ACHETÉS ET VENDUS. — HÉRÉSIE, SORCELLERIE ET PUNITIONS CAPITALES. — PARTAGE DES BIENS CONFISQUÉS. — PÉRONETTE ACCUSÉE DE MANGER DES ENFANTS A LA SYNAGOGUE — LE PRIEURÉ CHANGE DE PROPRIÉTAIRE ET LES HABITANTS ONT UNE CONDUITE VIOLENTE. — CHAMONIX EST AFFRANCHI ET LA COMMUNE EN PREND POSSESSION. — LES PREMIERS VISITEURS DE CHAMONIX. — POCOCKE ET WINDHAM. — LE VOYAGE DE PÉTER MARTEL. — LA PREMIÈRE PRÉSENTATION DU MONT BLANC AU MONDE.

L'histoire du Mont-Blanc, quoique mêlée à celle de Chamonix n'est pas celle de la Vallée et du Village. La première mention du nom de la montagne date de 1742, et son histoire ne commence qu'un peu plus tard. La vallée a sa propre histoire datant de la conquête normande. Le premier et presque seul document prouvant que cette région fut peuplée à des siècles antérieurs est une inscription, découverte en 1852, sur Saint-Gervais du côté du Col de la Forclaz [1] à un endroit appelé le Larioz ; c'est une sorte de limite placée à l'époque de Vespasien [2]. A dater de cette période jusqu'en 1091, on ne sait rien du village et de la vallée. A cette date le comte Aymon de Genève offrit à l'abbaye de Saint-Michel (près de Turin) toute la partie appelée la vallée de Chamonix, s'étendant du Col de Balme aux Houches, et un Prieuré y

[1] On l'appelle quelquefois le Col de la Forclaz de Prarion pour le distinguer de l'autre Col de la Forclaz, entre la Tête Noire et Martigny.

[2] Des dessins de cette inscription ont été donnés dans le *Mont-Blanc* de Ch. Durier, Paris, 1887. On prétend qu'une voie romaine a traversé l'Arve un peu au-dessus de Servoz, allant au Val de Montjoie par le Col de la Forclaz, traversant probablement les Cols du Bonhomme et de la Seigne et conduisant dans la Vallée d'Aoste.

fut établi [1]. Il n'est pas clairement expliqué pourquoi ce présent fut fait à l'abbaye. Le comte Aymon donna la vallée, ses terres et ses habitants. On n'a pas encore découvert s'il fit ce don par bienveillance ou pour se rendre populaire. La fondation d'un prieuré prouve qu'il y avait une population, et il semble que, pour une région montagneuse, elle était considérable. Jusqu'à présent par manque de recherches, presque rien n'est connu sur la vie de ces habitants pendant le moyen-âge. Les écrivains qui se sont occupés de Chamonix ont habituellement traité cette période comme inexistante et n'ont commencé l'histoire de Chamonix que dans la première partie du 18e siècle. Les travaux de M. André Perrin ont jeté un jour différent sur cette matière. Son *Histoire de la Vallée et du Prieuré* [2], basée sur les documents [3] rassemblés par M. A. Bonnefoy de Sallanches, donne des détails intéressants qui pour la première fois permettent de se former une idée de la vie des indigènes, de la manière dont ils étaient traités et de leurs travaux.

Pendant quatre siècles, les Prieurs agirent à leur guise et furent les maîtres, sauf pour la juridiction absolue ; sous leur règle, les habitants de la vallée ne durent pas mener une existence très enviable, quoique le traitement qu'ils subirent, autant que nous pouvons le savoir, ne fut ni meilleur ni pire que celui imposé à la plupart de leurs contemporains dans la majeure partie du monde civilisé. Il y avait un certain nombre d'hommes libres [4], mais le plus grand nombre n'était guère mieux traité que des esclaves. Ils étaient vendus ou changés de place comme des bestiaux ; ils ne pouvaient pas se marier sans autorisation, et de temps à autre ils étaient brûlés au pilori pour leur bonheur futur et pour le bénéfice immédiat du Prieuré [5]. M. Perrin parle d'une requête, en 1283, par laquelle Jacques Bouteiller de Servoz donna au Prieuré, en

[1] Selon M. Ch. Durier, le texte de la Charte ou Acte de Donation fut d'abord imprimé à Lyon en 1660. L'original fut découvert par le capitaine Markham Sherwill, à Chamonix, en 1831. Il est devenu la propriété de M. Bonnefoy de Sallanches.

[2] *Histoire de la Vallée et du Prieuré de Chamonix du Xe au XVIIIe siècle,* par André Perrin, Président de la section de Chambéry du Club Alpin Français, in-8, Paris, 1887.

[3] On trouve dans ces documents des noms qui subsistent encore à Chamonix. Celui de Charlet apparaît déjà en 1396, ceux de Balmat en 1458, de Bossoney en 1468, de Comte et de Carrier en 1483 et de Cachat en 1529.

[4] « Les chartes relatives aux reconnaissances partielles et à la limitation des franchises par les prieurs, nous montrent, qu'avant l'établissement du Prieuré, les hommes libres habitant le bourg de Chamonix formaient une communauté jouissant de nombreuses et importantes libertés. Des syndics nommés par eux étaient chargés de la représenter, de défendre ses droits en maintenant les bonnes et anciennes coutumes et de prendre toutes les mesures commandées par l'intérêt commun. Ils surent garder intactes leurs libertés malgré les oppositions et les entraves des prieurs et de leurs divers agents... Les nombreuses transactions par lesquelles les prieurs reconnurent les usages et les droits du bourg de Chamonix, ne furent que des reconnaissances formelles de libertés immémoriales, accordées à la suite des luttes et des troubles nés des efforts qu'avaient faits les prieurs pour les réduire et les effacer... Ces reconnaissances servirent plus tard aux syndics pour sauvegarder les droits de la communauté comme si elles eussent été de véritables chartes de concessions de franchises et non plus de confirmations. » Perrin, *Histoire,* pp. 71-72.

[5] Ils étaient sujets à des amendes pour les moindres actes. Par exemple : s'ils vendaient des moutons, des cochons, des veaux et de la graisse sans offrir pour la nourriture du Prieuré, 60 sous ; s'ils faisaient des ventes avant que les approvisionnements fussent

guise d'aumône, pour le repos de son âme Nicolas de Chamonix et ses descendants ; ce don fut fait à Richard de Villette, alors prieur. Il dit aussi que deux ans plus tard, Léonarde, la veuve de Jacques Bouteiller vendit Jean, Aimon et Melioret, fils de Guillaume Bezer de la paroisse de Chamonix, au même Richard de Villette pour 50 *sous genevois.*

L'hérésie et la sorcellerie étaient punies de mort. Les biens de ceux qui avaient été exécutés allaient ordinairement au prieur, mais dans le cas d'hérésie ils étaient partagés entre l'évêque de Genève, le prieur et l'Inquisiteur. M. Perrin cite le procès de Guiga, veuve de Millieret Balmat, dit Monard, de Chamonix, et de Rolette, veuve de Jean Duc de Vallorcine, qui avec deux autres femmes furent accusées d'hérésie en 1458 ; il raconte la procédure qui fut suivie. Les syndics supplièrent le prieur de leur porter secours et celui-ci nomma un juge qui fut accepté. Les accusées furent alors conduites dans l'église et interrogées par Pierre Ginod, inquisiteur, qui les trouvant apostates et impénitentes les renvoya au *châtelain.* Ce dernier les mena devant les juges et les syndics et demanda leur condamnation comme hérétiques. Jacques Bollet, juge rapporteur, lut l'acte d'accusation, et au nom des autres juges et syndics, les condamna à mourir par le feu, *dans un feu gros et terrible,* afin que cette méthode de punition pût en retenir d'autres qui seraient enclins à les imiter. Pierre Ginod, l'inquisiteur, *vendit sa part des profits au prieur, Guillaume de la Ravoire, pour quinze florins.*

La même année, Jean Corteys, dit Martin, fut également accusé d'hérésie ; et, l'année suivante, Henriette, femme de Pierre Oncey, chargée des crimes d'hérésie et d'idolâtrie, fut brûlée. Trois ans après, huit autres hérétiques furent jugés à la fois. Claude Rup, un spécialiste pour les cas d'hérésie dans les diocèses de Lausanne Genève et Sion, les examina, les déclara hérétiques et les livra à la justice. Le *châtelain* les mena dans la cour du prieuré où on avait l'habitude de juger, et Jacques Bollet rendit une sentence les condamnant ; comme ils refusèrent de s'amender, il déclara qu'ils seraient brûlés et leurs biens confisqués. Péronette, veuve de Michel des Ouches, qui, outre le crime d'hérésie, fut accusée de divers méfaits, entre autres de celui de manger des enfants à la synagogue, fut choisie pour une punition spéciale. On l'attacha à un poteau de bois, *haute et visible*; pendant un vingtième d'heure, on l'assit sur un fer rouge, puis on l'étendit sur un chevalet audessous duquel on mit le feu; Jean Grelan, qui dit-on, avait piétiné le corps du Christ et rendu hommage au démon, etc., fut condamné à être mené à l'endroit où il avait commis son crime, ou au tribunal de justice le plus proche, pour avoir un pied coupé, ensuite à être ramené mort ou vivant, attaché à un poteau et brûlé avec son pied.

complets, 10 livres ; pour le port d'un sabre ayant plus d'un pied et demi, 60 sous et la confiscation de l'arme ; pour port de bâtons ferrés ayant plus d'un pied et demi, sauf en voyage, 10 livres et la confiscation ; pour refus d'obéissance au Prieuré, étant en service, 25 livres.

Des siècles d'oppression accoutumèrent les Chamoniards à des traitements de ce genre. Ils étaient nés sous ce régime, ils l'enduraient et l'acceptaient toute leur vie, quoique de temps à autre ils se révoltassent. Vers la fin du treizième siècle, par suite des usurpations successives des prieurs, ils se soulevèrent et emportèrent les bestiaux de Richard de Villette[1]; ce dernier pour faire la paix dut reconnaître et confirmer leurs droits par écrit. Ses neuf successeurs eurent des règnes d'environ vingt-cinq ans chacun, tous plus ou moins désagréables, et après eux il y eut un changement.

Par une bulle papale du 27 février 1519, le Prieuré de Chamonix passa entre les mains du Chapitre du Collège de l'Eglise de Saint-Jacques à Sallanches, et les indigènes parurent espérer qu'il en résulterait quelques profits pour eux[2]. Le Chapitre nomma un chanoine qui résiderait dans le pays et promit de respecter les privilèges des habitants ; mais les Chamoniards ne semblent pas avoir été très satisfaits de ce traitement, et bientôt ils refusèrent de payer l'impôt. A cette époque ils devinrent quelque peu turbulents. Deux officiers envoyés successivement à Chamonix furent si maltraités qu'ils se considérèrent heureux d'échapper avec la vie sauve. « Je n'ai pas pu découvrir, dit M. Perrin, si les mutins furent punis ». Des ordres furent donnés néanmoins pour emprisonner les mutinés, et un certain Chissé de Boutiller fut envoyé avec une suite nombreuse pour les arrêter. Mais, quand il arriva devant l'église, il fut assailli par des averses de pierres, et, blessé, battit rapidement en retraite. Les désordres continuant, les Chamoniards furent excommuniés, mais ils firent pénitence et supplièrent d'être relevés de l'excommunication pendant trois mois, de façon à pouvoir faire leurs Pâques ; ils recommencèrent ensuite comme auparavant. Le bailli de Faucigny vint en 1535 pour publier une proclamation ordonnant le paiement de dîmes vexatoires ; les syndics et les habitants se conduisirent violemment, déchirèrent la proclamation et chassèrent le bailli et ses hommes hors du Prieuré. Plusieurs personnes furent arrêtées pour cet outrage et menées en prison à Chambéry. La dispute continua et, en 1537, le seigneur Demarest de Menthon vint à Chamonix, accompagné de cinquante gentilshommes, en plus des officiers de la justice, pour voir ce qu'il pourrait faire ; il ne réussit pas mieux que les autres, fut conspué tout le long de sa route et fut assiégé dans le Prieuré par 400 à 500 hommes armés, qui jetaient des pierres et tiraient de l'arquebuse à travers les fenêtres ; ces derniers bloquèrent tous les chemins pour empêcher l'arrivée d'un renfort, criant à Demarest et à sa suite qu'ils les tueraient, les brûleraient ou les garderaient prisonniers jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim. Pendant la nuit un des assiégés descendit par une fenêtre et, s'échappant à travers les montagnes, alla demander du secours à

[1] Prieur de 1255 à 1296.

[2] Les offices avaient parfois été négligés. En 1368 les syndics se plaignirent amèrement à l'abbé de Saint-Michel de la Cluse que l'église de Chamonix n'était pas tenue comme elle aurait dû l'être et parle du manque de moines.

Sallanches. Le tocsin fut sonné et 500 à 600 hommes se mirent en marche pour dégager le seigneur, à qui on permit de partir en paix.

Ce fut le commencement d'une lutte, dans laquelle les Chamoniards cherchèrent à se libérer des exactions et des impôts qu'ils avaient reçus en héritage des temps féodaux ; la lutte dura pendant plus de deux siècles. En 1737, ils demandèrent à se débarrasser complètement de leur odieux fardeau en payant une somme en bloc, et, pendant quarante ans, on discuta pour savoir quel en serait le montant. En 1780, des délégués du Chapitre rencontrèrent à Chamonix d'autres délégués choisis par la communauté pour arrêter les conventions. Le Chapitre voulait 150.000 livres et descendit à 75.000. Le compromis ne fut ratifié qu'en 1786 ; alors grâce au paiement de 58.000 livres, la vallée fut délivrée de ses servitudes, les Chamoniards devinrent des hommes libres [1] et la commune prit possession des terres du Prieuré [2]. « Le 30 octobre 1786, le règne du Prieuré de Chamonix prit fin après avoir duré 696 ans ; il expira sur le coup de minuit et fut enterré le matin suivant. Quand vint la Révolution française, les Chamoniards s'écrièrent : « Ah ! si nous avions pu prévoir l'avenir, nous aurions attendu quelques années et nous nous trouverions affranchis sans rien payer [3]. »

La période importante durant laquelle les négociations pour l'affranchissement eurent lieu, coïncide avec le moment où un flot d'étrangers vint voir les beautés de Chamonix ; et il semble probable que, grâce à un contact et à des conversations avec des gens jouissant d'une plus grande liberté qu'eux, les Chamoniards furent poussés vers l'émancipation. A partir de 1741, le flot de touristes ne fit que s'accroître. A une époque antérieure des étrangers étaient déjà venus inspecter les glaciers (ou glacières, ainsi qu'on les nommait primitivement). Une des premières allusions qui y est faite, est contenue dans un livre intitulé : *Les Nouvelles œuvres de Monsieur Le Pays*. Dans une lettre datée « de Chamonix en Fossigny », le 16 mai 1669, ce monsieur écrivit à une dame avec laquelle il semble avoir été en très bons rapports :

[1] D'un seul coup, ils furent débarrassés des « droits de fief, d'emphytéose, de directe, de lods, double-lods et du tiers des ventes générales ; des services, censes féodales, haut-siège, prémices des montagnes, etc. »

[2] Ceci paraît avoir été un second paiement car Bourrit, dans sa *Description des glacières*, publiée en 1773, dit que le Chapitre de Sallanches avait primitivement droit au tiers de la propriété d'un homme mourant sans enfants, mais que la Communauté avait acheté ce droit 30,000 livres. Dans sa *Nouvelle description des glacières*, publiée en 1785, il prétend qu'à cette époque le curé du Prieuré était nommé « administrateur » « parce que, outre le soin des âmes, il surveillait la propriété du Chapitre. Cette double occupation, qui dans d'autres pays se lie à de nombreuses conséquences, n'en amène aucune dans cette vallée, où la loi ecclésiastique est vraiment paternelle. Pourtant la Communauté est sur le point d'être affranchie », et il suggère comme résultat que « le clergé, quand il sera limité à ses propres fonctions, sera plus respecté ».

[3] Le Prieuré est maintenant disparu. M. Perrin dit qu'une des chapelles lui appartenant a été incorporée à l'église existante, mais que les bâtiments du Prieuré furent complètement brûlés le 3 décembre 1758. Il dit plus loin que l'hôtel d'Angleterre actuel est bâti sur un emplacement qui appartenait au Prieuré.

« Dans le désespoir où vous m'aviez mis en vous quittant, j'avois juré de me précipiter dans le premier lieu commode. Cependant, depuis quinze jours, j'ay monté et descendu les plus dangereuses montagnes de Savoye, j'ay passé sur le bord de mille précipices, et jusqu'icy, je ne me suis point précipité. Le plaisir de voir vostre portrait en ce pays affreux m'a toujours retenu quand j'ay pensé à m'acquiter de ma promesse... Enfin, Madame, je voy icy cinq montagnes qui vous ressemblent comme si c'estoit vous-même... Cinq montagnes, Madame, qui sont de glace pure depuis la teste jusqu'aux pieds, mais d'une glace qu'on peut appeler perpétuelle [1]. »

Soixante-quatorze ans avant la publication de la lettre de M. Le Pays, le nom de Chamonix (Chamonis) fait son apparition dans le grand atlas de Mercator ; il est possible que vers cette époque (1595) le village commençait à faire parler de lui dans le monde civilisé [2]. Il est clair qu'à la fin du seizième siècle, ce n'était pas une contrée ignorée ; ce fait est d'accord avec les extraits cités de l'*Histoire* de M. Perrin. Quoique ces fragments donnent une bien petite idée de la nature de l'ouvrage, ils montrent suffisamment qu'on a accordé trop de valeur à la « découverte » de Chamonix faite par Pococke et Windham en 1741, bien que leur visite ait eu l'incontestable résultat d'auréoler ce pays de célébrité.

En 1740, une petite colonie d'Anglais se trouvait à Genève. Elle était composée en majeure partie de jeunes gens venus là pour terminer leurs études. Ils paraissent avoir été au mieux avec les autorités, les invitant à des représentations théâtrales particulières et étant priés en d'autres occasions de paraître devant elles pour rendre compte de leurs étourderies [3].

Parmi eux se trouvait William Windham, de Fellbrigg dans le Norfolk, qui avait à peu près vingt-trois ans ; il était grand et beau garçon et était connu à Londres sous le sobriquet de « boxing Windham ».

« J'avais, dit-il, un grand désir de faire cette excursion, mais la difficulté d'avoir des compagnons me la fit différer ; heureusement que dans le mois de juin dernier, le docteur Pococke arriva à Genève de son voyage dans l'Egypte et le Levant ; il avait étudié ces contrées avec une grande exactitude. Je lui parlai de ma curiosité et de mon désir ; étant étranger à toute crainte, il exprima une inclination analogue ; nous décidâmes immédiatement de faire ce voyage ensemble, et, quelques autres de nos amis ayant formé une caravane, je fus chargé de préparer notre départ. »

Windham avait lu les *Délices de la Suisse* et les ouvrages de Scheuchzer, la lecture de ces livres lui avait appris quelque chose sur les « glacières ». « Il est vraiment dommage qu'une si grande merveille ne soit pas plus connue. Pensant trouver à peine dans ces parages les nécessités de la vie, nous prîmes des bêtes

[1] M. Le Pays fait sans doute allusion aux glaciers de Taconnaz, Bossons, Argentière, le Tour et à la Mer de Glace. Je cite ce passage pris dans l'intéressant travail de M. Théophile Dufour, auquel j'aurai encore recours plus tard.

[2] Le nom de Chamonix ne figure pas dans l'atlas de Mercator en 3 volumes, dont le premier volume fut publié à Duisburg en 1585.

[3] Suivant M. Théophile Dufour, les archives de Genève mentionnent ces faits.

de somme chargées de provisions et une tente, qui nous furent de quelque utilité, quoique la terrible description qu'on nous avait faite de ces gens fut très exagérée ».

Ils se mirent en route le 19 juin 1741, ils étaient huit « en plus de cinq serviteurs ; nous étions tous armés, et nos chevaux portant les bagages nous suivaient, tellement bien, que nous ressemblions fort à une caravane. Le premier jour, nous n'allâmes pas plus loin que Bonneville. » Le lendemain ils dormirent à Servoz « sur de la paille propre dans une grange » et le troisième jour ils arrivèrent à Chamonix.

« Ici nous campâmes et pendant que notre dîner se préparait, nous interrogeâmes les habitants sur le compte des « glacières ». Ils nous en montrèrent les extrémités qui arrivent dans la vallée et qu'on peut voir du village ; elles n'apparaissent que comme des rochers blancs ou plutôt comme d'immenses glaçons formés par l'eau descendant du haut de la montagne. Ceci ne satisfit pas notre curiosité et nous pensâmes que nous étions venus de trop loin pour nous contenter de si peu ; nous nous informâmes donc exactement auprès des paysans, si nous ne pouvions pas, en escaladant la montagne, découvrir quelque chose de remarquable. Ils nous répondirent que nous le pourrions, mais la plupart d'entre eux nous représentèrent cette course comme difficile et laborieuse, nous certifiant que personne n'allait là sauf ceux dont le métier était de chercher du cristal ou de chasser les bouquetins et les chamois ; tous les voyageurs qui jusqu'à présent étaient venus aux « glacières » s'étaient contentés de ce que nous avions déjà vu.

Le prieur[1] de l'endroit, un bon vieux, nous fit beaucoup de civilités, il chercha aussi à nous dissuader ; d'autres nous représentaient la chose comme très-aisée, mais nous nous aperçûmes facilement qu'ils espéraient que nous les choisirions comme guides et qu'ensuite nous nous fatiguerions vite ; de cette façon ils gagneraient leur argent sans peine. Pourtant notre curiosité eut raison de ces découragements ; nous fiant sur notre force et notre résolution, nous nous déterminâmes à essayer d'escalader la Montagne. Nous prîmes avec nous plusieurs paysans, quelques-uns comme guides, d'autres pour porter nos provisions. Ces gens furent tellement persuadés que nous ne pourrions jamais arriver à bout de notre tâche qu'ils prirent avec eux des chandelles et des instruments pour produire du feu au cas où, harassés de fatigue, nous serions obligés de passer la nuit sur la montagne. Pour empêcher ceux qui étaient le plus enragés de lasser les autres, en allant trop vite, nous fixâmes les règles suivantes : Personne ne sortirait de son rang ; celui qui était en tête irait lentement et d'une manière égale ; quiconque se sentirait fatigué ou essoufflé pourrait demander une halte ; enfin, quand nous rencontrerions une source, nous boirions un peu de vin mélangé à de l'eau et nous remplirions avec de l'eau les bouteilles que nous aurions vidées, afin qu'elles nous servent dans les autres haltes où nous n'en trouverions point. Ces précautions furent tellement utiles que, si nous ne les avions pas prises, les paysans n'auraient sans doute pas été trompés dans leurs conjectures.

Nous partîmes vers midi le 22 juin et traversâmes l'Arve sur un pont en bois. La plupart des cartes placent les « glacières » du même côté que Chamoigny, mais ceci est une faute. Nous arrivâmes rapidement au pied de la montagne et commençâmes à monter un sentier très raide

[1] Il n'y avait point de prieur à cette époque. Windham, sans doute, suppose qu'il doit y en avoir un, parce qu'il y a un prieuré.

à travers un bois de sapins et de mélèzes. Nous fîmes des haltes nombreuses pour nous rafraîchir et reprendre notre souffle, mais nous continuâmes vivement. Quand nous eûmes passé le bois, nous arrivâmes à une espèce de prairie, remplie de larges pierres et de morceaux de rochers brisés, tombés de la montagne. L'ascension se trouvait si raide que nous étions quelquefois obligés de nous accrocher à ces rochers et de faire usage de bâtons avec des pointes de fer. Notre route suivait des pentes, et à plusieurs endroits, nous dûmes traverser des places où des avalanches de neige avaient causé de terribles ravages. Il n'y avait rien d'autre que des arbres déracinés et de larges pierres qui semblaient couchées sans aucun support ; à chaque pas le sol cédait, la neige qui s'y mêlait nous faisait glisser ; sans nos cannes et nos mains nous serions tombés maintes fois dans le précipice. Nous avions une vue ininterrompue du bas de la montagne, et, la raideur de la pente, jointe à la hauteur où nous étions, faisaient un paysage suffisamment terrible pour faire tourner la tête des gens. Bref, après avoir grimpé avec de grandes difficultés pendant quatre heures trois quarts, nous arrivâmes au sommet de la montagne d'où nous eûmes le plaisir de contempler des objets d'une nature extraordinaire. Nous étions à la cime d'une montagne, qui autant que nous pouvions en juger, était au moins deux fois aussi haute que le Mont-Salève, et d'où nous eûmes une pleine vue des « glacières ». Je dois vous dire que je suis extrêmement embarrassé pour en donner une idée juste, car je ne connais rien qui ait la moindre ressemblance avec cela.

Les descriptions que les voyageurs donnent des mers du Groënland paraissent s'en rapprocher le plus. Figurez-vous votre lac agité par un vent violent et gelé subitement, peut-être que même cela ne produirait pas un effet semblable. .

Notre curiosité ne s'arrêta pas là, nous étions résolus à marcher sur la glace, nous avions à peu près quatre cents mètres à descendre, la pente était extrêmement raide ; la terre sèche et croulante, mêlée à du gravier et à de petites pierres roulantes, ne nous offrait aucun appui ferme de sorte que nous descendîmes, moitié en tombant, moitié en glissant sur nos mains et nos genoux. A la fin, nous arrivâmes à la glace où la difficulté cessa, car elle était très grossière et nous offrait de bons appuis ; nous trouvâmes pour la traverser un nombre infini de crevasses, quelques-unes que nous pûmes enjamber, d'autres qui étaient larges de plusieurs pieds. Ces crevasses étaient si profondes que nous ne pouvions pas même en voir le fond ; ceux qui vont chercher le cristal se perdent souvent dedans, mais on retrouve généralement leur corps au bout de quelques jours ; ils sont parfaitement bien conservés. Tous nos guides nous assurèrent que ces crevasses changent continuellement, et que la « glacière » a une sorte de mouvement. En escaladant la Montagne nous entendîmes quelque chose comme un roulement de tonnerre ; nos guides nous apprirent que ce bruit était causé par des crevasses fraîches ou en train de se former, mais comme il ne s'en fit aucun pendant que nous étions sur la glace, nous ne pûmes nous rendre compte si c'était cela, ou bien des avalanches de neige, ou peut-être, encore, des chutes de rochers ; les voyageurs observent, paraît-il, dans le Groënland, que la glace craque avec un bruit ressemblant à l'éclat de la foudre ; cela donnerait raison à nos guides. Ainsi que dans les pays ignorants, les gens sont extrêmement superstitieux ; ils nous racontèrent des histoires baroques sur les sorcières qui viennent jouer leurs farces sur les « glacières » et dansent au son des instruments. Nous aurions été étonnés, si on ne nous avait pas entretenu déjà de quelques-unes de ces légendes. Les bouquetins vont en troupeaux sur la glace ; ils sont en troupe de quinze ou seize ; nous n'en vîmes point. Nous tirâmes quelques chamois,

mais ils étaient à une trop grande distance pour les atteindre. . . .

. . . .

Au bout d'une demi-heure environ passée sur la « glacière » et après avoir bu cérémonieusement à la santé de l'amiral Vernon et au succès des armes britanniques, nous grimpâmes avec une incroyable difficulté au sommet d'où nous venions ; la terre cédait à chaque pas. Nous nous reposâmes quelques minutes, puis nous commencâmes à descendre et nous arrivâmes à Chamouny à l'heure du coucher du soleil. Cela étonna beaucoup les habitants et nos guides ; ces derniers nous avouèrent qu'ils pensaient bien que nous ne pourrions jamais mener notre entreprise à bien. »

Windham quitta Genève en août 1742 et le 20 de ce mois, une caravane de Genevois dont la curiosité avait été éveillée par la lecture du compte-rendu écrit par lui, partit pour Chamonix. Stimulés par ses remarques que : « des baromètres pour mesurer la hauteur de la montagne, des thermomètres portatifs et un cadran pour prendre les altitudes seraient utiles s'il y avait un mathématicien dans la bande », et que « quelqu'un qui saurait dessiner pourrait s'occuper, soit le long de la route, soit au but même, que finalement un homme de génie ferait sans doute des choses que nous n'avons pas faites, » ils allèrent de Genève à Sallanches en un jour, et le lendemain arrivèrent à Chamonix. Le jour suivant fut employé pour atteindre le Montanvers et le matin d'après ils retournèrent à Genève. Cette caravane était sous la conduite ou la direction d'un certain Peter Martel, qui écrivit un récit du voyage, publié à Londres en 1744 [1]. Un facsimilé, à une échelle réduite, de cette brochure très-rare est donné sur la page suivante.

M. Peter Martel s'intitule « ingénieur » et à la fin de son récit il raconte qu'il a fait et vendu des thermomètres de poche et autres, et jusqu'à ces dernières années, c'est tout ce qu'on semble connaître de lui en Angleterre. Son écrit contient le résumé des prouesses de Windham sous forme de lettre à un ami et la relation de son propre voyage sous forme d'une lettre à Windham ; il y est expressément certifié que les deux lettres furent traduites du français. Aucune version française ne fut pourtant connue jusqu'à celle que M. Théophile Dufour publia dans l'*Echo des Alpes*, en 1879 [2] avec une préface contenant des détails sur les personnes en question. Th. Dufour montre clairement que M. Windham n'a rien publié. Il écrivit une lettre donnant un récit de ses faits et gestes à Jacques Antoine Arlaud, peintre portraitiste, vivant à Genève, suivant le désir de ce dernier. Arlaud permit que la lettre circulât et l'original ou une copie fut lu par Martel. La lettre de Peter Martel à Windham circula également à Genève comme manuscrit et les deux lettres furent vues par M. Baulacre, (qui

[1] On remarquera que sur l'en-tête il est écrit « As laid before the Royal Society », mais il ne semble pas que cette société ait imprimé la communication.

[2] WILLIAM WINDHAM ET PIERRE MARTEL. Relations de leurs deux voyages aux Glaciers de Chamonix (1741-1742). Texte original français publié pour la première fois avec une introduction et des notes par Théophile Dufour, président de la Cour de justice de Genève, directeur des Archives de l'Etat. Geneve, 1879.

An ACCOUNT of the

GLACIERES

OR

ICE ALPS

IN

SAVOY,

In TWO LETTERS,

One from an

English Gentleman to his Friend at *Geneva*;

The other from

PETER MARTEL, Engineer, to the ſaid *Engliſh* Gntleman.

Illuſtrated with a MAP, and two Views of the PLACE, &c.

As laid before the ROYAL SOCIETY.

LONDON,

Printed for PETER MARTEL,

And Sold by *W. Meadows* in *Cornhill*; *P. Vaillant* in the *Strand*; *G. Hawkins* between the *Two Temple Gates*; *R. Dodſley* in *Pall Mall*; *J. Pallaret* againſt *Catherine Street* in the *Strand*; and *M. Cooper* in *Paſter Noſter Row*. MDCCXLIV.

(Price One Shilling and Six-pence.)

est qualifié par de Saussure de « savant bibliothécaire de notre ville »). Ce monsieur avait l'habitude d'écrire dans les journaux ; en mai et juin 1743, il envoya deux lettres au *Journal helvétique* de Neuchâtel; la première commence ainsi :

« Monsieur,

On vous a dit que l'on voyait à Genève, depuis une année ou deux, quelques relations manuscrites de différents voyageurs qui ont eu la curiosité d'aller examiner, dans le Faucigny, cette portion des Alpes qu'on appelle les Glacières. . Vous me demandez la copie de deux différentes relations qui ont paru là-dessus dans notre ville. Il y aurait beaucoup à transcrire ; je suis un peu paresseux et n'ai point de secrétaire à ma disposition. Vous serez donc satisfait, s'il vous plaît, d'une espèce d'extrait de ces deux écrits. Je tâcherai de refondre le tout ensemble et de vous en rapporter au moins l'essentiel. »

Ce fut de cette façon que le public apprit d'abord ces deux voyages. Le récit arrangé de cette manière par le paresseux Baulacre fut le seul qu'on publia en français jusqu'à l'apparition, en 1879, de la brochure de M. Théophile Dufour. Dans cet ouvrage, figure le texte complet des deux comptes-rendus de Windham et de Martel, d'après une des copies manuscrites qui circulaient à Genève à l'époque de Baulacre et qui fut découverte à Paris dans la bibliothèque de l'Institut.

Les recherches de Th. Dufour ont mis au jour des faits relatifs à Peter Martel. Il naquit, paraît-il, en 1701 ou 1702, et se trouvait être le fils d'un réfugié français, un cordonnier, qui se fixa à Genève au commencement du 18e siècle. Il est mentionné deux fois dans les registres du Conseil de Genève, ces deux citations sont flatteuses pour lui [1]. On apprit aussi, grâce à des documents conservés à Genève, qu'il alla plus tard à la Jamaïque et qu'il y mourut en 1761.

Si les versions manuscrites de Windham et de Martel, imprimées par Th. Dufour, sont des transcriptions exactes des lettres originales, les traductions anglaises de 1744 sont très libres. Les écarts entre ces deux écrits sont fréquents, il y a des additions et des omissions. Ces différences ne sont pas de nature à être attribuées aux protes. Quoique très nombreuses, elles n'ont pas d'importance en ce qui concerne les faits.

L'intérêt principal de ces deux narrations réside dans les détails qu'elles nous donnent sur la situation de Chamonix et des Chamoniards, il y a un siècle et demi. Il paraît qu'à cette époque, quoique les visiteurs ne fissent habituellement guère plus qu'inspecter les extrémités des glaciers, les guides et les porteurs existaient déjà. On croyait à ce moment que les glaciers augmentaient. Windham prétend que des guides lui racontèrent : « Qu'à l'époque

[1] A la date du 19 février 1723, on lit cette note : « Gratification à Martel pour sa machine. — M. le sindic de la garde a fait voir au Conseil un planisfère, avec un bord d'environ demi-pied de hauteur, rempli de nombre de cercles et de machines qui représentent le mouvement des planètes, selon les différens systèmes de Ptolémée et de Copernic, composé par un jeune homme nommé Martel, fils d'un cordonnier, qui a beaucoup de talent pour le dessein et pour la mécanique, dont il a fait présent à la Bibliothèque. Sur quoi étant opiné, l'avis a été de lui faire une gratification de dix louis d'or pour l'encourager. »

de leurs pères, la *Glacière* (Mer de Glace) était petite et qu'il y avait même un passage à travers ces vallées, par lequel on pouvait aller au Val d'Aoste en six heures ». Mais dans tout son récit, il n'est pas question du Mont-Blanc ; un oubli si étrange fait penser qu'il a du être invisible pendant toute la durée de son séjour. Cependant Peter Martel mentionne quatre fois le Mont-Blanc. Dans la brochure anglaise à la page 16, il parle de la « Montagne appelée *Mont Blanc* » ; aux pages 17 et 19, il le nomme *le Mont Blanc* ; et à la page 22 il dit « *Mont Blanc* qu'on suppose être la plus haute de toutes les Glacières, et peut-être de toutes les Alpes. Beaucoup de personnes du pays, qui ont voyagé, m'ont assuré l'avoir vu de *Dijon* et d'autres de *Langres*, qui est à 135 lieues de distance ».

Je n'ai pas pu savoir si l'appellation de Mont Blanc a été imprimée à une date antérieure. Il paraît donc, d'après divers documents, que ce nom entra en usage à peu près vers l'époque de la visite de Martel. Il est possible qu'il ait été inventé pour satisfaire les visiteurs curieux qui demandaient : « Comment appelez-vous ceci », et « Comment appelez-vous cela ». Quelques-unes des aiguilles avaient déjà été baptisées en 1742 : Le Dru, les Charmoz (Charmeaux), la Blaitière (Blaiterie) et le Mont-Mallet (Mallay). J'imagine que peut-être, quand Martel continua ses questions et, indiquant le grand dôme neigeux, demanda : « Comment nommez-vous cela ? » , les Chamoniards répliquèrent simplement : « Oh ! nous l'appelons la montagne blanche », sans penser qu'il prendrait cette réponse pour une appellation établie. Mont Blanc fut mis sur ses notes et la montagne a gardé ce titre. Quoiqu'il en soit, Martel fut le premier à se servir de ce nom sur une carte [1]. Le fils du savetier eut l'honneur de présenter le Mont Blanc au monde et la renommée de la Grande Montagne Blanche s'étendit à l'étranger.

[1] M. André Perrin dit dans son histoire (p. 6) que Bourrit fut le premier à mettre le nom de Mont-Blanc sur la carte de sa *Nouvelle description des glacières et glaciers de Savoye*, publiée en 1786. Ceci est inexact : Martel le donne quarante et un ans plus tôt sur la carte (planche II) qui accompagne sa brochure.

CHAPITRE II

LES PREMIERES TENTATIVES D'ASCENSION AU MONT-BLANC

LES GLACIÈRES DEVIENNENT FAMEUSES. — HORACE BENEDICT DE SAUSSURE. — MERVEILLEUX EFFETS DE LA FOI. — PREMIÈRES TENTATIVES POUR ESCALADER LE MONT BLANC. — LES INDIGÈNES SE PLAIGNENT DE TROP DE CHALEUR. — MARC BOURRIT ESSAIE LE CÔTÉ DE SAINT-GERVAIS. — QUELQUES-UNS ARRIVENT AU PIED DES BOSSES DU DROMADAIRE. — EXPÉDITIONS DE BOURRIT ET DE DE SAUSSURE. — L'ASCENSION DU SOMMET DOIT ÊTRE FAITE EN PARTANT DE CHAMONIX.

Chamonix bénéficia rapidement de la publicité qui lui fut donnée par la circulation des lettres de Windham et de Martel. Ce fut bientôt la mode de visiter les Glacières.

Parmi ceux qui y allèrent, se trouvait un jeune homme nommé Horace Bénédict de Saussure. Il appartenait à une ancienne famille suisse [1], établie à quelques lieues de Genève, à un endroit appelé Genthod. Chaque fois qu'il se promenait, la Grande Montagne, située sur le côté opposé du lac, devait frapper son regard. De Saussure était un homme d'habitudes studieuses ; à vingt-deux ans il était déjà professeur de philosophie à l'Académie de Genève. « Pour moi, j'ai eu pour les montagnes, dès l'enfance, la passion la plus décidée ;... en 1760, j'allai seul et à pied, visiter les Glaciers de Chamouni, peu fréquentés alors, et dont l'accès passait même pour difficile et dangereux. J'y retournai l'année suivante, et dès lors je n'ai pas laissé passer une seule année sans faire de grandes courses, et même des voyages pour l'étude des montagnes » [2].

[1] Horace Bénédict de Saussure naquit en 1740. Les de Saussure prétendent descendre de Mongin de Saussure, Escuyer Seigneur de Dompmartin et de Monteul sous la ville d'Amance en Lorraine qui, en 1475, fut attaché à la cour de René, roi de Sicile et de Jérusalem. Son fils, Antoine de Saussure, lui succéda dans ses charges et dignités, mais, étant devenu protestant en 1551, il fut emprisonné et privé de ses propriétés ; il se retira à Metz en 1552. Il fut renvoyé de Metz, et, avec sa famille composée de douze enfants, alla successivement à Strasbourg, Neuchâtel, Genève, et s'installa finalement à Lausanne en 1556. Il mourut en 1569. Horace Bénédict de Saussure était le fils d'un fils unique et se trouvait le huitième descendant en ligne directe de Mongin de Saussure. Je prends ces renseignements dans un arbre généalogique qui m'est communiqué par M. F. Henri L. de Saussure, petit-fils d'Horace Bénédict de Saussure.

[2] *Voyages dans les Alpes,* 4 volumes in-4°, Neuchâtel, 1796.

Il raconte qu'en 1760 et 1761, il avait fait annoncer dans les trois paroisses de la vallée de Chamonix, qu'il donnerait une récompense considérable à celui qui découvrirait un chemin permettant d'atteindre le sommet de la grande Montagne Blanche, et que même il paierait le temps et les tentatives de ceux qui n'auraient pas réussi [1]. Il ne parait pas, d'après ce que nous savons, qu'on ait pensé à tenter l'ascension du Mont-Blanc avant l'offre de cette récompense, ni qu'aucun des sommets du massif eût été déjà gravi, Enfin les Chamoniards n'étaient pas considérés comme des montagnards. Cependant, longtemps avant la visite de Windham, ils étaient au courant de quelques-unes des particularités des glaciers, et ils pouvaient bien l'être, car les glaciers venaient presque à leur porte. Le passage suivant, extrait de *la Vie de Jean d'Arathon d'Alex*, publiée à Lyon, en 1767, nous indique clairement qu'ils savaient que les glaciers avancent parfois et se retirent de même.

« Les habitants d'une paroisse appelée Chamonix montrèrent d'une façon remarquable la confiance qu'ils avaient dans la bénédiction de leur évêque [2]. Chamounix est sur la frontière du Valais et possède de grandes montagnes, chargées de neige et de glaces en été aussi bien qu'en hiver ; leur altitude semble amener leurs cîmes jusqu'aux cieux, et elles se dressent presque aussi loin que la vue peut atteindre. La neige et la glace continuellement inclinées vers le bas, menacent de ruiner les localités alentour. Chaque fois que l'évêque visite ces régions, les gens le supplient d'exorciser et de bénir les montagnes glacées. A peu près cinq ans avant sa mort, ils lui envoyèrent une députation pour le supplier de venir encore une fois, offrant de payer ses dépenses et l'assurant que, depuis son dernier voyage, les glacières s'étaient retirées de plus de quatre-vingt pas. L'évêque, touché de leur foi, leur répondit : « Oui, mes bons amis, j'irai ajouter mes prières aux vôtres ». Il y alla. « J'ai une déclaration », dit l'écrivain, « faites sur serment par les personnes les plus notables de ce pays, dans laquelle il est juré que, depuis cette bénédiction de Jean d'Arathon, les glacières se sont retirées, tellement même qu'elles sont maintenant à un huitième de lieue des endroits où elles se trouvaient précédemment [3]. »

Ils savaient aussi que les personnes perdues et englouties par les glaciers seraient exhumées dans le cours des siècles. Windham prétend que quand il alla sur la glace (de la Mer de Glace), il trouva un nombre infini de crevasses. « Ces crevasses étaient si profondes qu'on ne pouvait même pas en voir le fond ; ceux qui vont chercher le cristal, se perdent souvent dedans, mais leurs corps sont généralement retrouvés après quelques jours, parfaitement conservés. Tous nos guides nous certifient que ces crevasses changent conti-

[1] « Lorsque j'écrivois le discours préliminaire et la première partie de cet ouvrage, j'envisageois la cime du Mont-Blanc comme absolument inaccessible. Dans mes premières courses à Chamonix en 1760 et 1761, j'avois fait publier dans toutes les paroisses de la vallée que je donnerois une récompense assez considérable à ceux qui trouveroient une route praticable pour y parvenir. J'avois même promis de payer les journées de ceux qui feroient des tentatives infructueuses. » De Saussure, § 1102.

[2] Jean d'Arathon d'Alex fut évêque de Genève de 1660 à 1695, et mourut cette dernière année.

[3] Extrait des *Oscillations des quatre grands Glaciers de la vallée de Chamonix*, par Venance Payot, Genève, 1879.

nuellement, et que toute la glacière a une sorte de mouvement ».

Ce passage de Windham montre, qu'avant lui, on s'était aventuré sur les glaciers ou même plus haut. La généralité des montagnards ne paraît pas pourtant avoir été très avancée en fait d'escalade ; quand Windham proposa d'aller au Montanvert, « le plus grand



SUR LA MER DE GLACE

nombre représenta la chose comme difficile et laborieuse [1], disant qu'il n'allait dans ces parages que les personnes dont le métier est de chercher le cristal ou de chasser les bouquetins et les chamois », et cependant, pour y parvenir, on suivait un sentier. Il ne faut donc pas s'étonner que l'offre de de Saussure n'ait amené aucun résultat immédiat. Les quelques tentatives faites ne donnèrent aucun espoir de succès définitif [2]. Ce ne fut pas, en effet,

[1] « Nous partîmes à sept heures par la Mer de Glace — un des « lions » de Chamonix, car on nous avait dit la nuit précédente que la route était très dangereuse. » Albert Smith, dans l'*Histoire du Mont-Blanc*, parlant de 1838.

[2] De Saussure raconte (§ 1102) : « Pierre Simon essaya une fois du côté du Tacul, une autre fois du côté du glacier des Buissons (Bossons). » On ne dit pas quelles furent les années où ces tentatives eurent lieu. « Le côté du Tacul » veut probablement signifier par le chemin du Glacier du Géant ou du Tacul. Bourrit prétend qu'en 1785, les guides pensaient que ce ne serait pas impossible d'atteindre le sommet du Mont-Blanc par le côté du Glacier de Tacul, si on pouvait trouver un emplacement pour dormir. *Nouvelle description des glacières et glaciers de Savoye,* par M. Bourrit, Genève, 1785.

avant 1775, quinze ans après cette offre de récompense, que quatre paysans [1] firent ce qui peut être appelé le premier essai sérieux pour atteindre le sommet de la montagne. Ils commencèrent par grimper sur le long éperon nommé Montagne de la Côte, et arrivèrent à quelque distance sur le glacier en-dessus ; jusqu'où, on ne le sait pas. Ils paraissent avoir été découragés en voyant qu'ils ne pouvaient pas faire la montée et la descente en un jour, et ils semblent avoir cru indispensable d'achever l'ascension en une seule journée, considérant comme trop hasardeux de passer une nuit parmi les neiges. Les Chamoniards de cette époque étaient presque absolument ignorants des neiges et des glaciers des régions supérieures, quoique, depuis des années, ils conduisissent des visiteurs sur les parties basses de la Mer de Glace, et peut-être sur d'autres glaciers [2].

Huit ans s'écoulèrent avant qu'on fit une autre tentative. Alors, en 1783, trois autres personnes [3] essayèrent la même route, et, pour avoir le plus de temps possible, passèrent la nuit à la Montagne de la Côte. A l'aube, elles prirent le glacier, et arrivèrent à une hauteur considérable, mais, à ce point, le plus fort et le plus vigoureux des trois hommes fut pris d'un irrésistible sommeil, et supplia les autres de continuer sans lui. Ces derniers ne voulurent ni l'écouter, ni le laisser dormir, et finalement, renonçant à leur entreprise, ils redescendirent sur Chamonix. La grande chaleur qui règne sur les glaciers, avec le beau temps, semble avoir surpris ces gens ; ils paraissent aussi avoir été influencés par la superstition encore répandue dans plusieurs endroits des Alpes, qu'il est fatal de dormir à une altitude élevée. Dans ce cas, ils craignirent aussi que leur compagnon ne mourût d'un coup de soleil. Après cet essai de 1783, de Saussure dit : « Pour moi, d'après les informations que m'avoient données ceux qui avoient attaqué la montagne

[1] Leurs noms ont été conservés par Bourrit. C'étaient Michel Paccard et son frère François, Victor Tissai et « le fils du respectable Couteran ».

[2] Un long récit entortillé de cette tentative est donné dans la *Nouvelle description* de Bourrit ; il prétend que c'est un compte-rendu fourni par un des guides (le fils du respectable Couteran). On voit par cette narration que la caravane partit à 11 heures du soir, le 13 juillet, et, qu'après avoir marché pendant deux heures et demie, elle alla dormir au pied du Glacier de Taconnaz. A l'aurore, elle commença l'escalade de la montagne de la Côte, montant d'abord du côté de Taconnaz, et ensuite tournant du côté de Chamonix. Les paysans trouvèrent un chemin sur la montagne de la Côte et, à une assez grande élévation, une quantité de chèvres et de moutons ; on les avait envoyé pour s'engraisser sur la montagne pendant l'été. A 8 heures du matin, les montagnards prirent le glacier, qui leur parut avoir une demi-lieue de large, et ils mirent plus de trois heures pour le traverser à cause des détours qu'ils devaient faire constamment pour éviter les crevasses. Ils racontèrent qu'ils avaient sur leur gauche un rocher au milieu de la glace (les Grands-Mulets), et qu'ils s'arrêtèrent pour ramasser des cristaux. Après cela, le récit devient quelque peu incohérent. Aucune heure n'est mentionnée, sauf celle de l'arrivée à Chamonix à 10 heures du soir. Les nuages qui les enveloppèrent les obligèrent à revenir, car ils craignirent de perdre leur chemin.

Il est encore d'usage d'envoyer des chèvres et des moutons à la montagne de la Côte et de les abandonner pendant des semaines entières. Le fait qu'il y avait un sentier en 1775 prouve que cet endroit était connu depuis longtemps ; l'altitude atteinte par les paysans ne peut être établie avec certitude. Ils furent probablement les premiers à toucher les Grands-Mulets.

[3] Jean-Marie Couttet, Lombard Meunier, dit Jorasse et Joseph Carrier.

de ce côté-là, je regardois le succès comme absolument impossible, et c'étoit l'avis de tous les gens sensés de Chamouni. » Il remarqua même que, si cet épisode de sommeil n'était pas advenu pour arrêter ces *braves gens*, « Il est bien vraisemblable... qu'ils n'auroient point pu atteindre la cîme de la montagne ; en effet, quoique fort élevés, ils avoient encore beaucoup de chemin à faire pour y parvenir, la chaleur les incommodoit tous excessivement, chose étonnante à cette hauteur... » Ils parlèrent beaucoup de la chaleur en revenant. et Jorasse dit sérieusement à de Saussure qu'il était inutile de porter des provisions et que, s'il y retournait jamais, il prendrait seulement un parasol et un flacon de sels odorants. « Quand je me figurois ce grand et robuste montagnard gravissant ces neiges en tenant d'une main un petit parasol, et de l'autre un flacon d'eau sans pareille, cette image avoit quelque chose de si étrange et de si ridicule, que rien ne prouvoit mieux à mon gré l'idée qu'il se faisoit de la difficulté de cette entreprise ; et par conséquent, de son absolue impossibilité pour des gens qui n'ont ni la tête, ni les jarrets d'un bon guide de Chamouni ». Ils revinrent, prétend Bourrit, avec les lèvres enflées et une peau délabrée. Ces quelques bagatelles relevées incidemment, montrent que les Chamoniards de cette époque n'étaient pas du tout habitués aux altitudes considérables, soit sur la neige, soit sur le rocher ; car, s'ils avaient été familiarisés avec la montagne, ils auraient su qu'une forte chaleur est souvent endurée au soleil à de grandes hauteurs, et que ce n'est pas très-extraordinaire d'y perdre la peau de son nez ou d'y avoir les lèvres enflées.

Bientôt après, à une date inconnue, Bourrit, déjà nommé plusieurs fois, essaya de suivre les traces de Couttet, Jorasse et Carrier. Bourrit naquit en 1735. Il était artiste-peintre et chantre de la cathédrale de Genève, il visita fréquemment Chamonix et ses environs et écrivit plusieurs livres sur ses excursions. Comme alpiniste, ce n'était pas un génie, bien qu'il considérât qu'il avait pris une grande part dans le développement des guides de Chamonix [1]. A une date inconnue, de l'année 1783, il arriva au sommet de la Montagne de la Côte, et, après avoir passé la nuit à l'air libre, il se trouva à cinq heures du matin, « dans la région des neiges et des glaces. Elles étoient partout entrecoupées d'horribles crevasses et de pics fort élevés. Je voyois mes compagnons s'y frayer un chemin avec leurs bâtons et leurs haches, devenir tout-à-coup invisibles, puis reparoître sur des blocs qui se terminoient en pyramides ; de là, ils descendoient dans des labyrinthes dont ils ne sortoient qu'avec peine, escaladant des murs de quarante pieds de haut. Lorsqu'ils eurent franchi une vaste étendue et que j'allois suivre leurs traces, je vis un nuage s'accroître sur la sommité du mont *Blanc*, s'avancer avec rapidité, puis s'étendre comme un voile noir et épais, et

[1] « Les uns se sont formés d'eux-mêmes en allant à la recherche du cristal et à la chasse des chamois ; d'autres doivent leurs connoissances à M. de Saussure et à moi ; non seulement nous nous en sommes fait accompagner sur la Mer de Glace et les sommités voisines, mais encore dans des voyages lointains en Piémont, en Vallais, dans les montagnes de la Suisse et celles du Milanois. »

descendre jusque vers nous. Ce phénomène subit m'alarma : je rappelois mes compagnons ; peu d'instans après tout le mont se trouva dans l'obscurité, nous-mêmes nous fûmes enveloppés ; la pluie survint, le mauvais temps fut général, et bientôt nous recûmes l'averse, tandis que nous cherchions notre salut dans la fuite », et il s'élança sur Chamonix aussi rapidement qu'il le put.

D'une façon quelconque, Bourrit acquit la notion qu'il serait plus facile de monter par le côté du glacier de Bionnassay, de suivre ensuite l'aêrte conduisant aux sommets de l'Aiguille et du Dôme du Goûter, que de faire l'ascension par Chamonix. Apprenant que deux chasseurs étaient actuellement arrivés à une certaine hauteur du côté de Bionnassay, il alla les trouver et les persuada de le prendre à la remorque. Ils partirent en septembre 1784, mais la température était froide. Bourrit ne put pas la supporter et n'arriva même pas jusqu'à l'arête, quoique deux de ses hommes y fussent parvenus ; ils la suivirent, dirent-ils, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au pied de deux bosses neigeuses, maintenant nommées Bosses du Dromadaire. L'heure pressait, ils redescendirent comme tous les autres sans avoir atteint le sommet.

De Saussure entendit parler de cela, et, avec le concours de Bourrit, fit bâtir une petite cahute, très haut du côté de Bionnassay, de façon à pouvoir partir d'une altitude élevée. En septembre 1785, ils s'y rendirent et cherchèrent à suivre la route découverte l'année précédente, mais ils échouèrent et ne purent même arriver jusqu'à l'arête. Le chalet était trop bas, la saison trop avancée ; ils retournèrent à Genève sans avoir progressé.

Ce fut la première fois que de Saussure mit le pied sur la montagne, et sa présence en ce lieu stimula probablement les indigènes. En outre, il montra son empressement en donnant des instructions afin qu'une autre cabane fut construite beaucoup plus haut. Il était convaincu que, si jamais le sommet était atteint, ce serait par ce côté-là. Les paysans de Chamonix, pourtant, ne partageaient pas tous cette opinion. Les uns préféraient le côté de Bionnassay, les autres la route de la vallée, et ils se mirent à faire des paris à ce sujet. Ils décidèrent de se partager ; chaque groupe devait prendre un des itinéraires, afin de voir lequel des deux conduirait le plus rapidement au pied du pic terminal. Ils partirent le 30 juin 1786. Trois d'entre eux passèrent par derrière, et trois autres allèrent *via* Montagne de la Côte ; ces derniers arrivèrent au rendez-vous longtemps avant leurs camarades. Ils avaient encore du temps devant eux, et ils essayèrent de compléter l'ascension en prenant l'arête, mais ils la trouvèrent trop difficile pour eux. Exactement sous les Bosses du Dromadaire, elle devient étroite et rapide, et nécessite l'emploi du piolet, instrument que les paysans de Chamonix connaissaient à peine à cette époque. Ils redescendirent alors, convaincus que l'ascension par ce chemin était complètement impossible. Ceci nous amène à l'époque où la première ascension de la Grande Montagne Blanche (le Grand Mont Blanc) fut réussie.



MÉDAILLON DE L'ÉGLISE DE CHAMONIX

CHAPITRE III

LA PREMIERE ASCENSION DE LA GRANDE MONTAGNE BLANCHE

JACQUES BALMAT DÉCOUVRE « L'ANCIEN PASSAGE » ET ATTEINT PRESQUE LE SOMMET. — LE Dr PACCARD ET BALMAT FONT LA PREMIÈRE ASCENSION. — DE SAUSSURE DONNE DES INSTRUCTIONS POUR NIVELER LE CHEMIN. — RÉCRIMINATIONS. — QUI EST CE Dr PACCARD ?

Avec les trois hommes, qui, comme je l'ai dit plus haut, montèrent par la vallée de Chamonix, il y en avait un quatrième qui s'attacha aux autres presque malgré eux, un jeune homme appelé Jacques Balmat. Avant leur départ, on prétend qu'il avait déjà passé deux jours à la recherche d'une route, pour son propre compte, et il revenait, les vêtements à moitié gelés collant sur lui, quand il rencontra les autres qui montaient. Ceux-ci ne voulaient pas qu'il les accompagnât. Ils désiraient la récompense pour eux, et il la convoitait également pour lui. Mais il les suivit, quand même, et quand les autres retournèrent, comme il était resté en arrière pour examiner les environs, ils le perdirent intentionnellement. « Balmat est leste », remarquèrent-ils ironiquement, « il nous rattrapera ». — « Je me trouvai donc seul », dit-il « et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter

seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué ; puis quelque chose me disait que, cette fois, je réussirais ». Il se décida en faveur de la seconde alternative, descendit sur un grand plateau neigeux qui est à peu près à 790 mètres en dessous du sommet (le Grand Plateau) et remonta par une pente neigeuse excessivement raide, qui se trouve à droite dans la gravure de la page 21 [1] ; il creusa l'emplacement de chacun de ses pas avec la pointe de son bâton, jusqu'à ce qu'il fût assez élevé pour voir le reste de la route jusqu'au sommet. « Ce n'était ni facile, ni amusant, je puis vous l'assurer, de demeurer suspendu, pour ainsi dire, sur une jambe, avec un abîme au-dessous, et d'être obligé de fabriquer cette sorte d'escalier. Mais à la fin, j'arrivai au Rocher Rouge [2]. Ah ! je suis là, me dis-je. Il n'y a plus d'obstacles pour empêcher l'escalade, plus de marches à tailler ». La nuit approchait, des nuages s'amoncelaient, il n'essaya pas d'aller au sommet, moins par crainte de se perdre, qu'à cause de la conviction qu'il avait de n'être ni vu, ni cru. Il redescendit donc par le même chemin, mais, en arrivant sur le Grand Plateau, il était presque aveugle. « La neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien ; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre ; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue ; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez !

« Je n'avais pas fait deux cents pas, que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds : j'étais au bord de la grande crevasse, nous l'avions traversée le matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai ; mais la nuit allait toujours s'épaississant, ma vue se fatiguait de plus en plus, et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai parlé déjà m'avait repris ; Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny [3], où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais. :

« — Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : « A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat ! »

Le lendemain matin, il retourna seul à son village. « Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger ; j'avais plus sommeil que je n'avais faim ; elle voulut aussi me faire coucher dans la

[1] Cet endroit est nommé actuellement « l'ancien passage ».

[2] Le Rocher Rouge est la grande falaise qu'on voit sur la gravure : Les Rochers rouges et l'ancien passage. Sa situation par rapport au sommet, sera comprise en regardant la grande gravure du Mont-Blanc, vu du Brévent.

[3] On doit cependant remarquer qu'on ne peut pas, du Grand Plateau, voir Chamonix.



LES ROCHERS ROUGES ET L'ANCIEN PASSAGE

chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches ; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller. »

A ce moment, Balmat était âgé de vingt-quatre ans, et, malgré sa jeunesse, avait déjà fait deux tentatives d'ascension au Mont-Blanc. Une fois déjà, il avait passé la nuit sur la montagne de la Côte et le lendemain avait atteint seul le Grand Plateau. Maintenant il venait de faire quelque chose d'encore plus remarquable, mais en se réveillant il ne se sentit pas plus illustre pour cela ; car personne, même sa femme, ne connaissait la route qu'il venait de découvrir. S'il l'avait divulguée, il ne pouvait espérer en profiter. En rentrant à Chamonix, il garda d'abord sa découverte cachée. Mais, comme il comprit que le docteur Paccard comptait tenter quelques essais d'ascension, il lui communiqua son secret, et offrit de lui servir de guide jusqu'au sommet. Ainsi, raconte de Saussure, dans le volume IV de ses *Voyages*, Paccard, le médecin du village, était connu parmi les Chamoniards comme un amateur de courses ; en 1786, il avait à peu près vingt-neuf ans. Quoiqu'il ne put pas rendre de grands services comme compagnon, il serait un témoin. Paccard accepta d'y aller. Trois semaines de mauvais temps les retardèrent, mais, enfin, le 8 août 1786, la température parut assez belle pour permettre de partir. « Toutes nos petites affaires arrangées, dit Balmat [1], et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. » Ils coupèrent au sommet de la montagne de la Côte (le long éperon indiqué sur la gravure de la page 25 qui s'étend de la vallée vers le sommet) à peu près à 1680 mètres au-dessus de Chamonix. Jusque là, il n'y avait pas eu de difficultés. « Je dormis tout d'un trait » dit Balmat, « jusqu'à une heure et demie », et alors il réveilla le docteur. « Le soleil se leva sans nuage, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous promettant une fameuse journée ». Le sommet de la montagne de la Côte aboutit aux glaciers, qui s'étendent sans interruption, jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Le glacier de Taconnaz descend à droite, celui des Bossons à gauche ; à l'endroit où ils se séparent, la glace est extrêmement crevassée et difficile à traverser. Balmat ne fit pas grand tapage sur ce sujet. « Au bout d'un quart d'heure, dit-il, nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay ; les premiers pas du docteur furent un peu chancelants ; mais, peu à peu, il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous [2]. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il

[1] Le récit, qui suit, de l'ascension avec Paccard, est extrait principalement d'un compte rendu qui fut donné par Balmat à A. Dumas en 1832, quarante-six ans après l'événement.

[2] « Les Grands-Mulets » est le nom donné au premier petit groupe d'aiguilles qui apparaît à travers la glace, au-dessus de la montagne de la Côte. Ils sont dans le coin de gauche en bas, de la gravure du Mont-Blanc, vu du Brévent.

fit une grimace très-significative, garda le silence dix minutes ; puis, s'arrêtant tout à coup :

« — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du Mont-Blanc ?

« Je vis bien de quoi il retournait et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures ; depuis le plateau, le vent nous avait pris et devenait de plus en plus vif ; enfin, arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet [1], un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus.

« — Oh ! il faut en faire votre deuil, docteur, que je lui dis, nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage !

« Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau ; de dix minutes nous ne pûmes nous relever ; le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande [2] qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter ; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai ; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village ; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel ; ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitf.

« Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur pieds, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, né pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible et de se donner du mouvement ; il m'écoutait sans m'entendre et répondait *oui, oui,* pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout

[1] Balmat enferme en une demi-douzaine de lignes la plus grande partie de l'ascension. Les Petits-Mulets (ainsi que sont nommés les rochers auxquels il fait allusion) sont un petit massif situé seulement à 106 mètres (350 pieds) au-dessous du sommet, à 180 mètres (600 pieds) au-dessus du sommet des Roches-Rouges et à peu près à 1,060 mètres (5,300 pieds) au-dessus des Grands-Mulets.

[2] Avant de quitter Chamonix, ils avaient dit à une marchande de sirop de regarder à telle heure près du sommet de la montagne.

engourdi. Je lui laissai la bouteille et je partis seul, en lui disant que je reviendrais le chercher.

« — Oui, oui, me répondit-il.

« Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de courir et de battre la semelle, il s'était assis le dos au vent ; c'était déjà une précaution.

« A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté ; mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas j'étais obligé de m'arrêter comme un phtisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons et que ma poitrine était vide ; je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus, je mis une heure à faire un petit quart de lieue ; je marchais le front baissé ; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont Blanc.

« Alors je retournai les yeux autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir ; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois ; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté ; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir ; j'étais le roi du Mont Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah !

« Alors je me tournai vers Chamonix, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

« Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur, Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre ; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorni sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont Blanc ; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le pris sous les épaules et lui fis faire quelques pas ; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang ; alors il me demanda si je n'aurais point, par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais

VUE DU MONT-BLANC, AVEC LA ROUTE PARCOURUE PAR DE SAUSSURE EN 1787

à mes mains ; c'étaient des gants en poil de lièvre, que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère ; je lui en donnai un.

« A six heures passées, nous étions sur le sommet du mont Blanc,

. . . .

« Il était sept heures du soir, nous n'avions plus que deux heures et demie de jour ; il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras ; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait ; le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface ; nous retrouvions seulement, sur la glace, les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté, que je guidais dans les bons chemins et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse ; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait ; à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mîmes le pied sur la terre ferme. »

Ils étaient maintenant de retour à la Montagne de la Côte. Balmat remarqua qu'ici le docteur ne se servait plus de ses mains et en avait perdu la sensibilité. « Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes ». Une des mains de Balmat était dans un état pareil.

« Je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux, cela paraissait lui être fort égal ; il ne demandait qu'à se coucher et à dormir : quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige ; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes. »

Le lendemain matin, le docteur, qui avait été aveuglé par la neige, descendit accroché à la courroie du sac de son guide ; Balmat prétend qu'il était lui-même méconnaissable. « J'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues ». Quatre jours après, il partait pour Genève, où il allait annoncer son succès.

Mais avant le retour de Balmat et de Paccard, un hôtelier malin, espérant le patronage de De Saussure, avait déjà envoyé un messager. La réponse du professeur est un document intéressant, elle commence ainsi :

« Je vous suis très obligé, mon cher Jean Pierre, de m'avoir adressé un exprès pour m'informer de l'heureux résultat de l'expédition du

docteur Paccard. J'étais si enchanté par cette nouvelle, que j'ai donné deux couronnes au messager...

« Maintenant, je vais vous dire quelque chose que vous garderez très secrètement ; c'est que moi-même je veux essayer cette même route, non que je me flatte d'atteindre le sommet, car je n'ai ni la jeunesse, ni l'agilité de M. le Docteur, mais je puis arriver pourtant à une altitude considérable et faire là quelques expériences et opérations qui me seront très importantes. Comme il paraît que c'est très pénible de traverser le glacier au-dessus de la montagne de la Côte, je désire que vous envoyez tout de suite cinq ou six hommes pour niveler le chemin aussi bien que possible. Vous leur donnerez de bons gages... Vous pouvez mettre à leur tête ce Jacques Balmat, qui a fait le voyage avec M. Paccard et lui donner une paye plus considérable. »

Après d'autres instructions, arrive ce curieux passage : « Mais dans tout ceci, je vous défends expressément de dire mon nom : racontez que tous ces travaux ont été ordonnés par un noble Italien, qui ne veut pas être connu. J'ai les plus fortes raisons de vouloir qu'on ne parle pas de moi, et que personne ne sache que j'ai ces idées dans la tête. » Quelles étaient ces raisons, nous ne le savons pas. Il vint à Chamonix une semaine après avoir écrit cette lettre [1], mais le mauvais temps survint et une autre année passa avant que De Saussure foulât le sommet du Mont Blanc. Le 1er août 1787, il partit avec dix-sept hommes conduits par Jacques Balmat, il passa la première nuit en haut de la Montagne de la Côte, la suivante sous une tente au bord du Grand Plateau, et le 3 août, à 11 h. du matin, « J'eus la joie », dit-il, « d'accomplir le projet que j'avais fait vingt-sept ans auparavant, notamment à mon premier voyage à Chamonix en 1760, un projet que j'avais souvent abandonné et repris, et qui était un sujet constant de crainte et d'anxiété pour ma famille. »

De Saussure donne une planche du Mont-Blanc avec le tracé de son voyage ; quoique cette planche ne représente pas très exactement la montagne, on peut savoir, grâce à elle, par où il passa, et quelle fut la route découverte d'abord par Balmat, suivie ensuite par ce dernier et Paccard [2]. L'opinion de De Saussure, imprimée neuf ans après son ascension, est que cette route était « certainement la seule par laquelle le sommet pût être atteint ». Il se trompait. La montagne a été faite depuis par une demi-douzaine d'autres directions. Mais la route prise par la première ascension est la plus directe et sous quelques rapports, la plus naturelle [3].

[1] La lettre originale de de Saussure existait récemment et existe encore, je le suppose. Elle fut donnée par M. Edouard Tairraz au regretté M. Albert Smith. La lettre à de Saussure, l'avertissant que le Mont-Blanc a été vaincu, était écrite par Pierre Tairraz, qui tenait une petite auberge à Chamonix.

[2] Nous donnons une reproduction de cette planche.

[3] Le premier itinéraire a été amélioré et remplacé dans certains points. Le trajet habituel part de Chamonix à 1,050 mètres, passe à Pierre-Pointue, 6,723 pieds (2,049 m.). Jusque là il y a un sentier muletier. De la Pierre-Pointue à l'endroit appelée Pierre-l'Echelle 7.910 pieds (2,411 m.), au bord de l'arête, du côté droit du Glacier des Bossons, il y a un chemin pierreux. On traverse alors le Glacier des Bossons jusqu'aux Rochers appelés les

Il reste à parler d'un épisode, se rapportant à Jacques Balmat, et qui semble avoir été rejeté ou ignoré par les historiens du Mont-Blanc. Dans le numéro du *Journal de Lausanne* du 24 février 1787, un article anonyme met en doute l'exactitude du récit de l'ascension, telle qu'on la connaissait. Il prétendit que Paccard avait découvert la route suivie ; il raconta que si le médecin emmena J. Balmat comme compagnon, il ne fut dirigé dans son choix que par l'absence des autres guides ; la communication anonyme certifie finalement que Balmat fut choisi non comme guide, mais comme homme de peine. « Il a été guidé » écrit-on, « encouragé par M. Paccard ; il l'a engagé à monter, lorsqu'il désirait descendre ; il lui fut utile, sans doute, mais non pour atteindre au sommet, où il se rendit à la course. Balmat n'y est pas arrivé le premier, M. Paccard a des certificats qui le prouvent ; Balmat n'est point resté sans récompense, le Docteur lui a donné de l'argent ».

M. Bourrit prit la plume pour défendre le guide de Chamonix et envoya au *Journal de Lausanne* une lettre qui fut insérée dans les numéros des 10 et 17 mars 1787. Il contredit absolument quelques-unes des déclarations, et met au défi l'exhibition des certificats. « Si M. Paccard récompensa Balmat », dit Bourrit, « ce ne fut qu'après l'apparition de ma lettre, car je sais qu'il offrit une couronne à Balmat qui refusa. » Cette contradiction amena la publication, dans le *Journal de Lausanne*, du 12 mai 1787, de deux déclarations, sensément signées par Balmat et précédées par les remarques suivantes du rédacteur : « Notre impartialité nous a engagé à insérer, dans les numéros 13, 15 et 16, de notre Feuille, les réclamations du Docteur Paccard [1], et celles de M. Bourrit, relativement à l'ascension du premier, sur la cîme du Mont-Blanc. » Suivent les déclarations ci-dessous :

« Nous recevons encore aujourd'hui une copie des Relations ou Certificats suivans, dont nous n'avons pas cru pouvoir refuser l'insertion. Mais nous observerons ici, aux intéressés, dans cette discussion, que notre plan ne nous permet pas d'entretenir plus longtemps nos lecteurs de tels objets, qui, peut-être, n'obtiennent pas un intérêt général. »

« Je soussigné, Jaques, fils de J.-F. Balmat, du lieu des Pélerins, Communauté de Chamonix, certifie à tous ceux à qui il appartiendra, qu'ayant appris que M. le Dr M. Paccard désirait de faire une nouvelle tentative sur le Mont-Blanc, ensuite de celles qu'il avait faites auparavant, et sachant que son guide était absent, je me présentai pour lui offrir mes services.

« Comme il avait dessein d'aller du côté de la montagne de la côte,

Grands-Mulets 10,113 pieds (3,082 m.) et là on reprend la route primitive, la suivant aussi loin que le Grand-Plateau, à peu près 12,900 pieds (4,031 m.). On quitte alors la route de Balmat et il y a deux chemins dont on se sert à peu près également — un par l'arête des Bossons, et l'autre appelé « Le Corridor » — banc très raide de glace descendant d'une cassure dans l'arête du Mont-Maudit. Vers le Grand-Plateau, ceux qui montent par ce dernier chemin reprennent la route de Balmat en arrivant au sommet des Rochers-Rouges.

[1] Aujourd'hui, il est clair que cet article anonyme fut écrit par le docteur Paccard.

dont nous avions cru voir la route impraticable, le 8 juin passé, depuis le Mont-Blanc, je doutai du succès de son entreprise ; mais il me dit qu'il avait pris connaissance de ces lieux, depuis trois ans, avec des lunettes d'approche.

« Je déclare que, sans la marche régulière qu'il a tenue, nous n'aurions jamais pu parvenir à notre but; qu'il n'a cessé de m'encourager ; qu'il a partagé mes peines, en se chargeant lui-même, quelquefois, d'une partie de ce qu'il me faisait porter ; que malgré que je désirai redescendre, comme je l'avais promis, pour être de secours à ma femme, et à un enfant que j'avais laissé malades, (ce dernier est mort le 8 avril), M. Paccard a pris mes représentations pour des excuses.

« Il ne voulut pas suivre la route que nous avions tenue dans notre dernière tentative, mais il tira droit au milieu de la plaine, qui est au-dessus du Glacier des Bossons. Il me traça lui-même sa route nouvelle, en me précédant, dans une pente rapide, qui est au pied du grand Mont-Blanc. Comme il m'avait toujours dit que nous allions coucher sur cette montagne, il me fit chercher un gîte, dès que nous fûmes arrivés au haut de la pente, tandis qu'il était monté pour examiner des rochers ; n'en trouvant aucun, il résolut de monter dès le même soir au sommet, objet de nos recherches ; il m'appela, je le suivis. Dans le même instant, je vis quelque chose de noir passer au dessus de moi ; c'était son chapeau que le vent emportait avec tant de force, que nous ne le vîmes plus.

« M. le Docteur continua de monter avec agilité : nous arrivâmes à un petit rocher, derrière lequel je me mis à l'abri du vent, tandis que M. Paccard l'examinait, et se chargeait de pierres. Nous étions près de la sommité de la montagne ; je tirai sur la gauche pour éviter une pente de neige, rapide, que le dit M. Paccard franchit avec courage pour parvenir droit à la cime du Mont-Blanc. Le contour que je fis, me retarda un peu, et je fus obligé de courir, pour être presque aussitôt que lui à la dite cime.

« Il y fit des expériences, des observations, qu'il écrivit ; il y a laissé une marque, et nous sommes ensuite descendus, avec rapidité, en suivant nos traces, et en les cherchant tour-à-tour. Nous sommes arrivés sur la montagne de la côte, où M. Paccard coucha lui-même, du côté exposé au glacier.

« Il m'a nourri, il m'a payé, et m'a fait avoir de l'argent qu'on lui a donné pour me remettre. En foi de quoi j'ai signé le présent, au Bourg de Chamonix, ce 18 Octobre 1786, en présence des témoins, ci bas signés.»

« Jacques BALMAT. »

« Contre-signé. Joseph POT, et Joseph Marie CRUSSA, témoins requis, et exprès fait appelés. »

(Le tout sur du papier timbré, à la manière du pays).

Seconde attestation du dit J. BALMAT :

« Je soussigné, certifie avoir reçu de M. le Dr Paccard, un écu neuf de la part de M. le Baron de Gersdorf, le 10 Août 1786, en même temps que mon gage.

Jacques BALMAT.

« A Chamonix, ce 25 Mars 1787. »

On doit reconnaître que Balmat signa bien ces documents, mais la question suivante se pose : Savait-il ce qu'il signait ? Le but de ces certificats est la glorification de Paccard. Du commencement à la fin, c'est Paccard qui a fait ceci ou dit cela. Le mérite d'avoir indiqué le chemin, d'être en tête, l'honneur d'être

arrivé le premier lui sont octroyés. C'est Paccard qui aide et encourage Balmat, non pas Balmat qui assiste le docteur. Si l'on en croit Balmat, le médecin du village fit une triste figure sur le Mont Blanc. Si l'on en croit Paccard, la part prise par Balmat fut très infime. Ces documents étranges ont pu remplir leur but au moment de leur publication, mais la postérité n'a pas coté Paccard à la valeur qu'il eût désiré. Un monument a été élevé à De Saussure et un autre à Balmat. Tandis qu'on se souvient de leur nom avec gratitude, celui du docteur est tout à fait oublié ; et, si quelqu'un faisait des questions sur lui, il est probable qu'on lui répondrait : « Qui est ce docteur Paccard ? [1] »

[1] Le docteur Paccard continua à vivre à Chamonix pendant de nombreuses années, et on fait allusion à lui dans plusieurs récits des premières ascensions du Mont-Blanc. A la fin de la fameuse entrevue entre A. Dumas et Balmat en 1832, le premier demanda :

— Et le docteur Paccard, est-il resté aveugle ?

— Ah ! oui, aveugle ! Il est mort, il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans lunettes. Seulement il avait les yeux diablement rouges.

— Des suites de son ascension ?

— Oh ! que non !

— Et de quoi alors ?

— Le bonhomme levait un peu le coude.

On remarquera que, d'après l'extrait ci-dessus, Paccard serait mort en 1831, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il y a pourtant un morceau de papier collé sur la feuille volante au commencement du « Registre n° 10 des ascensions du Mont-Blanc », qui est conservé au bureau des guides, à Chamonix. Il y est écrit :

« *Décès*

« L'an 1827, le 21 mai, à deux heures après-midi, est décédé, âgé de soixante-et-dix ans, muni des sacrements, et le lendemain a été inhumé Michel Gabriel, fils des défunts Joseph Paccard et Aimée Pessat.

Signé : SIMOND, *Curé.*

On m'a dit que ce Michel Gabriel était le docteur Paccard qui accompagna Balmat ; et M. le curé de Chamonix m'informe que cette copie du « Registre » est entièrement conforme à l'original.



CHAPITRE IV

ASCENSION DU MONT-BLANC PAR HORACE BÉNÉDICT DE SAUSSURE [1]

DE SAUSSURE PART, CONDUIT PAR JACQUES BALMAT. — ILS CAMPENT AU SOMMET DE LA MONTAGNE DE LA CÔTE. — ILS SONT FATIGUÉS PAR LA RARÉFACTION DE L'AIR. — ILS S'ARRÊTENT UNE DEUXIÈME NUIT AU BORD DU GRAND PLATEAU. — ATTEIGNENT LE SOMMET LE 3 AOUT 1787. — PASSENT UNE TROISIÈME NUIT A LA BELLE ÉTOILE. — RENCONTRENT BOURRIT.

Divers ouvrages périodiques ont appris au public, qu'au mois d'août de l'année dernière, deux habitants de Chamouni, M. Paccard, Docteur en médecine, et le guide Jaques Balmat [2], parvinrent à la cime du Mont-Blanc, qui jusques alors avait été regardée comme inaccessible.

Je le sus dès le lendemain, et je partis sur le champ pour essayer de suivre leurs traces. Mais il survint des pluies et des neiges qui me forcèrent à y renoncer pour cette saison. Je laissai à Jaques Balmat la commission de visiter la montagne dès le commencement de juin, et de m'avertir du moment où l'affaissement des neiges de l'hiver la rendroit accessible. Dans l'intervalle j'allai en Provence, faire au bord de la mer des expériences qui devoient servir de terme de comparaison à celles que je me proposois de tenter sur le Mont-Blanc.

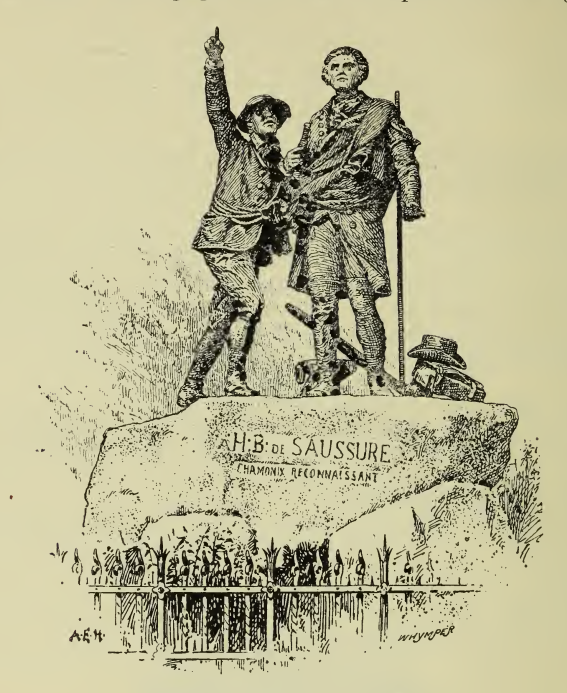
Jaques Balmat fit, dans le mois de juin, deux tentatives inutiles ; cependant il m'écrivit qu'il ne doutoit pas qu'on ne pût y parvenir dans les premiers jours de juillet. Je partis alors pour Chamouni. Je rencontrai à Sallenche le courageux Balmat qui venoit à Genève m'annoncer ses nouveaux succès ; il étoit monté le 5 juillet à la cime de la montagne avec deux autres guides, Jean Michel Cachat et Alexis Tournier. Il pleuvoit quand j'arrivai à Chamouni, et

[1] Ce récit est donné par de Saussure dans le chapitre II du quatrième volume de ses *Voyages dans les Alpes* ; il est intitulé : « Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-Blanc en août 1787. » Il dit dans une note : « Ce récit est celui que j'ai publié en 1787, immédiatement après mon retour. Comme il paraissait satisfaire le public, je l'ai préservé de la destruction. »

[2] Dans ce récit de de Saussure, j'ai conservé l'orthographe des noms propres qu'a employée l'auteur. Mes notes et commentaires sont entre parenthèses.

le mauvais temps dura près de quatre semaines. Mais j'étois décidé à attendre jusques à la fin de la saison plutôt que de manquer le moment favorable.

Il vint enfin, ce moment si désiré, et je me mis en marche le premier août, accompagné d'un domestique et de 18 guides [1]



MONUMENT DE SAUSSURE A CHAMONIX

qui portoient mes instruments de physique et tout l'attirail dont j'avois besoin. Mon fils aîné désiroit ardemment de m'accompagner ; mais je craignis qu'il ne fût pas encore assez robuste et assez

[1] Voici leurs noms :

Jaques Balmat, dit le Mont-Blanc.
Pierre Balmat. } mes guides ordinaires.
Marie Coutet. }
Jaques Balmat, domest. de M. de Couteran.
Jean-Michel Cachat, dit le Géant.
Jean-Baptiste Lombard, dit Jorasse.
Alexis Tournier.
Alexis Balmat.
Jean-Louis Devouassou.
Jean-Michel }
Michel } Dévouassou, frères.
François }
Pierre }
François Coutet.
.... Ravanet*.
Pierre-François Favret.
Jean-Pierre Cachat.
Jean-Michel Tournier.

* (Evidemment faute d'impression, pour Ravanel).

exercé à des courses de ce genre. J'exigeai qu'il y renonçât. Il resta au Prieuré, où il fit, avec beaucoup de soin, des observations correspondantes à celles que je faisois sur la cime.

Quoiqu'il y ait à peine deux lieues et un quart en ligne droite, du Prieuré de Chamouni à la cime du Mont-Blanc, cette course a toujours exigé au moins 18 heures de marche, parce qu'il y a de mauvais pas, des détours et environ 1920 toises à monter.

Pour être parfaitement libre sur le choix des lieux où je passerois les nuits, je fis porter une tente, et le premier soir j'allai coucher sous cette tente au sommet de la montagne de la Côte, qui est située au midi du Prieuré, et à 779 toises au-dessus de ce village. Cette journée est exempte de peine et de danger ; on monte toujours sur le gazon ou sur le roc, et l'on fait aisément la route en cinq ou six heures. Mais de là jusques à la cime, on ne marche plus que sur les glaces ou sur les neiges.

La seconde journée n'est pas la plus facile. Il faut d'abord traverser le glacier de la Côte [1] pour gagner le pied d'une petite chaîne de rocs qui sont enclavés dans les neiges du Mont-Blanc. Ce glacier est difficile et dangereux. Il est entrecoupé de crevasses larges, profondes et irrégulières ; et souvent on ne peut les franchir que sur des ponts de neige, qui sont quelquefois très-minces et suspendus sur des abîmes. Un de mes guides faillit y périr. Il étoit allé la veille, avec deux autres pour reconnoître le passage : heureusement, ils avoient eu la précaution de se lier les uns aux autres avec des cordes ; la neige se rompit sous lui au milieu d'une large et profonde crevasse, et il demeura suspendu entre ses deux camarades. Nous passâmes tout près de l'ouverture qui s'étoit formée sous lui, et je frémis à la vue du danger qu'il avoit couru. Le passage de ce glacier est si difficile et si tortueux, qu'il nous fallut trois heures pour aller du haut de la Côte jusques aux premiers rocs de la chaîne isolée [2] ; quoiqu'il n'y ait guères plus d'un quart de lieue en ligne droite.

Après avoir atteint ces rocs, on s'en éloigne d'abord pour monter en serpentant dans un vallon rempli de neiges, qui va du Nord au Sud jusques au pied de la plus haute cime. Ces neiges sont coupées de loin en loin par d'énormes et superbes crevasses [3]. Leur coupe vive et nette montre les neiges disposées par couches horizontales et chacune de ces couches correspond à une année [4]. Quelle que

[1] Il n'y a pas de glacier de la Côte. La montagne de la Côte (on s'en rendra compte en se reportant à la carte) est l'arête ou éperon divisant les parties inférieures des Glaciers des Bossons et de Taconnaz. La « petite chaîne de rochers » est maintenant nommée Grands-Mulets, etc..., et est sans doute la continuation de l'arête qui, plus bas, s'appelle la montagne de la Côte.

[2] En 1894, en faisant l'ascension du Mont-Blanc par ce chemin, je mis le même temps, quoique guidé par d'aussi bons alpinistes que Daniel Maquignaz et M. Zurbriggen. La partie que l'on traverse est maintenant appelée « La Jonction ».

[3] Ce récit est très exact. Maintenant, en laissant les Grands-Mulets, on suit une route à travers le Glacier de Taconnaz, vers l'Aiguille du Goûter. Voyez la carte et la vue du Mont-Blanc, vu du Brévent, où se trouve ce chemin.

[4] Cette affirmation est très douteuse.

soit la largeur de ces crevasses, on ne peut nulle part en découvrir le fond.

Mes guides désiroient que nous passassions la nuit auprès de quelqu'un des rocs que l'on rencontre sur cette route ; mais comme les plus élevés sont encore de 6 ou 700 toises plus bas que la cime, je voulois m'élever davantage. Pour cela il falloit aller camper au milieu des neiges ; et c'est à quoi j'eus beaucoup de peine à déterminer mes compagnons de voyage. Ils s'imaginoient que pendant la nuit il règne dans ces hautes neiges un froid absolument insupportable, et ils craignoient sérieusement d'y périr. Je leur dis enfin que pour moi j'étois déterminé à y aller avec ceux d'entre eux dont j'étois sûr, que nous creuserions profondément dans la neige, qu'on couvriroit cette excavation avec la toile de la tente, que nous nous y renfermerions tous ensemble, et qu'ainsi nous ne souffririons point du froid, quelque rigoureux qu'il pût être. Cet arrangement les rassura, et nous allâmes en avant.

A quatre heures du soir, nous atteignîmes le second des trois grands plateaux de neige que nous avions à traverser. C'est là que nous campâmes à 1455 toises au-dessus du Prieuré et à 1995 au-dessus de la mer, 90 toises plus haut que la cime du pic de Ténériffe. Nous n'allâmes pas jusqu'au dernier plateau [1], parce qu'on y est exposé aux avalanches. Le premier plateau par lequel nous venions de passer n'en est pas non plus exempt. Nous avions traversé deux de ces avalanches, tombées depuis le dernier voyage de Balmat, et dont les débris couvroient la vallée dans toute sa largeur.

Mes guides se mirent d'abord à excaver la place dans laquelle nous devions passer la nuit ; mais ils sentirent bien vite l'effet de la rareté de l'air. (Le baromètre n'étoit qu'à 17 pouces, 10 lignes 29/32.) Ces hommes robustes, pour qui 7 ou 8 heures de marche que nous venions de faire ne sont absolument rien, n'avoient pas soulevé 5 ou 6 pellées de neige, qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de continuer ; il falloit qu'ils se relayassent d'un moment à l'autre.

[1] Le « troisième et dernier » plateau, auquel de Saussure fait allusion, est maintenant nommé le Grand-Plateau. Comme il le dit, ce plateau est exposé aux avalanches qui y tombent du glacier s'étendant des Rochers-Rouges aux Bosses du Dromadaire. Voyez la vue du Mont-Blanc, prise du Brévent. De Saussure ne pouvait savoir par expérience qu'il était exposé aux avalanches ; on ne sait qui le lui apprit ou qui lui donna le conseil de planter sa tente là où il le fit.

La planche donnant le tracé de la route suivie par de Saussure, en 1787, est une reproduction de la pl. II, vol. IV des *Voyages* de de Saussure, qui y donne le schéma de sa course. Les deux astérisques indiquent les emplacements de ses bivouacs pendant l'ascension. Le plus bas se trouve à une petite distance au-dessous de la montagne de la Côte. A cet endroit, il y a actuellement quelques très grands rochers, et c'est contre eux que fut établi le campement de de Saussure. Son dernier récit, dans lequel il donne des explications plus détaillées, l'explique clairement. Un peu plus bas le chemin est tracé le long du Glacier des Bossons. Je doute fort qu'il ait suivi ce trajet, premièrement, à cause de la nature de la glace en cet endroit, et secondement, parce qu'il n'est question de rien de pareil dans sa narration. Au contraire, il dit, à propos du premier jour : « Cette journée est exempte de peine et de danger ; on monte toujours sur le gazon ou sur le roc. »

Le plus haut campement, il y insiste, ne fut pas établi sur le troisième (c.-à-d. le Grand) plateau. « Nous n'allâmes pas jusqu'au dernier plateau. » Cependant, sur la gravure, l'astérisque est placé plus haut que le Grand-Plateau. Ce peut être une faute du graveur ; de toute façon, la planche n'est pas d'accord avec le récit.

L'un d'eux, qui étoit retourné en arrière pour prendre dans un baril de l'eau que nous avions vue dans une crevasse, se trouva mal en y allant, revint sans eau, et passa la soirée dans les angoisses les plus pénibles. Moi-même, qui suis si accoutumé à l'air des montagnes, qui me porte mieux dans cet air que dans celui de la plaine, j'étois épuisé de fatigue en observant mes instruments de météorologie. Ce malaise nous donnoit une soif ardente, et nous ne pouvions nous procurer de l'eau qu'en faisant fondre de la neige ; car l'eau que nous avions vue en montant, se trouva gelée quand on voulut y retourner ; et le petit réchaud à charbon que j'avois fait porter servoit bien lentement vingt personnes altérées.

Du milieu de ce plateau, renfermé entre la dernière cime du Mont-Blanc, au Midi, ses hauts gradins à l'Est et le dôme du Gouté à l'Ouest, on ne voit presque que des neiges ; elles sont pures, d'une blancheur éblouissante, et sur les hautes cimes elles forment le plus singulier contraste avec le ciel presque noir de ces hautes régions. On ne voit là aucun être vivant, aucune apparence de végétation ; c'est le séjour du froid et du silence. Lorsque je me représentois le Docteur Paccard et Jaques Balmat arrivant les premiers au déclin du jour dans ces déserts, sans abri, sans secours, sans avoir même la certitude que les hommes pussent vivre dans les lieux où ils prétendoient aller, et poursuivant cependant toujours intrépidement leur carrière, j'admirois leur force d'esprit et leur courage.

Mes guides, toujours préoccupés de la crainte du froid, fermèrent si exactement tous les joints de la tente, que je souffris beaucoup de la chaleur et de l'air corrompu par notre respiration. Je fus obligé de sortir dans la nuit pour respirer. La lune brilloit du plus grand éclat au milieu d'un ciel d'un noir d'ébène. Nous commencions enfin à nous endormir, lorsque nous fûmes réveillés par le bruit d'une grande avalanche, qui couvrit une partie de la pente que nous devions gravir le lendemain. A la pointe du jour, le thermomètre étoit à trois degrés au-dessous de la congélation.

Nous ne partîmes que tard, parce qu'il fallut faire fondre de la neige pour le déjeuné et pour la route ; elle étoit bue aussitôt que fondue, et ces gens qui gardoient religieusement le vin que j'avois fait porter, me déroboient continuellement l'eau que je mettois en réserve.

Nous commençâmes par monter au troisième et dernier plateau, puis nous tirâmes à gauche pour arriver sur le rocher le plus élevé à l'Est de la cime. La pente est extrêmement rapide, de 39 degrés en quelques endroits ; partout elle aboutit à des précipices, et la surface de la neige étoit si dure, que ceux qui marchoient les premiers ne pouvoient pas assurer leurs pas, sans la rompre avec une hache. Nous mîmes deux heures à gravir cette pente, qui a environ 250 toises de hauteur. Parvenus au dernier rocher, nous reprîmes à droite, à l'Ouest[1], pour gravir la dernière pente, dont la hauteur perpendiculaire est à peu près de 150 toises.

[1] Ce détail n'est pas exact, la route est plus au sud qu'à l'ouest.

Cette pente n'est inclinée que de 28 à 29 degrés et ne présente aucun danger ; mais l'air y est si rare, que les forces s'épuisent avec la plus grande promptitude ; près de la cime je ne pouvois faire que 15 ou 16 pas sans reprendre haleine, j'éprouvois même de tems en tems un commencement de défaillance qui me forçoit à m'asseoir : mais à mesure que la respiration se rétablissoit, je sentois renaître mes forces ; il me sembloit, en me remettant en marche, que je pourrois monter tout d'une traite jusqu'au sommet de la montagne. Tous mes guides, proportion gardée de leurs forces, étoient dans le même état. Nous mîmes deux heures depuis le dernier rocher jusqu'à la cime, et il en étoit onze quand nous y parvînmes [1].

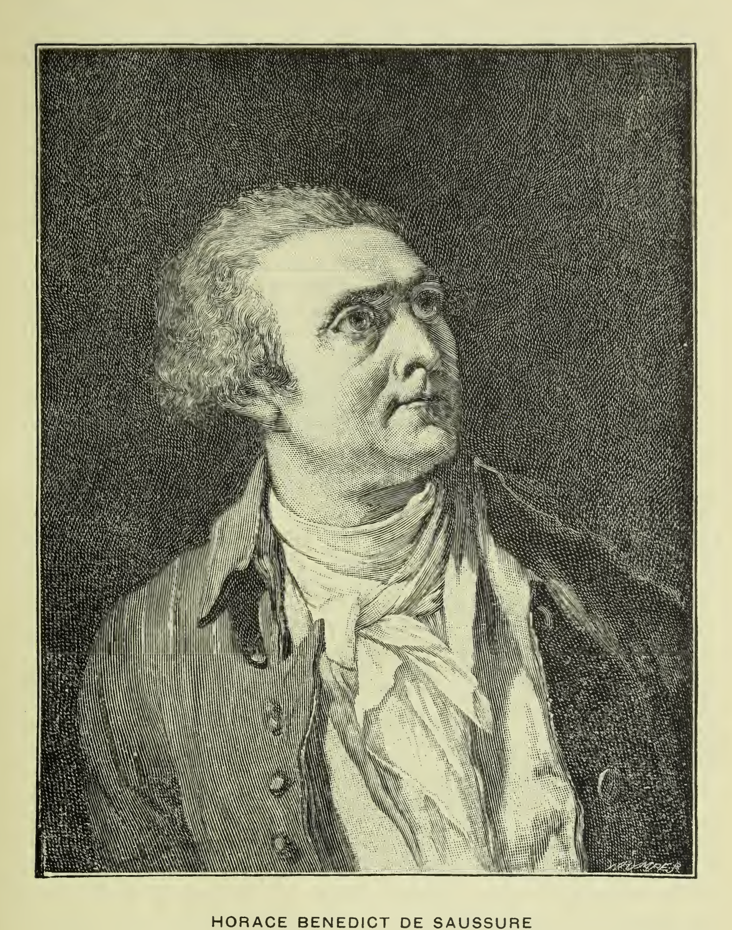
Mes premiers regards furent sur Chamouni, où je savois ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope ; suivant tous mes pas avec une inquiétude.....

Je pus alors jouir sans regret du grand spectacle que j'avois sous les yeux. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me déroboit à la vérité la vue des objets les plus bas et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie ; mais je ne regrettai pas beaucoup cette perte ; ce que je venois voir, et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirois depuis si longtemps de connoître l'organisation. Je n'en croyois pas mes yeux, il me sembloit que c'étoit un rêve, lorsque je voyois sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables Aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avoient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisissois leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levoit des doutes que des années de travail n'avoient pu éclaircir.

Pendant ce temps-là mes guides tendoient ma tente, et y dressoient la petite table sur laquelle je devois faire l'expérience de l'ébullition de l'eau. Mais quand il fallut me mettre à disposer mes instruments et à les observer, je me trouvai à chaque instant obligé d'interrompre mon travail, pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'étoit là qu'à 16 pouces 1 ligne [2], et qu'ainsi l'air n'avoit guères plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il falloit suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or, cette fréquence accéléroit le mouvement du sang, d'autant plus que les artères n'étoient plus contrebandées au-dehors par une pression égale à celles qu'elles éprouvent à l'ordinaire. Aussi avions-nous tous la fièvre.

[1] Le « dernier rocher » de de Saussure est évidemment le sommet des Rochers-Rouges, l'endroit occupé à présent par le refuge du docteur Janssen. Les derniers rochers sur ce versant (les Petits Rochers-Rouges et les Petits Mulets) sont cependant encore plushauts.

[2] Cela équivaut à peu près à 435 millimètres. Dans une autre observation, il obtint un léger abaissement. Sa moyenne paraît d'environ 434 millimètres. C'était le 3 août 1787. Cinquante-sept ans plus tard (août 1844), Charles Martins trouva que la moyenne de quatre observations du baromètre à mercure, réduit à 32° F., était de 424 millimètres 27, et cinquante ans après Martins (26 et 27 juillet 1894), je trouvai que la moyenne de sept observations au baromètre à mercure, réduit à 32° F., était de 423 millimètres.



HORACE BENEDICT DE SAUSSURE

D'APRÈS LE PORTRAIT DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ET UNIVERSITAIRE DE GENÈVE

Lorsque je demeurois parfaitement tranquille, je n'éprouvois qu'un peu de malaise, une légère disposition au mal de cœur. Mais lorsque je prenois de la peine, ou que je fixois mon attention pendant quelques moments de suite, et surtout lorsqu'en me-baissant je comprimois ma poitrine, il falloit me reposer et haleter pendant deux ou trois minutes. Mes guides éprouvoient des sensations analogues. Ils n'avoient aucun appétit ; et à la vérité nos vivres, qui s'étoient tous gelés en route, n'étoient pas bien propres à l'exciter ; ils ne se soucioient pas même du vin et de l'eau-de-vie. En effet, ils avoient éprouvé que les liqueurs fortes augmentent cette indisposition, sans doute, en accélérant encore la vitesse de la circulation. Il n'y avoit que l'eau fraîche qui fit du bien et du plaisir, et il fallut du tems et de la peine pour allumer du feu, sans lequel nous ne pouvions point en avoir.

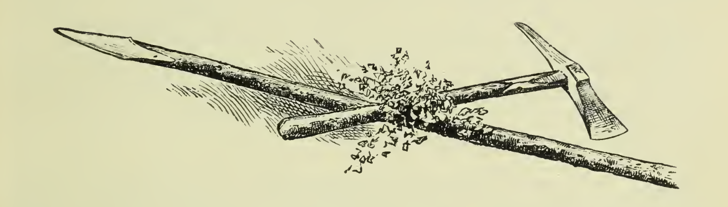
Je restai cependant sur la cime jusqu'à 3 heures et demie, et quoique je ne perdisse pas un seul moment, je ne pus faire dans ces 4 heures et demie toutes les expériences que j'ai fréquemment achevées en moins de 3 heures au bord de la mer. Je fis cependant avec soin celles qui étoient les plus essentielles.

Je descendis beaucoup plus aisément que je ne l'avois espéré. Comme le mouvement que l'on fait en descendant ne comprime point le diaphragme, il ne gêne pas la respiration, et l'on n'est point obligé de reprendre haleine. La descente du rocher (Rochers rouges) au premier plateau (Grand Plateau), étoit cependant bien pénible par sa rapidité, et le soleil éclairoit si vivement les précipices que nous avions sous nos pieds, qu'il falloit avoir la tête bonne pour n'en être pas effrayé. Je vins coucher encore sur la neige à 200 toises plus bas que la nuit précédente. Ce fut là que j'achevai de me convaincre que c'étoit bien la rareté de l'air qui nous incommodoit sur la cime ; car si c'eût été la fatigue, nous aurions été beaucoup plus malades après cette longue et pénible descente ; et au contraire nous soupâmes de bon appétit, et je fis mes observations sans aucun sentiment de malaise. Je crois même que la hauteur où commence cette indisposition est parfaitement tranchée pour chaque individu. Je suis très bien jusqu'à 1900 toises au-dessus de la mer, mais je commence à être incommodé lorsque je m'élève davantage.

Le lendemain, nous trouvâmes le glacier de la Côte changé par la chaleur de ces deux jours, et plus difficile encore à traverser qu'il ne l'étoit en montant. Nous fûmes obligés de descendre une pente de neige, inclinée de 50 degrés, pour éviter une crevasse qui s'étoit ouverte pendant notre voyage. Enfin, à 9 heures et demie nous abordâmes à la montagne de la Côte, très-contents de nous retrouver sur un terrain que nous ne craignions pas de voir s'enfoncer sous nos pieds.

Je rencontrai là M. Bourrit, qui vouloit engager quelques-uns de mes guides à remonter sur le champ avec lui ; mais ils se trouvèrent trop fatigués, et voulurent aller se reposer à Chamouni. Nous descendîmes tous ensemble gaîment au Prieuré, où nous arrivâmes pour dîner. J'eus un grand plaisir à les ramener tous

sains et saufs, avec leurs yeux et leur visage dans le meilleur état. Les crêpes noirs dont je m'étois pourvu et dont nous nous étions enveloppés le visage, nous avoient parfaitement préservés ; au lieu que nos prédécesseurs étoient revenus presqu'aveugles, et avec le visage brûlé et gercé jusqu'au sang par la reverbération des neiges.



CHAPITRE V

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE CHAMONIX ET DU MONT BLANC

LES SUCCESSEURS DE DE SAUSSURE. — SA RÉSIDENCE AU COL DU GÉANT. — SA BARRIÈRE AMBULANTE. — LES DÉVIATIONS DE LA ROUTE DU MONT-BLANC. — LA ROUTE DU CORRIDOR. — ALEXANDRE DUMAS ET JACQUES BALMAT. — AUGUSTE BALMAT. — ALBERT SMITH ET SON EXPOSITION. — PREMIÈRE ASCENSION DU MONT-BLANC PAR SAINT-GERVAIS. — LA ROUTE DES BOSSES. — NAPOLÉON III VISITE CHAMONIX. — INVASION DU MONT BLANC. — TABLE DES ASCENSIONS.

Horace Bénédict de Saussure n'était pas un montagnard, et il ne prétendit pas l'être ; mais son ascension du Mont Blanc donna une impulsion à l'exploration de la montagne, et, sans le vouloir, il mit l'alpinisme à la mode. Il était à peine rentré à Chamonix qu'un touriste qui s'y trouvait, partit pour suivre la trace de de Saussure. Il fut presque le premier de la race alpiniste. Le philosophe genevois gravit le Mont Blanc pour faire des observations physiques, météorologiques et géologiques ; le colonel Beaufoy y monta principalement pour son plaisir. De Saussure ne semble pas avoir fait grand chose pour attirer les touristes vers le Mont Blanc ; fort peu d'ascensions eurent lieu pendant les vingt-cinq années suivant 1787. Il y en eut une en 1788, une autre en 1802, et l'on attendit alors sept ans avant d'escalader de nouveau le grand sommet. Il est possible que de leur côté les Chamoniards ne fussent pas désireux de voir des étrangers essayer une entreprise qu'eux-mêmes jugeaient pénible ; il se peut aussi, que préoccupés par les questions majeures qui troublaient les esprits de la vallée [1], ils donnassent peu d'attention à des choses ne promettant pas un résultat immédiat. Ceci explique pourquoi on ne trouve pas dans leurs archives les relations des premières ascensions [2].

Pendant un quart de siècle après la conquête du Mont-Blanc, il n'y eut qu'une demi-douzaine d'autres ascensions, et les personnes qui les firent durent être soignées et traitées comme des enfants.

[1] Voyez pages 4, 5.

[2] Grâce à la courtoisie de M. le Maire, on m'a permis de chercher dans les archives, et je n'y ai rien trouvé se rapportant soit aux premières ascensions de Jacques Balmat, soit à l'ascension postérieure de de Saussure.

Le guide de profession, lui-même, avait une méthode qu'on trouverait absurde actuellement. Le piolet était presqu'inconnu et, quand on rencontrait des difficultés, il fallait les éviter ou les tourner. Durant la vie de De Saussure, deux gravures, exécutées sous sa direction, reproduisirent la façon dont lui et ses guides allèrent au Col du Géant, et en revinrent. Dans celle qui les représente descendant, ils ne se servent pas de corde, et vagabondent de côté et d'autre comme un troupeau de moutons. Toute la caravane emploie des alpenstocks au lieu de piolets, et la plupart des excursionnistes les tiennent mal. Ils s'appliquent à les piquer en avant au lieu de les appuyer derrière comme ils devraient le faire. M. de Saussure (représenté à gauche) est occupé à harponner un de ses pieds, et, s'il continue à tenir l'ustensile de cette façon pendant les quelques mètres suivants, il ne tardera pas à tomber la tête la première.

De Saussure faisait ses courses vêtu d'une longue jaquette en soie, ornée de pans et agrémentée de boutons énormes. L'habit avec lequel on prétend qu'il exécuta l'ascension du Mont Blanc, est conservé dans sa maison de famille à Genthod, près de Genève ; que ce soit le véritable costume ou un autre, il s'accorde très bien avec celui qu'on voit sur la gravure. Le séjour de De Saussure au sommet du Col du Géant (le pendant de son ascension au Mont-Blanc) naquit de son désir de compléter des observations, laissées inachevées à la cime de la montagne ; ce fut une entreprise pénible, et très aventureuse pour l'époque. Elle fut accomplie avec succès. Outre la difficulté de faire transporter des vivres et un abri, pour une nombreuse escorte, comptant rester longtemps à une altitude aussi considérable, il eut l'ennuyeuse besogne de retenir ses gens, et de les empêcher de tenter des escalades que le manque d'occupation les poussait à essayer. Il partit de Chamonix le 2 juillet 1788 et campa sous la tente tout près du petit lac du Tacul. Il continua à monter le 3 juillet à 5 h. 30 du matin et à midi 30 arriva à la cabane qu'il avait fait construire au sommet du Col. « J'ai donné à cet endroit », dit-il, « le nom du Col du Géant », ce qui prouve qu'il ne lui connaissait pas d'autre nom [1]. En allant du Tacul au Col, il ne prit pas le même chemin que « ses devanciers de l'année précédente ». Il suivit le côté est du glacier (maintenant appelé glacier du Géant ou du Tacul) qui borde de pentes excessivement raides et frangées de crevasses, la base de l'Aiguille Noire. « Nos guides assuroient que ce passage est beaucoup plus dangereux que celui qu'on avoit suivi l'année précédente ; mais je ne fais pas beaucoup de fond sur ces assertions, soit parce que le danger présent paroît toujours plus grand que celui qui est passé, soit parce qu'ils croyent flatter les voyageurs en leur disant qu'ils ont échappé à de grands périls. Mais toujours est-il vrai, ajoute-t-il, que ce passage de la Noire est réellement dangereux ; et même comme il avoit gelé dans la nuit, il eût été impossible de passer sur ces neiges dures et rapides, si la veille, pendant que la neige étoit

[1] On traversa deux fois le Col du Géant en 1787. Voir chapitre XI.



HORACE BÉNEDICT DE SAUSSURE DESCENDANT DU COL DU GÉANT

attendrie par l'ardeur du soleil, nos gens n'étoient pas allés y marquer des pas ».

Ceci indique que le piolet n'avait pas de grands adeptes. Ces lignes sont les seules que De Saussure consacre à son passage sur la cascade gelée du glacier du Géant, qui demande toujours de l'habileté et de la précaution, et qui souvent dans ces dernières années, a exercé l'ingéniosité de ceux qui la franchissent. Six, huit, ou même dix heures, sont souvent employées parmi les séracs du Géant. On peut donc considérer De Saussure comme heureux de n'avoir mis que sept heures, pour aller du Tacul au Col.

Lors de sa visite au Col du Géant, et pendant son ascension du Mont Blanc, il échappa aux accidents, bien que sa manière de procéder fut bien faite pour lui en amener. Avant 1787 (quoiqu'il eut fait l'ascension du Buet), son expérience personnelle ne lui avait probablement rien appris sur les crevasses cachées et les mesures qu'elles nécessitent. Aucune indication ne prouve qu'il se soit jamais servi d'une corde pour s'attacher à ses guides.

En parlant de ses escalades sur les pentes au-dessus du Grand Plateau, il prétend que ses guides l'aidèrent, grâce à un système qui lui paraît être en même temps le plus sûr pour ceux que l'on assiste et le moins gênant pour ceux qui aident. « Il consiste à avoir un bâton léger, mais fort, de huit ou dix pieds de long, et deux guides, un devant, l'autre derrière, ils tiennent le bâton par ses extrémités du côté du précipice, et vous marchez entre eux, retenu par cette « barrière ambulante », qui vous supporte en cas de besoin. Cela n'ennuie, ni ne fatigue les guides, le moins du monde, et peut leur aider à se soutenir, si l'un d'eux arrivait à glisser ». « C'est dans cette attitude, » dit-il, « que je fus représenté par M. le Chevalier de Mechel, dans la grande planche coloriée qu'il a gravée, de notre caravane [1]. »

Voilà sa méthode pour s'assurer contre les glissades ou les chutes dans les crevasses invisibles. Les guides Chamoniards de son époque semblaient pourtant connaître l'usage de la corde, quelquefois ils s'attachaient ensemble pour éviter les accidents ; quoique le plus souvent, ils portassent une corde avec eux, simplement pour réparer les résultats de leur manque de savoir ou de leur stupi-

[1] La gravure est intitulée « Horace Benedict de Saussure et son fils, dans leur trajet au Col du Géant ». De Saussure se trouve entre deux guides qui tiennent le bâton « du côté d'un précipice (de cinq pieds de haut) ». Le porteur de l'échelle indique le chemin ; il est suivi du seul homme possédant un piolet. Les originaux des observations météorologiques faites par de Saussure au Col du Géant furent publiés *in extenso* pour la première fois par son petit-fils, Henri de Saussure, dans les mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, en 1891, à l'occasion du centenaire de la fondation de cette société. Le mémoire a pour frontispice une reproduction photographique d'un dessin certifié « un dessin authentique retrouvé dans les papiers d'H.-B. de Saussure, relatifs à cette « expédition ». Ce dessin paraît être une première ébauche pour la plaque gravée et a de nombreuses différences avec elle. Par exemple, le porteur d'échelle est à l'arrière, l'homme au piolet est le quatrième en ligne et M. de Saussure n'a pas le bâton du côté du précipice.

La gravure qui le montre descendant est renversée, parce que le dessin a été fait du mauvais côté sur la plaque. De Saussure descendit par le versant italien du col. La vallée de gauche devrait être à droite de la planche. Cette image veut représenter la pointe supérieure du côté italien de Val Ferret.



HORACE BENEDICT DE SAUSSURE ET SON FILS EN ROUTE POUR LE COL DU GÉANT

dité. Ce que j'avance là est relaté dans l'incident déjà cité, dans lequel Marie Couttet n'échappa que parce qu'il était attaché à deux de ses camarades. Cet épisode ne causa pas une énorme impression, car dans le voyage au Col du Géant, personne ne paraît avoir été encordé. « Tout à coup, » écrit de Saussure, « nous entendîmes les cris de : « Des cordes, des cordes .» Ils voulaient retirer hors des entrailles du glacier, Alexis Balmat, un de nos porteurs, qui nous précédait d'environ cent pas. A l'improviste il était disparu au milieu de ses camaıades, englouti par une crevasse, profonde de soixante pieds. Heureusement qu'à moitié chemin, il fut soutenu par une masse de neige collée dans la fissure. »

Inutile de citer la plupart des ascensions du Mont Blanc, effectuées dans le commencement du dix-neuvième siècle. Guides et touristes se contentaient de suivre la route établie, et jusqu'en 1819 la seule variante faite au chemin ordinaire se trouvait au début de la course. Au lieu d'aller *via* Montagne de la Côte, on prit la ligne qu'on a l'habitude de choisir depuis, par Pierre Pointue et Pierre à l'Echelle, ligne évitant sous quelques rapports, mais pas complètement, la glace fendillée et accidentée de la Jonction, qui a toujours été jugée pénible [1]. (Voir l'illustration de la page 46). La modification suivante, de la route primitive de Balmat fut inventée en 1827, quand Sir C. Fellows et M. Hawes allèrent du Grand Plateau au sommet, par le chemin baptisé maintenant « Route du Corridor » ; à partir de ce moment jusqu'à celui où l'arête des Bosses fut trouvée praticable, la route du Corridor devint usuelle. M. John Auldjo, qui fit le Mont Blanc, le 9 août 1827, prétend qu'il traversa le Grand Plateau, vers la gauche, « laissant la vieille route qui menait droit à travers la plaine ». Plus loin il raconte [2] qu'au-dessus des Rochers Rouges il revint « encore dans la vieille ligne d'ascension que nous avions quittée sur le Grand Plateau », et dit que ce nouvel itinéraire fut pris pour la première fois par « MM. Hawes et Fellows, le 25 juin dernier, car nous avions suivi la route que ces messieurs avaient découverte ». D'autres événements eurent lieu dans le commencement du dix-neuvième siècle, qui étendirent la renommée de Chamonix et du Mont Blanc. Chamonix a toujours bénéficié de la publicité, et Alexandre Dumas, lui en donna plus que personne, grâce aux chapitres de ses *Impressions de Voyage*, où il décrit les péripéties de sa visite et narre son interview avec Jacques

[1] En 1855, MM. Hudson, Kennedy, Ainslie et Smyth, réputés parmi les meilleurs amateurs de leur époque, furent incapables de descendre des Grands-Mulets au sommet de la Montagne de la Côte. « Nous arrivâmes à un point situé au bord des Glaciers des Bossons et de Taconnay, et seulement à quelques centaines de mètres du sommet de la Montagne de la Côte qui était en dessous de nous. Chaque fois que nous cherchions à l'atteindre, nous dûmes remonter à cause de crevasses énormes et impraticables. » *Where there's a Will, there's a Way,* par le Rév. Charles Hudson et Edward Shirley Kennedy, London 1856.

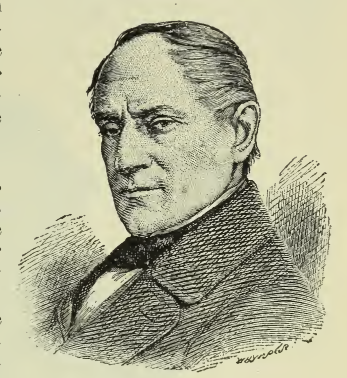
[2] *Narrative of an ascent to the summit of Mont-Blanc,* par John Auldjo, Esq ; in-8. London 1830, pp. 51, 55. L'Hon. Ed.-B. Wilbraham dit pourtant, dans la description de son ascension faite en 1830, que la route du Corridor fut découverte par Joseph-Marie Couttet.



LA "JONCTION" DU GLACIER DES BOSSONS ET DU GLACIER DE TAÇONNAZ

Balmat [1]. Dix ans plus tard, Chamonix fut encore mis en vedette par les études du professeur J. D. Forbes, sur le mouvement des glaciers, et surtout par la carte de la Mer de Glace, intercalée dans son ouvrage, carte qui donna pour la première fois, au public, un dessin intelligent du glacier si connu, et de ses tributaires [2].

Les expériences du professeur Forbes eurent lieu en 1842, entre le Montanvert et le Tacul ; « son aide unique fut un guide de Chamonix, très intelligent et de grande valeur, nommé Auguste Balmat, » un homme exceptionnel, bon montagnard, guide excellent, dont le caractère admirable se pliait à tout. Il était également capable d'escorter l'impératrice Eugénie, à travers la mer de Glace, et d'escalader les grandes Alpes. Son apparence ne l'aurait jamais fait prendre pour un paysan des Alpes. On aurait plutôt imaginé qu'il était docteur, avoué ou diplomate. Il devint le guide favori de M. Alfred (maintenant M. le juge) Wills, et mourut dans ses bras. C'est Auguste Balmat, qui conduisit le futur magistrat au sommet du Wetterhorn.



AUGUSTE BALMAT

Mais avant l'émouvant épisode de la mort de Balmat, M. Albert Smith, un littérateur énergique, conçut une idée qui attira l'attention sur Chamonix et le Mont Blanc ; il pensa qu'une ascension au Mont Blanc, représentée par des vues dioramiques, serait un spectacle excessivement populaire, et il ne se trompa pas. Son invention eut un tel succès, que sans doute elle serait toujours courue, s'il vivait encore. Jusqu'à ce moment l'escalade du Mont Blanc était considérée comme une besogne très importante. Les hommes faisaient communément leur testament avant d'y aller et écrivaient de graves récits sur les dangers de l'entreprise, quand ils en redescendaient. Albert Smith trouva un nouveau régime. Entre ses mains, toute la chose n'était qu'une farce, un sport facile. Il s'égaya de ses difficultés, se moqua des personnages baroques qu'il rencontra et se mit à rire à propos du moindre incident. D'après le compte rendu qu'il a donné lui-même, il semble qu'il fut obsédé par l'envie d'aller au Mont Blanc, dès son jeune âge.

[1] Dumas visita Chamonix en 1832. M. Venance Payot, fils de Pierre Payot, qui fut le guide du romancier, me dit que la fameuse interview avec Balmat eut lieu au petit Hôtel de la Couronne, au coin de la place de l'Eglise.

[2] Cette carte resta vingt ans, la seule exacte d'une portion quelconque de la chaîne, et n'est pas encore remplacée. La ligne de base de 2,992 pieds (911^{m}94) de longueur qui servit à en établir l'échelle fut mesurée sur la route de Chamonix à Argentière, entre les hameaux des Praz et des Tines.

Quand il eut dix ans, il avait un petit livre, acheté au bazar de Soho, appelé *Peasents of Chamonix*, qui racontait l'histoire de la tentative que le docteur Hamel avait fait pour parvenir au sommet du Mont Blanc, en 1820. A cette occasion, trois vies se perdirent au milieu de la neige fraîche. Ce petit livre fade, publié pour la joie des enfants, impressionna profondément Albert Smith. « Je ne crois pas, » dit-il, « que le *Pilgrim's Progress* fut plus en faveur auprès de ma jeune personne. » Il s'amusa à reproduire un petit panorama animé, des horreurs du Mont Blanc. « Dans mon enthousiasme, je peignis ceux-ci avec une telle exagération, que ma petite



ALBERT SMITH

sœur, qui composait mon unique, mais admirable auditoire, devenait pâle de terreur. »

En 1838, quand il eut vingt-deux ans, Albert Smith, alla à Chamonix ; peu après son retour, il pensa qu'il pourrait faire une grande conférence sur les Alpes. « Je copiai, » raconte-t-il, « toutes mes images à une assez grande échelle, environ trois pieds de haut, avec des lumières et des ombres si audacieuses, et de tels effets de coucher de soleil, qu'en les regardant plus tard, je frémis de ma témérité. Fabriquant alors, avec un charpentier, un mécanisme très simple, pour les faire rouler, je fis une conférence, qui dans la ville (Chertsey) fut regardée comme un coup de maître...

Pendant deux ou trois ans, ayant mes Alpes dans une boîte, j'allai dans diverses institutions littéraires. Je me rappelle avec

plaisir ces premiers efforts d'un exposant et me souviens comment mon frère et moi, nous conduisions notre cabriolet à travers le pays, avec le Mont Blanc sur le siège de derrière. » En 1851, Smith contenta son désir longtemps caressé, il parvint enfin au sommet du Mont Blanc. Neuf mois après, le littérateur produisit *at the Egyptian Hall, Piccadilly*, un spectacle représentant son ascension ; elle « saisit le monde comme un ouragan » et devint l'exposition la plus populaire qui se fut jamais vue. L'effet eut un résultat immédiat.

Tandis qu'en soixante-quatre ans, de 1786 à la fin de 1850, il n'y avait eu que cinquante-sept ascensions au Mont Blanc, dans les années 1852 à 58, soixante-quatre ascensions eurent lieu. Avant 1851 (l'année d'Albert Smith) souvent, plusieurs saisons se succédaient sans qu'on touchât le sommet ; depuis 1851, il ne s'est pas passé d'année sans qu'on ait fait une ou plusieurs ascensions. Cette importance que prit Chamonix, provint en partie, de l'extension des voies ferrées, qui rendaient la bourgade plus accessible, mais il faut rendre justice à Albert Smith et reconnaître que son influence s'étendit bien au delà de Chamonix et du Mont Blanc. Beaucoup de personnes font dater leur première envie de voir les Alpes de l'époque où elles entendirent cet habile conférencier, où elles virent ce génial exposant [1]; parmi elles, je crois qu'on peut placer quelques-uns des touristes qui effectuèrent la première ascension du Mont Blanc sans guides. Cette première ascension, *via* Saint Gervais, fut accomplie par une caravane d'Anglais. Deux de ses membres, Hudson et Kennedy, publièrent en 1856 un livre donnant la description de leur course ; l'ouvrage s'intitula *Where there's a Will there's a Way, an ascent of Mont Blanc, by a new route, and without guides*. Les alpinistes partirent le 13 août, emmenant six porteurs et trois chasseurs. Les porteurs furent renvoyés quand on atteignit quelques cabanes situées à l'Aiguille du Goûter, qui dataient de 1853-54, des chasseurs accompagnant Bourrit [2] les avaient construites. Du Dôme du Goûter, la caravane d'Hudson et de Kennedy descendit sur le Grand Plateau encore escortée par des chasseurs : Cuidet et Hoste ; le premier indiquait la route du Corridor [3], mais le reste de l'ascension et la descente sur Chamonix par le Corridor, les Grands Mulets et Pierre Pointue, eut lieu sans guides. Quoique ceci fut appelé une nouvelle route, aucune de ses parties n'était neuve. Le Dôme du Goûter, ainsi qu'on l'a déjà vu (p. 18), avait été atteint du côté de Chamonix par Jacques Balmat et ses associés en 1786.

[1] La note de vin d'Albert Smith a étonné et instruit plus d'une génération de touristes. Il prit cent trois bouteilles de vin et d'autres liquides, et dut payer cinquante francs le plaisir de jeter ses bouteilles. Le vin ordinaire paraît avoir coûté un franc la bouteille, à cette époque, et les grosses volailles 2 fr. 75 pièce. Les prix ont monté depuis !

[2] Voyez page 18.

[3] « Les deux chasseurs restants, Cuidet et Hoste, nous accompagnèrent pendant quelques cents mètres en bas de la pente douce qui mène au Grand-Plateau, et alors nous fîmes halte. Cuidet montra deux larges crevasses à l'extrémité supérieure du Plateau, nous disant que le chemin de Chamonix était entre elles. Cette indication fut utile. » *Where there's a Will, there's a Way*, p. 43.

Le récit de la course n'explique pas clairement pourquoi cette route originale fut suivie, mais d'après les remarques, il semble que la caravane partit avec le désir, sinon l'intention de faire une ascension par la route des « Bosses », et qu'en arrivant au pied de la Bosse inférieure, à peu près à l'endroit actuellement occupé par l'observatoire Vallot, ses membres trouvèrent l'arête des Bosses trop difficile. La caravane prêta une attention spéciale à la Bosse du Dromadaire, la conviction unanime fut qu'aucun obstacle n'empêcherait d'atteindre le sommet par ce côté. « Nous n'essayâmes pas la Bosse du Dromadaire ce jour-là, parce qu'un vent du nord très froid soufflait violemment et nous aurions été exposés à son effet glacial, pendant plus de deux heures... De plus, quelques-uns des nôtres étant obligés de rentrer en Angleterre dans peu de jours, nous ne voulûmes pas mettre en danger le succès de leur dernière tentative, en essayant un chemin qui aurait pu se terminer par une déception. » Quand ils furent sur l'arête du sommet, deux touristes allèrent à la pointe occidentale pour mieux voir les Bosses, « et comme leur regard les explora rapidement, ils ne purent rien discerner empêchant l'ascension du Mont Blanc, par cette route. »

La première ascension du Mont Blanc, qu'on connaisse par l'arête des Bosses fut exécutée par le Rev. Charles Hudson, avec les guides Melchior Anderegg, F. Couttet et d'autres, en 1859. Depuis lors, cette route a conquis de plus en plus l'estime générale : à présent elle est peut-être plus fréquentée que celle du Corridor. L'opinion publique, dans le cours du dernier siècle, s'est déclarée en faveur du chemin primitivement proposé, et que Jacques Balmat et ses associés essayèrent de suivre en 1786. La visite que Napoléon III fit en 1866, après l'annexion de la Savoie, eut beaucoup d'importance pour l'avenir de la Vallée. Elle réunit le plus grand concours de gens qui ait jamais été vu à Chamonix, avant ou après, et amena la construction de la belle route du Fayet, *via* Châtelard et les Montées, qui remplaça la vieille et mauvaise route par Servoz. L'accès devenant ainsi plus facile, le résultat naturel se produisit. Quoiqu'à cette époque, il devint visible pour les Chamoniards (cela se voyait depuis longtemps déjà), que le Mont Blanc était une mine d'or pour la Vallée [1], ils ne parurent pas s'apercevoir qu'il y avait d'autres mines dans la chaîne, d'une nature analogue, et qui pourraient un jour, devenir aussi lucratives. En dehors de l'expérience acquise en cherchant du cristal et en chassant les chamois, les villageois avaient peu de pratique des hautes régions, sauf celle qu'il était possible d'avoir en passant le Col du Géant ou en faisant l'ascension du Buet et du Mont Blanc. C'est grâce à cette circonstance

[1] Le capitaine, M. Sherwill, certifie que de Saussure paya ses guides pendant l'ascension du Mont-Blanc six francs par jour. Sherwill semble avoir obtenu cette information d'un des Couttet qui accompagna le professeur.

En 1820, le prix d'un guide pour le Mont-Blanc était de 48 fr. M. Jackson, dans le récit de son ascension, faite le 4 septembre 1823, raconte que les guides étaient payés 60 fr. chacun. « A mon retour », dit-il, « je leur fis cadeau d'une pièce additionnelle de 5 fr. dont ils furent enchantés. »

que jusqu'en 1860, peu de sommets secondaires [1], et aucun des hauts pics du massif du Mont Blanc n'avaient été escaladés ; aucun des passages à travers la chaîne principale n'était connu sauf les Cols du Géant, du Miage et du Tour [2]. L'exploration des parties peu connues de la chaîne fut faite en majeure partie grâce à l'audace et à la curiosité des étrangers.

En 1861, M. Stephen Winkworth passa, le premier, le Col d'Argentière ; en 1863 MM. Buxton, George et Macdonald, découvrirent le Col de la Tour Noire, MM. Brandram et Reilly trouvèrent le Col du Chardonnet. Cette dernière course fut faite pour relever la carte du Mont Blanc, que M. Reilly s'était engagé à tracer. La publication de cette carte donna une impulsion aux explorations dans la chaîne du Mont Blanc. Les deux extrémités du massif avaient été peu visitées; pour lever les plans, il fallait de nombreuses courses. M. Reilly m'invita à me joindre à lui, et le 8 juillet 1864, nous traversâmes le Col du Triolet, le 9 nous escaladâmes le Mont Dolent, le 12 l'Aiguille de Trélatête, le 15 l'Aiguille d'Argentière [3]. Le choix de ces points était complètement déterminé par des considérations topographiques, le but était d'atteindre les hautes positions dominant les parties les moins connues de la chaîne.

L'année suivante, je m'occupai de quelques-uns des pics les plus élevés, et je cherchai un passage à travers le massif central, capable de rivaliser ou de remplacer le Col du Géant. Le 24 juin 1865, je fis les Grandes Jorasses, le 26 juin, je traversai le Col Dolent, le 29 juin, j'atteignis le faîte de l'Aiguille Verte, et le 3 juillet, je passai le Col du Talèfre [4]. Le 28 juillet de la même année, mes amis, MM. Buxton, Grove et Macdonald conquérirent l'Aiguille de Bionnassay, et M. Fowler, le 20 septembre, escalada l'Aiguille du Chardonnet. Les pics inférieurs ont tous été vaincus depuis lors. Les derniers qui cédèrent furent l'Aiguille du Dru (12 septembre 1878), l'Aiguille du Géant (29 juillet 1882), l'Aiguille Blanche de Péteret (31 juillet 1885).

Quelques-unes de ces courses sont devenues populaires, mais aucune d'elles ne rivalise sous ce rapport avec le grand Mont

[1] L'Aiguille du Midi fut conquise en août 1856 par Alexandre Devouassoux et Ambroise Simond (guides) et par Jean Simond, un garçon de 17 ans (porteur), tous trois employés par le comte Fernand de Bouillé. A 24 mètres sous le sommet, le comte et le reste de sa caravane furent laissés derrière pendant que les trois hommes montaient. Ils demeurèrent une heure absents et à leur retour refusèrent catégoriquement de conduire M. de Bouillé au sommet. Devouassoux, entre autres choses, dit : « Monsieur le comte, votre drapeau flotte à la cime, l'ascension est faite, mais pour toutes les richesses du monde, je n'y retournerai plus. » Simond ajouta : « Il n'y a aucun de vous capable d'aller là-haut sans y laisser sa vie ; mon esprit ira peut-être après ma mort, mais mon corps jamais. La besogne est faite, personne ne m'obligera d'y retourner. » *(Les Fastes du Mont-Blanc,* par Stephen d'Arve, Genève 1876). Ce fut dur pour le comte qui avait pris à cette occasion huit guides ou porteurs et un mineur, et qui avait fait plusieurs autres tentatives pour escalader l'Aiguille.

[2] Le passage du Col du Géant est probablement le premier qui fut effectué à travers la principale chaîne du Mont-Blanc.

[3] Voyez *Scrambles amongst the Alps,* chapitre XI.

[4] *Scrambles amongst the Alps,* chapitres XVI-XIX.

Blanc, la grande Montagne Blanche. Le temps augmente sa renommée, chaque année des foules croissantes font des pèlerinages au sommet, attirées par la majesté frappante du panorama, l'intérêt de sa tradition, par son élévation supérieure à celle des autres Alpes.

Table des ascensions, destinée a montrer combien de départs ont eu lieu de Chamonix, pour le sommet du Mont Blanc, entre 1850 et la fin de 1909.

		Nombre des ascensions			Nombre des ascensions			Nombre des ascensions
A fin de	1850	57	A fin de	1870	445	A fin de	1889	1144
»	1851	58	»	1871	456	»	1890	1196
»	1852	60	»	1872	495	»	1891	1257
»	1853	65	»	1873	523	»	1892	1297
»	1854	83	»	1874	557	»	1893	1361
»	1855	98	»	1875	592	»	1894	1400
»	1856	108	»	1876	636	»	1895	1484
»	1857	122*	»	1877	662	»	1896	1539
»	1858	152	»	1878	691	»	1897	1584
»	1859	171	»	1879	722	»	1898	1678
»	1860	172	»	1880	759	»	1899	1771
»	1861	209	»	1881	801	»	1900	1831
»	1862	231	»	1882	843	»	1901	1888
»	1863	265	»	1883	895	»	1902	1941
»	1864	306	»	1884	937	»	1903	1989
»	1865	341	»	1885	956	»	1904	2044
»	1866	357	»	1886	1012	»	1905	2108
»	1867	383	»	1887	1059	»	1906	2195
»	1868	405	»	1888	1095	»	1907	2273
»	1869	436				»	1908	2363
						»	1909	2458

* Ces chiffres ont été relevés sur le registre conservé au Bureau des Guides. Les ascensions faites de Chamonix sont censées y être successivement inscrites dans leur ordre chronologique. J'ai remarqué deux erreurs en examinant ce registre. Entre les années 1857 et 1858, il y a un lapsus allant du n° 122 au n° 141, donc les numéros allant du 123 au 140, inclusivement, manquent totalement. En 1904 il n'y a pas non plus de numéro 2012. Pour déterminer exactement le nombre des ascensions actuellement inscrites au registre il faut donc en déduire dix-neuf. Le total réel jusqu'à la fin de 1909 est de 2439 ascensions [1].

[1] C'est le nombre des ascensions indiquées sur le registre ; mais beaucoup d'autres ascensions ont été faites, soit de Chamonix, soit de Saint-Gervais, qui ne sont pas inscrites. Quelquefois dans le registre chaque individu atteignant le sommet est compté pour une ascension ; d'autres fois, une caravane entière est comprise sous un seul nombre. Le nombre total ne donne donc pas le chiffre exact des personnes ayant atteint le sommet.

CHAPITRE VI

LES ACCIDENTS

L'AFFAIRE HAMEL. — ACCIDENT SUR LE VERSANT ITALIEN DU COL DU GÉANT. — AMBROISE COUTTET TOMBE DANS UNE CREVASSE. — LA MORT DE M. YOUNG. — LE CAPITAINE ARKWRIGHT TUÉ PAR UNE AVALANCHE. — Mme MARKE ET OLIVIER GAY. — ONZE PERSONNES PÉRISSENT PRÈS DU SOMMET. — MORT DU PROFESSEUR FEDCHENKO. — MM. MARSHALL ET JOHANN FISCHER TUÉS DANS UNE CREVASSE. — LES PROFESSEURS BALFOUR ET PÉTRUS PÉRISSENT SUR L'AIGUILLE BLANCHE DE PEUTERET. — M. GUTTINGER TUÉ PAR UNE CHUTE DE ROCHERS. — LE SORT DE L'ABBÉ CHIFFLET. — LA FIN DE BRUNOD. — LA PERTE DU COMTE VILLANOVA ET DE J. J. MAQUIGNAZ. — HERR ROTHE TUÉ SUR LE PETIT PLATEAU. — LA MORT DE M. NETTLESHIP. — POGGI TUÉ PAR UNE PIERRE. — LA DISPARITION DE CUMANI. — LA FIN DU DOCTEUR SCHNURDREHER. — LA MORT D'ÉMILE REY. — UN VÉRITABLE SUICIDE. — LA MORT DE M. BINNS ET DE X. IMSENG. — ACCIDENT MORTEL SUR LA MONTAGNE DE LA CÔTE. — TUÉ PAR LA FOUDRE. — UNE AUTRE MORT PROVENANT D'UNE CHUTE DE PIERRES. — UN MAUVAIS PAS. — TROIS PERSONNES SUR QUATRE PERDENT LA VIE.

Jusqu'en 1820, il n'y eut point d'accidents sur le Mont Blanc, à cette époque trois Chamoniards perdirent la vie en conduisant le docteur Hamel par la route usitée en ce temps-là. Aucune circonstance particulière à cet accident ne le distingue de plusieurs autres, arrivés sur le Mont Blanc. La façon romanesque par laquelle les restes des victimes revinrent à la lumière, après être demeurés ensevelis dans la glace, pendant plus de quarante ans, donna à cette affaire un grand retentissement.

L'accident Hamel (1820). — Le Dr Hamel partit de Chamonix le 18 août 1820, accompagné de deux jeunes Anglais, MM. Dornford et Henderson. Ils avaient l'intention de faire le Mont Blanc, le mauvais temps les retint le 19 aux Grands Mulets ; pendant cette journée une quantité de neige considérable paraît être tombée sur la partie supérieure de la montagne, mais sur les altitudes élevées seulement. Le 20, à 8 h. 20 du matin, ils arrivèrent au Grand Plateau, à 9 heures ils continuèrent leur marche ; à 10 h. 30

ils se trouvaient sur « l'ancien passage » au-dessus du niveau du Dôme du Goûter, 4331 mètres, et un peu au-dessous des Rochers Rouges, ils montaient en zigzag pour éviter les crevasses et faciliter l'ascension de la pente. D'après les nombreux récits qui ont été donnés [1], il semble qu'au moment de l'accident, un guide nommé Auguste Tairraz conduisait ; il taillait des marches et était suivi par Pierre Carrier, Pierre Balmat, Julien Devouassoux et Joseph Marie Couttet. A une demi-douzaine de pas derrière, venaient les trois touristes avec trois autres guides ; ayant fait volte face, ils marchaient obliquement à travers la pente, traçant un profond sillon dans la neige fraîche. M. Dornford dit [2] :

« Comme nous traversions obliquement la grande pente, décrite plus haut, qui devait nous conduire au Mont Maudit [3], subitement la neige céda sous nos pieds : commençant à partir en tête de la ligne, elle nous porta tous en bas de la pente, vers notre gauche. Je fus instantanément renversé, mais j'étais encore sur mes genoux cherchant à reprendre pied, quand, en quelques secondes, la neige à droite, qui était naturellement en dessus de nous, se précipita dans la brèche produite ainsi subitement, et compléta la catastrophe en nous enterrant tous ensemble et en nous entraînant en bas vers deux crevasses à peu près à un furlong (220 m.) en dessous de nous et presque parallèles à notre ligne de marche. La masse me rejeta immédiatement en arrière et je fus emporté malgré tous mes efforts. En moins d'une minute, j'émergeai grâce à l'énergie de ma lutte et au tassement de la neige, produit par la rapidité de sa chute, sentant ma canne arrachée de ma main, je dus l'abandonner en me débattant. Peu de temps après, je la retrouvai sur le bord de la crevasse. Cette crevasse avait échappé à nos regards, car elle était très loin en dessous et ce ne fut que quelque temps après que la neige se fut aplanie, que je l'aperçus. A l'instant où j'émergeai, j'étais tellement éloigné de me douter du danger de notre situation que je me mis à plaisanter en voyant mes deux camarades à quelques distance en desous, assis silencieux et immobiles. Un second regard me montra, que, sauf Mathieu Balmat, ils étaient les seuls membres visibles de notre caravane. Deux autres, néanmoins, ceux qui se trouvaient dans l'intervalle entre mes autres compagnons et moi, apparurent rapidement. J'étais encore enclin à traiter cette affaire, ainsi qu'un retard embarrassant et risible, nous faisant redescendre inutilement, quand Mathieu Balmat cria, que quelques-uns de nos compagnons étaient perdus ; il indiquait en même temps les crevasses, auxquelles nous n'avions pas fait attention, et il prétendit que nos malheureux amis, y étaient tombés. Un plus minutieux examen nous convainquit de la triste réalité. Les trois guides de tête, Pierre Carrier, Pierre Balmat et Auguste Tairray escaladaient la pente là où elle était le plus raide, ils furent donc entraînés plus rapidement et emportés à une plus grande distance ; précipités dans la crevasse, ils y furent recouverts par une énorme quantité de neige, qui montait presque jusqu'au bord de l'abîme. Mathieu Balmat, le quatrième en ligne, homme d'une grande force musculaire et d'une remarquable présence d'esprit, avait piqué sa canne dans la neige solide du dessus : cela avait

[1] Un de ces récits fut donné par M. Dornford dans le *New Montly Magazine*, un autre par le docteur Hamel dans la Bibliothèque universelle. Ces deux écrits furent publiés peu après l'accident, et deux autres de Joseph-Marie Couttet, le guide principal, ne parurent que quarante ans plus tard. Ces narrations diffèrent beaucoup entre elles.

[2] Dans le *New Monthly Magazine*.

[3] Ceci est une erreur. Ils n'allaient pas au Mont-Maudit. M. Dornford veut probablement dire « allant vers ou dans la direction du Mont-Maudit ».

certainement un peu ralenti sa chute. Nos deux guides d'arrière manquaient aussi, mais nous fûmes bientôt rassurés en les voyant apparaître, nous les reçumes avec des hourrahs vigoureux et répétés. L'un d'eux, Julien Devouassoux, avait été porté dans la crevasse, à l'endroit le plus étroit, et il avait été violemment jeté contre le bord opposé. Il parvint à sortir sans aide, au prix d'une légère coupure au menton. L'autre, Joseph Marie Couttet, fût traîné par ses compagnons, il était complètement évanoui et presque noir à cause du poids de la neige accumulée sur lui. En peu de temps pourtant, il revint à lui. Nous mîmes de longues heures avant de croire que les autres étaient perdus sans espoir, nous nous fatiguions inutilement en fouillant la neige tombée avec nos bâtons... Les premières minutes furent gaspillées en des efforts stériles et sans méthode. A la longue, pleinement convaincus d'après les positions respectives de la caravane, quand l'accident survint, que les pauvres gens étaient en effet dans la crevasse à l'endroit indiqué par Mathieu Balmat (le frère de l'un d'eux) nous pensâmes qu'une seule chose restait à faire, c'était de s'aventurer sur la neige qui venait de tomber, et avec peu d'espoir, de sonder les profondeurs inconnues avec nos alpenstocks. Ayant ainsi accompli tout ce dont nous étions capables, nous décidâmes d'abandonner complètement l'entreprise, et de revenir aux Grands Mulets. Les guides ayant vainement cherché à nous détourner de notre résolution, nous retournâmes à la crevasse d'où nous nous étions un peu éloignés pendant notre consultation, et nous nous aventurâmes sur la neige fraîchement descendue. Heureusement elle ne céda pas sous notre poids. Nous continuâmes pendant plus d'un quart d'heure de faire tout notre possible pour retrouver nos infortunés camarades. Après avoir plongé entièrement nos cannes, nous nous agenouillâmes, et appliquâmes nos bouches à l'extrémité en criant, ensuite nous écoutâmes pour savoir si nous recevrions une réponse, espérant que nos compagnons pourraient être encore en vie, protégés par quelque protubérance des murs glacés de la crevasse ; mais hélas ! tout était aussi silencieux que la tombe et nous avions trop de raisons de craindre qu'ils fussent insensibles depuis longtemps, enfouis probablement à une grande profondeur sous la neige sur laquelle nous nous trouvions. Nous ne pouvions voir le fond du gouffre ouvert de chaque côté de la pile de neige qui nous soutenait ; les parois de la crevasse, ici comme ailleurs, étaient formées de glace vive. »

On ne peut dire, d'après les narrations de cette affaire, d'où partit l'avalanche. M. Dornford prétend avoir été précipité « en bas, vers deux crevasses, situées à peu près à un furlong en-dessous. » Joseph Marie Couttet, dans un de ses récits, raconte qu'il fut porté à deux cents mètres en-dessous de quelques-uns des autres ; ailleurs, il dit avoir fait 121 mètres, dans une minute, et avoir, après cela, volé à travers l'espace. Il paraît probable, que les cinq guides de tête furent entraînés à une distance considérable vers le bas de la pente, et qu'ensuite ils bondirent au-dessus des falaises de glace, visibles près du bas de la gravure de la page 21 [1]. Les touristes et les trois autres guides ne dépassèrent sans doute pas les falaises [2]. Les trois hommes qui étaient en tête furent perdus et complètement recouverts dans la crevasse par la neige qu'ils

[1] Dans cette gravure, l'ancien passage est à droite. La vue est prise du refuge Vallot.

[2] Le regretté M. J.-J. Cowell, qui interviewa J.-M. Couttet, dit (*Alpine Journal*, vol. I, p. 333) que la caravane entière fut certainement précipitée au moins à 1,200 pieds (365^{m}). Ceci s'accorde avec la déclaration de M. Dornford, qui prétend qu'avant l'avalanche ils étaient parvenus au-dessus du Dôme du Goûter.

avaient ébranlée. Joseph-Marie Couttet et Julien Devouassoux échappèrent par miracle au même sort. On prétend que le premier avait la face presque noire quand il fut délivré. Dix ans plus tard, en conduisant M. Wilbraham par la route du « Corridor », Couttet, pointant dans la direction de la crevasse qui avait failli l'engloutir dit : « Ils sont là. » « C'était une réflexion mélancolique, » remarqua l'alpiniste, « et tous les guides paraissaient ressentir vivement la perte de leurs camarades qui resteront probablement ensevelis à tout jamais sous le Grand Plateau. » Mais à cette époque (1830), les corps étaient déjà, sans nul doute, à une grande distance du point de l'accident, car les restes démembrés des infortunés commencèrent à réapparaître à l'extrémité inférieure du Glacier des Bossons en 1861, à plus de 6437 mètres en ligne droite, de la place où ils avaient péri ; ils ont dû descendre à une vitesse moyenne de 152 mètres par an :

« Ah ! Je n'aurais jamais pu le croire, » dit Joseph-Marie, qui vivait encore quand ces vestiges de la catastrophe furent découverts, « qui aurait cru que je pourrais serrer encore une fois la main de mon brave camarade, le pauvre Balmat ! »

Des fragments de crâne, dont l'un fut reconnu pour être celui de Pierre Balmat, un avant-bras avec la main, des débris de sacs, un chapeau de feutre, porté par Pierre Carrier, un crampon, une lanterne de fer blanc, des lambeaux de vêtements et un gigot de mouton cuit, se trouvaient parmi les premiers objets qui se dégagèrent et en 1862, on recueillit une multitude d'autres choses, attestant l'identité indéniable des reliques des victimes de l'affaire Hamel, depuis si longtemps disparues. La majeure partie de ces restes fut cérémonieusement enterrée à Chamonix, mais quelques débris furent exposés au Musée d'Annecy.

Accident sur le versant italien du Col du Géant (1860). — Le désastre suivant, arrivé dans le massif du Mont Blanc, advint le 15 août 1860 ; il causa la mort de trois Anglais et d'un guide de Chamonix. La cause en est plus ou moins obscure. Deux guides échappèrent et furent les seules personnes capables d'en parler. Certaines circonstances n'étant pas à leur honneur, on comprend leurs réticences. Ce qui paraît certain, c'est que la caravane arriva tard au sommet du Col ; en descendant sur Courmayeur, elle s'engagea sur une pente neigeuse près des rochers qu'on suit habituellement. Un guide les conduisait et un autre était en queue. Ils tenaient tous deux la corde, qui liait les autres, quand la glissade se produisit. Ils lachèrent la corde. « Tout ce qui est connu du public, c'est que les deux hommes qui étaient en tête et en queue de la caravane, laissèrent aller la corde et échappèrent, pendant que les trois Anglais et Tairraz périrent.

Tairraz poussa un cri, mais, ainsi que des Anglais, les touristes subirent leur sort sans un mot d'exclamation [1].

L'accident qui suit dans l'ordre chronologique est parfaitement clair.

[1] *Hours of Exercise in the Alps,* par John Tyndall, 1871, p. 23.

Ambroise Couttet tombe dans une crevasse (1864). — Deux autrichiens avaient réussi l'ascension du Mont Blanc le 9 août, et descendaient au Grand Plateau. « Un jeune porteur, Ambroise Couttet, était à une petite distance, en avant et ne se trouvait pas encordé. Il se dirigea trop près du bord du Plateau, et, au moment où un guide de la caravane criait pour l'avertir du danger, il fut englouti par une crevasse, sous les yeux des autres. La crevasse avait 27 mètres de profondeur et la corde n'était pas assez longue pour en atteindre le fond. » Deux caravanes qui suivaient prêtèrent leurs cordes. « Les guides s'approchèrent des bords de la crevasse, et se penchant au-dessus, virent les traces de la chute, ils appelèrent mais ne reçurent aucune réponse. Le froid, sur le Plateau, était intense, et les guides, persuadés que l'homme était mort, continuèrent leur route. Le même soir, une caravane de guides quitta Chamonix pour retrouver le corps. Deux d'entre eux, dont les noms méritent d'être publiés, Michel Payot et Simon-Pierre Benoît, descendirent pendant 27 mètres, jusqu'à une déviation de la crevasse, mais ils ne purent aller plus avant, à cause de l'air vicié (?). Ils laissèrent filer une bouteille, qui descendit encore de 30 mètres. Cette dernière revint couverte de cheveux (?). Il n'y avait plus d'espoir de retrouver le corps [1]. » *Alpine Journal*, vol. I, p. 384, extrait d'une lettre publiée dans le *Times*.

La mort de M. Young (1866). — « Le 23 août 1866, Sir George Young et deux de ses frères atteignirent sans guides le sommet du Mont Blanc, et vers 11 h. 30, du matin, se préparèrent à descendre. Ils étaient montés par la Bosse, et en arrivant au point où la route de l' « ancien passage » se trouve immédiatement en dessous, ils descendirent un peu, de façon à chercher des traces dans cette direction. Ils découvrirent bientôt que la surface de ce côté était dure et glacée, et qu'ils devaient retourner sur leurs pas pour reprendre l'arête terminale qui suit la ligne de descente. habituelle. En se retournant, un des frères perdit pied et entraîna les autres avec lui. Ils roulèrent un peu et tombèrent au dessus d'un précipice de 5 à 6 mètres de haut ; continuant leur glissade, ils furent arrêtés par la neige molle. Sir George et un de ses frères ne se firent aucun mal, mais le plus jeune piqua malheureusement une tête, et se brisa le cou. » (*Alpine Journal*, vol. II, p. 382). Cette affaire lamentable en précéda une autre encore plus désastreuse.

Le Capitaine Arkwright et trois autres personnes sont tuées par une avalanche (1866). — « Le 13 octobre 1866, le capitaine Arkwright avec son guide Michel Simond, deux porteurs, François et Joseph Tournier, accompagnés par Silvain Couttet, de Pierre Pointue et un domestique venant d'un des hôtels de Chamonix, ces deux derniers étant sans doute des volontaires, quittèrent les Grands Mulets, à 5 h. 30 du matin. Ils prirent le chemin de « l'ancien

[1] Michel Payot, qui vit encore et qui se trouve sur la liste des guides en activité, reçut du Ministre de l'intérieur, en cette occasion, une médaille d'honneur et un diplôme. Quelques semaines avant, il avait voyagé avec M. Adams-Reilly et moi. Voyez *Scrambles amongst the Alps*. Chap. XI.

passage », et avaient commencé à monter, quand une avalanche tomba : Couttet, voyant ce qui arrivait, trouva, ainsi que le domestique, le moyen de se mettre hors d'atteinte. Le capitaine Arkwright et ses guides, ou restèrent immobiles, ou cherchèrent à s'échapper dans une fausse direction ; ils furent atteints par l'avalanche et aucune de leurs traces ne fut visible pour les survivants [1]. » (*Alpine Journal*, vol. II, pp. 383-4.)

Des avalanches, pareilles à celle qui détruisit cette caravane, tombent fréquemment des falaises de glace, qui sont en partie visibles à droite de la gravure de la page 21 et leurs débris s'étendent quelquefois jusqu'à un tiers du Grand Plateau. En montant par l'ancien passage, elles sont toujours à craindre.

La disparition de Mme Marke et d'Olivier Gay au haut du corridor, au commencement d'août 1870 — M. et Mme Marke partirent avec Miss Wilkinson et deux guides valaisans, pour faire l'ascension du Mont Blanc. Ils prirent comme porteur, aux Grands Mulets, un adolescent, nommé Olivier Gay. Au sommet du Corridor, les dames se trouvèrent fatiguées et restèrent en arrière avec le porteur, pendant que M. Marke et les guides continuaient l'ascension. Ces derniers étaient à moitié chemin sur le Mur de la Côte, quand ils entendirent des cris aigus ; revenant rapidement sur leurs pas, ils virent que Mme Marke et Olivier Gay avaient disparu dans une crevasse. Ces dames, n'ayant pu supporter le froid, voulurent marcher un peu. Le porteur offrit son bras à Mme Marke, et bientôt après, ils rompirent un pont de neige, et furent engloutis dans la crevasse. Les corps ne furent pas retrouvés.

L'éditeur de l'*Alpine Journal* fit à cette occasion les commentaires suivants : « Le porteur donne son bras à une dame et traverse un champ de neige, que tout le monde sait rempli de crevasses. La catastrophe qui advint est de celles que tout alpiniste expérimenté eût prévue. Je ne m'occupe pas si, dans ce cas, le voyageur mérite un blâme, mais il est difficile de s'imaginer que quelqu'un ayant la moindre prétention d'agir comme guide, puisse commettre une folie pareille à celle qui conduisit le porteur et sa compagne vers la mort. » (*Alpine Journal*, vol. v, p. 190.)

Onze personnes périssent près du sommet (1870). — Cette catastrophe fut l'accident le plus grave enregistré dans les annales du Mont Blanc. La caravane composée de onze personnes périt entièrement. Les touristes qui en furent victimes étaient inconnus à Chamonix ; personne ne s'intéressa suffisamment pour écrire un récit de cette horrible affaire, et on ne put la reconstituer qu'en puisant à des sources diverses.

[1] Un long récit de cette affaire est donné dans les *Oscillations des quatre grands glaciers*, par Venance Payot, 1879. D'après lui, parmi d'autres choses différant avec le compte-rendu de l'*Alpine Journal,* il ressortirait que le corps de François Tournier fut découvert par Sylvain Couttet, au milieu des séracs du Grand Plateau, avant que ce dernier ne redescendit ; les corps des deux Chamoniards furent retrouvés à une date postérieure. Une nouvelle avalanche, d'une nature similaire, arrêta les recherches. Le corps du capitaine Arkwright fut trouvé en avril 1897, sur la partie inférieure du Glacier des Bossons. Sa montre et d'autres objets revinrent au jour en mai-juin 1899.

Le 26 août 1870, deux Anglais, MM. Stogdon et Marshall, descendirent à Chamonix ; ils avaient failli mourir sur le Mont Blanc et n'avaient échappé pour ainsi dire « que par la peau des dents ». Ils étaient montés par l'arête des Bosses et comptaient revenir d'un autre côté. Ayant été surpris par le mauvais temps, ils retournèrent sur leurs pas par suite de leur inhabileté à descendre dans une autre direction. Leurs deux guides, quoique ni de première jeunesse, ni doués d'une grande agilité, étaient des hommes solides. L'un d'eux, Moritz Andermatten, était allé seize fois au Mont Blanc. L'autre était Peter Tangwalder, père, de Zermatt. « La nuit de notre retour, » dit M. Stogdon, « un monsieur américain, nommé Randall, me demanda de lui permettre de venir dans notre salon pour parler du Mont Blanc. Le résultat fut que je ne me couchai qu'à deux heures du matin. Je découvris en M. Randall, malgré ses cinquante ans, l'amateur de montagne le plus enthousiaste que j'aie jamais eu le plaisir de rencontrer... Voir le Mont Blanc, sinon y monter, avait été le rêve de sa vie, et il venait enfin de le remplir. » L'histoire qu'il écouta parut le stimuler, plutôt que le décourager, et la première nouvelle que M. Stogdon reçut de M. Randall, c'est que, quelques jours après, il avait péri au sommet de la montagne avec dix autres personnes.

M. Randall rencontra, apparemment et par hasard, à Chamonix, un autre américain, M. J. Bean et le Rév. G. Mc Corkindale. Il ne semble pas qu'aucun des trois eût la moindre expérience de la montagne. Ils décidèrent néanmoins une ascension au Mont Blanc, et partirent le 5 septembre avec trois guides et cinq porteurs ; ils passèrent la nuit à la cabane des Grands Mulets [1]. Le lendemain, plusieurs personnes dans la Vallée de Chamonix, cherchèrent à les voir à l'aide de leurs télescopes. Le temps était mauvais. On dit que le vent était effroyable. Même d'en bas, on voyait voler la neige. Par une trouée dans les nuages, vers 2 h. 15 du soir, on aperçut pendant un moment, les onze alpinistes près des rochers appelés les Petits Mulets [2], et on voyait que, de temps à autre, ils étaient obligés de se jeter par terre pour éviter d'être emportés par le vent. Un peu plus tard, les nuages se divisèrent et on les vit redescendre près du même endroit. Après cela, le sommet de la montagne resta caché pendant huit jours.

Aucun des touristes n'étant revenu, quatorze Chamoniards partirent le 7, dans l'espoir d'apprendre quelque chose, mais ils n'atteignirent même pas les Grands Mulets. La neige tombant drû à 609 mètres au dessous, les obligea à retourner. Le 15, le temps s'éclaircit et cinq points noirs furent découverts un peu à gauche des Petits Mulets. Vingt-trois hommes partirent de Chamonix, le jour suivant, et le 17, ils aperçurent M. Mc Corkindale et deux porteurs à 228 mètres sous le sommet. Les malheureux étaient couchés çà et là, avec leurs têtes relevées, et leurs vêtements un

[1] La saison étant avancée, les domestiques des Grands Mulets étaient déjà descendus.

[2] Pour voir la position des Petits Mulets, examiner la vue du Mont-Blanc vu du Brévent.

peu déchirés comme s'ils avaient glissé. A peu près trois cents mètres plus haut, la caravane de secours découvrit M. Bean et un autre porteur ; ils étaient assis tous deux, le premier avec la tête appuyée sur une main, et le coude sur un sac, les cordes étaient roulées, les bâtons, les piolets et les sacs les entouraient, un de ces derniers contenait encore de la viande, du pain et du fromage. On trouva sur M. Bean un calepin avec les notes suivantes, et sauf quelques suppositions, on ne peut guère ajouter grand chose aux renseignements qu'elles donnent.

« Mardi 6 septembre. Température, 34 degr. F., à 2 h. du matin [1]. J'ai fait l'ascension du Mont Blanc avec dix personnes, huit guides, M. Mc-Corkindale et M. Randall. Nous arrivâmes au sommet à deux heures et demie. Immédiatement après l'avoir quitté, je fus enveloppé par des nuages, pleins de neige. Nous avons passé la nuit dans une grotte creusée dans la neige, qui nous offrait un abri très incommode, et je fus malade toute la nuit.

Mont-Blanc, 7 septembre. Si quelqu'un trouve ce calepin, je le prie de l'envoyer à Mme H. M. Bean, Jonesborough, Tenessee, United States of America.

Ma chère Hessie,

Nous avons été sur le Mont Blanc, pendant deux jours, au milieu d'une terrible tourmente. Nous avons perdu notre chemin et nous sommes dans un trou creusé dans la neige, à une altitude de 4571 m. Je n'ai aucun espoir de redescendre. Peut-être que ce livre sera recueilli et qu'on vous l'enverra. (Ici suivent quelques instructions d'ordre intime). Nous n'avons point de nourriture, mes pieds sont déjà gelés et je suis épuisé. Je n'ai que la force d'écrire quelques mots. Je meurs dans la foi de J. C. en ayant des pensées affectueuses pour ma famille. Mes souvenirs à tous. Mes effets sont en partie à l'hôtel du Mont Blanc et en partie avec moi dans deux porte-manteaux. Envoyez-les à l'hôtel Schweizerhof, à Genève, payez mes notes à l'hôtel et le ciel vous récompensera pour votre bonté ».

En-dessous, d'une écriture presqu'illisible :

« Matin. Froid intense, beaucoup de neige qui tombe sans interruption, guides agités. »

Les cinq corps étaient raides et gelés. On les mit dans des sacs et on les traîna au bas des glaciers. On prit six jours pour les transporter à Chamonix. Les corps des six autres n'ont pu être découverts. M. Mc Corkindale fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale et de temps en temps, des tiges de bruyère garnissent la tombe d'un homme qui fut tant aimé [2].

En faisant allusion à cette tragédie, Sir Leslie Stephen remarqua : « Avec un guide réellement expérimenté, je ne peux m'empêcher

[1] Au début, la température 34° F. à deux heures du matin, fut sans doute prise aux Grands-Mulets, avant le départ. Tout le reste paraît avoir été écrit à l'endroit où M. Bean fut trouvé. Le paragraphe de la fin devrait peut-être porter la date du 8 septembre.

[2] M. Bean est enterré près de M. Mc Corkindale. L'inscription gravée sur sa pierre tombale est celle-ci : « James G. Bean of Batt. = M. d. U. S. of America. — Perished near the summit of Mont-Blanc about the 7 th. of September 1870, aged 54. On his person was found a diary and among the last words pencilled to his wife were these. « I die in good faith in Jesus Christ and hope we will meet in heaven. »

de croire que les infortunés auraient retrouvé leur route. Ils auraient souffert sans doute des morsures du froid, les membres les plus faibles auraient même pu mourir, mais que onze hommes aient été assez désorientés pour ne plus pouvoir revenir, cela implique un singulier manque de cet instinct nécessaire pour rendre un bon guide généralement remarquable, et que tant de guides tolérables devraient posséder. » Contrairement aux remarques de Sir Leslie Stephen, je crois qu'il n'est pas impossible que toute la caravane fut surprise par le froid, et ne put plus continuer à cause de cela.



TOMBE DU REV. GEORGE MC CORKINDALE

La mort du professeur Fedchenko sur le versant du Glacier de Tacul en 1873. — Cet accident eut lieu pendant une course au Col du Géant, il fut occasionné par l'incapacité du touriste de supporter le mauvais temps, à une faible altitude, même pendant un seul jour. Une opinion injuste semble à cette époque avoir pesé sur le guide chamoniard et sur le porteur qui l'accompagnaient [1]. Fedchenko était d'un âge moyen, il était allé dans l'Asie centrale, et y avait acquis quelque expérience de la montagne ; il paraissait fort, mais, évidemment, n'avait pas beaucoup de résistance. Le guide, Joseph Payot, était un jeune homme de 23 à 24 ans, le porteur, son frère Prosper, avait de 22 à 23 ans.

M. Fedchenko partit de Chamonix à 5 h. du matin, il comptait visiter le col et rentrer le même jour. Il déjeuna au Montanvert d'où il partit à 8 h. du matin. Il choisit les provisions, pour lesquelles il paya 25 fr., y compris son déjeuner. La caravane prit la route ordinaire, et atteignit les pentes de neige près des séracs, sans incident anormal. La traversée des séracs nécessite toujours une grande attention, pour les détails, et ce ne fut qu'en arrivant au névé au dessus que les touristes remarquèrent que le ciel, exceptionnellement beau à leur départ du Montanvert, se couvrait de nuages. Ils ne crurent pourtant pas qu'il allait faire très

[1] Prenant en considération leur jeunesse et leur inexpérience, ils semblent avoir agi d'une façon remarquable.

mauvais temps et ils continuèrent leur chemin, mais quand ils furent presque parvenus aux rochers connus sous le nom de « la Vierge », d'où dans des circonstances ordinaires ils auraient mis une heure pour atteindre le col, un ouragan de vent, de pluie, de grésil et de neige éclata sur eux avec une violence et une rapidité extrêmes. Leur première idée fut de continuer pour traverser le col et arriver au Mont Fréty sur le versant sud, mais quelques minutes suffirent à leur montrer qu'il était inutile par un temps pareil, de peiner sur les pentes difficiles et neigeuses menant au col ; de plus l'orage les empêchait de reconnaître leur direction ; il aurait fallu une chance rare pour qu'ils touchassent exactement le point du passage, même s'ils avaient pu faire l'ascension. Ils retournèrent un peu après 2 h. du soir pour revenir sur leurs pas. Les traces qu'ils avaient faites dans la neige étaient déjà recouvertes, et ne furent jamais retrouvées sauf ici et là, au milieu de la descente des séracs. Ils furent bientôt mouillés jusqu'aux os et à moitié gelés par le vent froid. M. Fedchenko était déjà fatigué, le froid et la pluie l'éprouvèrent beaucoup. Moitié à cause de son état d'épuisement, moitié par la faute du brouillard et des tourbillons qui les enveloppaient et les empêchaient de voir les objets distants leur permettant de se diriger, ils mirent longtemps à atteindre et à descendre les séracs, il fallut sans cesse aider le voyageur qui était lourd. Quand ils arrivèrent au pied des séracs, le crépuscule tombait, c'était le 14 septembre et à ce moment, M. Fedchenko se trouvait tellement épuisé que tour à tour les deux Payot le portèrent sur leur dos. Vers 9 h. ils arrivèrent aux quelques rochers éparpillés qui composent la moraine connue sous le nom de « La Noire », une moraine tout à fait insuffisante pour offrir un asile contre le mauvais temps, mais qui permettait de se reposer sur du rocher. A ce moment, Joseph Payot, le moins fort des deux frères était presqu'aussi fatigué que M. Fedchenko, et fut lui aussi, incapable de continuer. Ils restèrent dans cette horrible position, exposés sans abri, au vent, à la pluie et à la neige, de 9 h. du soir jusqu'à 2 h. du matin. La lune n'éclairait pas et la nuit était sombre, avec des nuages et du mauvais temps. Prosper Payot, le plus fort des trois, resta tout le temps debout, marchant sans cesse, et autant qu'il le put, il obligea le touriste et son frère à demeurer sur leurs pieds, mais à la longue, leur fatigue les vainquit. Fedchenko s'affaissa sur le rocher ; malgré tous les efforts de Prosper, il tomba dans ce sommeil fatal qui provenait d'épuisement et de froid, et dont il ne se réveilla pas. Depuis longtemps il était dans cet état, quoique respirant encore, et Prosper avait dû frapper son frère, lui donner des coups de pied pour l'empêcher de faire de même ; le porteur conclut que la seule chance lui restant pour sauver un de ses compagnons était de continuer la course. Avec d'énormes difficultés, il fit remuer son frère, avec encore plus de difficultés il l'empêcha de tomber. Petit à petit, le mouvement et la chaleur revinrent un peu et le 15 entre 4 et 5 h. du matin, ils atteignirent tous deux le Montanvert dans un état pitoyable... Il est difficile d'imaginer ce que les deux hommes auraient pu faire de plus, après avoir été entraînés dans de pareilles difficultés, et de quel secours ils auraient été en demeurant davantage sur le glacier. Il est vrai que ce récit vient des hommes eux-mêmes, mais je ne vois aucune raison pour en douter. L'histoire me fut racontée par Prosper Payot, simplement, doucement et modestement, et il y a beaucoup de circonstances pour l'appuyer ». *Alpine Journal*, vol. VI, pp. 308-9(lettre de M. Justice Wills).

M. J. G. Marshall, avec les guides **Johann Fischer**, de Zaun, près Meyringen et **Ulrich Almer**, de Grindenwald, en descendant le **Glacier du Brouillard**, au clair de lune, le **1er septembre 1874**, rompirent un pont de neige près du bord du glacier, et tombèrent

dans une crevasse. Les deux premiers furent tués. Almer échappa avec de légères blessures. M. Leslie Stephen, qui examina l'endroit avec Melchior Anderegg, peu de temps après l'accident, prétend :

« que la crevasse dans laquelle ils tombèrent, n'était pas à plus de cinq minutes de la moraine. Fischer conduisait, Almer était dernier, et après que l'un d'eux eut demandé l'heure et qu'on eut répondu qu'il était presque minuit, un pont de « firn » ou « névé » se rompit sous eux et tous trois tombèrent simultanément dans la crevasse. Le pont devait avoir 6 mètres de large et n'offrait aucun indice de sa présence, sauf un petit trou, par lequel Almer s'échappa. Les alpinistes n'eurent aucun doute sur sa stabilité. MM. Marshall et Fischer firent une chute d'environ 9 mètres dans la partie la plus profonde de la crevasse, qui pouvait avoir 1 m. 50 de large et était en glace vive. Le crâne de M. Marshall fut fracturé et sa mort fut instantanée ; les blessures de Fischer furent telles qu'il ne put vivre longtemps. Almer semble être tombé à une moindre profondeur, il resta sur une console de neige formant la plus grande partie du profil de la crevasse ; il est possible, également, que sa chute fut amortie par les fragments du pont qui glissa sous lui. Sans doute, il fut ensuite entraîné par la corde, dans la partie basse, où se trouvaient les autres. »

La catastrophe suivante advint sur le versant méridional du Mont Blanc, en juillet 1882.

Le professeur F. M. Balfour de Cambridge, en cherchant à escalader l'Aiguille Blanche de Peuteret, fut tué avec son guide Johann Petrus, de Stalden. On ne connaît pas la cause exacte de l'accident. M. C. D. Cunningham, qui était dans les environs à ce moment, raconte que :

« Le 14, M. Balfour traversa le Col du Géant, et en descendant du côté italien, eut l'idée d'essayer l'Aiguille Blanche de Peuteret... Ce pic qui était encore vierge, fait partie d'un contrefort du Mont Blanc, et s'unit au massif par une pente neigeuse très rapide. Mon guide, Emile Rey, ayant déjà voulu atteindre ce sommet, put donner à M. Balfour de tels détails sur la route probable, que ce dernier nous proposa de venir avec lui. Emile, trouvant que la neige n'était pas dans des conditions favorables, me conseilla fortement de ne pas l'écouter. M. Balfour ne fut pas de son avis quant à l'état de la neige, et le lendemain matin, il partit avec Petrus pour l'aiguille. Un porteur, chargé de couvertures et de bois, les accompagna jusqu'à l'endroit où ils devaient dormir dans les rochers. Cet incident eut lieu le mardi 18 ; leur course étant une première et difficile ascension, on augura qu'ils seraient absents pendant deux nuits et ne reviendraient à Courmayeur que le jeudi après-midi. Ce jour-là, ils ne parurent pas, on supposa donc, qu'ils avaient traversé le Mont Blanc, vers Chamonix, ou qu'ayant trouvé l'ascension plus pénible qu'ils le pensaient. ils étaient descendus jusqu'aux chalets de Visaille pour s'approvisionner. Le vendredi, M. Bertolini et M. W. M. Baker, un anglais demeurant à l'hôtel, s'inquiétèrent vraiment. Le samedi, découvrant qu'on n'avait aucune nouvelle des disparus, soit à Chamonix, soit aux chalets de Visaille, ils formèrent une caravane de secours, accompagnés par le chapelain honoraire, le Rev. H. S. Verschoyle ; ils espéraient retrouver les pauvres gens encore en vie. De bonne heure, le dimanche matin, en parvenant aux rochers entre le glacier du Brouillard et le glacier du Fresnay, ils découvrirent des objets, qui paraissaient être les corps de M. Balfour et de Petrus, à moitié couverts de neige...

Il est clair que la mort de M. Balfour fut instantanée. Comme il y avait comparativement une petite quantité de neige fraîche autour de l'endroit où ils gisaient, nous conclûmes que ce n'était pas une avalanche qui causa leur mort, mais que l'un d'eux glissa, et que l'autre n'eut pas la force suffisante pour retenir son compagnon. Les provisions laissées au lieu de repos étaient intactes, l'accident eut sans doute lieu le mercredi 19. Mais rien ne prouve qu'ils soient tombés à la montée ou à la descente. » *Alpine Journal*, vol. XI, pp. 90-91.

Dans une communication faite à l'*Alpine Journal*, par M. Walter Leaf, il est dit que « le cou de M. Balfour était rompu, et son crâne fracturé à trois endroits ; le bras droit de Petrus était cassé entre le coude et l'épaule, ainsi que les côtes à droite, il subit probablement une fracture du crâne pendant la difficile et dangereuse descente des corps à Courmayeur. Les deux cadavres avaient quelques meurtrissures, mais point d'autres blessures externes, leurs mains n'étaient égratignées qu'en dehors, ce qui prouve qu'ils n'avaient fait aucun effort pour se retenir, en se cramponnant à une prise quelconque. Les vêtements étaient un peu déchirés, et la corde n'était pas cassée. Ces indices indiquent qu'une chute eut lieu dans les rochers, mais qu'elle ne fut pas très longue.

M. Guttinger, de Genève, fut tué par des pierres tombant des Grandes Jorasses le 11 juillet 1884. — On raconte qu'il était parti de « Courmayeur accompagné par les guides J. M. Rey et Julien Proment ; il comptait coucher à la cabane des grandes Jorasses, et terminer l'ascension le jour suivant. Vers 4 heures de l'après-midi, la caravane arriva à un couloir de 20 mètres, que l'on doit escalader pour gagner la terrasse où se trouve la cabane.. Les guides résolurent de monter par les rochers et de laisser glisser une corde, grâce à laquelle M. Guttinger pourrait grimper sans toucher la glace. Ils recommandèrent à ce dernier de s'abriter sous une roche surplombante, de façon à ce que les pierres ne puissent le toucher dans le cas où il en tomberait pendant leur ascension. M. Guttinger suivit cet avis, et Rey, aidé par Proment, commença à escalader les rochers ; mais voyant que son touriste quittait son abri pour se rendre compte de la façon dont on tournerait l'obstacle, Proment lui cria de retourner. L'infortuné alpiniste répliqua qu'il était curieux de voir comment les guides s'en tiraient. Rey continua son trajet, alors une pierre branlante en entraîna d'autres, et elles filèrent dans la direction de M. Guttinger, malgré les efforts de Proment qui ne put les détourner. De gros blocs frappèrent le malheureux à la tête, à l'épaule et à la jambe droite. Ses guides parvinrent à l'emporter pendant quelque temps ; ensuite Rey alla chercher du secours, tandis que Proment restait auprès du blessé ; qui put faire la conversation, et qui, quoiqu'ayant beaucoup de mal, ne paraissait pas être dans un danger immédiat. Mais, tout à coup, vers 9 heures, il fit un effort pour parler, et immédiatement poussa le dernier soupir [1]. » *Alpine Journal*, vol. XII, pp. 108-9.

[1] L'*Echo des Alpes* dit que M. Guttinger était très fort, très ferme, intrépide, agile sur le rocher, solide sur la neige et la glace, sérieux et surtout prudent.

On peut dire que l'abbé Chifflet, économe des Cartésiens, à Lyon, alla, comme M. Guttinger, au devant de sa mort ; elle eut lieu en **juillet 1882, sur le versant oriental des Courtes.** Il quitta le chalet de Lognan le 4 juillet, avec deux guides, Joseph et Clément Devouassoux, (père et fils), il voulait traverser du bassin supérieur du Glacier d'Argentière au Glacier de Talèfre. Les alpinistes, n'arrivant ni au Montanvert ni à Lognan, on eut des craintes, et le 8 juillet une colonne de guides alla les chercher. On les découvrit tous les trois, morts sur le glacier d'Argentière : « l'abbé et le père Devouassoux étaient encore encordés quoique leurs corps fussent très mutilés, le fils Devouassoux avec un fragment de corde autour de lui, était couché à une quarantaine de mètres. » L'arête qu'ils se proposaient de traverser était connue pour sa difficulté.

Gratien Brunod, un guide de Courmayeur, **perdit la vie le 12 août 1890, au sommet du Col du Géant.** Il escortait deux membres du Club Alpin Italien, à travers le col ; tandis que ceux-ci restaient au sommet, il alla chercher un peu d'eau à quelques mètres de la cabane, glissa et fit une chute d'à peu près 300 mètres, d'un couloir du Glacier de Toule ; il fut tué net.

Le Comte Umberto di Villanova, disparut avec ses guides : **Jean-Joseph Maquignaz** et **Antonio Castagneri, en août 1890**, sur l'arête reliant le **Dôme du Goûter** à **l'Aiguille de Bionnassay.** Cette caravane abandonna le chalet de la Visaille (près du bas du glacier italien de Miage) le 18 août, elle comptait à ce que l'on croit, faire l'ascension du Mont Blanc par la route du Dôme. Depuis cette époque, on n'a plus entendu parler d'elle. Après le départ des trois hommes, un orage furieux éclatant sur le Mont Blanc, les bloqua. Pendant quelques jours, on ne s'occupa pas de leur disparition, et le mauvais temps continuant, on ne les chercha pas de longtemps. Des efforts prolongés, accomplis plus tard, n'amenèrent aucun résultat. Leurs traces furent suivies jusqu'à l'arête faîtière du Glacier du Dôme qui sert de trait d'union entre le Dôme du Goûter et l'Aiguille de Bionnassay, ensuite elles cessèrent. La tragédie est inconnue. Les pentes de l'arête sont très rapides de chaque côté. Tout ce qui tombe de là peut dévaler de 300 mètres d'un seul coup, et l'impétuosité de la chute le portera encore à 1000 pieds plus bas. Quelques habitants de Val Tournanche, qui faisaient partie de la colonne de secours, pensèrent que le comte avait pu glisser, d'autres émirent l'opinion que la caravane avait été enlevée par la tourmente. Ces infortunés demeureront ensevelis au bas de la pente, jusqu'au moment où leurs restes seront sans doute découverts, soit sur le glacier italien du Miage, soit sur celui de Bionnassay [1].

M. Rothe et Michel Simond tués par une avalanche de glace sur le Petit Plateau (21 août 1891).

« Le 20 août, une caravane composée de M. Rothe de Brunswick,

[1] Jean-Joseph Maquignaz et Antonio Castagneri étaient les deux principaux guides italiens. Un portrait de Maquignaz est donné dans mon Guide à Zermatt et au Cervin.

du comte de Favernay, de trois guides et de deux porteurs, atteignit la cabane Vallot (observatoire) sur les Bosses du Dromadaire. Le mauvais état de la température ne leur permit pas de compléter le lendemain matin l'ascension du Mont Blanc et ils commencèrent à redescendre dans l'après-midi du 21. Leur caravane s'augmenta de quatre ouvriers [1], employés à la construction de l'observatoire de M. Janssen. Pendant qu'ils descendaient du Grand vers le Petit Plateau, une masse de glace et de neige, tombant du Dôme du Goûter, forma une avalanche qui saisit les hommes de l'arrière-garde et en entraîna sept dans une grande crevasse. M. Rothe, son guide Michel Simond, le porteur Armand Comte, le comte de Favernay et un de ses guides. Sauf les deux premiers, tous les autres furent retirés. Comte était grièvement blessé, les corps de M. Rothe et de Simond ne purent être retrouvés que quelques jours plus tard ». *Alpine Journal*, vol. xv, pp. 539-40.

Les avalanches tombent fréquemment des falaises de glace du Dôme du Goûter, sur le Petit Plateau, mais il est rare qu'elles le traversent complètement, et quand on passe sur le Petit Plateau, il faut tourner à l'est et s'éloigner autant que possible du Dôme du Goûter.

Le docteur Jacottet, de Chamonix, mourut assez subitement, à l'observatoire *Vallot*, **le 2 septembre 1891**, dans les circonstances mentionnées à la page 78. Le docteur Egli-Sinclair de Zurich, écrivant dans les *Annales de l'Observatoire Météorologique du Mont Blanc*, tome 4, Paris, 1893, p. 121, attribue cette mort au mal de montagne [2].

La mort de M. Nettleship (1892). — M. Richard Nettleship, régent du collège Balliol, d'Oxford, quitta Chamonix le 23 août 1892 pour le Col de Voza, il comptait faire l'ascension du Mont Blanc par la route de l'Aiguille du Goûter et des Bosses du Dromadaire. Il prit comme guides Alfred Comte et Gaspard Simond. Ils quittèrent le Col de Voza le 24 vers 4 h. du matin, mais n'atteignirent pas l'Aiguille du Goûter avant 1 h. de l'après-midi. Quoique la matinée fut belle, les nuages s'amassaient et avant midi, il y eut des indices de mauvais temps. La caravane continua pourtant à monter, pensant s'arrêter pour la nuit au refuge Vallot. Une heure après qu'ils eurent abandonné l'Aiguille, un orage éclata, ils se perdirent, errèrent pendant plusieurs heures et à la fin s'arrêtant, creusèrent dans la neige un trou pour y passer la nuit. D'après la version des guides, Nettleship était de bonne humeur, il aida à faire l'excavation, et chanta même pendant la nuit. Ils avaient suffisamment à manger et à boire, mais ne possédaient pas de vêtements en surplus.

« L'orage continua toute la nuit. Le 25 au matin, il neigeait, et toutes les traces furent oblitérées. Les guides conseillèrent à M. Nettleship de

[1] M. Imfeld prétend que « cinq » hommes descendirent. Voir page 77.

[2] Enfin la mort de Jacottet n'a-t-elle pas été causée par la même maladie ? C'est mon avis. La diagnose d'autopsie annonçait le commencement d'une inflammation des poumons et celle du cerveau. Je me permets de nier l'inflammation du cerveau pour des causes que je ne peux citer ici. Le cours rapide de l'inflammation pulmonaire ne peut être expliqué que par l'influence du mal de montagne sur l'affaiblissement du cœur et sur l'énergie du système nerveux de ce jeune homme, autrefois si robuste.

rester où il était, dans l'espoir d'un changement météorologique, mais il répliqua que c'était de la paresse de demeurer là et de mourir comme des poltrons sans faire un effort pour rentrer. Il partit donc et les guides le suivirent. Ils avaient parcouru un petit trajet, quand M. Nettleship tituba et ne se tint plus ferme. Les guides lui offrirent du vin et de l'eau de vie qu'il refusa. Alors il cria et tomba en avant, murmura quelques mots en anglais, après lesquels il donna une poignée de main à chacun de ses guides, leur dit adieu, ferma les yeux et expira. Les guides restèrent quelques moments auprès de lui, alors plantant son piolet dans la neige, pour marquer l'emplacement de son corps, ils le laissèrent. Peu de temps après, le ciel s'éclaircit un peu, les guides apercevant la cabane Vallot se dirigèrent vers elle et y passèrent la nuit du jeudi 25.

Le vendredi 26, le temps était beau et les guides retournèrent au Dôme où se trouvait le corps ; ils redescendirent ensuite aux Grands Mulets, d'où Alfred Comte porta la nouvelle à Chamonix, Simond restant aux Grands Mulets ».

Douze hommes furent immédiatement envoyés, ils emmenèrent le cadavre qui fut enterré dans le cimetière anglais, du côté sud de l'église. M. C. E. Mathews, qui écrivit au *Times*, la lettre d'où est tirée la présente citation, remarque « que c'était une imprudence extrême de la part des guides d'avoir quitté la cabane de l'Aiguille du Goûter au milieu de l'orage, et que ce fut une grave erreur de la part de la caravane de ne pas retourner immédiatement à l'Aiguille avant que la tourmente eût effacé les traces. » La Société des Guides ne jugea pas pourtant qu'un blâme dût être adressé à Comte et à Simond, et leurs noms restèrent inscrits sur le registre.

Signor Poggi tué par la chute d'une pierre (1893). — Le 27 août 1893, le Signor Poggi, descendait l'Aiguille Noire de Péteret avec David Proment et un des Fenoillets de Courmayeur ; au bout de deux heures de trajet, un caillou tombant près d'eux, toucha quelques pierres délitées qui furent projetées sur les grimpeurs. Proment fut blessé et son piolet se cassa. Signor Poggi fut frappé derrière l'oreille et tué net [1].

Signor Cumani, un artiste, essaya de faire seul l'ascension du Mont Blanc, par le côté du glacier de Brenva, en septembre 1893. On n'a plus entendu parler de lui depuis ! *Alpine Journal*, vol. XVII, p. 43.

Le docteur Robert Schnurdreher, de Prague, Michel Savoie (guide) et Laurent Bron (porteur) *de Courmayeur*, furent découverts tout près les uns des autres, dans une crevasse, en **août 1905**, ils étaient morts mais peu mutilés. Ils faisaient l'ascension du Mont Blanc le 17 août, pensant descendre le soir même au Refuge Vallot, pour retourner le lendemain matin, à Chamonix. Pendant quelques jours, on ne s'occupa pas de leur absence, mais quand on fit des recherches, on les trouva bientôt à peu près à 24 mètres de profondeur, dans une large crevasse opposée aux Grands Mulets, ils étaient à une petite distance au dessous du chemin ordinaire. Frédéric Payot, qui faisait partie de la caravane de secours, prétendit que la

[1] Plusieurs accidents, plus ou moins sérieux, ont eu lieu dans les Alpes, par suite de chutes des pierres, mais celui-ci est le premier causant une mort subite.

persistance du beau temps avait rendu les pentes du Mont Blanc plus glacées au moment de l'accident qu'ordinairement ; il pensa qu'ayant commencé une glissade, les alpinistes n'étant plus maîtres de leurs mouvements, étaient tombés la tête la première. La position de la crevasse, dans laquelle ils furent trouvés, est indiquée par un astérisque sur la gravure du Mont Blanc vu de Brévent.

Emile Rey, de Courmayeur, **perdit la vie sur l'Aiguille du Géant,** en descendant, le **24 août 1895.** Le récit suivant est principalement basé sur un compte rendu, fourni au syndicat de Courmayeur, par M. Roberts, le seul témoin de l'accident.

« M. A C. Roberts, un grimpeur anglais, engagea Rey pour quelques jours, et le 23 août, ils montèrent ensemble la pointe la plus basse de l'Aiguille du Dru : ils dormirent ce soir-là au Couvercle. Le lendemain matin, ils partirent à 4 h. 40 et atteignirent le sommet de l'Aiguille du Géant à 2 h. de l'après-midi. Commençant la descente à 3 h. 20, la base du pic fut atteinte à 4 h. 5. Bientôt après, le temps devenant vilain, Rey prétendit qu'ils iraient plus vite en étant décordés. Ils roulèrent donc la corde, et commencèrent à descendre. Rey conduisait, portant un sac léger et la corde. Vers 4 h. 30, ils parvinrent en haut des rochers qui touchent aux champs de neige inférieurs. A cet endroit, l'escalade est facile, mais nécessite le passage d'une ou deux cheminées ; au sommet de l'une d'elles, M. Roberts attendit, pendant que Rey descendait, la figure tournée en dehors. Près du bas de cette cheminée, Rey sauta, ou se laissa tomber sur une petite console de roche mouillée qui s'inclinait extérieurement et était couverte de petits cailloux. Il glissa et, pendant une petite distance, coula sur la glace recouverte de neige. Il essaya de planter son piolet qui s'échappa de ses mains et en trois bonds le malheureux fut précipité sur la neige située à quelques 182 mètres en dessous, au nord de la route de la cabane. M. Roberts pouvait voir le corps couché sans mouvement. Il essaya de l'atteindre, soit par les rochers, soit par la neige qui les borde, mais ne put pas approcher à plus de 600 mètres. Il cria plusieurs fois sans recevoir de réponse. La neige tombait par rafales et un brouillard épais rendit impossible la continuation de ses efforts. A 6 heures, il retourna aidé d'une carte et d'une boussole, à la cabane du Col du Géant, où il arriva à 7 heures. Il trouva là deux alpinistes suisses, sans guides, et bientôt après, une grande caravane composée de hollandais des deux sexes, monta du côté français avec six guides et porteurs. La neige continuant à tomber pendant la nuit, tout le monde fut d'accord que rien n'était possible avant le matin. La nouvelle de l'accident fut portée à Courmayeur par les hollandais. Une colonne de guides et de porteurs partit immédiatement pour ramener le corps, qu'elle descendit à Courmayeur le lendemain 26 août ». *Alpine Journal*, vol. XVII, pp. 561-2.

La mort d'Emile Rey causa une grande et pénible surprise à tous ceux qui le connaissaient. Il combinait l'adresse, le courage et la dextérité. Pendant ces dernières années, quand on demandait aux guides les plus capables, quels étaient, d'après eux, les meilleurs montagnards, le nom d'Emile Rey était toujours cité. On peut en conclure que même les meilleurs alpinistes ne sont pas infaillibles.

M. H. N. Riegel, un jeune homme qu'on prétendait natif de Philadelphie, U. S. A., mourut vers le milieu de **juillet 1898,** en essayant de gravir seul le Mont Blanc. Son corps fut trouvé

le 18 juillet, par quelques guides français près de la pente supérieure du glacier italien de Miage D'après leur opinion, il avait dû tomber de plusieurs milliers de pieds. La *Tribune de Genève* fait les remarques suivantes sur cette affaire : « Et maintenant, que dire de cet accident, sinon qu'il ne rentre pas dans la catégorie des accidents ordinaires de la montagne et qu'il peut être considéré comme un véritable suicide. »

M. F. A. Binns (*anglais*) *et* **Xavier Imseng** (*guide de Saas-Fée*) furent tués le 16 *septembre*, en descendant de l'**Aiguille des Charmoz.** Leurs corps furent trouvés à peu près à 22 mètres au fond d'une crevasse située sous le couloir neigeux dans lequel ils avaient glissé tous les deux. Leurs doigts déchirés indiquaient qu'ils firent, trop tard, des efforts désespérés pour se sauver.

« Nous regrettons d'apprendre que le 25 août 1899, le fameux grimpeur **M. L. Purtscheller, de Salzbourg, se brisa le bras droit à deux endroits**, en descendant avec un guide et un autre touriste, les fortes pentes neigeuses, sous les derniers rochers, et au-dessus de la bergschrund, au pied de l'Aiguille du Dru. Le guide cassa son piolet et glissa, entraînant les deux touristes sur un espace d'environ 6 mètres, dans la bergschrund. » *Alpine Journal*, vol. XIX, p. 590. M. Purtscheller, dit-on, ne guérit pas de cet accident, et mourut à Berne six mois après.

Mort du docteur Cauro sur la Montagne de la Côte. — Le 28 août 1899, M. Lespieau et le Dr Cauro, ce dernier âgé de 35 ans, allèrent avec trois porteurs sur la Montagne de la Côte, comptant poser des lignes télégraphiques jusqu'aux Grands Mulets, par dessus l'intervalle fissuré et la glace crevassée. Quand ils furent sur la partie supérieure de la montagne, et sur un terrain nivelé, ils marchèrent en file indienne, les porteurs d'abord et le Dr Cauro le dernier. Lespieau se tournant subitement, s'aperçut que son ami manquait, et un des porteurs revenant sur ses pas vit le docteur roulant dans un torrent, seulement à 20 mètres de là. « Nous nous mîmes à courir », dit M. Lespieau, « j'estime qu'en cinq minutes nous avions descendu les 200 mètres d'où mon ami était tombé. » Il était mort quand on le ramassa. Les contusions externes n'étaient pas graves, mais il s'était rompu le cou. La cause de la chute n'a pu être établie.

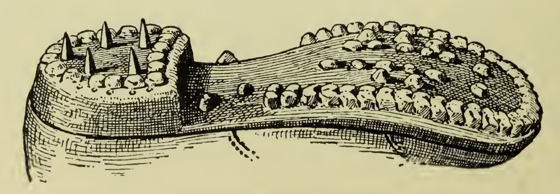
Tué par la foudre sur l'Aiguille du Géant. — Une semaine après que l'Aiguille du Géant fut escaladée par MM. Maischberger, Pianni et Zimmer (voir chap. XIV), leur prouesse fut répétée par M. Emile Fontaine, avec les guides Joseph Simond et Joseph Ravanel. Pendant la descente un orage surprit le groupe, et Simond qui marchait en tête fut tué net par un coup de foudre, qui toucha la corde le reliant à M. Fontaine, cela causa la chute du corps du malheureux, qui tomba à une grande distance sur le glacier en dessous. Simond était le seul membre de la caravane, portant un piolet. M. Fontaine et Ravanel avaient laissé les leurs au pied de l'Aiguille, comptant les reprendre au retour.

Une autre mort produite par une chute de pierres. — Le 11 août 1901, quatorze excursionnistes de Genève partirent du Montanvert pour le pic de Tacul, ils étaient accompagnés par un seul guide, Jules Simond. Vers 1 h. de l'après-midi, tandis qu'ils descendaient, un bruit violent fut entendu au-dessus et tous les membres de la caravane sauf un, s'abritèrent. M. Porchet, dit-on, parut fasciné et resta en arrière. Un grand rocher le frappa en pleine poitrine et le fit tomber. Malgré les efforts de ses amis, il expira sur place une heure et demie après. Sa mort fut causée par la fracture du crâne et par ses autres blessures.

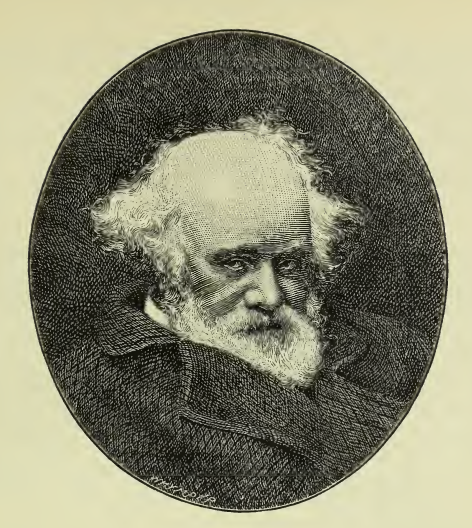
Un mauvais pas. — Le 4 août 1902, une dame française, en traversant le Mauvais Pas, du côté de la mer de Glace, rencontra du monde venant en sens inverse. Elle essaya de passer en dehors et tombant d'à peu piès 30 mètres, mourut sur le coup.

Sur quatre personnes, trois sont tuées. — Le 8 août 1902, MM. Henri Mauduit, âgé de 27 ans, et Jean Stæling, 20 ans, membres du Club Alpin français, quittèrent Chamonix avec un guide nommé Blanc, de Bonneval-sur-Arc, et un porteur appelé Culet, du même village, ils voulaient passer la nuit au refuge Vallot. Un orage éclata sur eux vers 4 h. de l'après-midi ; ils se trouvaient à ce moment là au grand Plateau. Pourtant ils continuèrent l'ascension. A la longue la violence du vent les obligea à retourner, mais après avoir erré quelque temps, ils se perdirent complètement et passèrent la nuit sur la neige à seulement 20 minutes du Refuge, ainsi qu'on le vit plus tard. A l'aube, la descente recommença. Quelques minutes plus tard, M. Mauduit tomba mort et bientôt son camarade expira. Blanc et Culet retournèrent tout seuls et le premier se laissa choir dans une crevasse à une profondeur d'environ 40 mètres, il ne se fit pas grand mal. Bientôt après, le porteur dégringola la tête la première dans une autre crevasse et fut tué raide. Ces détails sont extraits du *Bulletin du Club Alpin Français*, 1902, où l'histoire est longuement relatée.

En août 1903, trois jeunes gens de Genève partirent pour faire le Mont Blanc, mais ils ne dépassèrent pas l'Aiguille du Goûter. Le mauvais temps survint bientôt après leur arrivée sur ce point, et ils décidèrent de revenir. En descendant l'un d'eux glissa sur la neige à peu près à 150 mètres sous la cabane, et, tombant dans un ravin d'à peu près 300 mètres, il fut tué.



SOULIER D'ÉMILE REY (1894)



Dr J. JANSSEN

CHAPITRE VII

LES OBSERVATIONS SUR LE MONT BLANC

UN CAMPEMENT AU SOMMET. — LES EXPÉRIENCES MALHEUREUSES DU DOCTEUR TYNDALL. — UNE TASSE DE THÉ QUI PRODUIT DES EFFETS DÉSASTREUX. — LES CONDITIONS ONÉREUSES IMPOSÉES A M. VALLOT. — LA CONSTRUCTION DE L'OBSERVATOIRE VALLOT. — LE PROJET DU DOCTEUR JANSSEN. — ON CONSULTE EIFFEL. — ON CREUSE UN TUNNEL SOUS LE SOMMET. — LA GRÈVE DES TRAVAILLEURS. — DÉCOUVERTE D'UNE PLAQUE DE ROCHER. — LES TOURMENTES ARRÊTENT LES OUVRIERS. — M. ROTHE ET SON GUIDE TUÉS PAR UNE AVALANCHE. — LA MORT SUBITE DU DOCTEUR JACOTTET. — NE TROUVANT POINT DE ROCHER, LE DOCTEUR JANSSEN SE DÉCIDE A BATIR SUR LA NEIGE. — L'EDICULE. — CONSTRUCTION DE L'OBSERVATOIRE. — DES TEMPÉRATURES HIVERNALES. — L'ALTITUDE DU MONT-BLANC.

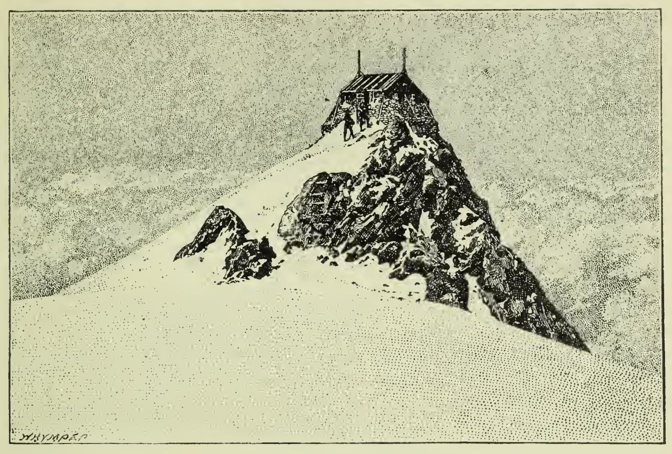
La création de deux observatoires sur le Mont Blanc, l'un entre le Dôme du Goûter et les Bosses du Dromadaire, à 4364 mètres d'altitude, l'autre sur le sommet, ne peut être omise dans l'histoire de la montagne. La première de ces entreprises est due à un parisien, M. J. Vallot, et la seconde au Dr Janssen, directeur de l'Observatoire de Meudon. M. Vallot est un enthousiaste de la montagne ;

en 1887 il accomplit la prouesse, sans précédent, de rester sous la tente, au sommet, pendant trois jours et trois nuits. Une seule personne avait déjà tenté cette expérience. En 1859, le Dr John Tyndall fit des observations particulièrement malheureuses. Ses guides et lui, souffrant du mal de montagne, redescendirent le lendemain matin dans un état pitoyable [1].

On se souvenait de cela à Chamonix, et M. Vallot eut beaucoup de peine à trouver quelqu'un pour l'accompagner. Quand il se mit enfin en route, il avait avec lui M. Richard et une caravane de guides et porteurs ; ils étaient dix-neuf en tout. Ils marchèrent très bien jusqu'au commencement de l'arête des Bosses du Dromadaire (à peu près à la hauteur de 4267 mètres) ; mais à ce moment M. Richard, qui n'était pas habitué à la marche en montagne, commença à être souffrant. Un peu plus haut, un des porteurs se sentit fatigué, et quand on arriva au sommet, M. Vallot lui-même fut saisi de vomissements ; épuisé, il dut se coucher sur la neige. Les porteurs ayant déposé leurs fardeaux sur le sommet, furent renvoyés à Chamonix, tandis que MM. Vallot et Richard, avec deux guides, restèrent durant trois jours, occupés tout ce temps par des observations météorologiques et de diverses natures. Leurs expériences détaillées tout au long dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, sont très curieuses. Ils n'avaient aucun appétit et ne pouvaient manger. Une tasse de thé même, « produisait des effets désastreux. » La troisième nuit, un des guides sortit une minute de la tente, et revint très alarmé, disant que l'air était rempli d'électricité. Vallot alla voir, et prétend qu'autour de la tente et de l'élévation abritant les instruments « un grand bruissement s'entendait ; il était causé par des milliers d'étincelles. Mes cheveux se dressaient, chacun semblant m'être tiré séparément. Les étincelles se ressentaient sur tout le corps, on ne pouvait rester dehors sans souffrance. Nous étions littéralement baignés dans de l'électricité. » La fondation de l'observatoire Vallot fut le résultat de ce voyage. M. Vallot pensa d'abord à faire creuser une caverne dans les plus hauts rochers, mais il abandonna cette idée, et se décida à ériger un chalet de bois un peu au-dessous du plus bas des deux entassements de neige, appelés les Bosses du Dromadaire, à 4267 mètres d'altitude. Des difficultés s'élevèrent : la commune de Chamonix réclamant le versant français du Mont Blanc, aucune construction ne put être édifiée sans son consentement ; elle ne l'accorda qu'en imposant des conditions très dures.

[1] Désirant commencer les observations à l'aurore, je portais une tente où je me proposais de passer la nuit. La tente avait dix pieds de diamètre, et nous y fûmes empaquetés tous les onze... Pendant la nuit, nous ne souffrîmes pas du froid, quoique n'ayant point de jeu, et la neige environnante avait 15° centigrade ou 27° Fahr. au-dessous de zéro. Néanmoins nous étions tous indisposés. J'étais déjà très souffrant en quittant Chamouni... ma maladie étant plus accentuée qu'à l'ordinaire et elle augmenta pendant toute l'ascension. Vers le matin, pourtant, je devins plus fort, tandis que pour mes compagnons le contraire arrivait... A peu près vingt heures furent passées au sommet du Mont-Blanc en cette occasion. Si j'avais été plus satisfait par la conduite de mes guides, j'aurais eu du plaisir à vivre cet épisode inaccoutumé de la vie de la montagne. Mais un caractère nouveau pour moi, et qui ressemblait beaucoup à la mutinerie, se montra chez quelques-uns de mes hommes. *Hours of Exercice in the Alps,* par John Tyndall, London 1871, pp. 54-57.

Les Chamoniards craignant que M. Vallot fît de son établissement une sorte d'auberge, contrebalançant les intérêts qu'ils avaient dans l'hôtel des Grands Mulets, stipulèrent qu'il bâtirait à ses dépens, un « Refuge » comme annexe à son observatoire, lequel deviendrait leur propriété, et qu'ils auraient le droit de taxer de dix francs toutes les personnes qui s'y arrêteraient pendant une nuit. La moitié des recettes étant destinée à payer l'entretien du refuge, et l'autre moitié devant être versée au profit des Grands



LE REFUGE VALLOT EN 1895

Mulets, pour compenser le préjudice que l'on supposait que cela leur causerait. Ces conditions furent modifiées dans la suite [1].

Les matériaux de construction furent prêts à Chamonix au commencement de juin 1890, et on entreprit la tâche difficile de les transporter à une élévation de 4358 mètres. On les hissa pour la majeure partie, à dos d'homme. Cent dix guides et porteurs acceptèrent de monter une charge au point désigné, mais quand tout fut arrangé, le temps se gâta, rendant le départ impossible. Quand il s'améliora, les guides étaient trop occupés à conduire les touristes. Pourtant à la fin de juillet, le bâtiment se dressa sur le rocher solide, à l'emplacement choisi. Tout d'abord il était très petit, d'environ 4 m. 85 $\times$ 3 m. 65, et de 3 m. 04 de haut ; une partie servait d'observatoire, l'autre de refuge ; mais plus tard il fut agrandi. Le transport des matériaux et leur érection furent bien plus oné-

[1] Dans le premier projet, le Refuge fit partie des bâtiments de l'Observatoire. Plus tard, il fut élevé, ainsi qu'il est montré dans la gravure ci-dessus, à quelques cents mètres de l'Observatoire. Les deux constructions furent distinctes pendant plusieurs années, mais comme la neige s'accumulait en masse autour de l'Observatoire et en rendait l'accès difficile, M. Vallot le fit démonter pièce par pièce et remonter un peu en-dessous du Refuge, en juillet-septembre 1898. Voyez l'illustration suivante.

reux que les matériaux eux-mêmes. Les Chamoniards, considérant que 35 livres étaient la charge maximum qu'un homme peut porter au Mont Blanc, toute l'attention se concentra sur ce point. Aucune grande boiserie, ni un seul poids lourd ne put être amené là. Pendant la semaine de la construction, tout le monde campa sur la neige. Le thermomètre descendait dans les tentes, de 15 à 16 degrès au-dessous de zéro, et l'on eut les ennuis ordinaires de mauvais temps et de mal de montagne, dont nous ne parlons pas, car ils se présenteront encore tout à l'heure, à propos de l'érection de l'Observatoire Janssen.

Le docteur J. Janssen, président de l'Académie française des sciences, et directeur de l'Observatoire de Meudon, visita l'Observatoire Vallot quelques semaines après son inauguration, afin d'y faire des observations au spectroscope. Il y fut retenu pendant plusieurs semaines par le mauvais temps, mais ensuite il fit l'ascension du Mont Blanc, et descendit sans accident à Chamonix. Ce voyage lui prit du 17 au 23 août. Il fut frappé par les avantages procurés à la science par un travail accompli dans une atmosphère pure. Dès son retour à Paris, il communiqua un compte rendu de sa course à la séance du 22 septembre 1890, de l'Académie des Sciences. Il conclut en disant : « Je pense que, si on érige un observatoire au sommet du Mont Blanc, cela sera d'une importance de premier ordre pour l'astronomie, la physique et la météorologie. Je sais que des objections seront faites sur la difficulté de construire un bâtiment sur un point élevé que l'on ne peut atteindre qu'avec beaucoup de peine et où règnent les tempêtes. Ces difficultés vraies ne sont pas insurmontables. Je ne puis actuellement m'étendre davantage sur ces conditions, je me contenterai de dire que grâce aux moyens que nos ingénieurs mettent à notre disposition et avec des montagnards tels que ceux que nous avons à Chamonix et dans les vallées environnantes, le problème aura la solution désirée. » A partir de ce moment, le docteur Janssen fut plus ou moins occupé par la solution de ce problème. En peu de temps, les fonds nécessaires furent trouvés par des amis riches et influents. Parmi ses souscripteurs s'inscrivirent le Prince Roland Bonaparte, M. Bischoffsheim, le baron Adolphe de Rothschild, M. Léon Say et le président de la République. L'exécution du projet fut de la plus grande difficulté. Il n'y a aucun rocher visible sur le sommet et on proposa de construire sur la neige. Cette idée fut reçue avec une incrédulité universelle, l'opinion lui était défavorable. « Les personnes, » dit le Dr Janssen, » qui connaissent le mieux les glaciers de cette grande montagne, jugent qu'il est tout à fait impossible d'établir au sommet un bâtiment suffisant pour servir de résidence et de lieu d'observation. Ils prétendent, avec une justesse apparente, que l'épaisseur de la croûte neigeuse empêchera des fondations sur le rocher solide et ils n'admettent pas la possibilité d'établir une construction sur la neige elle-même. »

M. Eiffel, l'auteur de la fameuse tour, fut consulté et se déclara prêt à construire un observatoire sur la cime du Mont Blanc, si

on pouvait trouver, pour servir de fondations, du rocher, à moins de 15 mètres, sous la surface neigeuse.

Il exprima le désir de supporter le prix des premières opérations. Des rochers percent la neige de trois côtés différents, et à peu de distance du sommet ; ce sont de petites plaques à peine visibles d'en dessous. L'une, appelée la Tournette, est à peu près à quatre centimètres à droite du sommet dans la gravure pliante du Mont Blanc, vu du Brévent. Une autre, nommée les Petits Mulets,



L'OBSERVATOIRE VALLOT EN 1901

se trouve environ à un centimètre sous le sommet, dans la même illustration. La troisième, la Tourette, située du côté opposé, ne peut être aperçue. Ces roches qui crèvent la glace sont ou bien des sommets d'aiguilles ou des pointes sur les arêtes des aiguilles ; mais il est peu probable que les plus hautes cimes des aiguilles soient visibles, elles sont, sans doute, sous l'arête faîtière, qui semble placée à la jonction de plusieurs arêtes rocheuses. Les petites plaques de rocher qui surgissent des trois côtés, sont seulement à : 138 m. 97, la Tournette ; 120 m. 09, les Petits Mulets ; et 59 m. 12 la Tourette, en dessous du sommet extrême du Mont Blanc. Il y avait donc un espoir d'atteindre le rocher.

M. Eiffel confia la direction de ce travail à M. X. Imfeld, un géomètre suisse très connu. On eût difficilement trouvé un homme plus compétent [1].

Imfeld fit creuser une galerie horizontale à 49 pieds sous le sommet, du côté français, le versant représenté sur la gravure du Mont Blanc, vu du Brévent. Imfeld employa comme contre-

[1] Il mourut à Zurich en 1909, âgé de 56 ans.



LE Dr JANSSEN MONTANT AU MONT-BLANC

maître, Frédéric Payot, un des guides les plus capables, et les plus expérimentés de Chamonix, qui a fait plus de cent fois l'ascension du Mont Blanc. Le rapport que M. Imfeld fit à M. Eiffel donne une idée des difficultés de l'entreprise. « Une cabane de bois, » dit-il, « qui pouvait être facilement démontée et transportée fut faite à Chamonix, pour former l'entrée du tunnel, et servir d'abri aux ouvriers. Elle était divisée en lots pesés et numérotés. On employa du 10 au 15 août, pour la transporter à l'Observatoire Vallot désigné comme base des opérations.

13 *août* 1891. — Une première caravane part pour les rochers des Bosses, avec une portion de la cabane et des provisions.

14 *août*. — Je suis allé avec Frédéric Payot et les autres porteurs aussi loin que les Grands Mulets.

15 *août*. — Nous atteignons l'observatoire Vallot à 9 heures du matin, et le sommet à midi. Je choisis l'emplacement de la bouche du tunnel et la direction de son axe ; avec six ouvriers, je creuse dans la neige pour installer la cabane.

16 *août*. — Personne ne peut quitter l'observatoire à cause d'une tourmente de neige.

17 *août*. — Le travail du 15 est en partie enseveli sous la neige ; six ouvriers déblaient et commencent le tunnel, ils vont jusqu'à cinq mètres de profondeur. Dans la soirée, un des ouvriers, Jos. Simond, revient malade du sommet ; il a un pied gelé et plusieurs doigts de pied restent insensibles, quand on les pique avec des épingles. Notre médecin, le Dr Egli, de Zurich, lui prodigue les soins nécessaires. Craignant des conséquences, il ne veut pas accepter mon avis pour faire descendre l'homme à Chamonix.

18 *août*. — Les ouvriers, découragés par la maladie de leur camarade et par le manque de couvertures et d'espace dans la cabane Vallot, ennuyés aussi par les nombreuses visites des touristes, demandent que leurs gages soient augmentés de 16 à 30 fr. Après une longue discussion, j'offre 20 fr. sans condition. Un homme s'entête et je le renvoie. Les autres restent et continuent leur travail dans le tunnel. On a avancé de 5 mètres. A 16 mètres de l'ouverture, un rognon de pierre est découvert.

19 *août*. — Très grand vent. Tous les ouvriers descendent aux Grands Mulets, pour chercher les autres portions de la cabane qu'on y a laissées, ainsi que du bois à brûler, et des provisions.

20 *août*. — Les ouvriers sont ramenés à la Grande Bosse par un violent vent du nord, ils ne peuvent arriver au tunnel.

21 *août*. — Très forte tourmente de neige. Impossible d'atteindre le sommet. Les porteurs ne montent pas. Cinq ouvriers se décident à descendre aux Grands Mulets pour des provisions. Un touriste, M. Rothe, les suit, et s'encorde à eux, ainsi que son guide. Une avalanche de glace, en tombant du Dôme du Goûter sur le Petit Plateau tue le touriste et son guide. Mes ouvriers échappent avec de légères contusions et parviennent dans la soirée à Chamonix (voir page 65-66).

22 *août*. — Orage violent. Impossible de quitter l'observatoire. Les porteurs ne viennent pas.

23 *août*. — La neige tombe. A 2 heures, arrivée de Frédéric Payot et de cinq porteurs chargés de nourriture et de bois. Ils nous racontent les premières nouvelles de l'accident du 21 et disent que les ouvriers mécontents sont descendus à Chamonix et ne veulent plus remonter. Comme les porteurs qui arrivent ne sont pas embauchés, je charge Payot d'aller à Chamonix chercher de nouveaux ouvriers. Il quitte l'observatoire

accompagné du Dr Egli et d'un porteur, mais ils reviennent au bout d'une demi-heure, à cause de la violence de la tourmente.

24 *août.* — Beaucoup de neige fraîche ; vent froid. Dans l'après-midi, je me décide à essayer d'atteindre Chamonix avec le Dr Egli, Payot et un porteur. Je suis aux Grands Mulets dans la soirée.

25 *août.* — Arrivée à Chamonix à 10 heures. Dans le cours de la journée, j'engage six ouvriers.

26 *août.* — Les ouvriers vont avec Frédéric Payot aux Grands Mulets.

27 *août.* — Fréd. Payot et les ouvriers, portant des provisions, vont des Grands Mulets aux Rochers des Bosses.

28 *août.* — Mauvais temps. Les ouvriers ne parviennent pas au sommet. Je pars dans l'après-midi avec le Dr Jacottet, de Chamonix, qui désire faire l'ascension du Mont Blanc et qui a déjà essayé deux fois ; il m'offre ses services gratuits pour tout le temps où il restera à la cabane Vallot.

29 *août.* — Les ouvriers touchent la cime. Ils ont avancé de 5 m. 3. Un homme fatigué par le mal de montagne est renvoyé à Chamonix, un autre revient avec un pied légèrement mordu par le gel.

30 *août.* — Fréd. Payot et quatre ouvriers continuent le travail, ils avancent de 5 m. 4.

31 *août.* — Tourmente de neige. Le sommet est impraticable.

1 *septembre.* — Beau temps. Avec le Dr Jacottet, nous sommes à 9 heures du matin au sommet. Nous photographions le panorama. Nous sondons le rocher de la Tourette, ainsi que ceux des Petits Mulets et des Rochers Rouges. On avance de 1 m. 8. Les doigts d'un ouvrier, Jules Simond, sont gelés.

2 *septembre.* — De bonne heure on s'aperçoit que Joseph Simond, Jules Simond et Joseph Carlet sont incapables de travailler à cause de leurs doigts et de leurs pieds gelés, et du mal de montagne. On les renvoie à Chamonix. Le Dr Jacottet n'est pas bien (inflammation du cerveau et des poumons), je reste pour le soigner, tandis que Fréd. Payot et les autres vont au sommet pour fixer la cabane et l'entrée du tunnel. Vers 4 h. l'état du docteur Jacottet empire (délire). A 5 h. 30, il perd connaissance, et meurt pendant la nuit, à 2 h. 30.

3 *septembre.* — Convoi descendant le corps du Dr Jacottet à Chamonix. Consultation avec M. Janssen à propos des résultats obtenus par les sondages et continuation des mêmes sondages.

4 *septembre.* — Par télégramme vous annoncez aujourd'hui votre intention de suspendre le travail.

4-8 *septembre.* — Examen des comptes, réglé avec les guides, porteurs, etc.

Une galerie de 96 pieds fut donc creusée, elle n'aboutit qu'à la découverte d'un rognon de pierre. M. Eiffel se retira de l'entreprise, mais le docteur Janssen fit reprendre par Frédéric Payot, la galerie, qu'on continua pendant 22 m. 86, on la fit dériver d'un angle de quarante-cinq degrés, de sa direction primitive. Ne trouvant toujours point de rocher, le docteur Janssen se décida enfin à ériger son observatoire sur la neige, au point culminant de l'arête terminale. Il admit que deux questions importantes devaient d'abord être élucidées. Il fallait savoir si l'Observatoire, une fois placé au sommet, s'enfoncerait ou surnagerait ; ensuite, quels étaient les mouvements à craindre sur cette croûte neigeuse ? Pour obtenir une réponse à la première question, on fit une expé-

rience à Meudon. Une colonne de plomb pesant 792 livres, mais n'ayant qu'un pied de diamètre, fut placée sur une pile de neige amenée à la densité de celle du sommet du Mont Blanc. Il paraît que le plomb n'enfonça pas de plus d'un pouce, et le Dr Janssen considéra ce résultat comme encourageant. « Quant à la question des mouvements, » dit-il, « on a étudié et décidé l'installation

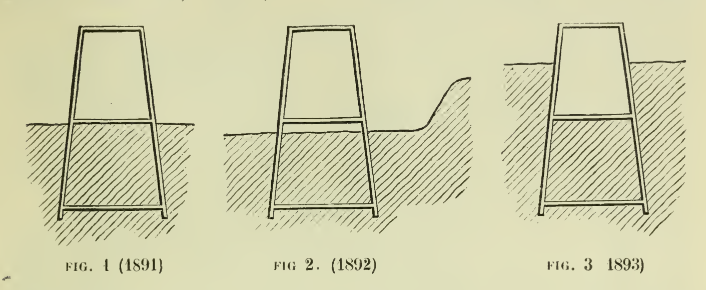
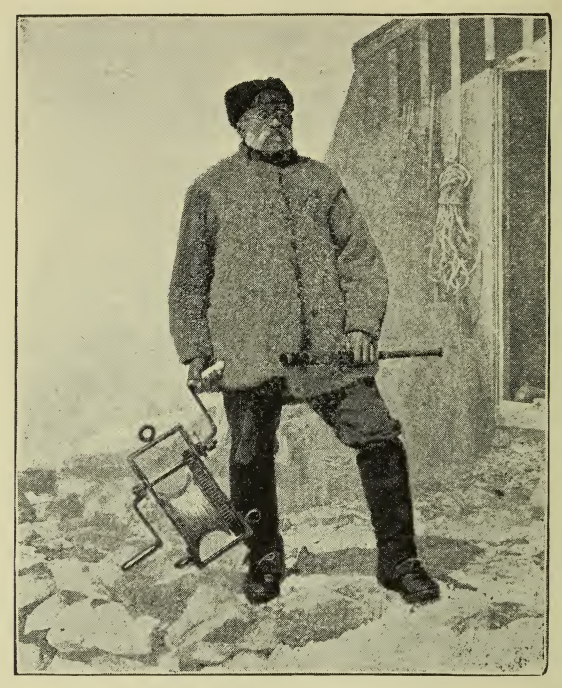


FIG. 1 (1891) FIG 2. (1892) FIG. 3 (1893)

d'un édifice en bois essayé pendant deux ans. » Cet édifice, appelé l'édicule, est en position depuis 1891, mais je n'ai pas l'impression que la question soit tout à fait tranchée. Le petit bâtiment a environ six pieds de profondeur. Pour l'installer en 1891, on creusa un trou, et on fit coïncider le niveau du sol avec celui du sommet, ensuite, on remplit ce trou de neige. Son apparence était alors celle du diagramme de la fig. 1. En 1892 on s'aperçut que le sol était au-dessous du niveau du sommet et que d'un côté la neige s'élevait en talus presqu'à moitié de la hauteur (fig. 2). Le 8 août 1893, je le visitai et je trouvai que 0 m. 76 émergeaient seulement au-dessus du sommet du Mont Blanc (fig. 3). J'y retournai en juillet 1894 et le trouvai à peu près dans les mêmes conditions, mais la neige avait été récemment piétinée et j'imagine qu'on avait beaucoup déblayé. Le niveau de la galerie est déjà à plus de 14 m. 93 sous le sommet ; ceci prouve que les neiges du sommet du Mont Blanc descendent constamment pour alimenter et entretenir les glaciers inférieurs. Le sommet de 1891 n'est pas le sommet de 1892, et celui d'aucune année ne sera celui de l'année précédente. L'altitude de la montagne reste pourtant sensiblement pareille, à cause de la chute des neiges fraîches. Ce n'est pas parce qu'il enfonce, mais parcequ'il descend qu'on a de l'appréhension pour la stabilité et la conservation de l'observatoire du Dr Janssen. On me raconta qu'à la fin de 1897, il donnait des signes d'affaissement.

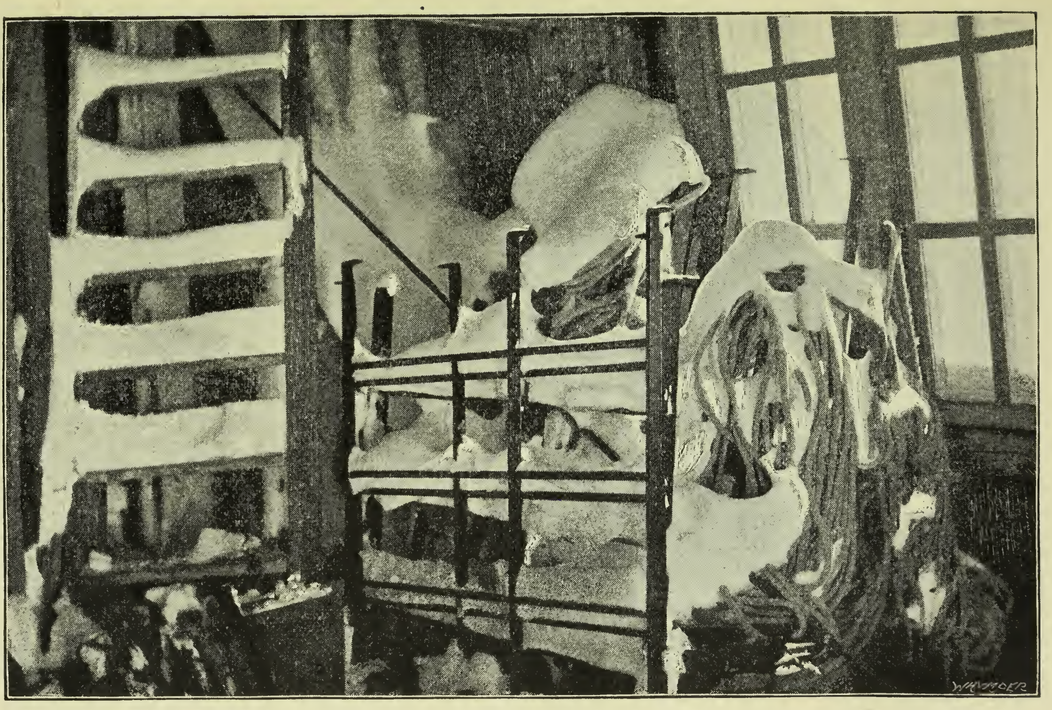
Le Dr Janssen ne se découragea pas, il pressa l'achèvement de la construction. Dans l'hiver 1891-92, l'Observatoire, mi-partie en bois, mi-partie en fer, fut élevé à Meudon, on le démonta et on le transporta à Chamonix, et dans le cours de 1892 il fut hissé sur la montagne, sous la surveillance de Frédéric Payot. Vers la fin de la saison, un quart, à peu près, des matériaux, furent amenés jusque sur une plaque de rochers (les Petits Rochers Rouges) à

228 m. 60 au-dessous du sommet, et on transporta les autres, aussi loin que les grands Mulets où ils restèrent tout l'hiver. Le commencement de 1893 fut occupé à déterrer le dépôt laissé aux Petits Rochers Rouges, il était enseveli sous 25 pieds de neige, et à monter le restant des matériaux : à la fin de 1893, le bâtiment fut érigé au sommet, ses parties les plus lourdes furent hissées sur la pente



FRÉDÉRIC PAYOT AUX ROCHERS ROUGES

terminale appelée la Calotte, grâce à un petit cabestan, tel que celui tenu par Payot dans la gravure. La construction ne fut pourtant pas terminée avant la fin de 1894. Quand j'allai la voir au mois de juillet de cette année-là, elle était à moitié remplie par la neige, et il fallut deux jours de travail pour la rendre habitable. Voyez l'illustration à la page 81. A ce moment-là, aucun instrument n'avait encore été envoyé. Le Dr Janssen a montré de l'énergie, du courage et de la ténacité dans l'accomplissement de son œuvre, qui serait déjà remarquable chez un autre, mais qui l'est doublement chez un homme de soixante-et-dix ans, incapable de monter un seul mètre et qui boîte tellement qu'il lui est impossible de



INTÉRIEUR DE L'OBSERVATOIRE DU Dr JANSSEN, AU SOMMET DU MONT-BLANC (26 juillet 1894).

marcher sans difficulté sur un terrain plat. Il s'est fait hisser trois fois en traîneau au sommet. La seconde fois, il économisa la force de ses hommes en se servant du cabestan dans les pentes rapides.

Le principal instrument de l'Observatoire est appelé un météorographe, il a été construit par Richard, de Paris, et a coûté 18.750 fr. Il enregistre la pression barométrique, le maximum



L'OBSERVATOIRE DU Dr JANSSEN ET L'ÉDICULE, EN 1894

et le minimum de température, la direction et la force du vent, etc., etc. Un poids de 100 kil., descendant à peu près à 6 mètres le met en mouvement ; il est calculé pour faire marcher l'appareil pendant huit mois, le temps pendant lequel il peut arriver qu'on l'abandonne à lui-même. En présentant son énorme instrument à l'Académie des Sciences, le 13 août 1894, le Dr Janssen dit : « Je ne me cache pas, que sans compter les précautions minutieuses qui ont été prises, il doit y avoir quelqu'incertitude à propos du résultat. » Une possibilité doit seulement être admise. Le baromètre employé est du modèle de Gay-Lussac, au mercure.

Jusqu'à maintenant, la température minimum du Mont Blanc était inconnue. Dans l'hiver de 1894-5, des thermomètres furent placés à l'intérieur et à l'extérieur de l'Observatoire, le premier

enregistra —35,2 centigrades et le second —43 c. comme maximum de froid. Ces températures égalent —31,36 et —45,4 Fah. La première, celle de l'intérieur est bien proche du degré où gèle le mercure, (—40 Fah), et, si jamais la température, dans l'intérieur de l'Observatoire tombe encore, le baromètre cessera d'agir au moment le plus intéressant[1]. L'installation de cet instrument compte parmi les ouvrages les plus importants entrepris à l'Observatoire du Mont-Blanc en 1895. Un large télescope y fut envoyé en 1896.

Parmi les nombreux résultats que l'on peut espérer obtenir tôt ou tard, grâce à l'Observatoire Janssen, on peut placer la connaissance de l'altitude exacte du Mont Blanc, quoique d'après le rapprochement des plus récentes mesures [2], un nouveau travail de ce genre, ne paraisse pas nécessaire. La première mensuration soignée du Mont Blanc fut faite par Sir George Shuckburg, Bart [3], en 1775 [4]. D'après dix-huit observations au baromètre à mercure, il trouva que le niveau du lac de Genève était à 374 m. 38 au dessus de la mer, et par la triangulation, que le sommet apparent [5] du Mont Blanc était à 4398 m. 78 au-dessus du lac Léman ou de 4773 m. 09 au-dessus de la mer. La mensuration suivante fut faite par de Saussure en 1787, grâce au baromètre à mercure qu'il observa pendant son séjour de 4 h. et demie au sommet. Il calcula de différentes manières et son résultat fut que le sommet du Mont Blanc était à 2450 toises au-dessus de la mer. Ces deux mesures s'approchent de très près de l'altitude indiquée pour le Mont Blanc sur les cartes officielles de France, de Suisse et d'Italie. Voir l'appendice D.

[1] La plus basse température enregistrée en dehors de l'Observatoire est de — 48° c. (ou — 54°,4 F.).

[2] Voyez le tableau des altitudes dans l'appendice.

[3] Les mensurations antérieures étaient très éloignées de la vérité. Peter Martel crut qu'il avait mesuré l'altitude du Mont-Blanc. Il dit, à la page 28 : « Nous trouvâmes que la hauteur de la plus haute montagne était de 2,076 toises au-dessus du lac de Genève. » D'après une erreur dans son identification du Mont-Blanc, dans la planche 3, à la fin de son ouvrage, je crois que Martel se trompe en croyant mesurer le Mont-Blanc.

[4] Voyez *The Philosophical Transactions of the Royal Society of London,* vol. LXVII part II ; pp. 513-597.

[5] Je dis le sommet apparent pour la raison suivante : L'arête véritable du sommet du Mont-Blanc, quoique presque de niveau, est légèrement plus haute à l'ouest qu'à l'est ; il est possible que sir George Shuckburgh ne vit pas, ou n'identifia pas, le plus haut point, du Salève et du Môle, ses points d'observation. Ceci peut expliquer pourquoi sa mesure est un peu en-dessous de la réalité. Il se peut aussi que la hauteur du Mont-Blanc ait légèrement augmenté depuis ce temps, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il ait sensiblement changé dans le cours du dernier demi-siècle. Quelques-unes des autres mesures de sir George Shuckburgh s'approchent beaucoup de celles acceptées actuellement.

	Sir George Shuckburgh		Etat-major français	
Bonneville	1,475 pieds	449m53	1,476 pieds	449m83
Chamonix	3,365 »	1,025m63	3,445 »	1,050m
Le Montanvert	6,231 »	1,889m17	6,303 »	1,921m12
Sommet du Môle	6,113 »	1,863m20	6,132 »	1,869m
» du Buët	10,124 »	3,055m25	10,200 »	3,108m90

CHAPITRE VIII

COMMENT ON SE REND A CHAMONIX

LA ROUTE A PRENDRE. — COMMENT PRONONCER CHAMONIX. — L'HORAIRE, LES DISTANCES, LES PRIX. — DE PARIS AU FAYET. — GENÈVE ET SES ATTRACTIONS. — LA ROUTE DE GENÈVE A CHAMONIX. — ANNEMASSE. — BONNEVILLE. — LE MOLE. — CLUSES. — SALLANCHES. — UNE BELLE VUE DU MONT-BLANC. — LE FAYET. — CHATELARD. — UNE GALERIE ROMAINE. — LES MONTÉES. — LA VALLÉE DE CHAMONIX.

On imagine sans peine que toutes les personnes désirant aller à Chamonix veulent prendre la route la plus directe et la plus rapide. Le meilleur trajet pour les personnes venant du nord est de prendre le P.-L.-M. à Paris et d'aller *via* Mâcon, Culoz, Bellegarde, Annemasse, La Roche et le Fayet (par St-Gervais. (Mais avant de partir pour Chamonix, disons un mot sur l'orthographe et la prononciation de son nom :

Chamounix —	Chammonis —	Chamougny —	Chamounis
Chamouny —	Chamunix —	Chamoigny —	Chammuny
Chamouni —	Chamony —	Chamonis —	Chamunis

Je rejette tous ces noms pour adopter celui de Chamonix, parce qu'il semble être le vrai. C'est à peu près le seul que j'ai trouvé dans les archives, parmi les documents datant de plusieurs siècles [1]. M. le maire m'a certifié que c'était le seul qu'il pût admettre et on l'emploie sur les cartes officielles de la France, de la Suisse et de l'Italie. Quant à la prononciation, je ne puis la définir que difficilement.

[1] De nombreux noms de villages, de montagnes, etc., dans les environs du Mont-Blanc, sont écrits de deux ou de plusieurs autres manières ; et, outre les difficultés qui peuvent être rencontrées à ce propos, le touriste en trouvera peut-être d'autres venant des mêmes noms employés pour deux villages ou des appellations à peu près identiques. Par exemple, il y a deux Têtes Noires : l'une est une route carrossable conduisant de Chamonix à Trient, l'autre est une montagne entre Servoz et Saint-Gervais. Une partie de la route de Sallanches à Chamonix est appelée les Montées ; un peu au-dessus du village d'Argentière, il y a un Col des Montets. Il y a deux localités à quelque distance de Chamonix nommées Châtelard ; deux Col de la Forclaz et deux éminences appelées l'Aiguillette. Dans le bassin de la Mer de Glace, deux pinacles baptisés de Capucin. Il y a un Val Ferret italien et un autre suisse, un Glacier du Miage français et un autre italien. En fait de montagnes, il y a le Darreï et le Darrey, le Chatelet et le Châtelet. La vallée de Chamonix a ses Aiguilles Rouges, le Val Ferret italien et le Val Véni ont chacun une Montagne Rouge. Il y a un « Jardin » dans le bassin de la Mer de Glace, un autre dans le Glacier d'Argentière.

Quittant Londres par un express du matin, arrivant à Paris dans l'après-midi, on a suffisamment de temps pour dîner avant de prendre le train du soir pour Chamonix, qui est le plus pratique pendant la saison. Le train est formé à la gare de Lyon, bien avant



DE PARIS A CHAMONIX

l'heure du départ, et on peut choisir sa place ; il vaut mieux le faire d'avance et dîner ensuite tranquillement dans le superbe buffet ouvert en décembre 1901. L'express du soir a des premières et des deuxièmes jusqu'à Bellegarde et ne s'arrête qu'à Laroche, Dijon, Mâcon, Bourg, Ambérieu et Culoz. Après Bellegarde, il prend des troisièmes et s'arrête à toutes les gares.

Distances en kilomètres					Prix à partir de Paris Cl. I fr. c.	Cl. II fr. c.	Cl. III fr. c.
	Paris	B. dép.	8.50	soir			
155	Laroche	B. arr.	11.14	»	17.35	11.60	7.65
		dép.	11.19	»			
315	Dijon	B. arr.	1.33	matin	35.30	23.80	15.50
		dép.	1.38	»			
440	Mâcon	B. arr.	3.17	»	49.30	33.25	21.70
		dép.	3.27	»			
478	Bourg	B. arr.	3.59	»	53.55	36.10	23.55
		dép.	4.04	»			
509	Ambérieu	B. arr.	4.32	»	57.05	38.45	25.10
		dép.	4.37	»			
559	Culoz	B. arr.	5.26	»	62.65	42.25	27.55
		dép.	5.38	»			
592	**Bellegarde**	B. arr.	6.10	»	66.30	44.75	29.20
		dép.	6.36	»			
605	Valleiry	... ...	7.02	»			
611	Viry	... ...	7.11	»			
616	St-Julien	... ...	7.21	»			
619	Archamps	... ...	7.28	»			
624	Bossey-Veyrier	... ...	7.37	»			
631	**Annemasse**	B. arr.	7.52	»	70.65	47.70	31.10
		dép.	8.53	»			
	Etrembières-Salève	.. ...	9.02	»			
634	Monnetier	... ...	9.07	»			
640	Regnier	... ...	9.17	»			
643	Pers-Jussy	... ...	9.24	»			
647	**La Roche**	arr.	9.31	»	72.55	49.00	31.95
		dép.	9.43	»			
654	St-Pierre	... ...	9.56	»			
658	Bonneville	... ...	10.06	»			
665	Marignier	... ...	10.18	»			
669	Le Nanty	... ...	10.25	»			
672	Cluses	... ...	10.31	»	75.35	50.90	33.15
676	Balme-Arâches	... ...	10.41	»			
679	Magland	... ...	10.48	»			
683	Oex	... ...	10.56	»			
688	Sallanches	... ...	11.06	»			
691	Passy-Domancy	... ...	11.14	»			
694	Le Fayet-St-Gervais	B.	11.20	»			
		dép.	11.30	»			
714	**Chamonix**	arr.	12.40	soir	82.80	57.55	39.25

B. signifie Buffet.

N. B. — L'horaire peut avoir changé ; informez-vous.

Un bon dîner avant le départ permettra de dormir toute la nuit. Réveil à **Ambérieux** pour assister au lever du soleil, et pour regarder le paysage. Prenez du café à **Bellegarde.** Bientôt après, la ligne traverse le Rhône, et s'élevant considérablement, permet d'apercevoir un pittoresque paysage. A **Saint-Julien.** le chemin de fer approche du Salève et pendant quelque temps contourne cette montagne. Avant d'arriver à Annemasse, on traverse, sur le pont d'Etrembières, l'Arve qui vient de Chamonix.

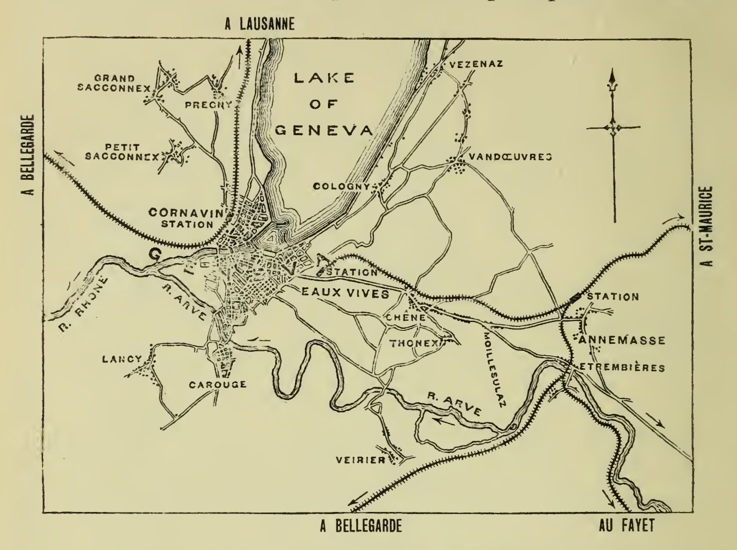
Annemasse (436 m.) — 39 kilom. de Bellegarde. Gros embranchement avec les têtes des lignes de Genève (Eaux-Vives), Le Bouveret et La Roche. Le buffet est bon et ses prix sont modérés. Profitez de la faculté de déjeûner là. En quittant Annemasse, le train traverse de nouveau le pont d'Etrembières et pendant quelques kilomètres la ligne tourne autour de la base orientale du Salève. Une succession de perspectives agréables enchantent la vue à chaque instant. A **La Roche**, qu'on n'a pas encore abîmée et que les touristes visitent rarement, faites bien attention de ne pas vous tromper de train et de prendre celui du Fayet, sinon vous irez à Aix ou à Annecy. L'embranchement du Fayet va à gauche et passe sur l'Arve. La ligne d'Annecy tourne à droite et trace une grande courbe pour escalader la montagne. En approchant de **Bonneville**, la montagne conique, appelée Le Môle, est exactement en face. La voie ferrée prend la droite de l'Arve jusqu'à Cluses. De la station suivante (**Marignier**, Hôtel de la gare, petit, contre la station), un tramway conduit à St-Jeoire et correspond avec le train. Cluses est à 7 kilomètres plus loin et les dernières gares sont celles de Balme-Arâches, Magland, Oex, Sallanches, Passy-Domancy et le Fayet. Les voyageurs changent de voitures au Fayet et prennent celles de la ligne électrique de Chamonix, la halte est généralement assez longue pour permettre de se rafraîchir au buffet où un repas à prix fixe (3 fr. y compris le vin ou la bière), est servi depuis 9 h. 45 jusqu'à 3 h. et de 6 h. 30 à 7 h. 30. Pour les hôtels, le Fayet et la continuation du trajet de Chamonix, voir le plan du Fayet qui se trouve chapitre XIV.

Genève (374 mètres). — La population, y compris la population suburbaine, était de 98.248 âmes en juillet 1899. Grâce au nouveau trafic par Genève, Bellegarde, Annemasse, le Fayet, la route de Genève au Fayet par Bonneville est presque abandonnée. Au lieu d'apercevoir les nuages de poussière soulevés par les gens riches passant dans leurs voitures, et par les diligences portant Tom, Dick, Harry, Jules et Jean, on peut rester un kilomètre entier, sans rencontrer un seul individu.

Genève doit être visitée à l'aller ou au retour. L'express qui nous a laissés à Bellegarde, va à Genève (**gare de Cornavin**). Cornavin est la gare la plus importante de Genève [1]. Autrefois, elle était la seule. Maintenant il y en a une autre, aux **Eaux-Vives**, le point terminus d'une petite ligne courant vers Annemasse. Voir le plan annexé. On peut aller à pied, de la gare de Cornavin à celle des Eaux-Vives, ou prendre le tram qui va de l'une à l'autre, il faudra alors monter dans le train d'Annemasse, et une fois dans cette station, prendre celui venant de Bellegarde. Mais comme cela implique des changements de trains à Genève et à Annemasse, c'est un trajet plus ennuyeux que l'autre, surtout pour les personnes ayant des bagages. Il existe plusieurs raisons, pour visiter la

[1] La ligne suivant la rive septentrionale du lac de Genève (rive droite) a son terminus à Cornavin. De cette gare, on peut se diriger sur tous les points de la Suisse. Les trains destinés à la France quittent Cornavin à l'heure française et ceux partant vers la Suisse à l'heure suisse. Voir la préface.

vieille ville de Genève, les superbes échappées sur le Mont Blanc, qu'on peut voir des bords du lac et même des rues, la beauté même du lac, les admirables quais, et les jolis jardins, les monuments et les bâtiments publics, les antiquités et les musées, tout se combine pour la rendre attirante [1]. Elle est bien pourvue en fait d'hôtels. Dans la table de la page 89 qui nomme les principaux, on remar-



PLAN DE GENÈVE, LIGNES ET STATIONS DES CHEMINS DE FER

quera qu'il y en a pour toutes les bourses. Le plus grand et le plus beau, le NATIONAL, quoique merveilleusement situé, est à une grande distance des deux stations. Parmi les meilleurs et les plus centraux, on peut citer l'HÔTEL DE LA POSTE, au milieu de la ville, confortable, bien dirigé. Ses prix sont modérés. **La route de Genève à Chamonix** passe par Chêne, Annemasse, Bonneville, Cluses, Sallanches et les distances sont de :

Genève à Annemasse	8 k.
Annemasse à Bonneville	20 k.
Bonneville à Cluses	14 k.
Cluses à Sallanches	16 k. 7
Sallanches à Chamonix	26 k.
Total	84 k. 7

[1] Voyez *Genève et ses environs*, plan dressé par Charles Bobillier.

HOTELS DE GENÈVE

NOM DE L'HÔTEL	ADRESSE	PROPRIÉTAIRE	Nombre de lits	Chambres à un lit	Chambres à 2 lits	Déjeûner complet	1re table d'hôte	2me table d'hôte	PENSION
				Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.	Fr.
G. H. National (d)	Quai du Léman		260	5-10	9-20	1,50	3,50	5,—	dép. 12
H. des Bergues (d)	Quai des Bergues		180	4-9	7-20	1,50	3,50	5,—	» 10
H. de la Poste (g)	Place de Hollande	C. Sailer, prop.	140	2,50-4	5-8	1,50	3,50 V	3,— V	7-10
H. de l'Ecu (g)	Place du Rhône	Haake frères,	120	dép. 3,50	dép. 7	1,50	3,50	4,50	dép. 9
G. H. Beau-Rivage (d)	Quai des Pâquis	Mayer & Kunz	150	» 4,50	» 9	1,50	3,50	4,50	» 9
H. du Lac (g)	Place du Port		122	» 3,50	» 7	1,50	3,50 V	4,50 V	» 9
H. de Russie (d)	Quai du Mt-Blanc	Vve A. Rathgeb	100	» 4	» 8	1,50	3,—	5,—	» 9
H. de Paris (g)	Grand-Quai		50	» 4	» 8	1,50	3,—	5,—	» 9
H. de la Paix (d)	Quai du Mt-Blanc	F. Weber	180	» 4	» 8	1,50	3,50	5,—	» 10
H. Suisse (d)	Rue du Mt-Blanc	Panzera & Cie	130	4-5	8-10	1,50	3,50	5,—	10-12
G. H. Métropole (g)	Grand-Quai	D. Burkardt, dir.	180	4-7	8-14	1,50	4,—	5,—	9-15
H. Terminus & Baur (d)	Rue des Alpes	F. Baur, prop.	110	2-4	4-8	1,25	3,—	3,50	8-12
H. d'Angleterre (d)	Quai des Pâquis	M. Reichert	90	3,50-6	7-12	1,50	3,—	4,—	8-12
H. Victoria (g)	Rue Pierre-Fatio	Scheubler	80	3,50-4,50	7-9	1,50	3,—	3,50	8-10
H. Richemond (d)	Place des Alpes	A. Armleder	75	dép. 3	dép. 6	1,50	3,—	3,50	dép. 7
H. de Genève (d)	R. du Mt-Blanc, 13	J. Zinner	70	2-3	4-6	1,25	3,50 V	3,— V	7-8
H. de la Monnaie (d)	Rue de Lausanne	A. Vernet-Schmid	40	1,50-3	3-5	1,—	2,50 V	2,50 V	6,50-10
H. de la Balance (g)	Place Longemalle	Thiévent	90	1,50-3	3-5	1,—	2,50 V	2,50 V	6,50-10
H. du Mt-Blanc (g)	Rue du Rhône, 84	Vve Gras-Moynat	35	1,50-3	3-5	1,—	2,50 V	2,50 V	6,50-10
H. Bristol (d)	R. du Mt-Blanc, 10	W. Leppin	60	2,50-5	4-10	1,25	3,—	4,—	6-9
H. du Grand Aigle (g)	Rue du Rhône, 48	Schweger	45	2,50-5	4-10	1,25	3,—	4,—	6-9
H. Bellevue (d)	Quai du Léman	Ch. Eisenhoffer	80	2,50	5	1,25	2,—	2,50	5-7

Dans la plupart des cas la pension doit être d'au moins une semaine. — Le chauffage est compté à part. — (g) rive gauche du lac. — (d) rive droite du lac. — V. vin compris.

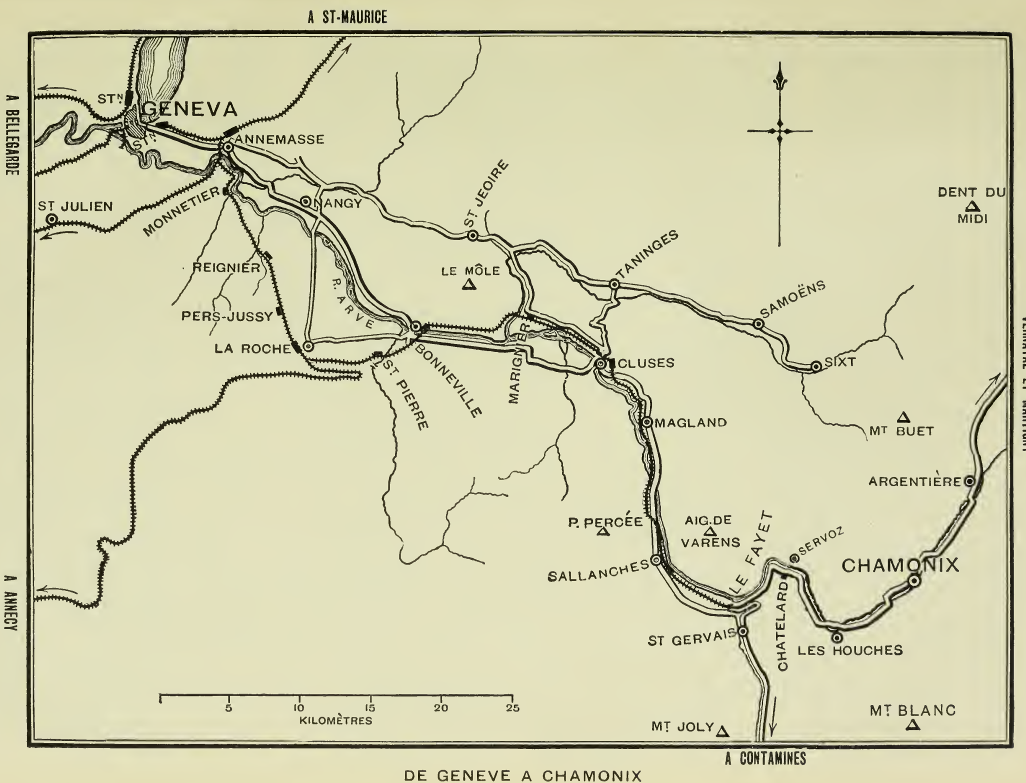
Annemasse (436 mètres) est un gros village bâti sur terrain plat, un peu au-dessus de l'Arve. Après l'avoir dépassé, la route offre des aperçus admirables sur le Mont Blanc, c'est une route bien entretenue, très bonne pour les piétons et excellente pour les cyclistes [1]. La différence d'altitude répartie entre Genève et Chamonix est de 675 mètres sur 86 kilomètres, mais la plus grande partie est située entre le Fayet et les Houches. A 4 kilomètres d'Annemasse, la route traverse le torrent de la Menoge, sur un beau pont de pierre de trois arches, ensuite elle tourne au sud. Un piéton gagne du temps en prenant la vieille route conduisant à gauche, il évite ainsi le lacet que fait la route actuelle. A trois kilomètres du pont, on arrive au village de **Nangy**, 478 mètres, HOTEL DE L'ECU DE GENÈVE, et 4 kilomètres et demi plus loin, on traverse **Contamine-sur-Arve** (458 mètres), où se trouve une petite auberge. La route continue près de l'Arve jusqu'à Bonneville, qui est à 8 kilomètres de là.

Bonneville (450 mètres) est située sur la rive droite de l'Arve, que le torrent le Borne rejoint en-dessous de la ville, Ces deux rivières sont endiguées. La population est de 2271 âmes, elle a des rues larges, une grande place plantée d'arbres. L'HÔTEL DE LA BALANCE (sur la *Place*) l'HÔTEL DU SOLEIL. Nombreux et bons magasins. Un tramway à vapeur allant de Bonneville à Annemasse circule trois fois par jour, il correspond avec les trains d'Annemasse et des Eaux-Vives. Prix : 1 fr. 10. La route de Chamonix passe l'Arve sur un pont de pierre de quatre arches au sud de la ville. Du côté du pont, près de la ville, se trouve un obélisque, érigé en mémoire des soldats de la Haute Savoie, tués à la guerre de 1870-71 ; de l'autre côté, une haute colonne de pierre se dresse en l'honneur du roi Charles Félix. La poste et le télégraphe sont près du pont et le Club Alpin français, section du Mont Blanc, fondé en mai 1877, siège dans ce bâtiment.

Le sommet du **Môle** (1869 mètres), au N.-E. de Bonneville offre un panorama très connu, on en fait souvent l'ascension pour contempler le massif du Mont Blanc [2]. Isolée de toutes parts, cette montagne laisse voir de tous côtés, une vue ininterrompue. On doit pourtant noter, que le sommet du Mont Blanc est au S. E. et que le matin le soleil se trouve trop en face du spectateur pour l'éclairer avantageusement. La lumière de l'après-midi et du soir sont préférables, quoique le soleil du matin flatte davantage le reste de la scène. De Bonneville au sommet du Môle, on compte 3 h. 40 à 4 h. d'ascension ; la descente peut

[1] Dans un petit ouvrage intitulé *Itinéraires de courses pour cyclistes dans les environs de Genève,* par Ch. Bastard, Genève 1900, de Genève à Chamonix, l'aller et retour est compté dans les courses d'un jour et demi ; sept heures pour aller et cinq pour revenir.

[2] Le Môle fut fait la première fois par W. Windham (1741) et par Peter Martel (1742). Le premier dit : « Nous pensâmes qu'après les glacières, toutes les montagnes nous seraient faciles, pourtant nous mîmes plus de cinq heures pour y arriver ; pendant ce temps, nous travaillâmes beaucoup. » Le dernier paraît avoir employé six heures pour atteindre le sommet : « Je pense que le Môle doit-être un peu plus haut que le Montanvert, parce que nous mîmes une demi-heure de plus pour y parvenir, quoique la route soit très unie, mais elle est plus raide.



DE GENEVE A CHAMONIX

être faite en 1 h. 45 ou même moins. Guide : 10 fr. Le sentier commence à l'église de Bonneville et passe par Les Tours et Aïse. En commençant il va sous bois, mais la partie supérieure manque d'ombre, par endroits il est très raide et très chaud. A environ 300 mètres du sommet, du côté de Bonneville, un châlet fut érigé en août 1891, il contient des lits et appartient à la section du Mont Blanc du Club Alpin français. Les touristes peuvent y obtenir le logement et la nourriture à des prix modérés, *si le gardien se trouve là.* Il arrive quelquefois que ce dernier ferme la maison et s'en va avec la clef, alors les touristes s'asseoient à la porte et le couvrent d'anathèmes. De là au sommet, il y a trois quarts d'heure de marche sur des pentes gazonnées.

La vue du sommet est étendue et magnifique ; au nord, au pied de la montagne, se trouve le village de St-Jeoire et à l'est Tanninges et Samoëns, avec le Buet à l'arrière plan, à plus de 58 kilomètres de là. A la droite du Buet, la chaîne du Mont Blanc peut être presqu'entièrement aperçue d'un bout à l'autre ; sous elle on voit Cluses avec des échappées sur la vallée de l'Arve. Autour de La Roche et pendant plusieurs kilomètres, la campagne occupe la partie sud-est du panorama, et à l'ouest on aperçoit Genève et le lac, ainsi que les longues arêtes du Jura. Quoique le côté septentrional du Môle soit raide, on peut le monter par St-Jeoire, à peu près aussi rapidement que de Bonneville. Les mulets peuvent atteindre le sommet, mais on s'en sert rarement sur ce versant.

En quittant Bonneville, faites attention : la route partant directement du pont, va à La Roche, tandis que celle de Cluses tourne immédiatement à gauche. Aucune partie de la chaîne du Mont Blanc ne peut être vue de Bonneville, ni entre cette ville et Cluses. Pendant les cinq premiers kilomètres, la route est entièrement de niveau et parfaitement droite. A 6 kil. et demi de Bonneville, elle traverse **Vougy**, Hotel de la Pomme d'Or, et à 3 kil. et demi plus loin, elle rencontre le village de *Marnaz* où il n'y a que des cafés. De là à Cluses, il y a un peu plus de 4 kilomètres. En arrivant dans la grande rue, tournez à droite, si vous voulez continuer sur la route, et à gauche si vous désirez prendre le train.

Cluses sur l'Arve (485 mètres), 1915 habitants, Hotel Revuz, Hotel National ; l'industrie de cette ville consiste principalement dans la fabrication des montres ; elle a de larges rues et de grandes places. L'école d'horlogerie est à l'extrémité méridionale. En abandonnant Cluses, la route longe d'abord la rive droite de l'Arve et monte légèrement ; Magland (512 mètres), est à 6 kilomètres et demi de Cluses. 10 kil. et quart plus loin, on arrive à Sallanches. 4 kil. et demi avant d'atteindre cette ville, la route passe sur la rivière et suit la rive gauche ; bientôt après on apercevra le Mont Blanc dans l'éloignement, un peu sur la gauche ; par une journée claire, le point de vue est splendide.

Sallanches (540 mètres). Population : 2064 âmes. Grand Hotel Micholin, Hotel Bellevue, Hotel des Messageries. De cet endroit on a le plus beau panorama du Mont Blanc que l'on puises

obtenir d'un point aussi peu élevé. Le sommet est éloigné de 20 kil. à vol d'oiseau, et il se dresse à 4267 mètres au-dessus du spectateur. Il reste visible jusqu'au Fayet, mais l'arête reliant le Dôme du Goûter à l'Aiguille de Bionnassay le dissimule finalement. Remarquez aussi la tour de l'Aiguille de Varens, 2488 mètres), située à gauche sur la rive septentrionale de l'Arve. Des diligences partent de Sallanches pour Mégève, Albertville, Annecy, etc. La gare est en dehors de la ville. HOTEL BEAU SÉJOUR. La **Pointe Percée** (2752 mètres) est renommée pour sa vue du Mont Blanc, elle est à l'O. N. O. de la ville et s'en trouve éloignée d'environ 3 kilomètres. De Sallanches, on peut en atteindre le sommet en 4 h. et demie à 5 h. Au nord-ouest de la Pointe Percée, s'élève une cabane du Club Alpin français, terminée en 1899, appelée le **Réfuge Sauvage.**

Le Fayet (581 mètres). HOTEL DE SAVOIE, HOTEL DES BAINS, HOTEL DES ALPES, TERMINUS HOTEL, HOTEL DE LA PAIX, HOTEL DU BONNANT, HOTEL RESTAURANT DE LA GARE, etc. La station du chemin de fer est à quelques cents mètres au nord de la route. Au BUFFET DE LA GARE, un repas à prix fixe (3 fr. vin ou bière compris) est servi de 9 h. 45 à 3 h. de l'après-midi et de 6 h. 30 à 7 h. 30.

Le **Tramway électrique** qu'on se propose de construire pour aller au sommet du Mont Blanc, part du Fayet et mène au village de St-Gervais et au col de Voza par une pente très raide.

Les bains et le village de St-Gervais se trouvent à quelque distance. Voyez le plan chapitre XIV. La route Napoléon III, qui a remplacé la vieille route de Chamonix *via* Servoz, commence au Fayet et monte légèrement pendant les deux premiers kilomètres, ensuite la pente augmente et un bon marcheur, mettant là pied à terre, peut arriver à Chamonix presqu'aussi vite que les voitures. Les teintes dont l'automne pare le feuillage à cet endroit de la route sont particulièrement riches et brillantes.

Du Fayet au Châtelard	7 k. 5
Du Châtelard aux Montées	2 k. 0
Des Montées aux Houches	3 k. 5
Des Houches aux Bossons	4 k. 0
Des Bossons à Chamonix	3 k. 0
	20 kilomètres

Cette route, à 3 ou 4 kilomètres au-delà du Fayet, s'est déjà beaucoup élevée au-dessus de l'Arve et donne un bel aperçu de la plaine de Sallanches et de l'Aiguille de Varens. Elle touree alors brusquement vers l'est et pendant un moment l'Aiguille du Midi apparaît dans le lointain. Les premiers plans sont des plus pittoresques.

Au **Châtelard**, HOTEL DU TUNNEL DU CHATELARD, les diligences avaient l'habitude de changer de chevaux. Les environs sont joliment boisés, et on peut se promener partout avec plaisir. Il ne faut pas confondre cette bourgade avec un autre Châtelard sur la

route de Chamonix à la Tête Noire. La route traverse un petit tunnel qui a percé une galerie romaine, découverte en creusant le tunnel. Au sommet des escaliers conduisant à la galerie, se trouve cette inscription : « Galerie Romaine, découverte en 1863, en



TUNNEL ET GALERIE ROMAINE AU CHATELARD

construisant le souterrain. » La partie de la galerie maintenant visible, n'a à peu près que 15 pas de long, 1 m. 80 de haut, et 1 m. 20 de large. La route menant à gauche, après avoir traversé le tunnel, va à Servoz, qu'on aperçoit à environ trois quarts de mille de là (Voyez chapitre x).On met 16 ou 17 minutes pour aller en voiture du Châtelard **aux Montées.** Hotel des Montées, 60 lits. Pendant presque tout son trajet du Fayet auxHouches, le chemin offre de très beaux paysages. Rien ne peut être plus

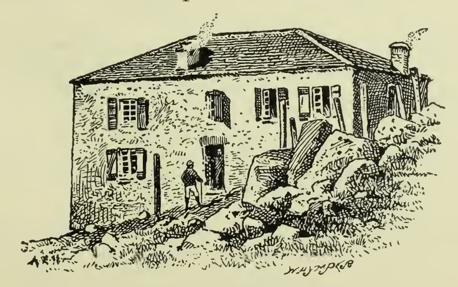
merveilleux que les silhouettes des Aiguilles du Goûter et de Bionnassay, qu'on peut voir pendant plusieurs kilomètres. Le sommet du Mont Blanc reste pourtant invisible. L'HOTEL DES MONTÉES est entouré de bois, et dans cet établissement, les personnes aimant la tranquillité peuvent jouir de nombreux agréments; la route entre ensuite dans une sorte de défilé et pendant quelque temps suit en encorbellement la paroi de la falaise. A vingt ou vingt-deux minutes des Montées, la diligence prend la rive droite de l'Arve au pont Sainte-Marie ; après un autre kilomètre, elle revient à gauche par le pont de Griaz, construit exactement sous le village des Houches. Ensuite, vous entrez dans la vallée de Chamonix ; la perspective commence à s'élargir et la ligne des Aiguilles entre en vue, elle débute à droite par les Aiguilles du Midi, du Plan, de Blaitière et des Charmoz, suivis par le Dru, l'Aiguille Verte et le Chardonnet. Après le village des Bossons, HOTEL DU GLACIER DES BOSSONS, la route prend de nouveau la rive droite, au pont de Perrolataz et quelques minutes plus tard vous êtes à Chamonix.

« Les majestueux glaciers, séparés par de grandes forêts, couronnés à une hauteur étonnante par des rocs de granit, sculptés en gigantesques obélisques entremêlés de glace et de neige, offrent un des spectacles les plus remarquables et les plus grandioses qu'il soit possible d'imaginer. L'air pur et frais que l'on respire, si différent de l'atmosphère lourde de Sallanches, les cultures élevées et les jolis hameaux que l'on traverse, donnent l'idée d'un monde nouveau, une sorte de paradis terrestre. » De Saussure, *Voyages*, vol 1, p. 359.

On peut ajouter à cet éloge, la possibilité donnée aux touristes d'errer de tous côtés à leur gré.

En laissant le Fayet, (581 mètres), la **ligne électrique de Chamonix,** ouverte en 1901, suit la route, mais la quitte au bout de 4 kilomètres, pour ne plus la rejoindre. Voyez le plan à la fin du volume. Il y a des stations à Chède (599 m.) HOTEL NATIONAL, à Servoz (813 m.) HOTEL-CAFÉ DE LA GARE, aux Houches (980 m.) et aux Bossons (1012 m.), HOTEL PENSION DES FAMILLES ; CAFE RESTAURANT DU GLACIER DES BOSSONS.

Le prix du trajet entre ces stations est donné dans les horaires de Chamonix. Le prix de la ligne électrique a été, prétend-on, supérieur à 450.000 francs, par kilomètre



LE VIEUX MONTANVERT EN 1895

CHAPITRE IX

CHAMONIX

CHAMONIX. — SA POPULATION. — LE CONSEIL MUNICIPAL. — REVENUS DE LA COMMUNE. — MOYEN DE LA RENDRE POPULAIRE. — FORETS COMMUNALES. — HOTELS. — BUREAU DES DILIGENCES. — LES MAGASINS. — BUREAU DES GUIDES. — LA MAIRIE. — L'ÉGLISE. — LE MONUMENT DE JACQUES BALMAT. — LE CHEMIN DU BRÉVENT. — LES ÉCOLES. — LA LAITERIE. — LES RUINES FACTICES. — LE MONUMENT DE DE SAUSSURE. — LE CHEMIN DU MONTANVERT. — L'ÉGLISE ANGLAISE. — LES SOURCES SULFUREUSES. — LE CHEMIN DU MONT BLANC. — LES PROMENADES EN FORET.

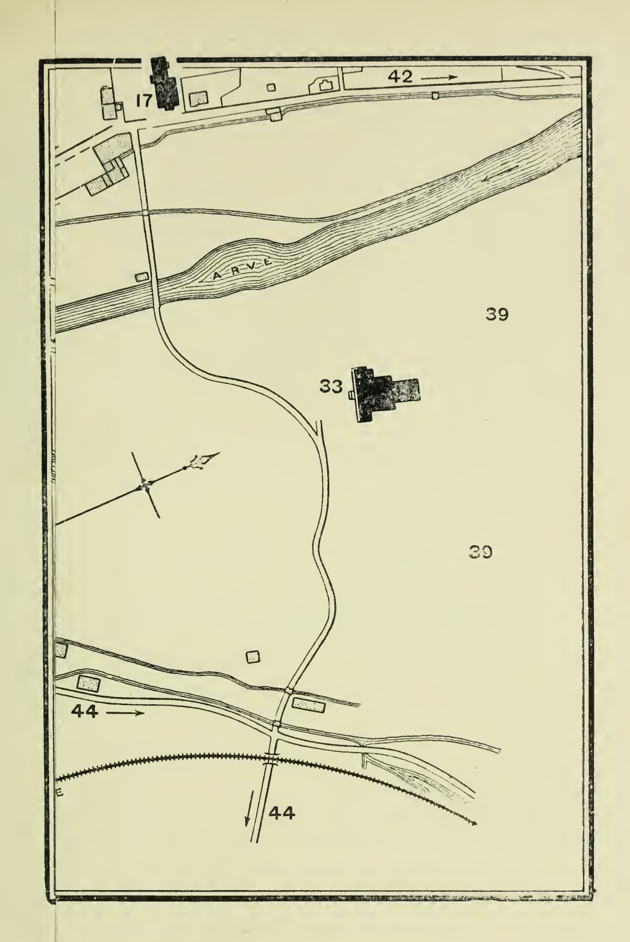
Le **village de Chamonix** est situé sur un terrain à peu près uni, l'Arve le coupe en deux, et son altitude est de 1040 mètres. C'est le chef-lieu du canton portant son nom, et comprenant les communes des Houches, de Vallorcine et de Servoz. Il fait partie de la Haute-Savoie.

Population. — Le recensement de 1896 a donné à la commune de Chamonix et à ses hameaux tributaires une population de 1923 âmes. Argentière en a 487, les Houches 1028 ; ce qui fait pour la vallée entière 3438.

Le nombre des habitants augmente lentement. M. Perrin pense que jusqu'en 1411, la population de la vallée était d'environ 1140 personnes ; le recensement que fit en 1773 le chapitre de Sallanches trouva 444 foyers dans la vallée, 200 à Chamonix, 160 aux Houches et 84 à Argentière. En comptant une moyenne de cinq personnes par maison, cela porterait la population au chiffre de 2220 en 1773. Actuellement elle croît plus rapidement.

Chaque habitant mâle du canton, en atteignant sa majorité, a le droit de voter pour l'élection du **Conseil municipal.** Ce corps a 16 membres, les sessions ordinaires sont tenues quatre fois par an à Chamonix, pour discuter le budget communal et les questions relatives aux travaux d'utilité publique. Tous les contrats ou projets pour les nouvelles routes, les ponts ou les écoles, proposés, sont soumis au Conseil et les dépenses doivent être sanctionnées par le préfet du département.

Le **Revenu** de la commune vient des loyers des hôtels et des chalets, principalement fréquentés en été par les touristes, et qui



40. Avenue dc la Gare.
41. Route du Fayet, Saint-Gervais, etc.
42. Route d'Argentière, du Col de Balme, etc.
43. Route à prendre pour faire l'ascension du Mont-Blanc.
44. Sentier conduisant au Montanvert.
45. — — au Brévent via Planpraz.
46. Sentier cond. au Brévent via Bel Achat.
47. Postes et Télégraphes.
48. Station du Chemin de fer pour le Montanvert.

PLAN DE CHAMONIX



LÉGENDE

1. Hôtel des Allobroges.
2. — des Alpes.
3. — d'Angleterre et de Londres.
4. — Beau-Rivage et des Anglais.
5. — Beau-Site et Continental.
6. — Bellevue.
7. — Balmat.
8. — Central.
9. — de la Croix Blanche.
10. — Couttet et du Parc.
11. — du Chemin de fer.
12. — de Chamonix.
13. — de l'Europe.
14. Hôtel de France, de l'Union & Terminus.
15. — Impérial et Métropole.
16. — International.
17. — de la Mer de Glace.
18. — Victoria.
19. — Cachat et du Mont-Blanc.
20. — de la Paix.
21. — de Paris.
22. — de la Poste.
23. — Royal et de Saussure.
24. — Savoy.
25. — Suisse.
26. — de la Terrasse.
27. Hôtel de l'Univers et de Genève.
28. — des Voyageurs.
29. L'Eglise.
30. L'Eglise anglaise.
31. Ecoles.
32. Bureau des Guides.
33. Casino Municipal.
34. Skating Rink.
35. Monument de Balmat.
36. — de Saussure.
37. Galerie Loppé.
88. Gendarmerie.
39. Forêt du Bouchet.
40. Avenue de la Gare.
41. Route du Fayet, Saint-Gervais, etc.
42. Route d'Argentière, du Col de Balme, etc.
43. Route à prendre pour faire l'ascension du Mont-Blanc.
44. Sentier conduisant au Montanvert.
45. — — au Brévent via Planpraz.
46. Sentier cond. au Brévent via Bel Achat.
47. Postes et Télégraphes.
48. Station du Chemin de fer pour le Montanvert.

A ARGENTIÈRE, COL DE BALME, ETC.

AU BRÉVENT
VIA PLANPRAZ

AU MONTANVERT ET
A LA MER DE GLACE

AUX BOSSONS
SALLANCHES, ETC.

WHYMPER

VILLAGE DE CHAMONIX VU DES GRANDS MULETS

sont bâtis sur les pentes supérieures. Les **impôts** sont de deux classes : 1. La taxe immobilière payée à la commune et qui touche les maisons et les propriétés. 2. la taxe personnelle, qui va au gouvernement.

Entretien des routes. — Chaque habitant mâle de la commune, ayant de 18 à 60 ans, est obligé de fournir trois jours de travail par an ou de se faire remplacer, pour réparer les chemins conduisant aux sites de la Vallée. Les propriétaires de chevaux, mulets et charrettes doivent les mettre à la disposition de la commune, pendant trois jours par an, et les faire servir au même usage. Les mulets sont aussi enregistrés (leur numéro étant imprimé sur le sabot d'un pied de devant). En cas de guerre ou de mobilisation, ils sont mis au service de l'Etat. Chaque année, un officier de l'armée française les inspecte.

Forêts communales. — Chaque année, un certain nombre d'arbres, dans les forêts communales sont marqués par l'Administration des Forêts qui les abat et les divise entre les contribuables désignés pour se les partager. Une somme donnée est payée à la commune pour le prix du bois, les dépenses faites pour abattre les arbres et les amener dans la Vallée, sont supportées par ceux qui participent à la distribution. A Chamonix, il y a peu de terrain servant de pâturage communal, où les contribuables puissent envoyer leurs bêtes.

Les **électeurs** du canton de Chamonix sont représentés à Bonneville par le « conseiller d'arrondissement, » élu tous les six ans, et à Annecy par un « conseiller général ,» restant en fonctions pendant le même laps de temps. Le maire est élu pour quatre ans par le Conseil municipal.

Hôtels de la rive gauche. — Grand Hotel Couttet et du Parc. — Hotel-pension Couttet (ouvert toute l'année). Beaux jardins, emplacement pour tennis, bains, laboratoire photographique. — Hotel-pension de la Poste. — Hotel Beau-Rivage. — Hotel Royal. — Les Hotels de l'Univers et de Genève. — du Chemin de fer. — International. — Des Voyageurs, sont près de la gare. — Hotel des Allobroges. — **Sur la rive droite.** — Hotels Cachat et du Mont Blanc (spacieux et bons, jardins avec chamois), — Hotel des Alpes (grand et bon, vérandah vitrée, avec belle vue sur le Mont Blanc et les Aiguilles). Hotel Beau-Site (grands jardins). — Hotel de Paris. — Hotel Impérial et Métropole (central). — Hotel Suisse. — Savoy Hotel. — Hotel de la Paix. — Hotel de Chamonix (central). — Hotel de la Mer de Glace. — Hotel de la Croix Blanche (ouvert toute l'année). — Hotel Villa Beau-Séjour. — Hotel de France, de l'Union et Terminus. — Hotel de la Terrasse. — Hotel d'Angleterre. — Hotel de l'Europe. — Hotel-Pension Balmat. — Hotel Central. — Hotel Victoria (central). Ce dernier est le bâtiment le plus élevé de Chamonix. Des fenêtres supérieures et de la terrasse sur le toit, les perspectives du Mont Blanc et

de la Vallée sont particulièrement belles. Plusieurs des principaux hôtels ont un garage avec fosse pour automobiles.

Chamonix est éclairé à l'électricité, la plupart des hôtels ont le téléphone. La rue principale traversant le village est appelée la **Rue Nationale**, et le grand espace conduisant à angle droit vers l'église est la **Place de l'Eglise**.

La gare du Chemin de fer Electrique est sur la rive gauche, près de l'église anglaise. Des omnibus sont à tous les trains.

En retenant des **Voitures pour Martigny**, si on veut aller à la gare de Martigny, on stipulera expressément par écrit ou devant témoins que l'on veut être conduit à la gaıe du chemin de fer. Si on ne fait pas cela, le cocher en profitera quelquefois pour dire que votre contrat signifie que vous descendez à quelque hôtel de Martigny, et il cherchera à vous faire donner une somme supplémentaire pour aller jusqu'à la gare.

Il y a, à Chamonix, de nombreux **magasins** où l'on peut trouver tout ce qui est nécessaire en voyage ; la plupart d'entre eux bordent la rue Nationale et la place de l'Eglise ; plusieurs très bons, vendent des *cristaux* et des produits locaux[1]. Le magasin de M. Feliaz, dans la rue Nationale tient des produits de Cross and Blackwell, d'Huntley and Palmer, des puddings, pâtés, Liebig et 8 espèces différentes de whisky. L'argent, les lettres de crédit, les notes circulaires peuvent être changées ou payées à l'établissement de **M. Paul Payot**, rue du Pont, qui s'occupe aussi de photographie, etc. On peut acheter des souliers de montagne chez **M. Ducrez**, des piolets, crampons et cordes chez **M. M. Simond**, rue Nationale.

La *Poste* est dans la rue Nationale, presqu'en face de l'hôtel de la Croix Blanche ; à quelques mètres de l'Eglise et du côté du nord, se trouve le **Bureau des Guides**. Les guides de Chamonix ont formé une association appelée « La Compagnie des Guides de Chamonix », qui a fait des statuts, règlant ses membres et les touristes. Le bureau est très commode, mais n'est pas usité autant qu'il pourrait l'être ; on y trouve toutes les informations désirables sur les guides, porteurs, mulets, prix et tout ce qui touche les excursions marquées sur la liste. Le guide-chef, qui préside le bureau, est toujours prêt à donner des informations et dira quels guides sont capables. Plusieurs de ces derniers n'habitent pas Chamonix même, mais peu d'entre eux demeurent aussi loin qu'Argentière et le Tour. Cela prend quelque temps pour les faire appeler, mais le guide chef s'en charge ; le tarif des courses est donné dans l'appendice B.

La répétition des mêmes noms de famille est souvent une cause de perplexité. La liste de l'appendice F. pourra peut-être aider un touriste à choisir le guide qu'il veut, car il donne leur âge, leur village et autres informations ; il a été corrigé par M. le guide chef.

[1] Même du miel. Toutes les personnes ayant écrit sur Chamonix, à partir de Peter Martel, ont parlé de son miel, qui est considéré comme très supérieur. Une grande quantité en est consommée dans les hôtels, mais, quoique le miel de Chamonix soit en vente dans les principales villes d'Europe, je n'ai jamais entendu dire qu'on en exportât de Chamonix.

Examinez l'appendice A pour la liste des villages et des hameaux de la Vallée.

La mairie est dans le même bâtiment que le bureau des guides. Les archives contiennent de nombreux documents des 15e, 16e et 17e siècles, à propos de poursuites légales, de disputes locales, parmi lesquelles se trouvent de nombreuses discussions entre les syndics de Chamonix et les chanoines de Sallanches. Beaucoup



BUREAU DU GUIDE CHEF

de documents antérieurs ont disparu, paraît-il, quand on les a transportés pour plus de sûreté, au Fort də Bard. Une relique intéressante est conservée à la mairie, c'est une pierre avec les initiales de Jacques Balmat, taillées dans le granit ; elle fut découverte en 1898 sur les rochers supérieurs des Grands Mulets par un ouvrier employé à la construction du nouvel hôtel.

L'Eglise est située à l'extrémité nord-ouest de la Place. D'après M. Perrin, il y aurait eu cinq chapelles dans l'église du Prieuré ;

Notre Dame, St-Félix, St-André, St-Sébastien et St-Jean-Baptiste. La chapelle de Notre-Dame est incorporée dans l'église actuelle et parait être le seul reste du Prieuré. Sur le côté nord de l'Eglise se trouvent les tombes du Rév. G. Mc Corkindale et de M. Bean, à qui nous avons fait allusion à la p. 60. Les visiteurs sont admis dans l'église à toute heure raisonnable.

Chamonix fait partie du diocèse d'Annecy.

Le Monument de Jacques Balmat. — Devant l'église se trouve



L'ÉGLISE DE CHAMONIX

un monument dédié à Balmat (voir page 19) ; il porte l'inscription suivante :

« La société géologique de France, avec le concours du Club Alpin français, septembre 1875.-Août 1878.

Le chemin conduisant au Brévent, part du côté gauche de l'église ; après quelques minutes à travers champs, il se divise. La branche de gauche mène au Brévent *via* Bel Achat, et l'autre va par Planpraz.

Ecoles. — Le grand bâtiment à l'ouest de l'église a été érigé par la commune ; des sommes considérables ont été dépensées sur les fonds communaux, pendant de longues années, pour la cons-

truction de nouvelles écoles. On y apprend l'anglais. Dans la rue Nationale, du même côté que l'Hôtel des Alpes, et près de lui, se place la **Laiterie de Chamonix** ; elle appartient à une société coopérative fondée en 1891, au capital de 18,000 fr. Le but de cette institution est d'aider les maîtresses de maison à convertir le lait de leurs vaches et de leurs chèvres en fromage, grâce aux procédés les plus scientifiques, et par les appareils les plus nouveaux. Matin et soir, environ une centaine de personnes envoient leur lait à la laiterie, où il est soigneusement mesuré et inscrit sur un registre, puis sur un carnet que le propriétaire garde comme témoin. Le beurre et le fromage sont vendus de temps à autre,et, après que les frais occasionnés par la laiterie ont été prélevés, les profits sont partagés entre les sociétaires, suivant le système des coopératives. Le directeur est diplômé d'une des écoles d'agriculture du gouvernement. En 1894, 130.000 litres de lait furent reçus, ils ont produit, paraît-il, 10.400 kilogrammes de fromage et 1900 kilogrammes de beurre.

Les ruines factices. — Entre la deuxième et la troisième borne kilométrique de la route partant de Chamonix pour aller vers Sallanches, se trouvent des ruines factices, des rochers factices dignes des « Rosherville Gardens. » Les étrangers arrivant à Chamonix s'y trompent souvent et les prennent pour des restes du Prieuré. En approchant, on s'aperçoit qu'ils sont en toile métallique et en plâtre. Quoique cette preuve de folie (provenant d'un Anglais, prétend-on), soit peu attirante pour un esprit sain, la visite de cet endroit peut être recommandée, ne serait-ce que pour voir son lac artificiel recélant une eau véritable, mais tellement pure qu'on en suspecte la réalité.

Sur la **rive gauche de l'Arve,** après avoir passé le pont, on aperçoit sur la place devant l'Hôtel Royal, un monument élevé à **de Saussure.** Le professeur est représenté dans un costume ressemblant à celui d'un genéral de la Révolution de 1789 et Jacques Balmat l'engage à faire l'ascension du Mont Blanc en lui indiquant la montagne. M. Chenal a offert 4.000 fr. pour l'érection d'un monument à De Saussure dans la commune de Chamonix. La commune a ajouté 4.000 fr. à ce don, mais sentant que de plus grands fonds étaient nécessaires pour dresser « un monument digne de ce savant genevois » des appels furent faits au dehors.

L'Académie française des Sciences accorda 500 fr. et le Conseil général du département en donna autant. Ceci fut complété par des subventions du Club Alpin français et de différents particuliers, et le 28 août 1887 le monument fut inauguré en grande cérémonie.

Un buste de **Charles Durier** fut érigé sur le côté nord de la route menant à la gare.

La route du Montanvert commence sur le chemin à gauche (côté nord) de l'hôtel Payot. A quelques mètres au delà de l'hôtel, la route se divise, une branche va tout droit, et l'autre se dirige à gauche. Cette dernière au bout de trois minutes tourne à angle

aigu vers la droite et les deux routes se rejoignent. Elles servent à peu près également. Au bout de quelques pas, sur la première, on arrive à l'atelier de **M. Tairraz,** le photographe de Chamonix, après avoir dépassé son établissement, on trouve la **Galerie de peintures alpines par M. Gabriel Loppé.** Entrée libre.

L'**église anglaise** de Chamonix se trouve un peu plus loin, sur un monticule regardant Chamonix. L'intérieur de cet édifice est remarquable par sa nudité. Elle aurait besoin d'être peinte et ses murs demandent à être réparés. Elle contient trois plaques commémoratives, une en mémoire d'Albert Smith (voyez page 48), une autre dédiée à son frère Arthur et la troisième au capitaine Arkwright (voyez page 57) ; elles portent les inscriptions suivantes :

« A la mémoire d'Albert Smith, mort le 23 mai 1860, à l'âge de 44 ans. Cette inscription est placée ici dans l'église anglaise de Chamonix par les soins de son frère affectionné Arthur Smith. »

« En souvenir d'Henry Arkwright, né le 16 décembre 1837, quatrième fils de John Arkwright de Hampton Court, dans le Herefordshire, capitaine au 34 régiment d'infanterie, aide de camp du Lord Lieutenant d'Irlande. Il fut tué par une avalanche en faisant l'ascension du Mont Blanc, le 13 octobre 1866. — La protection des anges te sera accordée, et ils te porteront dans leurs bras. »

Derrière l'Eglise, près du sentier du Montanvert est la tombe de M. Nettleship (voyez p. 66) avec cette inscription :

« Richard Lewis Nettleship, Fellow et Tutor du Balliol Collège, Oxford. Né le 17 décembre 1847. Mort sur le Mont Blanc le 25 août 1892. — Il calmait la tempête.

On peut visiter l'église en en demandant l'autorisation à l'Hôtel d'Angleterre, où les clefs sont déposées.

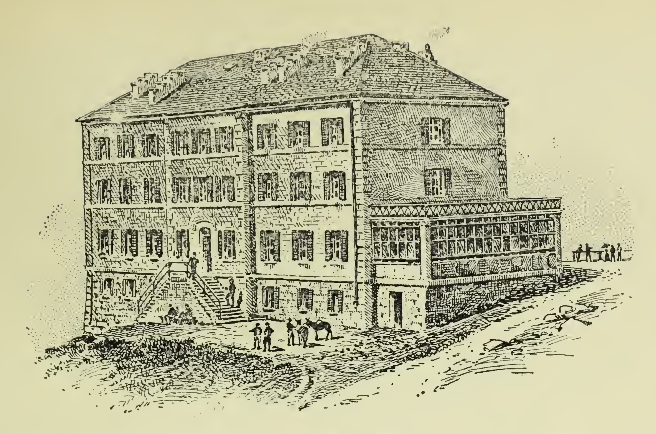
Un peu plus loin dans la Vallée, se trouve une **source sulfureuse.** Prenez le chemin du Montanvert qui est le plus près de l'Arve et après avoir marché pendant cinq minutes, l'odeur vous guidera à la source. Elle bouillonne dans une prairie, à quelques mètres de la route à droite soit à l'est. On ne se sert pas de cette eau. Autrefois elle jaillissait à plusieurs centaines de mètres plus haut, et la commune a construit un petit bâtiment au-dessous d'elle. L'eau court dans un ruisseau du voisinage et son parfum peut être perçu, à une grande distance. Quoique les pierres autour de la source, soient incrustées de soufre, le goût de l'eau n'est pas assez fort pour être désagréable. La température est de 50° F. (10° C). Cette source fut visitée par Pierre Martel, qui remarqua (dans la version française de sa narration) que :

« un mot doit être dit à propos d'une source que l'on rencontre dans la montagne, elle donne une bonne eau minérale, contient du fer et du soufre. C'est dommage qu'elle ne soit pas plus abondante, car elle est délicieuse et fraîche. C'est la première que l'on rencontre sur la route du Montanvert ».

La route de Pierre Pointue, pour l'ascension du Mont Blanc part du monument de de Saussure après l'hôtel de la Poste, et

au bout de trois minutes tourne rapidement à droite. Sur cette route, comme sur celle du Brévent, ou sur le sentier du Montanvert, on peut arriver en dix minutes sous le couvert de la forêt. Mais la plus jolie promenade en forêt, à peu de distance de Chamonix, se rencontre en choisissant le chemin du Montanvert, le plus proche de l'Arve, et au lieu de se diriger vers le Montanvert en continuant vers la pointe de la Mer de Glace ; le terrain est presque de niveau.

Pour ceux qui aiment la tranquillité, qui ne peuvent faire de longues courses et qui ne sont pas insensibles aux beautés de la nature, cet endroit nommé la **Forêt de Bouchet**, sera un lieu très agréable.



HOTEL DU MONTANVERT

CHAPITRE X

LES COURSES A FAIRE A CHAMONIX

LE MONTANVERT ET LA MER DE GLACE. — LE CHAPEAU. — ASCENSION DU BRÉVENT. — LA FLÉGÈRE. — AIGUILLE DE LA FLORIAZ. — ASCENSION DU BUET. — LE COL DE BALME ET LA TÊTE NOIRE. — PÊCHE AUX ECREVISSES. — SERVOZ. — LES GORGES DE LA DIOZA. — COL DE VOZA. — PAVILLON BELLEVUE. — SAINT-GERVAIS. — GLACIER DES BOSSONS. — GROTTE DES BOSSONS. — LA MAISON DE BALMAT. — CASCADE DU DARD. — PIERRE POINTUE. — PLAN DES AIGUILLES. — PIERRE A L'ÉCHELLE. — GRANDS MULETS. — MONTAGNE DE LA CÔTE. — CASCADE DE BLAITIÈRE.

Depuis la construction du Nouvel Hôtel du Montanvert et de l'auberge de Lognan à la place de l'ancien chalet, on a pris l'habitude de se servir de ces bâtiments comme point de départ, pour de nombreuses courses, partant autrefois de Chamonix. Il reste pourtant plusieurs ascensions ayant le village pour centre ; en tête de celles-là doit se placer la course du **Montanvert** et de la **Mer de Glace** (Cx. T. 5, 6, 27, 29)[1].

Le chemin commence près de l'Hôtel Royal (voir page 102) et passe par un groupe de maisons appelé « Les Mouilles » ; après environ un quart d'heure de marche, on arrive à une buvette nommée Planard (Les Planaz). Après cela, la plus grande partie

[1] Les abréviations en caractères gras, dans les chapitres suivants : Cx. T. 5, 6, 27, etc. se rapportent au « Tarif des courses » de Chamonix, donné dans l'appendice B. Les numéros correspondent aux nombres accompagnant la liste des diverses excursions.

Le temps employé pour les courses, indiqué dans ce chapitre et dans les suivants, ne se rapporte qu'aux heures de marche ; les haltes en sont exclues.

du trajet a lieu à travers bois et sur un chemin facile. A la source Caillet (1487 mètres), qui est à un peu plus de la moitié du chemin à faire exactement à mi-hauteur, se trouve une autre buvette; c'est le dernier endroit où l'on puisse avoir des boissons, soit artificielles, soit naturelles, jusqu'au Montanvert. On s'aperçoit que l'on approche du but, car les arbres s'éclaircissent; alors vous avez devant vous, l'extrémité de la Mer de Glace ou Glacier des Bois, ainsi qu'elle est appelée [1] et l'Aiguille du Dru, qui est, dans son genre, la chose la plus remarquable de la chaîne du Mont Blanc. Le sentier se dirige alors à droite et vous arrivez bientôt à l'**Hôtel du Montanvert**, 1921 mètres, occupant une position dominante sur la rive gauche du glacier. La montée est de 2 h. 20 en marchant bien; 50 minutes suffisent pour la descente.

L'**Hôtel du Montanvert** paraît simple, mais est plus confortable qu'il n'en a l'air extérieurement. La pension est de 9 à 10 fr. par jour; les chambres 3 et 4 fr. Déjeûner, café complet, 1 fr. 50. Lunch, 3 fr. Dîner, 5 fr. Le premier abri élevé ici, fut une cahute de berger nommée par les Chamoniards : « Le Château ». Cette construction sommaire précéda un « Pavillon » bâti en 1779 aux frais d'un Anglais nommé Blair, demeurant à Genève. Le professeur J. D. Forbes dit qu'on remplaça ensuite ce pavillon ou hospice par le bâtiment construit en 1795 et dédié « à la Nature » [2], il existe toujours et sert de magasin. Celui-ci à son tour fut abandonné quand le premier (ou vieux) Montanvert Hôtel fut ouvert en 1840. Cette très humble construction remplit son but jusqu'en 1870, époque à laquelle le présent Hôtel du Montanvert fut achevé. Voici la succession des édifices : Le « Château », « L'Hospice de Blair », « A la Nature », « l'Ancien Montanvert » et l'« Hôtel » actuel. Pour les reproductions des deux derniers, voir pp. 94, 105.

Diverses opinions existent à propos de l'orthographe du Montanvert. Quelques auteurs écrivent : Montantverd, d'autres Montainver ou Mont-Anvert, Mont-Tanvert, Mont-Tainvert, Mont-Anver, Montanvers, Montenvers, Mont-Invers et Mont-en-Vert.

Bourrit dit en 1785 : « Il est appelé Montanvert à cause des

[1] Je n'ai pas pu savoir où se termine la Mer de Glace et où commence le Glacier des Bois. On simplifira la chose en appelant Glacier des Bois tout ce qui est en-dessous du Montanvert.

[2] Dans une des excellentes vues coloriées de Link (publiées à Genève) intitulée : « Vue de la Mer de Glace et de l'Hôpital de Blair, du sommet du Montanvert, dans le mois d'aoust 1781 », on a représenté une cabine régulièrement bâtie avec un toit en bois et cette inscription sur la porte :

BLAIR'S HOSPITAL

UTILE DULCE

Un peu plus tard, une petite maison en pierre, n'ayant qu'un appartement, fut construite aux frais de M. Desportes, le résident français à Genève. Il y avait une petite plaque de marbre noir au-dessus de la porte, avec l'inscription : « A la Nature ». Lors de ma première visite à Chamonix, ceci était le seul édifice, mais bientôt un abri plus spacieux fut érigé par la commune de Chamonix, et on le loua au tenancier actuel, David Couttet, ainsi que le pâturage, pour la somme considérable de 1,400 francs. *Travels amongst the Alps of Savoy,* by James D. Forbes, F. R. S., Edinburgh 1843.

pâturages que l'on y trouve, leur verdure contraste admirablement avec les horreurs de la vallée glaciaire. » M. C. Durier adopte une idée tout à fait différente [1].

La physionomie de la *Mer de Glace*, vue du Montanvert, doit être connue de tout le monde grâce aux photographies, aux dessins qu'on en a fait. La position occupée par l'Hôtel est une des meilleures que l'on puisse choisir pour contempler ce fameux glacier, et le coup d'œil offert des fenêtres supérieures par un beau clair de lune est réellement admirable. La plus grande partie du glacier est dans un flou léger, seules les crêtes des vagues de glace brillent et étincellent, il est donc facile de s'imaginer qu'on est devant une mer gelée. L'hôtel appartient à la commune et la location en est adjugée aux enchères. Le locataire est obligé de maintenir en bon état le chemin traversant la Mer de Glace et les sentiers autour des moraines, il doit employer un cantonnier à cet usage. Il a le droit de faire pâturer gratis un certain nombre de bêtes, et ne doit dans aucun cas, vernir son mobilier ! L'eau dont on se sert à l'hôtel est très bonne. Elle est amenée par des tuyaux de plomb, d'une source située un peu au dessus, « Les Ponts ».

Le vieux Montanvert [2] se trouve tout près de l'hôtel actuel (voir l'illustration de la page 95). Un temple dédié « A la Nature » est situé derrière.

La vue des fenêtres de l'hôtel embrasse la portion du glacier rendue classique par les travaux de Forbes et de Tyndall. En 1842, le Principal J. D. Forbes commença son étude sur le mouvement des glaciers et inaugura la méthode pour mesurer, par le moyen d'un théodolite, les mouvements de la surface de la glace. Il en détermina la rapidité dans divers emplacements, au milieu et sur les côtés ; il découvrit que ces mouvements ne cessaient ni jour, ni nuit, et vit que la partie supérieure du glacier (la partie qui alimente le glacier de Léchaud), avait des mouvements plus lents, et que la partie basse allait beaucoup plus vite que les bords. Les études de Forbes furent continuées par le Dr John Tyndall en 1857 et continuèrent jusqu'au 28-29 décembre 1859, par la mensuration des mouve-

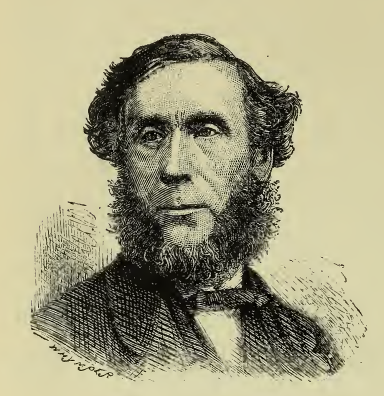


PRINCIPAL JAMES D. FORBES

[1] Voyez son *Mont-Blanc*, chapitre IX.

[2] Cette pauvre petite construction a reçu des visiteurs éminents, y compris l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

ments hivernaux du glacier, du côté opposé au Montanvert. En comparant les résultats obtenus par eux et par d'autres, Tyndall déclare : « La preuve que le milieu coule plus rapidement est due un peu à Rendu, mais surtout à Agassiz et à Forbes ; la preuve que les bords vont moins vite est due à Forbes seul, tandis que la découverte du point de maximum du mouvement m'appartient, je pense. » Les « Travels through the Alps of Savoy » de Forbes, et les « Glaciers of the Alps » de Tyndall seront intéressants à lire pendant un séjour à l'hôtel.



PROF. JOHN TYNDALL

Pour les excursions à faire dans la partie supérieure de la Mer de Glace, ou dans les bassins de ses tributaires, les glaciers de Talèfre, de Léchaux et du Géant, prenez le chemin qui passe par le « Vieux » Montanvert. Ce chemin s'élève d'abord et, en quelques minutes, on arrive aux « Ponts », série d'escaliers, coupés sur une paroi rocheuse très inclinée, et considérablement élevée au-dessus du glacier.

Des mains courantes en fer sont fixées. Le sentier descend alors sur la moraine latérale de la rive gauche, qui est suivie pendant quelque temps. Plusieurs rochers ne tiennent guère et il faudra faire attention. Le sentier, de ce point à la partie supérieure du glacier, est tracé sur la carte. On peut revenir au Montanvert par le centre du glacier et s'exercer en taillant et en contournant la glace crevassée, mais en général, les touristes reviennent par « Les Ponts ».

L'Aiguille du Dru, 3.755 mètres, sur le côté opposé de la Mer de Glace, est incomparablement l'objet le plus frappant que l'on puisse contempler du Montanvert et c'est de là qu'on peut en avoir les plus beaux aperçus. L'aiguille est imposante de deux façons : *elle paraît être le point culminant de l'autre massif de montagnes*, tandis qu'en réalité elle n'est qu'un pinacle sur une des arêtes de l'Aiguille Verte (voyez les gravures des pages 112 et 129). Le véritable sommet du Dru ne peut être aperçu de l'hôtel.

En se tournant vers le fond de la Mer de Glace, les cimes les plus élevées de l'hémicycle sont : les **Grandes Jorasses**, 4.206 mètres, la plus haute montagne du massif après le Mont Blanc lui-même, sur la gauche ; le **Mont Mallet**, 3.988 mètres ; vers le centre, le **Pic du Tacul**, en avant, 3.438 mètres et l'**Aiguille du Géant**, 4.013 mètres, à droite.



L'AIGUILLE DU DRU

Le plus haut point des Grandes Jorasses ne peut être vu de là. Il est derrière et à gauche de deux pics visibles. La muraille des Grandes Jorasses est à plus de 8 kilomètres du Montanvert, et il faut s'en approcher pour l'apprécier. On peut dire la même chose de l'Aiguille du Géant qui, de près, est le plus impudent des sommets. **L'Aiguille des Charmoz**, 3.442 mètres, est le point culminant principal de la rive gauche de la Mer de Glace.

Le sentier allant à la **traversée** du glacier, part derrière l'hôtel ; et, à quelques mètres du côté de la terre, avant d'arriver à la glace, se trouve un énorme bloc de rocher appelé « **The Englishmen's Stone, La Pierre des Anglais**, elle porte une inscription « Pocock et Windham, 1741. » Voyez page 1.

Les traces sur la glace suffisent à guider de l'autre côté. La traversée peut être effectuée en 10 minutes et même moins. Il y a une buvette sur la rive droite. En revenant à Chamonix, on peut aller *via* **le Chapeau**, 1.548 mètres et à l'extrémité du glacier des Bois pour voir la source de l'Arveyron, au lieu de revenir par la route du Montanvert [1]. Tout d'abord le chemin suit la moraine de la rive droite, ensuite il traverse au **Mauvais Pas**, une paroi très raide. Des cables sont scellés aux endroits où l'on pourrait glisser. Il y a au Chapeau une cabane de rafraîchissements, qui est une annexe de l'hôtel du Montanvert. Il faut à peu près, 1 h. 20 pour aller d'un endroit à l'autre. Le lieu est nommé d'après un rocher appelé « Le Chapeau ». On prétend que des chasseurs s'en sont servis autrefois pour bivouaquer. Tyndall s'exprime ainsi à propos de la vue :

« La scène, à ma droite, était une des plus merveilleuses que j'aie jamais regardées. Sur toute la pente du glacier des Bois, la glace était fendue et coupée dans les formes les plus fantastiques. Elle n'avait pas beaucoup souffert de l'influence néfaste de l'été, mais ses tours et ses minarets jaillissaient de la masse générale, avec des lignes pures et ciselées. Quelques séracs se dressaient, d'autres se penchaient, pendant que leurs blancs débris, parsemés çà et là sur le glacier, désignaient la place où les édifices construits par l'hiver s'étaient écroulés, se brisant en pièces, et broyant les masses sur lesquelles ils tombaient en poudre. » *Glaciers of the Alpes*, pp. 39-40.

Du Chapeau, un sentier muletier conduit à travers une superbe forêt vers la moraine terminale du glacier des Bois. Pour visiter les sources de l'Arveyron, tournez à gauche en arrivant de la moraine. Le retour à Chamonix peut être effectué de cet endroit, soit en passant par le hameau des Praz et ensuite par la grande route, soit plus directement par un chemin traversant la forêt de Bouchet et la rive gauche de l'Arveyron etde l'Arve, dont j'ai parlé à la page 104. Du Chapeau à Chamonix, on met à peu près 1 h. 30 [2].

[1] On peut encore revenir pendant longtemps par la source de Caillet et alors prendre un chemin à droite, menant au pied du Glacier des Bois.

[2] On peut aussi revenir du Chapeau à Chamonix par un sentier passant par le hameau Lavacher, hôtel-pension Beau-Séjour, et allant aux Tines par la grande route de Lavacher aux Tines. Quinze minutes.



LE MONT-BLANC, VU DU BREVENT

D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE D'EDWARD WHYMPER

L'Ascension du Brévent, 2525 mètres. (*Cx. T.* 8, 9, 10, 11) ne doit pas être négligée par un visiteur de Chamonix. Il y a deux routes, une *via* **Planpraz** et l'autre par **Bel-Achat**. La première part contre l'église et monte pendant 609 mètres en pleine forêt. Le reste du trajet est privé d'ombrage. A **Planpraz**, 2064 mètres, il y a un Pavillon construit en 1896. On peut y trouver des rafraîchissements et des lits ; il est à 2 h. 20 à peu près de Chamonix. De cet endroit, on peut aller dans la vallée de la Dioza, mais il n'y a aucun avantage à le faire ; car on peut arriver plus facilement à la Dioza *via* Servoz.

A Planpraz, le chemin du Bréventto urne à gauche (à l'ouest), et passe derrière la montagne. Sur la dernière partie du trajet, on a placé des câbles pour aider les touristes. Le sommet du Brévent est large, et sur la cime se trouve un restaurant, ouvert en 1896 ; les prix y sont raisonnables. De Planpraz, on met environ 65 minutes, pour parvenir à ce restaurant.

Le Chemin via Bel-Achat commence à droite de l'Hôtel Beau-Site. Pendant les trois premiers quarts d'heure, le chemin monte doucement ; il passe par le hameau des Mossoux et par la forêt, puis il devient plus raide, mais continue sous une forêt épaisse. Bientôt après être sorti des arbres, on passe devant un chalet, **Plan-Achat**, (1574 mètres, Vallot), et de là, l'ascension de **Bel-Achat**, (2154 mètres, Vallot) HOTEL-RESTAURANT, est rapide et agrémentée de nombreux zigzags.

De Chamonix à Bel Achat, il y a environ 2 heures 40 de trajet facile.

Les mulets peuvent vous mener de Chamonix au sommet du Brévent par la route de Bel-Achat, en 3 h. 50 à peu près. Du sommet à Chamonix, *via* Planpraz, il y a environ 1 h. 40 de marche, et par Bel-Achat, 2 heures.

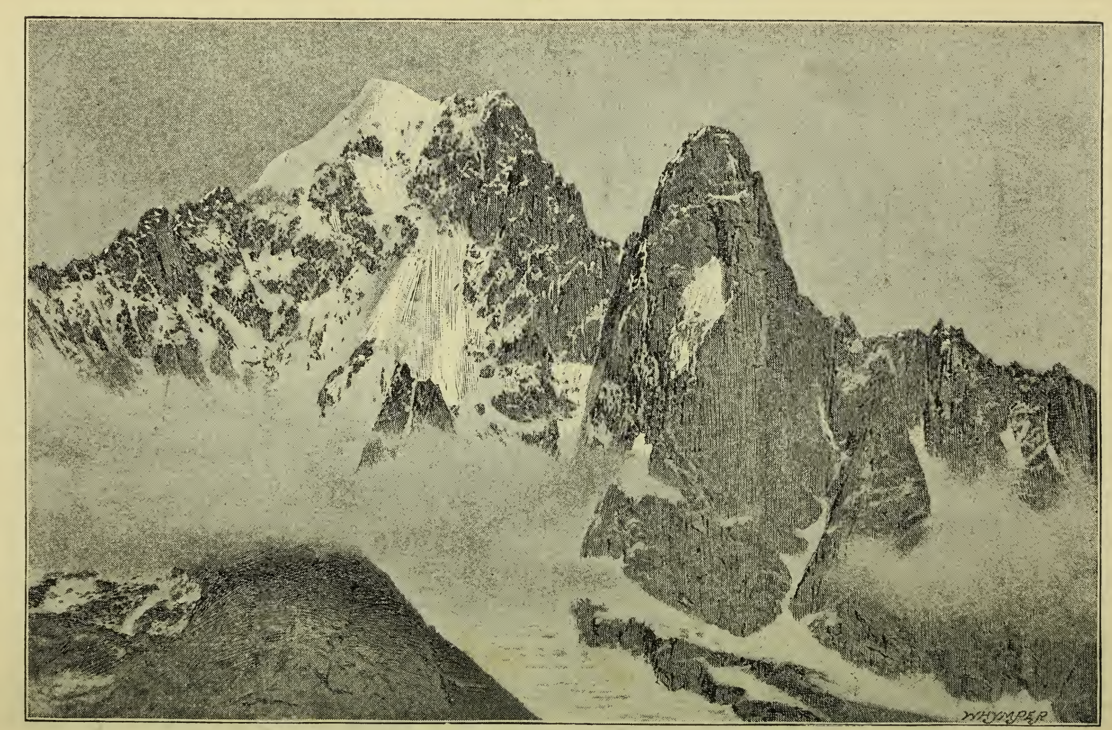
Le panorama du Mont Blanc, qu'offre le Brévent, est le plus beau que l'on puisse avoir de près et de ce côté. La meilleure situation pour voir les routes ordinaires et suivre les ascensions se trouve à peu près à moitié chemin entre Bel-Achat et le sommet.

La vue ci-jointe est prise de là.

Il est préférable de voir le Mont Blanc l'après-midi, après 3 h. 30. Le Brévent donne son nom à la chaîne entière entre la vallée de Chamonix et celle de la Dioza ; elle comprend plusieurs beaux points de vue que l'on visite souvent.

La Flégère, (1876 mètres, Vallot), (Cx. T. 7, 9, 11). Jusqu'en 1903, le chemin habituel de la Flégère passait sur la grand'route d'Argentière jusqu'au village des Praz. Le sentier muletier abandonnait la route sur la gauche, un peu après le village.

En 1903, un nouveau chemin, plus direct, fut fait de Chamonix à la Flégère ; il traverse la forêt et se trouve ombragé presque tout le temps. Il commence près de la façade nord de la Villa Vallot. L'hôtel construit à la **Croix de la Flégère** est appelé : L'HOTEL-PENSION DE LA FLÉGÈRE. Le panorama du Mont Blanc de cet endroit est intéressant, il montre à quelle grande distance de la



L'AIGUILLE VERTE ET L'AIGUILLE DU DRU VUES D'EN DESSUS DE LA FLÉGÈRE

vallée se trouve le sommet et les positions respectives, ainsi que l'importance des points divers de la montagne. La chose la plus remarquable dans ce point de vue, est l'Aiguille Verte et la Mer de Glace. On met à peu près 2 h. 25 pour aller de Chamonix à la Flégère, et 1 h. 15 pour faire le trajet inverse, en marchant vivement. Un mauvais chemin conduit de la Flégère à la Joux, sur la grande route d'Argentière.

On combine souvent l'ascension du Brévent et une visite à la Flégère (un sentier existe, reliant ces deux emplacements).

On peut aller doucement en 3 heures de la Flégère au sommet du Brévent; de la cime du Brévent à la Flégère, il y a environ 2 h. 40.

L'Aiguille de la Floriaz, ou Floria, 2888 mètres, (*Cx. T.* 14) est le point le plus haut du massif du Brévent ; elle se trouve au N. O. de la Flégère. Nous exceptons pourtant le Belvédère, une des Aiguilles Rouges, qui est encore plus élevé, (2966 mètres, Vallot). Le panorama vu de la Floriaz est supérieur à celui de la Flégère ; quoique moins beau que celui du Buet, il lui ressemble beaucoup. L'ascension de cette aiguille est un bon entraînement pour de plus grandes courses, elle devient de plus en plus fréquente. On la fait généralement de Chamonix, mais il vaut mieux partir de la Flégère. Un chemin derrière l'Hôtel mène au Chalet de Floriaz, (2772 mètres, Vallot) (rafraîchissements et lits) ; cet hôtel ne s'ouvre qu'au milieu de la saison. Le chemin se termine peu après avoir dépassé le chalet, et la route à suivre passe sur des débris et des nappes de neige; elle se dirige vers un col séparant l'Aiguille de la Floriaz et l'Aiguille de la Glière.

En laissant le col, tournez à droite sur une arête rocheuse, et suivez-la, ou bien prenez la neige du côté ouest, jusqu'au sommet qui est un cône de neige. Depuis la Flégère jusqu'au sommet, le temps nécessaire est d'environ 3 h. 50 ; pour le retour, il faut 1 h. 45 sans perte de temps.

Le Buet, 3109 mètres peut-être escaladé de plusieurs directions. La route la plus facile et la plus rapide de Chamonix, passe par Argentière, le Col des Montets, et la vallée de Bérard (*Cx. T.* 40). **La route d'Argentière** sort de Chamonix à l'extrémité septentrionale de ce bourg ; aux **Chables,** elle prend la rive gauche de l'Arve. Aux **Praz** (2 kilomètres) (Hôtel Splendide, Hôtel National Pension, Hôtel du Chalet des Praz) elle se divise. Prenez le chemin de gauche. Aux **Tines** (4 kilomètres), (Restaurant-Pension de la Mer de Glace, Hôtel de la Forêt), le chemin commence à monter et 2 kilomètres plus loin traverse **les Iles** et **Grassonet.** (Hôtel du Grassonet). A 7 kilomètres, on rencontre **Chauzalet** (Chosalets) et on revient sur la rive droite ; à 8 kilomètres de Chamonix, on arrive à **Argentière** 1255 mètres, Vallot, (Hôtel de la Couronne, Hôtel-Pension Bellevue, Hôtel-Pension du Glacier et Terminus, Hôtel du Globe et de la Gare, Hôtel du Planet). Ce dernier, à 20 minutes du village, jouit d'un beau soleil et devient un séjour d'hiver, son propriétaire parle

l'anglais. De Chamonix à Argentière, on met à peu près 30 minutes en chemin de fer, 65 minutes en voiture et 80 minutes à pied. A 1 kilomètre au-delà d'Argentière, la route du Tour et du Col de Balme prend la droite ; la notre incline à gauche et monte en lacets, qu'un piéton devra couper par des raccourcis. Elle passe par le village de Trélechamp et va au **Col des Montets**, 1445 mètres. L'ascension de l'Aiguillette peut se faire de Trélechamp ; il y a un sentier la majeure partie du temps. A peu près à 2 kilomètres 500 d'Argentière se trouve l'Hôtel des Montets, ensuite il n'y a plus d'autres hôtels jusqu'à l'Hôtel Pension du Buet et le Chalet Pension Bellevue, à l'entrée du Val Bérard. Le groupe de chalets à l'entrée du Val Bérard, s'appelle **la Poya**, 1316 mètres. La course à pied d'Argentière à la Poya prend un peu moins d'une heure.

Le chemin du **Val Bérard** va d'abord un peu au sud-ouest et suit la rive droite de la vallée. Au bout de 40 minutes, il travere est prend la rive gauche, il reste de ce côté jusqu'à la **Pierre à Bérard,** 1930 mètres. Là se trouve une construction que l'on peut baptiser du nom d'hôtel, de restaurant ou de refuge. Il contient des lits et a la réputation d'être cher. Cet endroit est le sommet de la vallée qui s'ouvre dans un cirque. Les mulets peuvent venir jusque-là. Le ruisseau s'appelle **Eau de Bérard,** il est très clair et forme des mares suffisamment grandes pour servir de baignoires. Après avoir dépassé Pierre à Bérard, le sentier monte rapidement vers l'ouest pendant 300 mètres environ, il tourne alors au nord et suit le côté oriental de l'Aiguille de Salenton. On aperçoit le Buet, mais le trajet direct n'est pas encore indiqué. La route habituelle se porte vers le nord-ouest et monte quelquefois sur des rochers solides ou des gazons ; généralement elle traverse des débris et de temps à autre des couches neigeuses (commencement de glacier) jusqu'à un point qui domine la vallée de la Dioza, ensuite elle tourne au nord-est sur un terrain rocheux, où le sentier est très marqué, jusqu'au point occidental le plus bas de l'arête faîtière. La neige et le glacier du Buet ont diminué depuis quelque temps ; mais il est préférable d'employer la corde. L'ascension du Buet est une promenade du commencement à la fin. Il n'y a plus d'escalade. Cela prend à peu près 3 h. 30 pour aller de la Pierre à Bérard au sommet. Le panorama du massif du Mont Blanc, vu du Buet, est une des plus beaux que l'on puisse trouver. On comprend mieux les accidents de la chaîne, de là, que du Brévent, et la perspective est beaucoup plus pittoresque que celle de l'Aiguille de la Floriaz.

La chaîne du Brévent est à moitié chemin et contraste violemment avec les champs de neige et les glaciers du Mont-blanc. Le regard s'étend dans les autres directions, il rencontre plusieurs pics des Alpes Pennines. Genève peut être aperçue ainsi que le Jura.

Le Buet fut ascensionné pour la première fois par le Val Bérard, par Bourrit, et il parle de cette excursion dans sa *Nouvelle Description*, chapitre XVI. La montagne avait précédemment été faite

par M. de Luc, en partant de Sixt. Voyez l'ouvrage de Dent, « Above the Snow Line », chap. VIII, pour le coucher du soleil, contemplé du Buet.

La descente jusqu'à l'Hôtel du Buet peut être accomplie en 2 h. 40 et même moins. De là à Chamonix, on mettra, à pied, environ 2 h. 15. Quoique l'ascension du Buet soit indiquée sur le tarif des courses de Chamonix comme ne nécessitant qu'un jour, peu de personnes la font à pied, en un laps de temps si court, car, avec des haltes modérées, elle occupe de 15 à 16 heures. En partant



HOTEL SUISSE DU COL DE BALME

à 2 h. du matin, on sera de retour à Chamonix à 6 h. du soir. La table suivante indique l'horaire :

Chamonix à Argentière	1 h. 20
Argentière à l'hôtel du Buet	0 h. 55
Hôtel du Buet à la Pierre à Bérard	1 h. 50
Pierre à Bérard au sommet	3 h. 30
Du sommet à l'hôtel du Buet	2 h. 40
Hôtel du Buet à Argentière	1 h. 00
Argentière à Chamonix	1 h. 15

Au Col de Balme, retour par la Tête Noire (Cx. T. 35-89). — Bonne course pour piétons ; il est préférable d'aller par la Tête Noire et de revenir par le Col de Balme. Pour la route d'Argentière, voyez p. 113. Cinq ou six minutes après avoir traversé ce village, la route passe sur un pont de bois et prend la rive gauche de l'Arve ; au bout d'une forte demi-heure, elle arrive au **Tour**, 1431 mètres. La route carrossable s'arrête là. Le reste du chemin, passant par le col de Balme et aboutissant à Trient est un sentier muletier. L'auberge du col de Balme peut être vue du Tour. En cas de mauvais temps, les poteaux télégraphiques donnent la bonne direction pendant la plus grande partie du trajet. Il faut à peu près 1 h. 40 pour aller du Tour au Col. Quand on a fait un peu plus de la moitié du trajet, on rencontre sept abris pour les vaches, appelés **Balme** ; ils semblent avoir donné leur nom au col. Les sources de l'Arve sont là. Au sommet du Col se trouve l'Hôtel Suisse du Col de Balme,

2204 mètres. Les proportions du Mont Blanc et l'importance des aiguilles sont mieux reconnues du col de Balme que du Brévent ou de la Flégère. Le panorama, sur le versant français, est très beau. En commençant par la droite, il y a d'abord le Buet, ensuite les Aiguilles Rouges, très escarpées, les pentes du Brévent et l'enfilade de la vallée de Chamonix, à partir du village de Frasserans jusqu'au Col de Voza. L'Aiguille et le Dôme du Goûter, le Mont Blanc lui-même, l'Aiguille Verte, avec ses contreforts, les Droites, l'Aiguille du Dru et à gauche l'Aiguille du Tour forment un paysage admirable.

« Je restai, dit Alexandre Dumas, une heure anéanti dans la contemplation de ce tableau, sans m'apercevoir qu'il faisait quatre degrés de froid ».

La vue au nord est moins intéressante. Le sentier aperçu à droite mène au glacier de Trient, le pâté de montagnes au-delà de ce glacier s'appelle Pointe Ronde. Tout près, à gauche, les pentes herbeuses s'élèvent jusqu'au point nommé la Croix de Fer, 2279 m. Cette croix, située à quelques cents mètres au-dessus du Col, peut être atteinte par n'importe qui.

Dans la première partie de la *descente*, du côté nord, le chemin se dirige d'abord vers le nord-est. Bientôt il entre sous la forêt et tourne au septentrion. En moins d'une heure, on peut aller du Col au bas de la vallée de Trient. Ne traversez pas le torrent au Pont de Peuti, restez sur la rive gauche et prenez le pont du Planet, à un kilomètre plus loin. Au bout de cinq minutes, on trouve la route carrossable, allant de la Forclaz à Gillot et bientôt on parvient à **Trient**, 1295 mètres. GRAND HÔTEL TRIENT, HÔTEL PENSION DES ALPES, HÔTEL-PENSION DU GLACIER, HÔTEL-PENSION DU MIDI. Deux kilomètres et demi après, on arrive à l'HÔTEL DE LA TÊTE NOIRE, 1194 mètres ; cet établissement est à moins d'une heure de distance du Peuti. Voyez chap. XIV.

Je recommande l'achat dans ce dernier hôtel, d'une brochure anglaise intitulée *The Mysterious Bridge on the abyss to be seen from the Tête Noire* ; elle a été publiée à Martigny-Bourg, par Bioley. L'auteur partit de Martigny par une chaude journée d'août pour aller de la Forclaz à la Tête Noire. « La route dit-il, qui serpente dans la forêt (à la Forclaz) est parfaitement bien entretenue et assez large pour permettre aux voitures à deux chevaux de circuler ». C'est ainsi qu'elle lui apparut après qu'il eût bu (de son propre aveu) au moins trois fois en deux heures. Au sommet de la Forclaz, « ce qui me fit le plus plaisir, prétend-il, c'est la réception franche et chaleureuse que j'y trouvai. Je pris un siège à table et dînai avec le meilleur appétit possible ».

L'effet du dîner se fit bientôt sentir. Il trouve que « la route passe devant... une scierie en pleine activité et dirigée avec succès. A présent, on peut voir à cet endroit des centaines de poteaux télégraphiques, préparés d'après un nouveau système mis en mouvement simplement par l'eau ». En arrivant à l'Hôtel de la Tête Noire, il vit le patron, « dont la cordialité est bien connue... — Je vous conduirai », dit-il, « au pont mystérieux sur l'Abîme

de la Tête Noire, *mais avant d'y aller, il serait prudent que vous entriez vous rafraîchir.* J'acceptai son invitation avec reconnaissance et nous retournâmes à l'hôtel. Après le lunch, ou ce qui dans ce pays, est appelé un dîner, il m'apporta un solide bâton de montagne, m'invita à le suivre et à ne pas avoir peur. Je l'assurai que je n'étais pas pusillanime ». Ceci eut lieu après que l'auteur eût bu trois fois et absorbé deux dîners. Pour le reste de la description, j'en réfère à la brochure. Elle égayera le retour à Chamonix.

Ayant dépassé l'hôtel de la Tête Noire, la route se dirige vers le sud-sud-ouest, et pendant un peu plus de deux kilomètres, passe soit à travers la forêt, soit dans une tranchée coupée, dans la paroi, surplombant l'Eau Noire. Ensuite elle traverse et prend le côté gauche du torrent et, rejoignant bientôt la route de Salvan, dépasse le RESTAURANT DU FORT DE LA MADELEINE. Un kilomètre après le pont, la douane suisse se trouve à droite, ensuite il y a une gendarmerie, et, quelques mètres plus loin, se dresse le grand HÔTEL SUISSE DU CHATELARD [1].

Cent mètres après, la route retourne sur la rive droite. Au pont, se trouve *une pierre marquant la frontière Franco-Suisse.* A 500 mètres environ du côté français, il y a un poste de gendarmerie, à droite et sur le versant opposé de la vallée, le village, 1151 mètres, et la **Cascade de Barberine.** Le village de **Vallorcine**, (café-restaurant) est à 2 kilomètres du Châtelard, et l'HÔTEL DU BUET s'élève à 2 kilomètres plus loin. De là à Chamonix, voyez page 114. La vue splendide de l'Aiguille Verte est la plus belle chose visible sur la route, entre l'Hôtel du Buet et le Col des Montets.

De nulle autre part, on ne peut mieux saisir la parenté existant entre l'Aiguille du Dru et l'Aiguille Verte. La course entière du Col de Balme, retour par la Tête Noire, prend environ 9 heures.

Chamonix à Argentière	1 h. 20
Argentière au col de Balme	2 h. 15
Col de Balme à l'hôtel de la Tête Noire. . . .	1 h. 40
Tête Noire à Argentière	2 h. 35
Argentière à Chamonix	1 h. 15

Servoz ; Pêche aux Ecrevisses. La Gorge de la Dioza (Diosa, Diosaz). — Quand le temps ne permet pas l'accès des hautes régions, allez pêcher aux écrevisses à Servoz, et visitez les gorges de la Dioza.

Servoz (816 mètres, 519 habitants), HÔTEL DES CASCADES, HÔTEL D'EUROPE, HÔTEL DE LA DIOSAZ. Ce village se trouve sur la vieille route de Sallanches à Chamonix, qui suit naturellement le terrain le plus facile et le plus plat, quoique cela lui fasse faire de nombreux circuits. Le village est agréablement situé à environ 1700 mètres au nord de la nouvelle route (la route entre le Châtelard et les Montées), près de l'entrée de la vallée de la Dioza, qui court derrière le massif du Brévent.

[1] On doit noter que quoique ces divers endroits soient appelés le Châtelard, le village de ce nom est à plus d'un kilomètre de là, sur la route de Salvan.

Prenez un train partant de bonne heure pour les Houches, de là, dirigez-vous à pied vers le Châtelard, et allez n'importe où sur la gauche du ruisseau que vous verrez au pied de la pente en dessous de la route ; il est rempli d'écrevisses.

Voici une façon de les pêcher :

Avant de partir, demandez quelques lambeaux de viande crue, n'importe quelle horreur fera l'affaire, et prenez-les avec vous dans un panier. Coupez des gaules d'environ deux ou trois pieds, fendez-les à la pointe, et insérez-y des morceaux de viande. Vous plantez ces bois avec les bribes de viande que vous y avez fixées, dans les endroits vaseux, ou sous des pierres ; laissez-les là un moment. Examinez vos bâtons de temps en temps pour voir si des écrevisses pendent à la viande. S'il y en a, amenez-les doucement, très doucement à terre et recommencez.

En rentrant à Chamonix, donnez les écrevisses au chef de l'hôtel, il saura comment s'en servir.

Votre pêche terminée, passez le pont de Châtelard à Servoz ; il n'est qu'à quelques mètres de la Gorge. Entrée 1 fr. De magnifiques hêtres et un abondant feuillage ornent l'entrée. Une passerelle en planches, supportée en partie par des traverses, surplombe le défilé, qui offre une série de délicieux aspects, avec ses courbes nombreuses, ses multiples recoins frais et ombrés, où l'on peut se reposer ou dormir, bercé par le chant des oiseaux et le murmure du ruisseau.

Remarquez les inscriptions sur les murs. A peu près à 1600 m. au nord de Servoz, une sorte de petit étang marécageux existe sur les pentes dominant le village, on l'appelle le lac de la Côte et le sommet du Mont Blanc se mire dans ses eaux calmes ; c'est un paysage merveilleux pour un artiste. Revenez à Servoz par la vieille route et prenez le Pont Pélissier. A quelques minutes du pont, ce chemin rejoint la grande route devant l'Hôtel des Montées. Cette route de parc, allant de Servoz au Pont Pélissier, est bien entretenue et conduit à travers des bois ombreux, commodes pour ceux qui aiment lire.

Chamonix à l'extrémité la plus proche des Houches	1 h. 00
Les Houches aux Montées	0 h. 45
Pont du Châtelard à Servoz.	0 h 30
Servoz aux Montées	0 h. 35
Les Montées à Chamonix	1 h. 50

Une autre course pour les jours non propices aux grandes ascensions, est celle de l'Hôtel-Pension Bellevue ou Col de Voza **(Cx. T. 70. 71. 72.)** en traversant sur l'autre versant ; descente *via* Bionnassay à Bionnay et retour par St-Gervais et le Fayet [1]. Marchez jusqu'aux Houches (bonne bière dans une petite auberge), engagez-vous dans le « Chemin direct » conduisant dans les champs et des prairies, et en partie dans la forêt. De nombreuses

[1] Au lieu de descendre à Bionnay du Pavillon Bellevue ou du Col de Voza, on peut tourner à gauche vers l'auberge (lits et bonne nourriture), au bord du pâturage connu sous le nom de Prarion. De là, un sentier muletier vous conduira à Saint-Gervais en une heure et demie environ.

fleurs ouvrent ici leurs petites corolles étoilées. L'**Hôtel-Pension Bellevue,** 1812 mètres, est tenu par Frédéric et Alphonse Payot, guides de Chamonix.

La vue s'étend sur toute la vallée de Chamonix et se trouve également belle dans la direction opposée. Un chemin relie l'Hôtel-Pension Bellevue avec l'Aiguille du Goûter ; un autre, tracé en 1904, conduit de l'hôtel à l'extrémité du glacier de Bionnassay. En descendant vers l'ouest, par un sentier très raide, tombant dans la vallée de **Bionnassay,** on arrive bientôt au village de ce nom, et on rejoint le chemin venant du col de Volza, 1675 mètres. A un peu plus de 2 kilomètres à l'est-sud-est, se trouve le petit glacier des Têtes Rousses, d'où partit le flot d'eau qui détruisit les bains de St-Gervais en 1892 (voyez chap. XIV). Quelques traces de cette grande catastrophe sont encore visibles dans la vallée de Bionnassay, en dessous du village de **Bionnay,** (973 mètres, point d'auberge). On remarquera que la route du Val Montjoie est coupée par un tas de sable et de rochers de 6 mètres de haut. Ceux-ci furent apportés par le torrent et déposés là en quelques minutes.

Après avoir traversé le hameau des Praz et juste avant d'entrer dans le village, il y a, à gauche, une route descendant sur le **Pont du Diable,** d'où l'on peut avoir une belle vue sur la partie supérieure de la **Gorge de Crépin,** Remontez la route jusqu'à **St-Gervais.** (Grand Hôtel, Splendide Hôtel et des Etrangers, Hôtel du Mont Blanc, Hôtel du Mont Joli, Hôtel de Geneve, Hôtel-Restaurant du Commerce, Regina Hôtel, Hôtel Moderne.) Cafés et boutiques, Postes et Télégraphe. Le village de St-Gervais occupe une position agréable sur les pentes de l'extrémité occidentale du massif du Mont Blanc, et domine la plaine de Sallanches.

Les Bains de St-Gervais, à deux ou trois cents mètres au dessous, sont invisibles. Demandez-en le chemin quand vous serez au village. Un peu plus bas, un autre chemin mène à gauche vers un endroit, d'où l'on aperçoit le milieu de la gorge de Crépin (Torrent du Bon Nant). 0 fr. 50 d'entrée.

Revenant au premier chemin, vous continuez à descendre à travers des bois pittoresques, et en 10 ou 12 minutes, vous êtes au bas de la gorge. Tournez à gauche, passez entre les bâtiments de l'hôtel et traversez un petit pont sur le torrent, pour voir l'extrémité inférieure de la Gorge ; ensuite retournez sur la route en suivant le torrent. A 1 kilomètre environ sous l'Hôtel des Bains, il y a un nouvel **Etablissement de Bains,** voyez chapitre XIV, bains sulfureux 2 fr. Bains de vapeur, 6 fr. Quelques cents mètres plus loin, le chemin retrouve la grande route au Fayet.

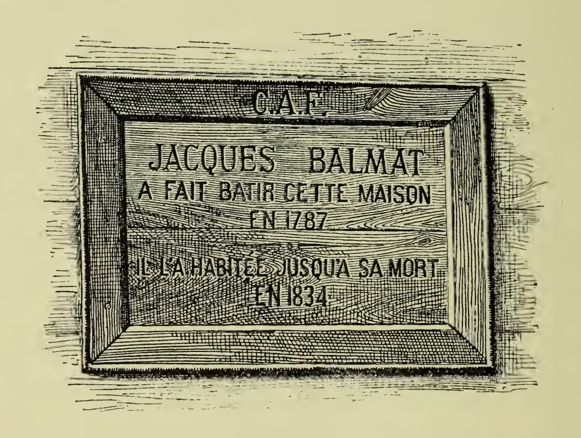
Revenez à Chamonix à pied ou par le train. .

Chamonix à l'extrémité la plus proche des Houches	1 h. 00
Les Houches au Pavillon Bellevue	2 h. 00
Pavillon Bellevue à Bionnay	1 h. 05
Bionnay au village de St Gervais.	0 h. 40
Village de St-Gervais au Fayet, via les Bains .	0 h. 35

La cascade du Dard, le glacier des Bossons, la Grotte et la maison

de Jacques Balmat (Cx. T. I. 2.). — Cette course peut se faire dans l'après-midi. Prenez la route de Pierre Pointue (p. 103), passez par les hameaux des Praz Conduit, des Barats et les Tsours (Tissours), qui sont tout près les uns des autres, et entrez ensuite dans la forêt. En 35 minutes, vous atteindrez l'Hôtel de la Cascade du Dard, une très humble bâtisse, près de la chute d'eau. Bientôt après avoir dépassé l'hôtel, le chemin se divise en deux. la branche de gauche va à Pierre Pointue, l'autre au glacier des Bossons. Traversez la glace plate et allez sur la rive gauche visiter **la Grotte**, une galerie creusée dans le flanc du glacier, à l'intention des touristes. On paye pour entrer. De la grotte, descendez par le sentier, sur la rive gauche du glacier, qui, à cet endroit, se découpe en fantastiques séracs. Traversez le ruisseau jaillissant du glacier et dirigez-vous sur les Pélerins.

La **Maison de Jacques Balmat**, un chalet ordinaire avec un hangar, était presque la plus haute habitation du village, et restait isolée loin des autres maisons. Le Club alpin français y mit l'inscription suivante :



L'habitation subit des réparations en 1904, elles ont complètement transformé son apparence, et la plaquette n'est pas en place.

Pour revenir, vous pouvez aller à travers champs par les Favrants, les Barats et le Praz Conduit, cela vous demandera à peu près 25 minutes, ou bien vous traverserez le pont de Perralotaz et vous prendrez la grande route. Ce dernier chemin a environ 1 kilomètre de plus que celui passant par les champs et le **Village des Bossons**. qui commence au Pont de Perrolataz. Les ateliers de construction de **MM. Simond frères, les fabricants de piolets,** se trouvent aux Bossons, ils ont aussi une boutique à Chamonix, qui est la meilleure maison vendant des piolets à des prix modérés.

Pierre Pointue, retour par le Plan des Aiguilles. (Cx. T. 20, 22, 28). — Il faut 2 heures pour monter à Pierre Pointue et 1 heure pour en redescendre, on devra marcher très vite pour employer moins de temps. Le chemin conduisant à Pierre Pointue fait partie de la route habituelle du Mont Blanc. (Voyez pp. 103, 120). Après avoir passé l'Hôtel de la Cascade du Dard, on ne trouvera plus de rafraîchissements, sauf au **Châlet de la Para**, 1604 mètres.



LES GRANDS MULETS, EN 1895

les prix sont honnêtes, et il est situé exactement à moitié chemin. Le sentier quitte la forêt, peu de temps après, et n'a plus aucun ombrage. Prenez des parasols. Le **Pavilion de Pierre Pointue**, 2049 mètres, est une pauvre construction louée en général par le locataire des Grands Mulets. Les prix sont élevés. Le Brévent est presqu'en face, et le chemin *via* Bel-Achat est très visible. La vue embrasse aussi la vallée de Chamonix et une portion considérable de la partie tumultueuse du glacier des Bossons. En abandonnant le Pavillon, tournez à l'Est et passez contre les bases des Aiguilles du Midi, du Plan, et de Blaitière, par l'endroit nommé le **Plan des Aiguilles**. On peut faire tout le tour en descendant sur le Montanvert ou revenir à Chamonix par différents sentiers. Les guides sont inutiles, par le beau temps le sentier s'aperçoit facilement. Il vaut mieux partir de bonne heure pour

cette excursion. De Pierre-Pointue au **Pavillon du Plan de l'Aiguille,** il y a environ une heure. L'édifice en bois, nommé primitivement le Pavillon, fût remplacé en 1897 par un bâtiment plus vaste. On l'atteindra plus directement de Chamonix, par un sentier terminé en 1896. Le chemin de Pierre Pointue est suivi jusqu'aux Tissours, et, trois minutes après être entré dans la forêt, le nouveau sentier tourne à gauche. Une pancarte est placée là, elle porte ces mots : « Chemin direct du Plan de l'Aiguille », tout près de cet endroit se trouve un chalet où l'on peut boire.

Il faut environ 2 h. 20 pour monter et 75 minutes pour descendre.

Pierre Pointue, Pierre à l'Echelle et les Grands Mulets (Cx. T. 21, 108, et 2. « Courses extraord ».). Cette course fait partie de la route prise pour l'ascension du Mont Blanc, elle peut être jointe à la dernière, dont nous venons de parler, mais elle suffit déjà à remplir une journée. Il n'est pas trop tôt de partir à 4 h. du matin. Le temps nécessaire pour aller de Chamonix aux Grands Mulets est d'environ 5 h. 15 à 5 h. 30. Il faut 3 h. 15 pour la descente. Si l'on veut mettre moins, il faudra se presser. Pour le chemin de Pierre Pointue, voyez p. 121. Le sentier muletier s'arrête à cet endroit, mais de là à ce qui est appelé la **Pierre à l'Echelle,** il y a un passage qu'un « boy » anglais devrait pouvoir faire tout seul. Plus loin, il fera bien d'être accompagné. Le chemin de Pierre Pointue à Pierre à l'Echelle approche graduellement de la rive droite du Glacier des Bossons, et finalement arrive au bord de la glace. Ordinairement on ne voit plus beaucoup d'échelles dans ces parages. Ce nom vient pourtant de l'habitude prise jadis ; afin d'imiter de Saussure (voyez p. 42, 43) on portait alors des échelles pour traverser les crevasses. L'échelle ou les échelles étaient laissées ici. De là, les rochers appelés les Grands Mulets se voient très bien et par une belle journée, quiconque sera habitué à marcher dans le glacier, trouvera sa route ; mais, avec le mauvais temps, ce trajet, quoique n'ayant guère plus de deux kilomètres, est pénible, même pour les plus expérimentés ; en certaines occasions, il a été impossible pour l'élite des guides chamoniards. (Voyez p. 59). Pendant la première moitié du trajet, il n'y a pas d'autres difficultés que celles consistant à marcher sur la glace crevassée, mais, à la « Jonction » — le point où le Glacier de Tacconaz et celui des Bossons se réunissent, — la glace est très disloquée. (Voyez l'illustration de la page 46). A certains moments, l'usage du piolet est nécessaire et à d'autres quelques chose de plus encore !! La course de Chamonix aux Grands Mulets ne doit pas être entreprise sans guide, sauf par les personnes accoutumées à marcher sur les glaciers par n'importe quel temps.

Après avoir passé la Jonction, la suite redevient plus facile, mais il est rarement possible d'aller directement aux Grands Mulets. On est ramené à droite vers le nord-ouest, et ensuite on doit revenir sur ses pas.

Les Grands Mulets, (3050 mètres) furent découverts par les premiers explorateurs de la montagne comme lieu de repos pour

l'ascension du Mont Blanc. Cet îlot de rochers est sans doute une aiguille de l'arête, qui, plus bas, prend le nom de Montagne de la Côte. Il occupe une position dominante, et les points de vue qu'il offre par dessus la vallée de Chamonix, sur l'Aiguille du Midi et de l'autre côté sur l'Aiguille du Goûter, au-delà du Glacier de Taconnaz, sont très beaux. On se souviendra toujours d'un coucher de soleil vu des Grands Mulets. La construction, située à cet endroit, et appelée le Pavillon appartient, comme celle de Pierre Pointue, à la commune de Chamonix, et les deux bâtiments sont généralement loués ensemble pour un bail de plusieurs années. Il y a des lits aux Grands Mulets, et on peut y trouver à manger. « La commune se réserve le droit de fixer le prix du logement », l'hôtelier n'a aucune voix au chapitre. Les tarifs suivants sont établis par la commune.

Logement d'un voyageur aux Grands Mulets, service et bougie compris pour une nuit	8.00
Un déjeuner d'un voyageur, café, thé ou chocolat, complet, beurre et miel	3.00
Un déjeuner de voyageur à la fourchette	4.00
Dîner sans vin	6.00
Chaque repas de guide, vin compris	2.50
Provisions pour l'ascension au Mont Blanc et autres sommités, menu habituel par tête, guide compris . .	4.00
Les mets ou provisions faisant l'objet du présent tableau seront de bonne qualité et d'un volume raisonnable autant qu'il sera possible de le faire à cette altitude.	

Le bâtiment représenté par la gravure de la page 121 fut remplacé en 1897 par un autre, situé plus haut sur les rochers.

Chamonix à Pierre Pointue	2 h.
Pierre Pointue à Pierre à l'Echelle	0 h. 50
Pierre à l'Echelle aux Grands Mulets	2 h. 25
Grands Mulets à Pierre à l'Echelle	1 h. 35
Pierre à l'Echelle à Pierre Pointue	0 h. 25
Pierre Pointue à Chamonix	1 h.

Ascension de la Montagne de la Côte (Cx. T. 101), retour par le Glacier des Bossons. — Cette course peut être combinée avec la précédente, mais elle ajoutera plusieurs heures au trajet. C'est *via* la Montagne de la Côte que l'on fit les premiers essais pour parvenir au Mont Blanc, et c'est ce chemin que Balmat prit pour sa première ascension et de Saussure après lui. Il faut environ 5 heures pour aller de Chamonix au sommet, et 3 heures et demie à 4 h. pour revenir par la Jonction, Pierre à l'Echelle et Pierre Pointue.

Prenez la grande route jusqu'au village des Bossons et suivez ensuite le chemin conduisant au Glacier des Bossons. Ce chemin bifurque bientôt, prenez le sentier de droite qui mène dans la vallée du Glacier de Taconnaz, et remontez la vieille moraine sur la rive droite. Quand la moraine se termine, le chemin s'élève d'abord sur les pentes de la rive droite, (côté est de la Montagne de la Côte), après cela, il s'approche de l'arête ; de là, on peut voir

Chamonix. Le sentier est vieux, il disparaît de temps en temps ; dans d'autres endroits, il est bon. Il est probable que de Saussure s'en servit.

Au sommet de cette montagne, se dresse un caïrn, et, sur le rocher, sur lequel il fut érigé, on voit encore les restes d'une cabane régulièrement bâtie, mais sans toit. Environ 60 mètres plus bas, se trouvent quelques grandes roches paraissant provenir des Rochers Rouges ; une d'elles mesure 10 mètres de hauteur sur 9 m. et 14 m. de large. Du sommet, on voit les Grands Mulets et la route du Mont Blanc jusqu'au bord du Grand Plateau. On y a aussi un aspect superbe de l'Aiguille du Midi et du Dôme du Goûter et la vue de la vallée de Chamonix y est aussi belle sinon plus que des Grands Mulets. Voyez à la page 69 la mort de M. Cauro sur la Montagne de la Côte.

Parmi les petites courses non encore citées, il faut nommer celle de la **Cascade de Blaitière.** On peut voir les chutes de Chamonix et il suffit d'une heure pour y parvenir. Tout près d'une des principales se trouve le **Restaurant Cascade de Blaitière,** où l'on se rafraîchira.



LE COL DE TALÈFRE

CHAPITRE XI

COURSES A FAIRE DU MONTANVERT

AU JARDIN — VERS COURMAYEUR PAR LE COL DU GÉANT — LES SERACS DU GLACIER DU GÉANT. — L'ASCENSION DE L'AIGUILLE VERTE — L'AIGUILLE DU DRU — LE GRAND ET LE PETIT DRU — LE PIC SANS NOM. — L'AIGUILLE DU MOINE — LES DROITES — LES COURTES — L'AIGUILLE ET LE COL DE TRIOLET — LE COL DE TALÈFRE — L'AIGUILLE DE TALÈFRE — LE COL DE PIERRE JOSEPH — LE COL DE LESCHAUX — LE COL DES HIRONDELLES — LE COL DES GRANDES JORASSES — LE MONT MALLET — LE PIC DU TACUL — L'AIGUILLE DU GÉANT — L'AIGUILLE DU MIDI — L'AIGUILLE DU PLAN — L'AIGUILLE DE BLAITIÈRE — LES AIGUILLES DES CHARMOZ — L'AIGUILLE DU GRÉPON — LE PETIT CHARMOZ — L'AIGUILLE ET LE COL DES GRANDS MONTETS.

L'Hôtel du Montanvert est quelquefois bondé pendant la saison, et les touristes ne sont pas certains de trouver des places, mais avant de quitter Chamonix, ils peuvent facilement s'informer du nombre des chambres libres, grâce aux communications télégraphiques. Les courses, ayant le Montanvert comme point de départ, comprennent toutes celles dont le but est la Mer de Glace ou ses tributaires les Glaciers de Talèfre, du Géant ou de Leschaux. Ces bassins s'étendant sur près d'un tiers de la chaîne totale du Mont Blanc, les ascensions faisables du Montanvert, sont nombreuses. Il y en a de faciles aussi bien que de difficiles. En parlant des principales, je n'entrerai pas dans les détails des plus difficiles, j'invite les personnes qui désirent de plus amples renseignements à se procurer le *Guide de la Chaîne du Mont-Blanc, à l'usage des ascensionnistes*, par Louis Kurz, Neuchâtel 1892. On trouvera cet

ouvrage à la librairie A. Jullien, 32. Bourg-de-Four, Genève, et dans d'autres librairies.

L'excursion la plus connue du Montanvert, est celle du **Jardin (Cx. T. 23 24).** C'est un îlot de rochers au milieu du Glacier de Talèfre. L'extrémité supérieure est à 2998 mètres au dessus du niveau de la mer. Il a 213 mètres de long. Il était déjà baptisé avant de Saussure ; ce savant, parlant du trajet à faire à partir du Montanvert, prétend que la route est assez facile au début, quoiqu'elle se trouve élevée au dessus du glacier, mais au bout d'un quart de lieue, elle se perd sur une pente raide.

Les deux premières fois que j'ai passé là, on ne pouvoit placer son pied que sur quelques inégalités ou dans quelques petites cavités du roc ; et si l'on avoit glissé, on seroit tombé dans le glacier qui est au-dessous à une assez grande profondeur. Mais, en 1778, dès mon arrivée à Chamouni, j'y envoyai deux hommes, qui, pendant notre voyage au Buet, firent jouer quelques mines dans le roc et rendirent ce passage, sinon très-commode, au moins à peu près sans danger. Ceux qui iront après nous, visiter le fond du glacier, nous auront l'obligation de leur en avoir facilité l'accès.

Il y a deux passages semblables tout près l'un de l'autre ; on les nomme nomme *les Ponts*. Après les avoir passés, on va descendre au bord du glacier, et l'on suit pendant quelque temps sa *moraine* ou l'encaissement de pierres et de gravier qui l'accompagne. On passe là auprès d'une fontaine qui distille du roc sous une voûte naturelle ; son eau est d'une fraîcheur et d'une limpidité admirables...

De Saussure, *Voyages* § 628.

De Saussure continue à décrire comment il traversa les moraines centrales de la Mer de Glace, et escalada les rochers du Couvercle, pour parvenir aux tumultueux séracs du glacier de Talèfre, et arriva à la glace comparativement plane, qui git entre le Couvercle et le Jardin. Il dit de ce dernier qu'il est :

Il est de forme à peu près circulaire, un peu élevé au-dessus du niveau du glacier. Les frimas éternels qui couvrent toute cette région semblent respecter ce rocher ; ils ne s'y arrêtent point, ou le quittent du moins beaucoup plus tôt que le reste de la montagne. Il se couvre même d'un peu de verdure, qui, dans ce moment, commence seulement à poindre, parce que le milieu de juillet n'est que le premier printemps de ces hautes montagnes ; mais à la fin d'août, il est couvert d'un beau gazon, relevé par une grande variété de jolies fleurs des Alpes. Aussi le nomme-t-on *le Courtil*, mot qui, en savoyard, de même qu'en vieux français, signifie *jardin*. Il est même fermé comme un jardin ; car le glacier a déposé autour de lui une arête de pierres et de gravier, qui forme exactement sa clôture...

Ces passages indiquent qu'à l'époque de de Saussure, la route était la même qu'à présent ; il est évident que le chemin à suivre était connu avant 1778.

Le Jardin est au cœur du monde glaciaire et se trouve presque encerclé par des pics neigeux. La route, pour y parvenir, est indiquée sur la carte pliante. A un peu plus d'un kilomètre et demi à l'Ouest, se trouve l'Aiguille du Moine, 3418 mètres, ensuite tournant à droite, l'Aiguille Verte, 4127 mètres, les Droites, 4030 m., les Courtes, 3855 m., l'Aiguille du Triolet, 3879 m. et l'Aiguille de

Talèfre, 3745 m. On voit une partie du versant italien du Mont Blanc, et on remarquera qu'il est beaucoup plus rapide que le versant français ; M. Venance Payot, dans sa *Végétation de la Région des neiges, ou Florule de la Vallée de la Mer de Glace,* (Lyon 1868), énumère 109 espèces de plantes, observées sur le Jardin. La course ne prendra qu'une petite journée. On revient souvent du Jardin au Montanvert par la Moraine, sur la rive gauche du glacier de Talèfre, *via* la **Pierre à Bérenger**, où une cabane sans tenancier sert de refuge en cas de mauvais temps. Ce chemin est plus facile que celui du Couvercle. Il faut 4 h. 45 pour aller *via* le Couvercle, le retour par la Pierre à Bérenger est de 4 h. 15.

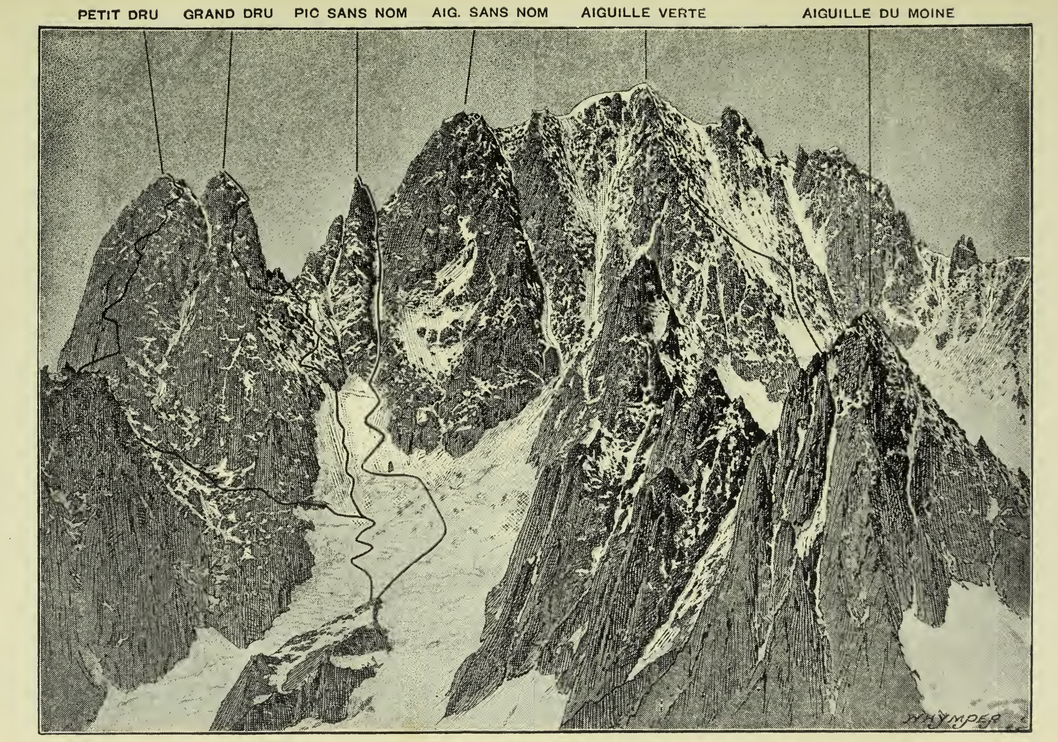
Une des plus belles courses à faire du Montanvert consiste à aller à Courmayeur en traversant le **Col du Géant. (Cx. T. 14, Courses ext.).** Quelques personnes vont seulement au sommet du Col et reviennent par le même chemin (**Cx. T. 15 courses ext.**). Ces deux excursions demandent une journée entière. On peut encore aller du Montanvert **au pied des séracs du Glacier du Géant (Cx. T. 25)** et revenir dans l'après-midi. Le **Col du Géant** est un des plus anciens passages, à travers le centre du massif du Mont Blanc, et c'est un des moins utiles. Dans le *Journal de Lausanne* du 21 juillet 1787, il y a un article intitulé : « *Extrait d'une lettre de Chamonix du* 8 *juillet* 1787, » dans lequel il est dit qu'Alexis Tournier et Jean Michel Cachat, des Plans, partirent de Chamonix à 10 h. du soir, le 26 juin pour aller à Courmayeur *via* « la Plaine du Tacul » et qu'ils arrivèrent à destination à 6 h. du soir, le lendemain. Le 28 juin, M. Exchaquet, Directeur général des fonderies du Haut Faucigny, suivit le même itinéraire avec deux guides chamoniards ; il fit le trajet en 17 h. 45. A cette époque le passage ne semble pas s'être encore appelé le Col du Géant (voyez p. 41) quoiqu'il soit certain qu'il est connu depuis longtemps. On n'a guère pu le découvrir sans avoir essayé plusieurs explorations préliminaires. Ce n'est pas un passage très visible de Courmayeur, et le sommet ne peut être vu ni de Chamonix, ni du Montanvert. Il fut traversé en 12 h. le 27 janvier 1882, par le regretté M. C. D. Cunningham avec Léon Simond, Ambroise Bossonney et Ed. Cupelin ; ils allaient du Mont Fréty au Montanvert. On prétend que ce fut la première fois qu'on le traversa l'hiver. En partant du Montanvert, la route du Col du Géant est la même que celle du Jardin, pendant les deux tiers du trajet du Couvercle. Elle s'approche alors de la base du Tacul et reste près de la rive droite du glacier du Géant, la glace étant entièrement dépourvue de difficultés à cet endroit. Autrefois il était d'usage d'aller de ce point à la cascade de glace du glacier du Géant, soit par les rochers inférieurs de l'Aiguille Noire (voyez p. 41) ou par la glace de ce côté (la rive droite). Mais plus tard les guides prirent l'habitude de conduire leurs « Messieurs » à travers le glacier, jusqu'à la rive gauche. et de trouver un passage parmi les séracs près du Petit Rognon, Ces deux chemins sont indiqués sur la carte pliante. Cette cascade de glace est :

« Une des plus magnifiques cascades glacées des Alpes. Au sommet, elle est sillonnée de crevasses transversales, d'une énorme profondeur et d'une grande largeur ; les arêtes entre ces crevasses se brisent encore, et forment ces blocs crénelés auxquels on a donné le nom de séracs. En descendant la cascade, la glace s'est écrasée et fendue, des tours écroulées, tombées du sommet, encombrent la pente et des parois verticales de glace lisse émergent successivement des ruines. Au bas de la cascade, les masses brisées sont mélangées, mais la confusion est encore grande et le glacier se couvre de vagues houleuses ». *Tyndall.*

Quand vous êtes au-dessus de la cascade de glace, dirigez-vous vers les rochers appelés « La Vierge » ; allez ensuite directement **au Col**, 3362 mètres. La **Cabane** est à quelques pas au-dessous, sur le versant sud ; elle offre un point de vue splendide sur l'Italie. La descente sur Courmayeur s'effectue dans des rochers situés immédiatement sous la cabane, le chemin est tracé, et à l'Hôtel du Mont Fréty commence le sentier muletier. Pour le versant italien du Col, voyez chap. XIV. Si on est bien guidé, la traversée du Col du Géant est très simple, par le beau temps ; on doit se servir de la corde sur ce col. (Voir p. 43) Les personnes craignant le froid doivent être chaudement vêtues (pp. 61, 62). Quoique du côté de Courmayeur, il n'y ait aucune difficulté véritable, les pentes doivent être traitées avec respect (pp. 56, 65). Dans une course aussi pratiquée que celle de la cascade de glace, on peut courir des dangers en approchant du pied des séracs. Ces tours de glace tombent souvent. Le temps nécessaire pour traverser le Col du Géant, varie considérablement. Voyez pp 40-43 Quelquefois plusieurs heures sont occupées à traverser la cascade ; dans des circonstances ordinaires, on compte 7 h. à 7 h. 30 pour aller du Montanvert au sommet et 5 à 6 h. pour revenir par le même chemin. Pour descendre en moins de 3 h. à Courmayeur, il faut marcher vite. Partez de bonne heure.

Ascension de l'Aiguille Verte (Cx. T. 32. Courses ext.) (4127 m.) — Cette aiguille est le point culminant du pâté de montagnes entre la Mer de Glace et le glacier d'Argentière. La nouvelle de la première ascension, faite par moi et Christian Almer, le 29 juin 1865, fut reçue avec quelqu'incrédulité à Chamonix (voyez *Scrambles amongst the Alpes*, chap. XVIII).

La route habituelle pour l'ascension de l'Aiguille Verte, est la route ordinaire du Jardin, jusqu'au Couvercle. On se dirige ensuite vers la base d'un couloir de neige, conduisant du glacier de Talèfre à la crête de l'arête, reliant le sommet de l'Aiguille Verte avec la montagne appelée les Droites. La première ascension fut faite par un petit couloir neigeux, à droite (à l'est) du grand couloir. En haut du petit couloir, nous traversâmes jusqu'au grand couloir, et l'escaladâmes tant qu'il y eut de la neige. Quand la glace remplaça la neige, nous tournâmes sur les rochers à gauche (à l'ouest) et nous achevâmes l'ascension dans la neige, en prenant l'arête descendant vers le sud, (arête du Moine). L'ascension depuis le Couvercle jusqu'au sommet nous prit 7 h. et la descente, du sommet à Chamonix fut de 9 h. 15, y compris les haltes. Le chemin est tracé sur la carte pliante, et sa partie supérieure est indiquée également sur l'illustration suivante, p. 129. Un refuge a été érigé au Couvercle en 1904. Le 5 juilet 1865, MM. T. S. Kennedy, C. Hudson, et Hodgkin-



L'AIGUILLE VERTE, LE PIC SANS NOM ET L'AIGUILLE DU DRU

son avec les guides Michel Croz, M. A. Ducroz, de Chamonix et Peter Perrn, de Zermatt, cherchèrent à améliorer la route primitive en évitant les couloirs et en montant principalement par les rochers de l'arête du Moine. Ils partirent du Couvercle et mirent 19 h. 15, haltes comprises, pour aller au sommet et revenir au Couvercle. De nombreux essais ont été tentés depuis pour faire l'Aiguille Verte par d'autres chemins.

Le 31 juillet 1876, MM. Cordier, Maund et Middlemore, avec J. Jaun, J. Anderegg et A. Mauer, réussirent *via* le glacier d'Argentière. Ils mirent 14 heures pour aller des chalets de Lognan au sommet, et 6 h. 45 (haltes comprises, pour descendre au Jardin. Voyez *Alpine Journal*, vol. VIII, pp. 289-296.

Le 29 juillet 1881, le regretté M. Mummery, avec Alex. Burgener, montèrent *via* le glacier de la Charpoua et prirent ensuite le large couloir qu'on aperçoit sur l'illustration suivante de la p. 129, il descendit et se trouva un peu à gauche du sommet. A sa partie supérieure, là où il se sépare, ils inclinèrent à gauche, complétant l'ascension par la crête de l'arête menant vers l'ouest (l'arête du Dru). La descente s'effectua par le Couvercle. Près de 21 heures furent occupées pour aller du Montanvert au sommet et pour revenir au Montanvert. Voyez « *My Climbs in the Alps and Caucasus*, by A. F. Mummery ».

Il semble, d'après le nombre d'heures comptées ci-dessus, qu'aucun avantage ne rend ces routes préférables, nous en prévenons donc les touristes. Le glacier de la Charpoua « a le défaut de menacer constamment votre crâne d'une pierre tombante ». Mummery.

On dit, à propos de la route par le glacier d'Argentière, « que sans la combinaison d'un bon temps, de bons guides et d'une neige favorable, ce serait de la folie de l'essayer ». *Maund.*

Le 24 août 1902, le regretté M. R. W. Broadrick et M. A. E. Field, avec Joseph-Louis Ravanel, des Iles, et Joseph Demarchi, des Barats, partirent à minuit, de l'endroit où l'on dort habituellement, pour aller à l'Aiguille du Dru par le glacier de la Charpoua. De là ils ascensionnèrent l'Aiguille Sans Nom et suivirent l'arête conduisant de ce sommet à celui de l'Aiguille Verte. A 1 h. 45 de l'après-midi, ils commencèrent la descente de la Verte sur le côté du glacier de Talèfre et atteignirent le Montanvert à minuit cinq, le lendemain. Voyez *Alpine Journal*, vol. XXI, pp. 261-263. M. Hasler, de Berne, avec le guide Jossi, quitta Chamonix à midi, le 14 mars 1903 ; il fit l'Aiguille Verte par la route habituelle et revint à Chamonix à minuit le 15 mars. En juillet 1904, l'ascension fut effectuée via le glacier du Nant Blanc. Voyez *Alpine Journal*, vol. XXII p. 320.

La route primitive a toujours quelque variante, et il est probable que la même ligne n'a jamais été exactement prise deux fois de suite.

L'Aiguille du Dru, est la plus proéminente des Aiguilles visibles du Montanvert. Elle possède deux sommets, celui de l'est est le plus élevé. On peut les apercevoir du nord ou du sud, mais de l'hôtel du Montanvert même, le plus bas reste seul en vue. Le point le plus élevé, le véritable sommet du Dru est quelquefois appelé « le grand Dru » ou « Pointe Est » ou « Sommet Oriental ». La cime inférieure est nommée « le Petit Dru », le « Sommet Occidental » ou « la pointe Charlet ».

La première ascension de l'**Aiguille du Dru** (3754 m.) (**Cx. T. 49. Courses ext.**) fut effectuée en 1878, par MM. Dent et Hartley, avec Alex. Burgener et K. Maurer. Ils partirent le 11 septembre, passèrent deux nuits au rognon du glacier de la Charpoua et revinrent au Montanvert à 9 h. du matin le 13. (Voyez *Above the Snow-line*, by C. T. Dent). La première ascension de la **pointe la plus basse (Cx. T. 48, courses ext.)** fut faite par trois Chamoniards, Charlet, Folliguet et Payot, le 29 août

1879. D'après Forbes, la différence entre les deux pics est de 20 mètres ; d'autres l'estiment de 24 à 36 mètres.

L'ascension du Grand Dru a été faite, du Montanvert en quatorze heures, mais généralement on lui accorde deux jours. Les routes des deux pics se séparent, après qu'on a laissé le rognon du glacier de la Charpoua ; elles sont indiquées sur l'illustration précédente, page 129. Il est possible d'aller du pic le plus haut vers le pic inférieur et vice versa, de cette façon, on peut monter par une route et descendre par l'autre.

Le **Pic sans nom** n'est pas compris dans le Cx. T., c'est une petite aiguille sur l'arête du Dru, au nord du Grand Dru. Le chemin pour y parvenir, est, jusqu'au rognon de Charpoua (2841 mètres), le même que celui conduisant aux Dru, ensuite il devient distinct. Voyez le schéma de l'illustration de la p.129. La première ascension fut faite par MM. Carr, Morse et Wicks, le 28 juillet 1890 ; ils bivouaquèrent sur la pente inférieure du rognon de Charpoua, ils mirent 11 heures pour aller de là au sommet et le retour du sommet au Montanvert, leur prit 8 h. 15. L'altitude de cette aiguille n'a pas été déterminée. M. Wicks estime qu'elle a 20 à 30 mètres de plus que le Grand Dru. Le sommet peut s'apercevoir de l'hôtel du Montanvert. Voyez *Alpine Journal*, vol. xv, p. 338.

On s'est absurdement servi ces derniers temps de l'appellation d'**Aiguille sans nom**, pour désigner un rocher sur l'arête du Dru. (Voyez les illustrations pp. 112 et 129). Elle fut ascensionnée, les 16-18 août 1898, par le duc des Abruzzes, avec J. Petigax, L. Croux, de Courmayeur, et A. Simond, de Chamonix. Voir *Alpine Journal*, vol. XIX, pp. 242-243.

Un refuge dont on peut se servir pour faciliter l'ascension des quatre pics, dont nous venons de parler, fut érigé en 1904. La clef est déposée au Montanvert.

L'ascension de l'**Aiguille du Moine.** (3418 m.) (**Cx. T. 46. Courses ext.**). — Cette aiguille est située à l'extrémité méridionale de l'arête sud de la Verte. Son ascension a été faite de plusieurs directions, mais le côté sud (à droite dans la gravure de la p. 129) est généralement préféré. L'aller et le retour du Montanvert prennent environ 9 heures.

Le Cardinal (3638 mètres) est le nom donné sur la carte Imfeld-Kurz, du Mont Blanc à un pic ayant deux pinacles, et situé sur l'arête reliant l'Aiguille du Moine à l'Aiguille Verte. Le pinacle oriental fut fait par Sir Edw. Davidson, accompagné par les guides Christian Klucker et Sepp Innerkofler, le 18 août 1897. Ils vinrent du glacier de Talèfre, montèrent d'abord sur la base de la pointe occidentale, en suivant les rochers, au sud du pic ; ils tournèrent ensuite le côté nord, qui regarde le glacier de la Charpoua, et achevèrent cette escalade par la brèche entre les deux pointes ; la dernière partie de la descente sur le glacier de Talèfre, fut effectuée par un couloir très raide, entre l'Aiguille Verte et le Cardinal.

Les Droites (4030 mètres) et les **Courtes** (3855 m.) sont, après l'Aiguille Verte, les deux pointes les plus élevées de l'arête séparant les glaciers de Talèfre et d'Argentière. Elles ont été gravies toutes les deux, et pourraient servir de but à des courses, si elles en valaient la peine. Elles ne figurent pas sur la liste [1].

[1] Ce bassin du Glacier de Talèfre est considéré comme un bon endroit pour chercher des cristaux, et à certain moment, les pentes des Courtes en ont donné de grandes quantités. Victor Tissey, guide, raconta à de Saussure, en 1784, qu'il y en avait ramassé trois cents livres en deux heures.

L'Aiguille de Triolet (3879 mètres) et le **Col de Triolet (Cx. T. 14, 18 Courses ext.)** peuvent être laissées de côté. La première course est inférieure, comme point de vue, à d'autres qu'on peut atteindre plus facilement, l'Aiguille du Moine, par exemple. Quand au Col, il est inutile comme passage ; ce n'est pas le cas du

Col de Talèfre, d'environ 3535 mètres, qui est un des rares passages, dans la partie principale du Mont Blanc, capable de lutter avec le Col du Géant. Dans la première traversée de ce col, faite le 3 juillet 1865, nous mîmes 13 heures, haltes comprises, pour aller du Montanvert à Courmayeur, soit moins de 10 heures de marche. Voyez *Scrambles amongst the Alps*, chap. XIX. Le tracé de cette course est indiqué sur la carte pliante.

En laissant le Couvercle, dirigez-vous vers l'extrémité nord du Jardin et, après l'avoir dépassé, allez directement vers un couloir neigeux qui décrit une courbe ; il est situé au sommet du glacier de Talèfre. Voir l'illustration de la page 125. Pour aller du Montanvert au sommet de ce col, nous mîmes 4 h. 35, y compris les haltes : la descente sur le versant italien conduit sur des roches très raides, mais fermes et bien découpées : en 40 minutes environ, nous atteignimes le sommet du glacier de Triolet. Dirigez-vous vers la rive droite du glacier, et en arrivant au Val Ferret, traversez le torrent de la Doire sur un pont à Gruetta. Cette course est sur le **tarif de Courmayeur,** mais pas sur celui de Chamonix.

En continuant le circuit du bassin de Talèfre, nous arrivons finalement à l'**Aiguille de Talèfre** (3745 mètres) qui fut faite par le bassin du glacier de Leschaud (Léchaud) en traversant celui de Pierre Joseph. Le sommet du bassin du glacier de Leschaud est entouré de montagnes élevées ; les points les plus remarquables de cette enceinte sont l'imposante muraille des Grandes Jorasses, une des plus belles des Alpes, et la pente rapide du glacier du Mont Mallet. Plusieurs cols conduisent de ce bassin sur le versant italien, mais aucun d'eux n'est indiqué pour des novices. En commençant à l'angle oriental, il y a le col **de Pierre Joseph (Cx. T. 22-23, courses ext.).** qui passe par-dessus le sommet de l'Aiguille de l'Eboulement (3608 mètres), et qui descend sur le glacier de Triolet. M. Heathcote, qui découvrit ce passage, dit : « Qu'il me soit permis d'ajouter... c'est un de ceux qui ne seront jamais populaires ». Ensuite il y a le **col** (ou **Brèche**) **de Leschaux,** (3438 mètres) entre les Aiguilles de l'Eboulement et de Leschaux, au pied de cette dernière ; il descend aussi sur le glacier de Triolet. Citons le **Col des Hirondelles,** (3478 mètres) (**Cx. T. 42, courses ext.**). Il sépare les Petites et les Grandes Jorasses et s'abaisse vers le glacier de Freboutzie. Ce col a été baptisé dans les circonstances suivantes :

En commençant à escalader les pentes de neige, nous observâmes, un peu au dessus de nous, de mystérieux objets, symétriquement arrangés en cercle sur la glace. C'était une vingtaine de points noirs, parfaitement immobiles. En approchant nous découvrîmes leur nature, non sans une certaine tristesse, je l'avoue. Devant nous s'étalait une preuve de la puissance avec laquelle la tempête sévit parfois dans ces régions supérieures. Les vingt objets étaient des corps, pas des corps humains, ce qui, à un certain point de vue, eût été moins étonnant...

Les pauvres petits cadavres étaient les restes mortels d'hirondelles. La position dans laquelle se trouvait la petite compagnie indiquait qu'elle avait été frappée tout à coup; cela faisait réfléchir. Dix minutes de vol de leurs ailes rapides auraient amené les charmantes bêtes vers un abri, dans les forêts de Chamonix ou les auraient portées au milieu de la température clémente de l'Italie. Les oiseaux s'étaient peut-être rassemblés pour se tenir chaud ou ils avaient été assez subitement stupéfiés par les tourbillons. D'une façon ou d'une autre, ils étaient unis dans la mort et paraissaient, je le confesse, étrangement pathétiques, au milieu de la solitude des neiges. » Sir Leslie Stephen, dans l'*Alpine Journal*, vol VI, p. 357.

Un quatrième col existe encore dans ce bassin, le **Col des Grandes Jorasses** ; il se trouve entre les Grandes Jorasses et le Mont Mallet [1], il fut passé par M. Middlemore en 1874, il est le plus élevé de tous, mais son altitude n'a pas été reconnue.

Les pics. entre les bassins des glaciers de Leschaux et du Géant ont tous été escaladés le **Mont Mallet** et le **Pic du Tacul** (3438 mètres) **(Cx. T. 47. Courses ext.)** sont des courses à faire du Montanvert, mais il vaut mieux partir de Courmayeur pour l'**Aiguille du Géant** (4013 mètres). **(Cx. T. 45, courses ext.)**, qui est la plus attrayante du groupe. Voyez chap. XIV. Les principales courses du bassin du Glacier du Géant, après la visite de la cascade de glace et celle du col, sont les ascensions de l'**Aiguille du Midi** (3843 mètres) **(Cx. T. 36 courses ext.)** et de l'**Aiguile du Plan.** Pour la première, voyez page 51. Son ascension est devenue courante et présente peu de difficultés, quoique du côté des Grands Mulets, elle paraisse tout-à-fait inaccessible. L'ascension de l'Aiguille du Plan peut être faite dans une journée moyenne [2].

Les Aiguilles, dans le voisinage du Montanvert, ne sont pas faisables, en général pour des alpinistes novices. L'Aiguille de **Blaitière** (3533 m.) **(Cx. T. 43 Courses ext.)** fut escaladée en 1874. Celle des **Charmoz** (3442 m.) **(Cx. T. 44. Courses ext.)** le fut en 1880.

[1] Cette pointe est située au sommet du Glacier du Mont-Mallet, E.-N.-E. de l'Aiguille du Géant; elle est à une distance d'un kilomètre environ. Cette montagne fut escaladée pour la première fois par MM. Leslie Stephen, Walbrotte et Loppé, avec les guides Anderegg, Alex. Tournier et Cachat, le 4 septembre 1871. L'ascension fut faite par le Glacier du Mont-Mallet; près du sommet, les touristes prirent les rochers. « L'arête sur laquelle nous étions était interrompue par un énorme rocher surplombant littéralement ; il était horriblement lisse et devait avoir une quinzaine de pieds de hauteur. Melchior lui fit l'honneur de quitter sa veste. Ensuite il s'attacha d'une façon quelconque au rocher opposé, et aidé par une poussée du piolet de Cachat, exécuta une étrange cabriole dans l'air, qui le plaça comme il le fallait; finalement, dans un rapide frétillement, il atteignit le sommet... Le point de vue est très beau, car il donne peut-être le panorama le plus complet de tous les fleuves de glace qui se combinent pour former la Mer de Glace. » Sir Leslie Stephen, dans l'*Alpine Journal*, vol. V, p. 303. Cette ascension n'est pas mentionnée dans le tarif des courses.

[2] L'Aiguille du Plan fut escaladée d'abord en juillet 1871 par M. James Eccles, avec les guides Michel et Alphonse Payot ; ils bivouaquèrent « sur le Glacier du Géant, près du Petit-Rognon, et le lendemain matin, ils partirent vers trois heures. Nous restâmes autant que possible sur l'éperon qui a le Petit-Rognon comme extrémité, et après avoir passé la seconde cascade gelée du glacier latéral, qui descend sur l'Aiguille du Plan, nous arrivâmes à une pente assez rapide qui conduit à une arête neigeuse, curieusement dessinée, à l'extrémité de laquelle apparut notre aiguille. En arrivant à sa base, nous tournâmes vers le côté de Chamonix, et, après cinq ou dix minutes d'escalade facile, nous arrivâmes au sommet, un peu après six heures du matin. »

On conquit le **Grépon** un peu plus tard. Parmi les courses moindres, fréquemment faites du Montanvert, on peut mentionner l'ascension des **Petits Charmoz** (2866 m.) qui prendra 3 heures à peu près pour monter, 2 heures pour descendre, et l'**Aiguille des Grands Montets** (3307 m.), un petit pic, qui n'est pas indiqué sur ma carte ; il est à l'est de l'Aiguille du Bochard et on peut le faire *via* le Glacier du Nant Blanc, ou le Glacier de Lognan ou encore de celui d'Argentière. L'ascension de cette aiguille peut être combinée avec la traversée du **col des Grands Montets** (**Cx. T. 28, 29, 30. Courses ext.**) en allant du Montanvert à Lognan et en revenant par un chemin *via* le Chalet de la Pendant et le Chapeau. On peut aisément faire ce tour en une petite journée.



SIR LESLIE STEPHEN

CHAPITRE XII

COURSES A FAIRE DE LOGNAN

DE CHAMONIX A LOGNAN — LE GLACIER D'ARGENTIÈRE. — LE COL DOLENT. — LE COL D'ARGENTIÈRE — L'ASCENSION DE LA TOUR NOIRE — LE COL DU CHARDONNET. — LA FENÊTRE DE SALEINOZ — LE COL DU TOUR — L'AIGUILLE DU TOUR — L'ASCENSION DE L'AIGUILLE D'ARGENTIÈRE — L'AIGUILLE DU CHARDONNET.

Les courses à faire de Lognan comprennent celles qui sont dans le bassin du glacier d'Argentière ou qui en dérivent. Ce glacier, on le verra d'ailleurs sur la carte, est un des plus considérables du massif. La grandeur de l'emplacement qu'il occupe ne sera pas soupçonnée par ceux qui le verront du village d'Argentière ou même de Lognan, car on ne voit, de ces localités, que sa partie la plus basse.

Pour aller de Chamonix à Lognan, allez à Chauzalet (1167 m.), voyez p. 113 et tournez à droite en traversant le petit groupe de chalets. Le sentier prend bientôt la moraine latérale sur la rive gauche du glacier d'Argentière et continue près de la glace pendant près d'une heure. Ensuite il se porte à droite (au sud), puis reprend sa première direction et monte directement vers l'Hôtel qu'on peut voir à une distance considérable. Du Chauzalet, il faut 2 h. 10 m. [1]. On peut aussi arriver à Lognan, du village d'Argentière ou bien y aller du Montanvert *via* le Chapeau et les chalets de la Pendant, un sentier existe tout le long ; du Chapeau, 2 h. seront nécessaires. L'HÔTEL-CHALET DE LOGNAN (2041 m.), Vallot, a remplacé les vieux chalets dont on se servait autrefois dans ce bassin. Le glacier d'Argentière a environ 11 kilomètres de longueur, ses trois derniers kilomètres descendent dans un lit très raide et la glace est tellement fendue qu'il est presque inaccessible. Les 6 kilomètres les plus élevés sont pourtant beaucoup moins accidentés et offrent une promenade agréable qu'on peut faire à toute heure du jour, dans un paysage grandiose. Les 1600 mètres intermédiaires montent rapidement, mais on peut les traverser et arriver au plateau *si on a un guide compétent.* Le *sentier* continue pendant quelque temps au-delà de Lognan ; après qu'il a disparu, la route suit la rive gauche du glacier. La totalité du bassin supérieur paraît, quand on arrive vis-à-vis l'Aiguille du Chardonnet.

[1] Ceci concerne le trajet à pied ; mais, en prenant le train jusqu'à Argentières et en revenant quelque peu en arrière on épargne du temps.

Le glacier devient alors plat, et se couche aux pieds des falaises situées à l'extrémité la plus éloignée. Une *corde est nécessaire*, quoique la plupart des crevasses soient visibles et étroites. Une *cabane* (refuge) a été construite sur la rive droite du glacier d'Argentière à un endroit appelé le Jardin. Le bas de ce large plateau, qui est considérablement plus étendu que le Grand Plateau du Mont Blanc, est assez lisse pour qu'un bicycliste puisse y circuler, mais les pentes de chaque côté s'élèvent rapidement, surtout celles de l'Aiguille Verte, des Droites et des Courtes, et elles sont incrustées de glaciers qui envoient maintes avalanches tonner dans les profondeurs sonores. Restez au moins à quelques cent mètres loin des débris que l'on aperçoit au bas des pentes (voyez page 65), l'accident de l'abbé Chifflet). Au sommet du Glacier d'Argentière, les falaises s'étendent de l'Aiguille de Triolet au Mont Dolent ; elles sont trop verticales pour conserver la moindre trace de neige, mais un large ravin attire l'attention par sa taille et parce qu'il conduit à l'extrémité inférieure de l'arête ; il est apparemment plein de neige. C'est le **Col Dolent.** Son point culminant est sur la frontière, et de l'autre côté se trouve le glacier du Mont Dolent, ou Pré de Bar. En traversant cette brèche le 26 juin 1865, nous [1] espérions trouver un passage qui rivaliserait avec le Col du Géant ; mais, quoique nous allâmes en un jour de Courmayeur à Chamonix, vers la fin de la soirée, nous sentîmes qu'il n'y avait pas grande chance pour que le Col Dolent remplace jamais le col du Géant. Partant de Courmayeur à une heure moins vingt du matin, nous passâmes à 4 h. 30, aux chalets du Pré de Bar, et à 8 h. 15 nous étions au sommet du glacier de ce nom et au pied du col.

« C'était un passage idéal. Il y avait une ouverture entre les montagnes, avec un grand pic de chaque côté (Mont Dolent et Aiguille de Triolet). Une étroite langue de neige conduisait à la brèche les séparant et le ciel bleu se trouvait au delà. Dès que vous arriverez à cet endroit, vous commencerez à descendre. Nous nous mîmes à l'ouvrage et à 10 h. 15 du matin, nous arrivâmes au sommet du col. Si les choses avaient marché comme elles auraient dû, au bout de six heures nous aurions été à Chamonix. Nous savions qu'il devait y avoir de l'autre côté, un couloir correspondant à celui par lequel nous étions venus. S'il eût été rempli de neige, tout aurait été pour le mieux, mais il était plein de glace. Croz, qui conduisait, traversa et revint disant que nous descendrions d'une façon quelconque, mais je savais d'après le son de son piolet, quelle serait cette façon. Croz fut attaché avec notre bonne corde de Manille et les 60 mètres de cette dernière furent graduellement filés par Almer et Biener, avant qu'il eût cessé son travail. Après deux heures d'un labeur incessant, il put s'ancrer au rocher à sa droite ; alors il se détacha et la corde fut ramenée. Biener s'attacha et alla rejoindre son camarade. Cela fit de la place, je pus me tenir debout à côté d'Almer, et j'aperçus l'autre versant. Pour la première fois de ma vie, je contemplai une pente ayant plus de 300 mètres de long et dont l'angle était d'environ 50° ; elle formait une nappe de glace ininterrompue du sommet à la base. Pas la moindre fissure, pas l'ombre d'un rocher ne tachaient

[1] Michel Croz de Chamonix, Christian Almer de Grindelwald, Franz Biener de Zermatt et moi-même.



SOMMET DU COL DOLENT

sa blancheur, le moindre objet jeté là aurait glissé inexorablement jusqu'à ce que le niveau du glacier d'Argentière fut atteint.... Je descendis les escaliers de glace et tous les trois, nous tirâmes doucement la corde, tandis qu'Almer arrivait. Le procédé fut répété ; Croz, toujours en tête, grimpait adroitement les rochers projetés de la falaise à notre droite. Nos 60 mètres de corde furent encore employés et nous descendîmes un à un. Ensuite la paroi devint absolument verticale et nous nous arrêtâmes pour déjeûner vers 2 h. 30, au dernier endroit sur lequel nous pûmes nous asseoir. Quatre heures de labeur incessant nous avaient fait descendre un peu plus de la moitié du ravin ; nous approchions



CHRISTIAN ALMER [1]

maintenant, quoique nous fussions encore très élevés, des crevasses de sa base, et les guides découvrirent un artifice qui m'était inconnu, c'est que la Nature avait malicieusement placé le seul pont de neige sur la schrund la plus élevée au milieu du ravin. Nous décidâmes de couper diagonalement le ravin jusqu'au point où on supposait que se trouvait le pont de neige.

Almer et Biener entreprirent le travail, nous laissant, Croz et moi, solidement plantés sur les rochers, et chargés de leur donner de la corde à mesure qu'ils avançaient.

Almer et Biener arrivèrent au bout de leur lien, la corde n'assurait plus leur sûreté et ils cessèrent leur ouvrage, tandis que nous avancions en repliant la corde. Bientôt après, ils rencontrèrent une traînée de neige qui se trouvait au dessus du pont que nous cherchions. La pente raidit et pendant un peu plus de 9 mètres, nous descendîmes, la figure tournée contre la muraille, marquant nos pas en tâtant avec la pointe du pied et en plaçant les bras dans les trous au dessus, exactement comme s'ils avaient été les échelons d'une échelle. A ce moment, nous traversions les crevasses supérieures. Inutile de dire que la neige était

[1] Reproduit, avec autorisation, d'après une photographie de M. E. Edwards. Christian Almer est décédé, à Grindelwald, le 17 mai 1898, à l'âge de 72 ans.

d'une qualité parfaite, sans cela notre acrobatie eut été impossible. Elle fut bientôt terminée et nous nous trouvâmes sur une masse de glace rhomboïdale: nous étions encore séparés du Glacier d'Argentière par une gigantesque crevasse. Le seul pont au dessus de cette crevasse inférieure était à son extrémité orientale et nous fûmes obligés de revenir en arrière pour l'atteindre. Il fallut tailler encore pendant une demi-heure après l'avoir franchie, et il était 5 h. 35 de l'après-midi quand nos piolets cessèrent leur travail ; nous pûmes enfin nous retourner et regarder à notre aise la pente formidable sur laquelle nous avions passé 7 heures [1]. Notre peine se termina au Glacier d'Argentière et nous allâmes directement vers les chalets de Lognan où le terrain nous devint familier. Un peu après la chute du crépuscule, nous trouvâmes la grande route des Tines et à 10 h. du soir, nous étions à Chamonix ». *Scrambles amongst the Alps*, chap. XVII.

Ce col a été traversé trois fois dans la direction contraire, en partant de Lognan, mais malgré l'attraction qu'il peut exercer sur un alpiniste, je ne crois pas que d'autres personnes l'aient refait en allant de Courmayeur à Chamonix. Peu d'endroits, dans le massif du Mont Blanc, offrent de meilleures occasions pour l'usage du piolet [2].

Au N. E. du glacier d'Argentière, les pentes situées entre le Mont Dolent et l'Aiguille du Chardonnet, pour être moins rapides ne sont pas moins belles que celles de l'Aiguille Verte et des Droites.

Le **Col d'Argentière** (3520 mètres) (**Cx. T. 19. Courses ext.**) fut découvert par Auguste Simond, des Tines, tandis qu'il cherchait des cristaux ; il fut franchi la première fois, le 22 juin 1861, par lui et son fils, avec M. Stephen Winkworth et Tobie Simond. Ils mirent 7 heures pour aller de Lognan au sommet du col, et 12 heures pour descendre *via* le glacier de Laneuvaz à la Folly, dans le Val Ferret, et de là à Orsières [3]. Le sommet de ce col est au sud-est de la **Tour Noire** (3843 mètres), petit pic pouvant être escaladé par les rochers en 1 h. 30, à partir du col. Cette ascension fut effectuée la première fois le 3 août 1876, par le regretté E. Javelle et par M. F. Turner.

En juillet 1863, le regretté R. J. S. Macdonald et le Rév. Hereford B. George, avec Melchior Anderegg et Christian Almer, se proposèrent de passer le col d'Argentière, mais, en prenant le côté ouest au lieu du côté est du **Tour Noir**, ils découvrirent le **Col du Tour Noir**, dont l'altitude est sensiblement pareille à celle du Col d'Argentière, et ils descendirent sur le glacier du Saleinoz (Saleinaz, Salena) au lieu de prendre le glacier de Laneuvaz ; ils y passèrent la nuit dans un trou de glace à l'emplacement marqué d'une croix sur la carte accompagnant le texte et ils arri-

[1] J'estime la hauteur de cette paroi à 360 mètres environ. D'après la triangulation du capitaine Mieulet, l'altitude du col est de 3,543 mètres au-dessus du niveau de la mer.

[2] Le labeur fut tellement pénible ce jour-là que le bras droit d'Almer enfla le lendemain d'une façon inquiétante, mais cela ne l'empêcha pas de faire trois jours plus tard la plus grande partie de l'ouvrage dans l'ascension de l'Aiguille Verte.

[3] La course est décrite par M. Winkworth dans la seconde série de *Peaks, Passes and Glaciers,* vol. I., p. 231-48. L'altitude de ce col est affirmée être de 12,556 pieds (3,826m99), mais son sommet est indiqué, sur la carte accompagnant le récit, dans une position qu'il n'occupe pas.

vèrent à Orsières à 9 h., le lendemain matin, ayant mis 31 h., pour venir d'Argentière jusqu'à cet endroit malpropre [1]. Ce col n'a pas été, que je sache, de nouveau traversé, en allant d'Argen-



tière à Orsières. Ainsi que le Col Dolent, il n'est pas compris dans le Cx. T. des courses.

Le troisième passage, le **Col du Chardonnet**, 3346 mètres (**Cx. T.**

[1] L'aventure est relatée par le Rév. H. B. George, dans une page intéressante de l'*Alpine Journal*, vol. I p. 274-88. Le col fut nommé d'après le Tour Noir ; le pic semble avoir éte appelé ainsi parce qu'il forme une tour ou pinacle en rocher foncé. Sur les cartes de Siegfried, le pic est appelé le Tour Noir et M. Kurg, dans son « Guide à l'usage des ascensionnistes », nomme le passage « Col du Tour Noir ». Sur la carte pliante, j'ai suivi l'orthographe officielle.

14, 16, Courses ext.) est la plus basse dépression, entre les Aiguilles d'Argentière et du Chardonnet. En 1861, M. Winkworth remarque : « un glacier tributaire sépare le Chardonnet et l'Argentière, il est rapide et crevassé, mais je ne le croyais pas impraticable ; où conduisait-il ? Simond pensait qu'il menait au glacier du Tour ». Actuellement il débouche sur le glacier de Saleinoz ; les cartes du Mont Blanc, à cette époque, étaient très incorrectes sur ce point du massif. Le col fut d'abord traversé le 24 août 1863 par M. Adams Reilly (il était obligé d'examiner les lieux pour établir sa carte) et par M. Brandram, l'éminent professeur. Arrivant de la partie supérieure du glacier de Saleinoz, Reilly traversa la Fenêtre de Saleinoz (marquée sur le plan, p. 140. Col Fenêtre) et descendit ensuite sur le glacier d'Orny, par le chemin habituel, dont on se sert en franchissant le col du Tour. Il parvint à Orsières en 15 heures 15, haltes comprises. Cela fait environ 11 h. 15 de marche.

Une course a été mise à la mode, ces dernières années, elle part de Lognan, pour passer par le **Col de Chardonnet**, la **Fenêtre de Saleinoz** (3309 mètres) et le **Col du Tour** (3350 mètres), puis le trajet descend par le village du Tour (1431 mètres) et revient vers Chamonix (**Cx. T. 17, courses ext.**). Cette promenade prend un jour. Le schéma en est tracé sur la carte pliante. On peut varier en traversant la Fenêtre du Tour, après avoir passé le Col du Chardonnet. Cela demande moins de temps et épargne la peine de descendre par la Fenêtre de Saleinoz sur le Glacier du Trient et de remonter au Col du Tour.

Lognan au sommet du Col du Chardonnet	4 h. 45
Col du Chardonnet au sommet de la Fenêtre de Saleinoz	2 h. 15
Fenêtre de Saleinoz, au village d'Argentière	4 h. 45

M. G. B. Tunstall-Moore, avec les guides Alphonse Simond et Edouard Payot, traversèrent le 26 juillet 1900, du bassin du glacier d'Argentière à celui du glacier de Talèfre, entre les courtes et l'Aiguille de Triolet. Aucun nom ne paraît avoir été donné à ce col ; ils mirent 16 h. 30 pour aller de Lognan au Montanvert.

Les principales **ascensions** à faire de Lognan sont celles de l'Aiguille d'Argentière et de l'Aiguille du Chardonnet. **L'Aiguille du Tour** (3531 m.) (**Cx. T. 37. Courses ext.**) est un pic insignifiant que l'on peut faire du Col du Tour en un peu moins d'une heure, en montant du côté du glacier du Trient.

L'**Aiguille d'Argentière** (3901 mètres) (**Cx. T. 34. Courses ext.**) est le plus haut point de cette extrémité de la chaîne, elle domine tout ce qui se trouve du côté nord du massif, et c'est ce fait qui conduisit M. Reilly à en faire la première ascension en 1864.

Nous fîmes plusieurs essais avant que ce sommet fût vaincu. Reilly pensait que l'ascension pouvait se faire, en suivant l'arête arrivant du col du Chardonnet, et menant au sommet. Cette route fut trouvée incommode, nous[1] descendîmes à quelque

[1] Reilly et moi, Michel Croz et François Couttet (le fondateur du grand hôtel Couttet à Chamonix et le père de son propriétaire actuel).

distance du col, vers le glacier d'Argentière, et nous remontâmes directement vers le sommet, par un glacier latéral et un couloir.

« La pente du glacier était raide, et le ravin neigeux qui s'en élevait était encore plus raide. Sept cents marches furent taillées. Alors le couloir devint trop raide ; nous prîmes les rochers à sa gauche et finalement gagnâmes l'arête à un point situé à 460 mètres environ au dessus du col. Nous nous dirigeâmes vers la droite et suivîmes l'arête, en demeurant sur un reste de neige, située un peu en dessous du côté de Saleinoz. Nous fûmes encore tourmentés par le vent, mais personne ne pensa à retourner, car nous étions à 250 pieds du sommet.

« Les piolets de Croz et de Couttet recommencèrent à travailler, la pente étant aussi raide que la neige peut l'être. Sa surface était couverte d'une croûte lâche, granulée, sèche et complètement incohérente, qui glissait en traînée dès qu'on la touchait. Les hommes étaient obligés de creuser dans cette croûte pour parvenir jusqu'aux vieilles couches en dessous, et ils devaient s'arrêter à chaque instant pour rejeter les débris poudreux qui dégringolaient en cascades sur leur ouvrage. Ugh ! comme il faisait froid ! Comme le vent souffiait ! Le chapeau de Couttet fut arraché à ses attaches et alla faire un tour en Suisse. Les flocons de neige, balayés de la crête, étaient lancés en spirales ascendantes et tourbillonnaient en *cyclones*, ensuite ils s'apaisaient, ou bien, pris par d'autres rafales étaient projetés très loin pour nourrir le Saleinoz. « Mes pieds gèlent complètement », cria Reilly, « que faire contre la morsure du froid ». « Donnez des coups de pied, Monsieur », répondirent les hommes « c'est le seul remède. » Leurs doigts étaient préservés du gel par le travail, mais leurs pieds se glaçaient, et les guides tapaient de la semelle et traillaient simultanément. Suivant trop violemment leur exemple, je fis un trou, un fracas retentit, comme si on avait jeté de la vaisselle dans un puits.

« M'abaissant d'un pas ou deux, je découvris en une seconde que nous nous tenions tous sur une caverne, (pas une crevasse à proprement parler), qui était recouverte par une mince voûte de neige, d'où pendaient des touffes de grandes stalactites.

« Presqu'à la même minute, Reilly passa la main à travers la toiture. Toute la caravane aurait pu dégringoler dedans, à n'importe quel moment. « Allez plus haut, Croz, nous sommes sur une crevasse ». « Nous le savons, » répliqua-t-il « et nous ne pouvons pas trouver un endroit solide. » D'une manière douce, mon camarade s'enquit si ce que nous faisions n'était pas ce que l'on appelait tenter la Providence. La réponse fut afflrmative ; il observa ensuite : « Si nous descendions ? — Très volontiers. — Demandez aux guides ». Ils ne firent pas la moindre objections, nous redescendîmes, et cette nuit-là nous couchâmes au Montanvert. Nous partimes le 14 juillet, avec Croz, Payot [1] et Charlet pour terminer l'œuvre, si brusquement interrompue ; comme précédemment, nous nous reposâmes aux chalets de Lognan. Le 15 vers midi, nous arrivâmes au sommet de l'Aiguille, et trouvâmes que nous nous en étions approchés d'une trentaine de mètres quand nous avions abandonné notre premier essai. Ce fut un triomphe pour Reilly. Il avait accompli, en 1863, l'exploit de réunir en une seule, deux montagnes des environs, elles avaient à peu près 3962 mètres d'altitude, et la carte les indiquait distantes l'une de l'autre de 2218 mètres. Longtemps avant que nous ayons fait cette ascension, Railly avait acquis la certitude, que la Pointe des Plines, un sommet fictif, figurant sur les autres cartes comme une montagne distincte, n'était autre que l'Aiguille d'Argen-

[1] Le Michel Payot dont il est parlé dans l'introduction et ailleurs.

tière, il l'avait donc supprimée dans l'ébauche de sa carte, et nous nous rendîmes compte qu'il avait bien fait. La Pointe des Plines n'existait pas ![1] » *Scrambles amongst the Alps*, chap. XI.

Les géographes suisses semblent avoir une affection particulière pour le nom de « Pointe des Plines ». Ils l'ont donné dans la carte Siegfried, à un pic de 3065 mètres, du côté nord du glacier de Saleinoz. Cela suffirait à faire lever Reilly de sa tombe.

L'Aiguille d'Argentière peut aussi être escaladée de Lognan par la route du glacier des Améthystes, une arète courant du sommet vers le S. O. L'ascension de Lognan à la cime, a été effectuée de ce côté-là en 8 h. 30, haltes incluses. Voyez *Alpine Journal*, vol. XX., page 45.

L'**Aiguille du Chardonnet** (3823 mètres) (**Cx. T. 35 Courses ext.**) occupe une position dominant la vue aperçue du sommet, cède peu devant celle de l'Aiguille d'Argentière. Elle fut escaladée pour la première fois, le 20 sept. 1865, par M. Robert Fowler, avec les guides Michel Balmat et Michel Ducroz, de Chamonix. Partant du village d'Argentière, ils prirent le chemin, sur la rive droite du glacier d'Argentière, jusqu'à ce qu'ils fussent près de la montagne, ensuite, tournant à l'est, ils s'engagèrent très haut, sur l'arête courant du sommet du Chardonnet vers le Nord-ouest, et la suivirent jusqu'au sommet. Ils mirent 18 h. pour aller du village d'Argentière à l'Aiguille et pour en revenir. En août 1879, M. P. W. Thomas améliora cette route. Du village d'Argentière, il monta sur le glacier du Tour et se dirigea directement vers la montagne sans se servir de la route du Col du Tour et escalada le versant nord, suivant dans la dernière partie la même arête que M. Fowler. Il ne mit que 8 h. 30 pour parvenir au sommet et 3 h. 30 pour revenir. Ceci semble le meilleur trajet qui ait été découvert pour le Chardonnet.

[1] Départ de Lognan à 3 h. 15, arrivée au sommet à 11 h. 20 du matin et retour à Argentière à 7 h. 10. 12 h. 35 de marche. La route prise pour la première ascension a toujours été suivie depuis. Je ne sais si on gagne du temps en descendant à Argentière, au lieu d'aller via Lognan.

CHAPITRE XIII

L'ASCENSION DU MONT BLANC

LES ROUTES — PAR LES BOSSES — PAR LE CORRIDOR — TEMPS NÉCESSAIRE POUR L'ASCENSION ET LA DESCENTE — LA ROUTE DE ST.-GERVAIS — LE PRIX DE L'ASCENSION. — LES REFUGES — LE SOMMET — LES CREVASSES PRÈS DU SOMMET — VUE DU SOMMET — L'OMBRE DU MONT BLANC — LA GALERIE EIFFEL.

Nous avons déjà nommé [1] la plupart des courses inscrites sur la liste de Chamonix, mais il nous reste encore à parler de l'ascension du Mont Blanc. Du côté français, il y a trois routes plus ou moins usitées [2], savoir :

1. **De Chamonix par les Grands Mulets, le Grand Plateau et les Bosses du Dromadaire.**
2. **De Chamonix par les Grands Mulets, le Grand Plateau, le Corridor et les Rochers Rouges.**
3. **De Chamonix ou de St-Gervais par l'Aiguille et le Dôme du Goûter,**

et cinq autres partent du côté italien, savoir :

4. **De Courmayeur par le Glacier de Miage, le Glacier du Dôme et le Dôme du Goûter.**
5. **id. par le Glacier du Mont-Blanc.**
6. **id. par le Glacier de la Brenva.**
7. **id. par le col du Géant et l'Aiguille du Midi.**
8. **id. par les Glaciers du Brouillard et de Fresnay, et le Mont-Blanc de Courmayeur.**

Pour ces cinq dernières, nos 4 à 8, voyez le chapitre XIV.

On préfère généralement la route n° 1. Le nombre des voyageurs qui s'en servent et de ceux qui montent par le n° 2 dépasse celui des touristes usitant toutes les autres routes ensemble. Ces deux itinéraires sont tracés par un gros pointillé sur la carte pliante.

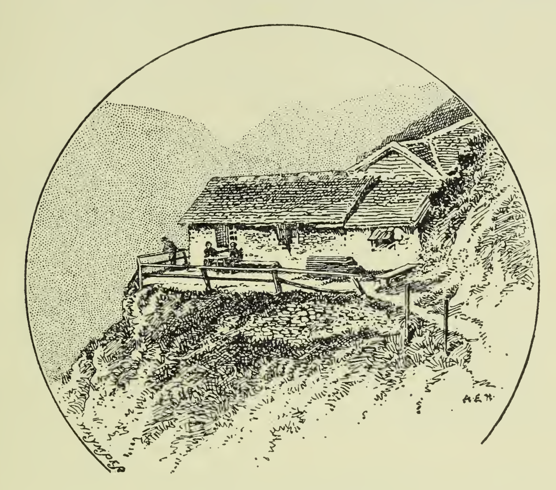
Pour le chemin jusqu'aux Grands Mulets, voyez pp. 122, 123 [3]. En partant du Pavillon, on a l'habitude de monter vers l'extrémité

[1] Plusieurs de celles qui restent, la traversée du Col de la Brenva, l'ascension de l'Aiguille du Géant et des Grandes Jorasses, se font de Courmayeur. On en parlera plus tard.

[2] On a maintenant abandonné la vieille route du Grand-Plateau aux Rochers-Rouges (l'ancien passage).

[3] Sur les pentes de l'Aiguille du Midi, au-dessus de Pierre à l'Echelle et dans son voisinage, il y a beaucoup de pierres peu solidement posées, et qui peuvent tomber à tout instant. Un guide de Chamonix ne manquera pas de le faire remarquer. Il faudra faire très attention.

supérieure des rochers sur lesquels l'établissement est situé, le sentier est très marqué ; on prend ensuite le glacier de Taconnaz et on le traverse d'un côté à l'autre. Voyez le chemin tracé sur la gravure du Mont Blanc vu du Brévent. A cet endroit, la route monte en pente douce et se dirige vers l'arête reliant l'aiguille et le Dôme du Goûter. Elle tourne à gauche et va directement au sommet. Entre l'astérisque marqué sur la gravure et le Grand Plateau, on rencontre successivement les Petites Montées, le



PIERRE POINTUE EN 1907

Petit Plateau (voyez pp. 65, 66) et les Grandes Montées. Le Grand Plateau est le second étage de l'ascension. Dans la gravure, on ne voit que le bord. Cinq minutes après être arrivé là, si vous comptez suivre *la route des Bosses*, tournez à droite, montez par les pentes modérément inclinées à droite du rocher, sur lequel le refuge Vallot est construit, et approchez du sommet en suivant la crête de l'arête, ou en restant près d'elle jusqu'au sommet. Les seuls passages difficiles dans ce trajet sont les Bosses du Dromadaire.

En 1899, on varia cette route. Après avoir dépassé le Refuge Vallot, à peu près à moitié chemin entre cette construction et la Bosse inférieure, on traversa les pentes pour aller directement vers le sommet. Cette variante ne paraît pas avoir été fréquemment adoptée.

Si on veut suivre la *route du Corridor*, on ira vers le sommet jusqu'à mi-hauteur du Grand Plateau, puis on se portera sur la gauche, et on cherchera un chemin sur la large crevasse ou sur les crevasses qu'on y trouvera. Le chemin à partir de cet endroit, devient visible sur la vue du Brévent, il monte sous celui des Rochers Rouges, qui est plus bas, se dirige presque sur l'est et paraît s'éloigner du

10

sommet. Ensuite il tourne à droite, émerge un peu au-dessous de la cabane Janssen sur les Rochers Rouges, 4509 m. Après cela, on passera à gauche des rochers nommés les Petits Rochers Rouges, 4581 m., on ira aux Petits Mulets, 4691 m., et on se dirigera directement vers l'Observatoire, 4810 mètres, qui reste en vue pendant la dernière partie du trajet. Le Corridor est raide, mais les pentes de cette route ont une inclinaison modérée pendant les 300 derniers mètres.

On combine fréquemment les deux routes. Il est difficile de se prononcer pour dire s'il est préférable de monter par les Bosses et de descendre par le Corridor, ou de faire le contraire. En cas de très grand vent, la route des Bosses sera peut-être moins sûre que celle du Corridor. Comme nombre d'heures, il n'y a pas grande différence entre les deux.

Le temps nécessaire. — Entre les Grands Mulets et le sommet, le temps à employer varie beaucoup suivant les conditions climatériques et l'état de la neige. Le même individu peut mettre deux fois plus longtemps à effectuer une ascension, qu'il n'aura mis pour une précédente. Avec un beau temps et une bonne neige, l'horaire suivant est probable [1] :

Ascension via le Corridor (haltes non comprises)

De Chamonix à la Pierre Pointue	2 h.
De Pierre Pointue à Pierre à l'Echelle	0 h. 50
De Pierre à l'Echelle aux Grands Mulets	2 h. 10
Des Grands Mulets au bord du Grand Plateau . . .	3 h. 15
Du Grand Plateau à l'arête des Rochers Rouges . . .	2 h. 40
Des Rochers Rouges au sommet	0 h. 50
Total	11 h. 45

Descente via les Bosses (haltes non comprises)

Du sommet au refuge Vallot	1 h. 10
Du refuge Vallot aux Grands Mulets	1 h. 55
Des Grands Mulets à Pierre Pointue	1 h. 50
De Pierre Pointue à Chamonix	1 h.
Total	5 h. 55

Le chemin du Mont Blanc, *via* l'Aiguille et le Dôme du Goûter, communément appelé la **route de St Gervais**, servira de plus en plus. En 1898, on fit un sentier du Pavillon Bellevue au sommet des Rognes par le Mont Lachat. Le sentier muletier s'arrête là. Un sentier continue jusqu'à la Tête Rousse, où se trouve une auberge, ouverte en août 1899. Cette auberge, **Hôtel-Chalet de Tête-Rousse**, est située environ à 3170 mètres, son altitude dépasse d'à peu près 91 mètres la hauteur des Grands Mulets : on atteint cette élévation sans toucher à la neige. Les prix y sont raisonnables. De Saint-Gervais au Pavillon Bellevue, il faut 2 h. 30, du Pavillon

[1] Le Mont-Blanc a été gravi plusieurs fois en une seule longue journée. Le 21 juillet 1865, M. F. Morshead de Winchester quitta Chamonix à minuit 30, arriva au sommet à 10 h. du matin et fut de retour à 4 h. 25 du soir, mettant ainsi seize heures, y compris les haltes, pour faire l'ascension.

Bellevue au Chalet de Tête Rousse, environ 4 h. ; du Chalet de Tête Rousse à la Cabane de l'Aiguille du Goûter de 2 h. 30 à 3 h., et de là au Refuge Vallot, à peu près 1 h. 45. Ces temps concernent le trajet fait à pied. Quand le chemin de fer du Fayet atteindra l'Hôtel-Chalet de Tête Rousse l'ascension du Mont-Blanc par la route de St-Gervais sera abrégée.

Dépenses. — Le tarif de Chamonix au Mont Blanc est de 100 francs par guide **(Cx. T. I Courses ext.).** Si on en prend deux pour une seule personne, et qu'on passe la nuit aux Grands Mulets, la dépense totale sera au moins de 300 francs.

Le tarif de Chamonix prévoit diverses éventualités : si le touriste ne parvient qu'aux Grands Mulets et revient dans la journée, on ne lui compte que 20 fr. (Cx. T. 2. courses ext.) ; s'il atteint le Grand Plateau, le prix sera de 50 fr. (Cx. T. 4 c. ext.) ; au sommet du Corridor ou à la cime des Bosses, c'est 70 fr. (Cx. T. 5. courses ext.) ; mais, s'il arrive plus haut, les cent francs sont entièrement exigés. Si l'ascension dure plus de trois jours, chaque guide sera payé 10 fr. de plus par jour.

Le tarif de St-Gervais est de 90 fr. par guide, si l'ascension est faite de St-Gervais aller et retour. Si le départ a lieu de St-Gervais et que la descente soit effectuée sur Chamonix, cela coûtera 150 fr. par guide. Voyez appendice B*.

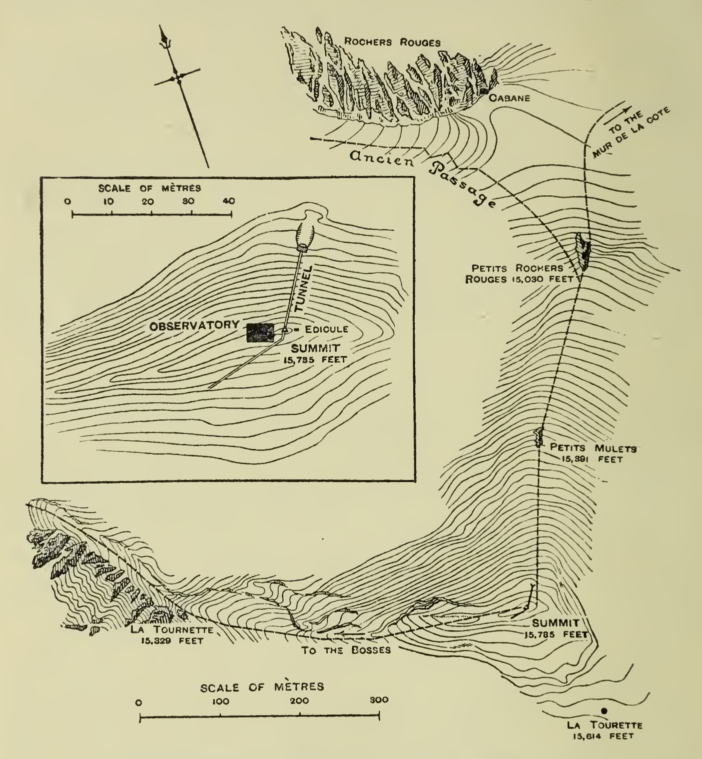
Une caravane faisant l'ascension du Mont Blanc, qu'elle soit accompagnée d'un guide ou non, ne doit pas comprendre moins de trois personnes. Ceci s'applique à toutes les excursions mentionnées dans ce livre, qui traversent un glacier recouvert de neige.

Refuges. — L'observatoire du sommet, la cabane des Rochers Rouges et l'Observatoire Vallot, sont des propriétés privées ; on ne peut donc y être admis que par faveur [1]. Le refuge Vallot n'est pas dans les mêmes conditions. On a le droit d'y entrer, mais le bâtiment est petit, il est loin d'être confortable et se trouve habituellement dans un état vraiment mauvais. Une nuit, passée là, offre l'avantage d'arriver au sommet à une heure matinale. La cabane de l'Aiguille du Goûter est ouverte à tout le monde.

Le sommet. — Divers auteurs ont dit que le sommet ressemblait au dos d'un âne, à une poire coupée par la moitié, ou au dos d'une carpe. Je suis incapable de prendre un parti dans ces aberrations intellectuelles. Le sommet est une arête de 145 pas de long, descendant plus rapidement sur le versant français que sur le côté italien. Sa crête est à peu près de niveau, mais l'extrémité orientale est légèrement plus haute que l'extrémité occidentale. Selon toute probabilité, trois arêtes rocheuses s'unissent presque immédiatement sous l'Observatoire et à peu de distance de cette construction. La petite plaque de rochers sur le versant italien, nommée la Tourette, n'est qu'à une cinquantaine de mètres au-dessous

[1] M. Vallot publie la note suivante : « Les savants de toute nationalité sont admis à séjourner et à travailler à l'Observatoire. Ils doivent demander l'autorisation au directeur (M. J. Vallot, 61, avenue d'Antin, à Paris) en indiquant sommairement l'objet de leurs travaux. Ils devront emmener avec eux, à leurs frais, un des guides conservateurs (Alphonse Payot, Michel Savioz, Jules Bossonney) qui se chargera de faire la cuisine et le service. »

de l'extrême pointe [1]. Le sommet du Mont Blanc de Courmayeur se trouve dans la même direction ; on peut y aller en une heure. La corde est nécessaire [2]. La neige est habituellement bonne au sommet du Mont Blanc. La plus grande partie de celle qui y tombe



PLAN DU SOMMET DU MONT-BLANC D'APRÈS X. IMFELD, 1891.
En 1909, l'Observatoire et l'Edicule avaient disparu.

glisse ou est emportée par le vent ; ce qui en reste est rapidement incorporé à la vieille neige du dessous.

Panorama du sommet. — Il vaut mieux se trouver soit de bonne heure, soit très tard sur le sommet ; de cette façon, on aura plus de

[1] Grâce à l'obligeance de M. Eiffel, il m'a été permis de reproduire le plan suivant du sommet qu'on fit pour lui en 1891.

[2] Quoiqu'il n'y ait pas à l'heure actuelle de crevasses visibles près de l'arête faîtière, il y a quelques années, cette dernière était sectionnée par une crevasse assez considérable qui rendait difficile d'aller d'un bout à l'autre.

chance d'admirer l'incomparable panorama que l'on domine. Vers midi, des nuages se forment presque toujours sur l'Italie.

Au **Nord**, on aperçoit le Mont Blanc du Tacul, le Mont Maudit, l'Aiguille du Midi, le Dôme et l'Aiguille du Goûter, Chamonix et la vallée, la chaîne du Brévent, le Buet, la Dent du Midi, l'Aiguille verte et le bassin du Talèfre ; au-delà, le lac de Genève et les montagnes de l'Oberland. Les points principaux à l'**Orient** sont le col et l'Aiguille du Géant, les Grandes Jorasses, le Grand Combin, tous situés entre le Weisshorn et le Mont Rose ; une partie du Val Ferret et l'extrémité du Val d'Aoste ; sur la droite, le Mont Blanc de Courmayeur. Le **Midi** montre le Mont Blanc de Courmayeur, le glacier italien du Miage, les aiguilles de Trélatête, une partie du Val Véni, les Pyramides Calcaires et le Col de la Seigne ; dans le lointain, toutes les Alpes Graies et encore plus loin, au centre, les Alpes Maritimes et le Mont Viso et à droite les Alpes dauphinoises. La vue de l'*Ouest* a l'arête comme premier plan, Sallanches au second plan, à l'horizon le Jura et une grande partie de la France. La section du *Midi* est peut-être la plus impressionnante, quoiqu'il y ait à voir des choses remarquables aux quatre points cardinaux.

L'ombre du Mont-Blanc projetée dans l'espace paraît immédiatement après le lever du soleil et peu de temps après son coucher. J'ai vu deux fois cette remarquable apparition. Le 9 août 1893, je me promenais à l'aurore au sommet de l'arête, et je regardais le panorama qui se développait peu à peu. « Bientôt un reflet pourpre, teignant le ciel derrière les Mischabelhörner, annonçait que le soleil arrivait. L'instant suivant, les massifs commencèrent à prendre forme, et une montagne inconnue, aussi haute que le Mont Blanc se profila dans la direction d'Aix-les-Bains. L'astre du jour surgit d'un bond ; des rayons ruisselèrent entre les pics, séparant les arêtes, et des cimes brillantes étincelèrent comme des phares autour de la vaste circonférence. Je vis bientôt que la montagne inconnue était un mirage : l'ombre du Mont Blanc projetée en l'air. La vision disparut avant que le soleil se fut complètement élevé. L'énorme forme grise, étonnante par sa grandeur, ressemblait étrangement à une montagne réelle. Quand les teintes se foncèrent, elle s'évanouit peu à peu, et en quarante minutes elle était effacée. » Le professeur Ch. Martin semble avoir été le premier à voir l'ombre au coucher du soleil en août 1844 ; il déclara que l'aurore boréale peut seule rivaliser avec ce magnifique phénomène.

Le tunnel, creusé en 1891, par les ordres de M. Eiffel (voir pp. 75-78) était en très bon état en 1893 ; je pus le parcourir d'un bout à l'autre sans me courber. L'année suivante, sa dimension avait tellement diminué, qu'il était impossible de s'y tenir debout et on fut obligé d'y entrer à quatre pattes. Le 26 juillet 1894, à 9 h. 45 du matin, la température de l'intérieur de la galerie à une dizaine de mètres de l'entrée était de 2°,5 au-dessous de zéro, soit 29°,5 F.

Précautions. — Le Mont Blanc est sujet à de rapides changements de température. En une heure, un temps très beau peut devenir exécrable. Plusieurs personnes sont ignorantes de ce fait et partent

pour faire l'ascension de la montagne sans se protéger suffisamment. (Voir p. 66). On doit prendre des gants. Des souliers de feutre sont excellents pour le sommet où la température de la neige à quelques pouces de la surface se maintient à six degrés et plus, au-dessous de zéro.

Une ascension d'hiver au Mont-Blanc. — Le 31 janvier 1876, on effectua l'ascension du Mont Blanc de Chamonix par la route des Bosses. La température du sommet était de —25° C., au-dessous de zéro. Voyez *Alpine Journal*, vol. VII, p. 439. On fit l'ascension du Mont-Blanc les 24 et 25 décembre 1905. Les touristes racontèrent que le soleil était si chaud que la neige fondait sur le toit du Rifugio-Torino, au Col du Géant. (Voir chap. XIV).



CHAPITRE XIV

LE TOUR DU MONT-BLANC

LES BAINS DE SAINT-GERVAIS — LES SOURCES — LA CATASTROPHE — LE VILLAGE DE SAINT-GERVAIS — COMBLOUX — LES ASCENSIONS DU MONT-JOLY ET DE L'AIGUILLE DE BIONNASSAY — BIONNAY — CONTAMINES — LE COL DE MIAGE — LA PLUS GRANDE CHUTE CONNUE — NOTRE-DAME DE LA GORGE — NANT BOURRANT — LE GLACIER ET LE COL DE TRÉLATÊTE — LE COL DU MONT-TONDU — LE COL DU GLACIER — LE CHALET A LA BALME — LE COL DU BONHOMME — LE COL DES FOURS — LES MOTETS — CHAPIEUX — LE COL DE LA SEIGNE — LE LAC DE COMBAL — ASCENSION DE L'AIGUILLE DE TRÉLATÊTE — LES MORAINES DU MIAGE — LA ROUTE DU MONT BLANC EN PASSANT PAR LE DÔME — LA CABANE DU DÔME — LES ASCENSIONS DU MONT BLANC PAR LE GLACIER DU MONT BLANC ET PAR LE GLACIER DU BROUILLARD — LE MONT BLANC DE COURMAYEUR — LE GLACIER DE BRENVA — COURMAYEUR — ASCENSION DU MONT SAXE — MONT CHÉTIF — LE CRAMMONT — LE COL DE CHÉCOURI — LE COL DU GÉANT — LES AIGUILLES BLANCHE ET NOIRE DE PEUTERET — LES DAMES ANGLAISES — L'AIGUILLE DU GÉANT — LE MONT BLANC PAR LE COL DU GÉANT ET L'AIGUILLE DU MIDI — LE COL DE ROCHEFORT — LE COL DES FLAMBEAUX — LE COL DE TOULE — ASCENSION DU MONT-BLANC PAR LE GLACIER DE BRENVA — ASCENSION DES GRANDES JORASSES — DE COURMAYEUR AU COL FERRET — ASCENSION DU MONT DOLENT — DES CHALETS DE FERRET A ORSIÈRES — CHAMPEY — MARTIGNY — LE COL DE LA FORCLAZ — COMMENT QUITTER CHAMONIX.

Un bon marcheur peut faire le tour du massif du Mont Blanc en quatre jours. Il y a une route carrossable pendant quelque temps et un sentier muletier pour le reste du trajet.

1er jour. — De Chamonix à Nant Bourrant par le Fayet et Saint-Gervais.

2e jour. — De Nant Bourrant à Courmayeur par les Cols du Bonhomme et de la Seigne.

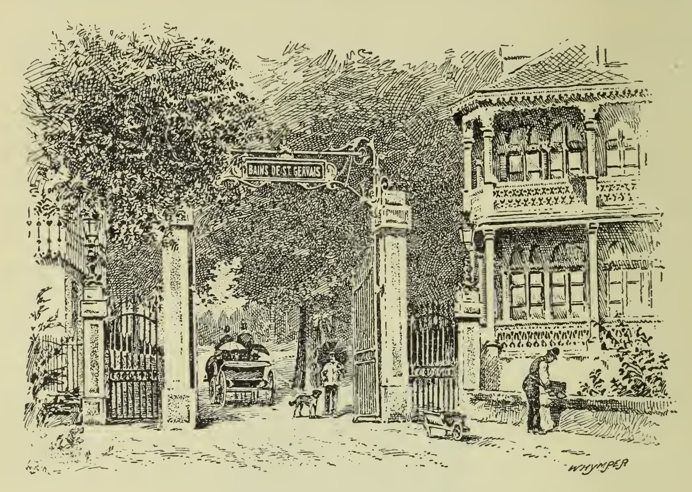
3e jour. — De Courmayeur à Orsières ou Champey en passant le col Ferret.

4e jour. — D'Orsières ou de Champey à Chamonix par le Grand Saint-Bernard, la Forclaz et la Tête Noire ou le Col de Balme.

Si trois jours sont nécessaires pour aller de Chamonix à Cour-

mayeur, la première nuit est habituellement passée à Contamines et la seconde aux Chapieux ou aux Motets.

De Chamonix aux bains et au village de Saint-Gervais, à Contamines et à Nant Bourrant (Cx. T. 75, 76, 77, 80). — Pour aller de Chamonix au Fayet, voyez pp. 93, 119. — L'entrée des **Bains de Saint-Gervais** est à environ 400 mètres de la station du chemin de



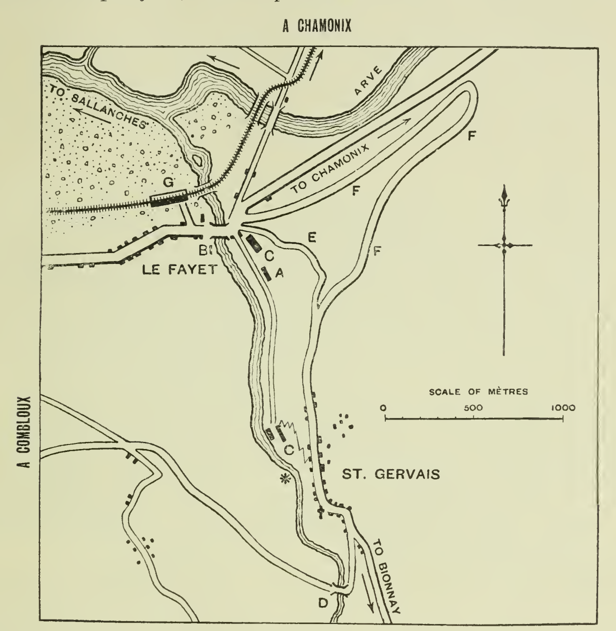
ENTRÉE DES BAINS DE SAINT-GERVAIS.

fer, à l'endroit où le torrent Bon Nant débouche sur la plaine de Sallanches ; elle ressemble à l'entrée d'un parc privé, ce qui quelquefois intimide les gens. On peut y pénétrer sans rien payer. Du pont du Bon Nant au Fayet, trois chemins conduisent au **Village** de Saint-Gervais. L'un traverse les propriétés des Bains, en passant par A. et C. et par le chemin en zigzag, marqué sur le plan en C. On peut aller par E., la vieille route étroite et raide ; elle prend 25 minutes pour monter et 15 minutes pour descendre. La nouvelle route FF est beaucoup plus agréable, mais beaucoup plus longue. Il n'y a aucune maison sur la vieille route ; à un tiers du trajet en F, se trouve l'HÔTEL ET PENSION DES PANORAMAS. Je recommande de préférence aux autres le chemin passant par les terrains appartenant aux Bains.

A quelques trente mètres de l'entrée, en *A*, se trouve la construction des *Bains* ; c'est un bâtiment neuf et bien aménagé [1]. Les *sources* sont

[1] « L'établissement thermal, construit sur les plans de M. Jory, est une merveille d'élégance sobre et de commodité. Impossible de rêver rien de plus parfait au point de vue hydrothérapique : cabines de bains, salles de douches de toute nature, salles de pulvérisations, d'inhalations, bains de vapeur du système Berthe si apprécié, massage savant, tout est réuni dans ces Thermes pour assurer l'emploi complet des propriétés thérapeuthiques de l'eau minérale, l'observation mathématique des ordonnances médicales, le bien-être et les aises des baigneurs. »

en C. près de l'entrée de la gorge de Crépin, marquée par un astérisque. On prétend qu'elles furent découvertes en 1806 par un ouvrier de Servoz qui pêchait des truites. M. Gontard ou Gonthard, le propriétaire, se mit rapidement à les exploiter et créa l'établissement thermal. La source principale est nommée à cause de lui *Source Gontard* ; elle donne 140.000 litres par jour, à la température de 39° C. La *source du Torrent*



A. LES NOUVEAUX BAINS B. PONT DU BON NANT. C. HOTELS DES BAINS. D. PONT DU DIABLE. E. VIEILLE ROUTE DE SAINT-GERVAIS. F. F. NOUVELLE ROUTE DE SAINT-GERVAIS. G. STATION DU CHEMIN DE FER POUR CHAMONIX, MARTIGNY, SALLANCHES, GENÈVE, ETC.

donne 10.000 litres par jour à la même température, et la *source de Mey* 30.000 litres à la température de 42° C. Depuis plus de 90 ans, les eaux de ces sources sont réputées pour leurs propriétés salutaires [1]. Qu'il prenne les eaux ou non, un piéton, avant de continuer sa promenade, aura tout avantage à se revivifier par un bain de vapeur du *système Berthe*, qui est garanti contre tout danger d'asphyxie.

Les hôtels des Bains sont à un kilomètre des Bains eux-mêmes, ils se trouvent à l'entrée de la gorge de Crépin. Primitivement, les

[1] Il est reconnu qu'elles sont bonnes pour les affections suivantes : 1. Maladies de la peau : eczéma, urticaire, psoriasis, pityriasis, éruptions furonculeuses, prurigo, lichen, herpès, acné, couperose, etc. ; 2. Maladies des voies digestives : dyspepsie, gastralgie, entérite, engorgement du foie, pléthore abdominale, constipation, etc. ; 3. Maladies des voies urinaires : gravelle, catarrhe de la vessie ; 4. Maladies de l'utérus : catarrhe utérin, engorgement du col, métrites liées aux affections de la peau ; 5. Maladies des voies respiratoires : angine granuleuse, laryngite, catarrhe bronchique, catarrhe nasal, ozène, etc. ; 6. Maladies nerveuses : névroses d'origine arthritique.

Bains et l'hôtel ne formaient qu'un seul établissement ; la vue de la page 155, què M. Tairraz, de Chamonix, a eu l'obligeance de me permettre de reproduire, les montre, comme ils existaient en 1892. Pendant la nuit du 11 juillet 1892, toute la portion centrale, la plus ancienne, de ces bâtiments, et les extrémités des ailes, furent emportées par une inondation. Le réservoir inférieur du petit glacier de Tête Rousse creva subitement (voir p. 119). L'eau se précipita dans la vallée de Bionnassay, ruinant à son embouchure le village de Bionnay. Ensuite elle rejoignit le torrent du Bon Nant et ne fit plus grand mal jusqu'au moment où elle fut comprimée entre les parois de la gorge de Crépin, de l'extrémité inférieure de laquelle elle sortit avec impétuosité. En quelques minutes, les Bains furent détruits et la plus grande partie des pensionnaires furent noyés. Les voyageurs habitant la construction de gauche échappèrent, sauf quelques rares exceptions, mais tous ceux logés dans le milieu ou dans les ailes périrent. Le chiffre total des morts reste inconnu. On suppose que plus de 120 personnes disparurent, rien que dans les Bains. Les bâtiments à gauche et près de l'extrémité de droite ont été restaurés, mais un grand espace vide reste sur l'emplacement des autres constructions, dont il n'y a plus trace. Un autre hôtel, ouvert en 1900, appartient à la compagnie des Bains ; il est situé à l'entrée des terrains et se nomme le GRAND HÔTEL DE LA SAVOIE.

Pour les hôtels de St.-Gervais, voyez p. 119. Derrière le village, se trouve un espace illimité permettant de faire des promenades sur les pentes qui s'étendent du Pavillon Bellevue au Châtelard. Les meilleures excursions dans la direction opposée sont les charmantes courses à Combloux et à Mégève, et l'ascension du Mont Joly. Pour y aller, vous passez d'abord sur le pont du Diable. (D sur le plan).

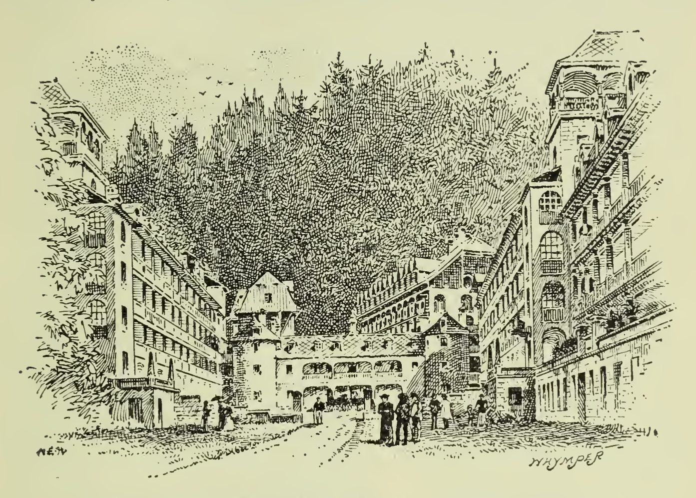
Combloux (960 mètres, pop. 1000) ; GRAND HÔTEL DU MONT BLANC. Trois trains électriques font communiquer journellement ce pays avec la station du Fayet-St-Gervais, à 13 kilomètres. Combloux est un charmant petit village, dont les maisons, à demi cachées dans la verdure des vergers, captivent immédiatement l'attention. Cette bourgade est située au milieu de splendides forêts, où, même au gros de l'été, on peut trouver de l'ombre et de la fraîcheur. Elle est construite au croisement de routes menant à Chamonix, le Fayet-St.-Gervais, Sallanches, Mégève, Albertville, Annecy, etc.

Dans le vol. XII de l'*Alpine Journal*, M. Douglas Freshfield parle d'une façon flatteuse de Combloux. A propos du trajet qui y conduit, il dit : « sa beauté dépasse toute expression... Le côté de la montagne doit toujours être splendide, mais au milieu de l'été, il est peut-être moins exquis que par une matinée d'octobre, quand l'atmosphère est pleine de vapeurs à moitié dissoutes, que le feuillage est coloré de rouge et d'or, et que la neige fraîche vient rejoindre les teintes de feuille morte des pâturages brûlés par le froid...

« Le Mont Blanc paraissait plus magnifique à chaque instant...

Les neiges étaient encadrées par la plus charmante succession de prés, de chalets bruns, de bouquets de hêtres. Chaque pas produisait quelque nouveau changement du paysage, et chaque tournant était si merveilleux, qu'en l'abandonnant, on avait l'impression de gaspiller une des plus rares occasions de sa vie. »

Le **Mont-Joly**, 2527 m. **(Cx. T. 73, 74)** est le point le plus élevé de la rive gauche du val Montjoie. Il se dresse à l'est de Contamines, mais on fait généralement son ascension de Saint-Gervais, en passant sur le Pont du Diable et en prenant la route jusqu'aux villages d'Orcin et des Granges : après, on suit un sentier et des pentes gazonnées. Au mlieu du jour, il y fait chaud. Pour aller de Saint-Gervais au Pavillon,



LES BAINS DE SAINT-GERVAIS AVANT LA CATASTROPHE DE 1892.

il faut 3 h. 15 m. Le pavillon du Mont-Joly est un chalet de bois, ouvert depuis 1895 ; il y a douze lits. Le propriétaire est très aimable et très obligeant. Logement : 2 fr. 50 ; petit déjeuner, 1 fr. 25 ; déjeuner à la fourchette, 2 fr. 50 ; dîner, 3 fr. 50 ; vin ordinaire, 1 fr. 25. Pension, vin compris, 10 fr. par jour. Du Pavillon il y a un sentier qui mène au sommet en une heure ; pour le retour, il faut 25 minutes. Il se trouve à la cime une croix en bois et un steinmann. La vue est très étendue. Outre l'aiguille de Bionnassay, le col du Miage et un côté du Mont-Blanc que l'on ne peut voir de nulle part aussi bien, elle embrasse une grande partie de la Savoie et les Alpes dauphinoises. Il y a un autre chemin par **Saint-Nicolas de Véroce** ; café du Mont-Joly ; café national ; ce dernier est le plus ombragé. Une route carrossable relie Saint-Gervais à St-Nicolas, ensuite il y a un sentier muletier jusqu'au Pavillon. On met environ 3 h. 45 m. A la descente, un piéton peut aller du Pavillon à St-Nicolas en 35 minutes, et de là à la route de Bionnay en 30 minutes ; il atteindra alors St-Gervais en 45 minutes. Peu d'Anglais ont visité jusqu'à présent le Mont-Joly.



GORGE DE CRÉPIN, EN-DESSUS DES BAINS DE SAINT-GERVAIS

La principale **ascension**, pouvant être faite de Saint-Gervais, après celle du Mont Blanc, est celle de l'**Aiguille de Bionnassay** (4061 mètres) **(Cx. T. 38. Courses ext. Cr. T. 70 frs.)** dont l'altitude n'est dépassée que par celle de l'Aiguille Verte, (4127 m.) et celle des Grandes Jorasses, (4206 mètres). Ce pic splendide paraît sur certaines faces plus beau que le Mont Blanc lui-même. La première ascension en fut faite le 28 juillet 1865, par Messieurs Edward North Buxton, F. C. Grove, et R. Macdonald, avec les guides J. P. Cachat et Michel Payot.

Ils « quittèrent le Pavillon Bellevue à 1 h. 20 du matin et suivirent la route habituelle de l'Aiguille du Goûter jusqu'au pied de la Tête Rouge (?). Ensuite ils traversèrent le glacier de Bionnassay et escaladèrent par une pente de glace très rapide qui tombe de l'arête reliant l'Aiguille de Bionnassay au Mont-Tricot. L'arête fut atteinte à 10 h. et le sommet à 3 h. 15 de l'après-midi. Trouvant qu'il n'était pas sage de descendre du côté par où ils étaient venus, ils quittèrent l'arête à un point plus élevé que celui où il l'avait prise, et descendirent sur le versant sud-ouest par des rochers et la tête du glacier français du Miage, qu'ils touchèrent à la nuit tombante. Ils passèrent la nuit sur quelques rochers au niveau du Col du Miage, et la caravane arriva à Chamonix le lendemain à midi. » *Alpine Journal*, vol. II, pp. 132-3. Le tracé de cette première ascension est donné sur la carte pliante.

On fait rarement l'ascension de l'Aiguille de Bionnassay, et on la compte parmi les difficiles.

De Saint-Gervais à **Bionnay**, (972 mètres), il faut 50 minutes. Il n'y a pas d'auberge ; on peut avoir du vin, bon et pas cher. A moitié chemin entre ces deux localités, vous traversez le village de Praz. Au-dessus de Bionnay, le val Montjoie se rétrécit ; la route bonne et ombragée continue un peu au-delà de Nant Bourrant. Une heure suffit largement pour aller de Bionnay à **Contamines**, (1170 mètres). HÔTEL DU BON HOMME ; le propriétaire est aimable, ses prix sont au-dessous de la moyenne. Contamines est à 8 k. 850 de Saint-Gervais.

Col du Miage. A deux kilomètres environ au-delà de Bionnay, à l'opposé de Saint-Nicolas, se trouve l'entrée du vallon conduisant au col du Miage. Deux chemins conduisent aux chalets de Miage [1], chacun passant par un côté du ruisseau. De là au sommet du col, il faut à peu près 4 h. 30. Le sommet du col est au S. S. O. de l'Aiguille de Bionnassay, et, quand on en fait l'ascension par le plateau supérieur du glacier français du Miage, on suit une crête rocheuse qui surmonte une longue et rapide pente de glace, sur laquelle eut lieu une des plus terribles chutes connues.

Le 11 juillet 1861, une grande caravane de touristes était assemblée

[1] Une petite auberge de montagne, appelée le Chalet des Deux Frères, qui avait été primitivement un pavillon de chasse appartenant au comte de Nicolay, fut ouverte en 1898 sur le col de Tricot entre le glacier de Bionnassay et les chalets de Miage.

au sommet du Col du Miage [1] ; elle espérait découvrir si une ascension du Mont-Blanc était possible par ce versant. Pendant que les autres s'arrêtaient pour déjeuner, un des membres de la caravane, M. Birkbeck s'éloigna, et on ne remarqua pas tout d'abord son absence. Quand on s'en aperçut, on suivit sa trace et on découvrit qu'il était tombé sur les pentes rapides de glace et de neige et on le vit à près de huit cents mètres de là aux pieds des pentes, au sommet du glacier français du Miage. Ses amis se portèrent aussi rapidement que possible à son secours, mais près de deux heures et demie s'écoulèrent avant qu'on ait pu l'atteindre.

Entre l'endroit où M. Birkbeck commença à glisser ou à tomber, et la place où il s'arrêta, il y avait environ 518 *mètres de différence d'altitude !* La pente était douce, là où il perdit pied d'abord ; il essaya de se retenir avec les doigts et les ongles, mais la neige étant trop dure. « Quelquefois il descendit les pieds en avant, d'autres fois la tête la première, d'autres fois sur le côté, une ou deux fois, il eut la sensation d'être projeté en l'air. » Il s'arrêta enfin au bord d'une large crevasse. Quand on le ramassa, on s'aperçut qu'il était presque à demi-écorché par le frottement. « Son passage sur la neige lui avait enlevé la peau sur la partie externe des jambes et des cuisses, ainsi que celle des genoux, de la partie inférieure du dos et des côtes, du nez et du front. Il avait perdu beaucoup de sang et offrait l'horrible spectacle d'un amas de chair sanglante. » On le transporta à Saint-Gervais où il demeura dans un état critique pendant quelques semaines, puis il se rétablit mieux qu'on n'aurait osé l'espérer.

La descente du Col à Courmayeur, demande environ 5 heures. Elle conduit en traversant dans toute sa longueur le glacier italien du Miage au Val Véni, près du lac de Combal. De là on descend à la vallée par un bon sentier passant à La Visaille, (1642 m.). L'existence de ce col est connue depuis un siècle environ, mais on s'en sert peu. On peut aller à pied par ce chemin de Courmayeur à Chamonix en 19 heures, (Voyez *Peaks, Passes and Glaciers*, 2e série, vol. I, pp. 194-207). Il y a une *cabane* qu'on appelle le **Refuge Durier**, au sommet du col du Miage ; elle a été ouverte en août 1899.

Il faut 45 minutes pour aller de Contamines à **Notre-Dame de la Gorge.** La route carrossable s'arrête là. De Notre-Dame au **Nant Bourrant (Borrant),** (1457 mètres), on met 40 minutes. HÔTEL-CHALET NANT-BOURRANT, bons lits et des prix raisonnables. Avant d'arriver, arrêtez-vous une minute pour regarder par-dessus le pont. On ne peut plus trouver de lieu pour se rafraîchir avant Les Chapieux ou les Motets, sauf au Chalet à la Balme ; la plupart du temps, le chemin est nu et sans ombrage. Pour ces raisons, il vaut mieux partir de Nant-Bourrant que de Contamines le second jour.

(Nant Bourrant est exactement vis-à-vis l'extrémité du **Glacier de Trélatête**, un des principaux glaciers du Mont Blanc, qui est peu visité et mal dessiné sur les cartes. Le **Pavillon de Trélatête,** 1975 mètres, est un petit bâtiment, quelquefois fermé. Un chemin y conduit de Nant

[1] Elle se composait de Sir Leslie Stephen, MM. F.-F. Tuckett, F. Mather, J. Birkbeck et du Rév. Charles Hudson, accompagnés des guides Melchior Anderegg, Mollard, Hoste, J.-J. Bennen et Peter Perrn. Birkbeck était un tout jeune homme dont Hudson s'était chargé.

Bourrant en une heure et demie environ, et un autre de Contamines en un peu plus de deux heures. On peut parvenir sur le versant italien de la chaîne en passant au-dessus du glacier de Trélatête, soit par le Col du Mont Tondu, soit par le **Col de Trélatête** 3498 mètres. Ce dernier est un passage étroit et désagréable, qui fut traversé pour la première fois par MM. C. E. et G. S. Mathews, le 28 août 1864. Ils partirent d'un chalet situé près du col de la Seigne à 5 heures du matin et mirent 15 heures à traverser le glacier de Trélatête. Ils passèrent la nuit dehors à trois heures au-dessus du Pavillon. D'autres passages peuvent être traversés beaucoup plus rapidement, mais il n'y a pas grand'chose à dire en leur faveur. Le **Col du Mont-Tondu** environ 2865 mètres, **(Ex. T. 25, courses ext., Cr. T. 25 fr.)**, passe dans une dépression à une petite distance à l'est du Mont-Tondu, 3196 mètres; il conduit sur le petit glacier des Lancettes, d'où l'on peut descendre aux Motets, ou bien côtoyer les pentes à l'est du sommet du Col de la Seigne. Par ce chemin, il faut 7 à 8 heures, pour aller de Contamines au sommet du col de la Seigne. Le Col du Mont-Tondu fut d'abord nommé col de Trélatête, et décrit sous ce nom dans la première édition du *Guide to the Western Alps*, de Ball, 1863. Un autre chemin du glacier de Trélatête au col de la Seigne passe par le **Col du Glacier**, sentier rarement fréquenté et un peu plus long que le Col du Mont-Tondu).

Nant Bourrant à Courmayeur par les cols du Bonhomme, des Fours et de la Seigne. — De Nant Bourrant au **Chalet à la Balme** (Barme), il faut 50 minutes, le chemin monte modérément. Le chalet est une construction médiocre. Lits, nourriture simple. Après l'avoir dépassé, on monte rapidement pendant 30 minutes, et pendant longtemps le trajet est indiqué par des poteaux. De nouveau la pente devient plus douce, et le chemin tourne autour d'une sorte de *cirque* (Plan Jovet), au bas du Mont Tondu et de la Tête d'Enclave ; de là, il y a un sentier étroit allant aux Motets par le Col d'Enclave. Un peu plus loin, il y a encore une rampe rapide au sommet de laquelle on commence à apercevoir le Col du Bonhomme, quoique ce dernier soit encore éloigné de près d'une heure. Restez à gauche, contre les pentes et évitez les chemins à droite. Le **sommet du col**, (2340 mètres), ondule à quelque distance, sans point culminant bien prononcé. Avant qu'il ne commence à s'incliner distinctement sur les Chapieux, un sentier à gauche conduit en 30 minutes environ au **col des Fours**, (2710 mètres), caïrn. Une descente rapide du côté est vous amène en 1 h. 50, par le pont du Torrent des Glaciers aux Chalets **des Glaciers**, 1781 mètres, et 20 minutes après, on est aux **Motets**, (1898 mètres). C'est le trajet habituellement suivi par les piétons. On met plus de temps pour arriver aux Motets *via* **les Chapieux.** (1509 mètres) et les auberges Hôtel du Soleil, Hôtel des Voyageurs, y sont médiocres. Il y a des baraques aux Chapieux. Du col du Bonhomme aux Chapieux, il faut 1 h. 40 et de là aux Motets, 1 h. 25.

Quoique la traversée des cols du Bonhomme et des Fours soit assez simple avec le beau temps, quand le sentier est visible, on peut facilement s'y égarer, quand il est couvert de neige. C'est pourquoi une grande partie du trajet près du sommet est marquée par des poteaux. N'importe qui peut y passer avec le beau temps, mais, s'il y a tant soit peu de neige ou de brouillard, des guides sont nécessaires. Selon Bourrit

(nouvelle description, p. 233), le nom de Bonhomme fut donné au col, parce qu'autrefois il possédait un hospice et un ermite prêt à porter secours aux voyageurs.

Comparée à d'autres sites de ce massif admirable, la route du Chalet à la Balme n'est pas très jolie. Aux Motets, elle devient plus intéressante, et au **Col de la Seigne**, (2512 mètres), qu'on atteint en 1 h. 45 m., la vue s'étend sur la partie supérieure du Val Véni (l'Allée Blanche) jusqu'au lac de Combal et sur le versant italien du Mont Blanc. La cime, le véritable sommet des Grandes Jorasses y est visible, et dans le lointain, on aperçoit le Grand Combin et le Mont Vélan. A droite du Val Véni, le Mont Chétif est un point proéminent, et au centre, l'Aiguille Noire de Peuteret paraît entre les deux Pyramides Calcaires. On ne risque aucunement de perdre ici son chemin. Dirigez-vous vers le fond de la vallée. Le chemin suit d'abord la rive gauche du ruisseau. Aux plus bas chalets de l'Allée Blanche, il passe sur la rive droite. Arrivé là, arrêtez-vous quelques instants pour regarder l'Aiguille de Trélatête et les grandes moraines du glacier du Miage.

L'Aiguille de Trélatête, (3932 mètres) **(Cr. T. 50 frs.),** est le plus haut pic de cette extrémité du massif. Elle fut escaladée pour la première fois, le 12 juillet 1864, par M. Adams-Reilly et moi, avec les guides Michel Croz, Michel Payot et H. Charlet, pour avoir la vue du versant occidental du Mont Blanc, qui, à cette époque, était complètement inconnu. Nous campâmes près du sommet du Mont Suc, la montagne qu'on aperçoit au N. O. du lac de Combal, à 2895 mètres d'altitude, et le matin du 12, nous traversâmes la branche septentrionale du glacier de l'Allée Blanche ; de là, nous montâmes au sommet S. E. de Trélatête, (3896 mètres), et grimpâmes enfin au point culminant. Nous mîmes 9 h. 30 pour venir de Courmayeur. Cette route est tracée sur la carte pliante. M. Reilly parle en ces termes de la perspective du côté ouest du Mont Blanc. :

« Depuis quatre ans, j'éprouvais un grand intérêt à reconnaître la structure de cette chaîne ; l'année précédente, j'avais dressé une carte plus ou moins bien réussie du massif et je n'avais omis que ce point, qui m'avait toujours échappé. Les louanges, que j'estimais peu méritées, avec lesquelles ma carte fut reçue, étaient un remords pour moi, quand je pensais à la grande pente que j'avais été obligé de laisser en blanc, tachée par des points de rochers sans signification et ramassés sur des cartes précédentes : car je les avais toutes consultées sans pouvoir en faire une reproduction compréhensible. Je n'avais rien gagné en atteignant le glacier du Miage, car je n'en pouvais apercevoir que les magnifiques cascades de glace, mais maintenant, du sommet de la muraille rocheuse qui avait si souvent borné ma vue, j'aperçus des pieds à la tête ces beaux glaciers, qui versaient des torrents de séracs presqu'aussi larges que ceux des Bossons, s'échappant du Mont-Blanc, de la Bosse et du Dôme.

« La cime du Mont Blanc est supportée sur ce versant par deux contreforts entre lesquels descendent de vastes glaciers. Le plus méridional de ceux-ci prend naissance au bas des précipices qui descendent en pente rapide de la Calotte, et son cours en s'unissant à celui du Miage, est coupé en deux par un énorme rognon rocheux. Ensuite, vient à gau-

che le plus grand des deux contreforts dont j'ai parlé, qui forme presqu'une aiguille à lui seul. Le glacier suivant descend d'un large bassin recevant la neige de l'arête faîtière entre les Bosses et le Dôme et se trouve séparée du troisième et dernier glacier par l'autre contrefort qui rejoint l'arête du sommet à un point situé entre le Dôme et l'Aiguille de Bionnassay ». *Reilly.*

Nous décidâmes d'appeler le plus méridional de ces glaciers, le **Glacier du Mont-Blanc** et le suivant le **Glacier du Dôme** [1]. Ces noms ont été généralement adoptés. Le troisième glacier est sans nom, mais on l'appelle quelquefois le glacier italien de Bionnassay. Les grands contreforts entre ces magnifiques fleuves de glace ont fourni une grande partie de l'énorme masse de débris déposés en arête tout autour et sur l'extrémité du glacier de Miage dans le Val Véni. Ces moraines étaient autrrefois classées parmi les merveilles du monde.

Route du Mont-Blanc par le Dôme (Cx. T. 100 fr.). — C'est le chemin le plus fréquenté sur le côté italien ; il conduit par le glacier italien du Miage à la base des rochers, appelés Aiguilles Grises, sur le versant occidental du Glacier du Dôme. Ces rochers sont escaladés jusqu'à la **Cabane du Dôme,** environ 3322 mètres, qui a été construite par la section de Turin du Club Alpin italien. Le lendemain, on continue, l'ascension par le glacier du Dôme et on va jusqu'au sommet de ce glacier, on prend l'arête conduisant du Dôme du Goûter à l'Aiguille de Bionnassay, environ à moitié chemin entre ces deux pics. On suit la crête de cette *arête* [2], très étroite, presque jusqu'au sommet du Dôme, qu'on laisse un peu à droite. L'ascension est ensuite terminée par le chemin habituel de l'arête des Bosses. On met environ 7 h. de Courmayeur à la Cabane du Dôme, 7 à 8 h. de la Cabane au sommet, et davantage, si les conditions sont défavorables. Cette route est tracée sur la carte pliante.

La route du **Mont Blanc par le glacier du Mont Blanc** est plus directe, mais moins fréquemment suivie que la route du Dôme. M. T. S. Kennedy, un rapide marcheur, qui le premier prit cette route en 1872, mit 4 h. et demie pour aller de Courmayeur à son bivouac sur les rochers entre les glaciers du Dôme et du Mont-Blanc ; il mit encore un peu plus d'une heure pour atteindre l'extrémité supérieure du glacier de Miage et 10 h. et demie de là au sommet. Deux cabanes furent érigées par le Club Alpin italien sur les rochers du côté ouest du glacier du Mont-Blanc, l'une environ 1 h. et demie au dessus du glacier de Miage, et l'autre, appelée la cabane Quintino Sella, à une heure plus haut, à 3383 mètres.

La route du **Mont-Blanc par les glaciers du Brouillard (Broglia), et de Fresnay** est rarement prise. Elle fut découverte en 1877 par M. J. Eccles, qui mit 10 heures et dans une course précédente 11 h. 15, pour aller de Courmayeur à son gîte sur l'arête entre les deux glaciers à une

[1] Les deux glaciers sont ainsi nommés sur la carte de Reilly (1865) et sur la carte du Mont-Blanc des « Scrambles » (1871). Sur la carte de Mieulet (1865), aucun nom n'est donné à ces glaciers ; ils sont également sans nom sur la carte du gouvernement italien échelle $^{1}/_{100,000}$ (1885) et sur la carte du gouvernement italien $^{1}/_{50,000}$, corrigée en 1894.

[2] Le comte de Villanova et J.-J. Maquignaz ont trouvé la mort en cet endroit en 1890, voir p. 65.

altitude d'environ 3779 mètres, et de ce point, plus de 9 h. 40 pour arriver au sommet du Mont-Blanc qu'il atteignit en passant par le sommet du Mont-Blanc de Courmayeur [1]. Les heures mentionnées pour ces deux itinéraires comprennent les haltes, mais dans les deux cas les haltes sont brèves).

A l'extrémité est du lac de Combal, le chemin de Courmayeur



LA CABANE DU DÔME

traverse la rivière et suit sur la rive gauche, pendant trois kilomètres, les gigantesques moraines du glacier du Miage. Ensuite il

[1] Le nom de Mont-Blanc de Courmayeur est donné à l'extrémité d'un éperon du Mont-Blanc, formant une falaise à environ trois quarts de kilomètre du sommet du côté S.-E. Il y a un désaccord considérable dans les évaluations françaises et italiennes de leurs altitudes.

	Selon Mieulet	Selon la cote italienne
Hauteur du Mont-Blanc	4,810^{m}	4,807^{m}
Hauteur du Mont-Blanc de Courmayeur	4,756^{m}	4,709^{m}
Différence de niveau	54^{m}	98^{m}

Je crois que la différence de niveau dépasse ces deux évaluations.

En traçant la ligne frontière, le capitaine Mieulet l'a fait passer sur le sommet du Mont-Blanc de Courmayeur. Sur la carte italienne, la ligne est marquée sur le sommet du Mont-Blanc. Sur ma carte, je suis la plus ancienne autorité. (Cap. Mieulet).

revient sur la rive droite et au bout de quelques minutes, débouche à **La Visaille**. Le Restaurant du Chalet de la Visaille ne paye pas de mine, mais l'hôtesse est complaisante, elle donne de bonne nourriture pour des prix raisonnables. La route à chars commence un peu plus bas et reste ombragée jusqu'au Val Véni. En 40 minutes, elle vous amène au pont de la Brenva, Chalet de Purtud, cantine, et, 25 minutes plus loin, vous arrivez à la **Chapelle de Notre-Dame de Guérison,** en face de laquelle se trouve un autre pont conduisant à la **Grotte**, dans le glacier de Brenva. L'Aiguille de Peuteret et le Glacier de Brenva ont un aspect extrêmement grandiose, vus pendant la descente. La route, bientôt après, tourne brusquement à droite et en 35 minutes vous êtes à Courmayeur.

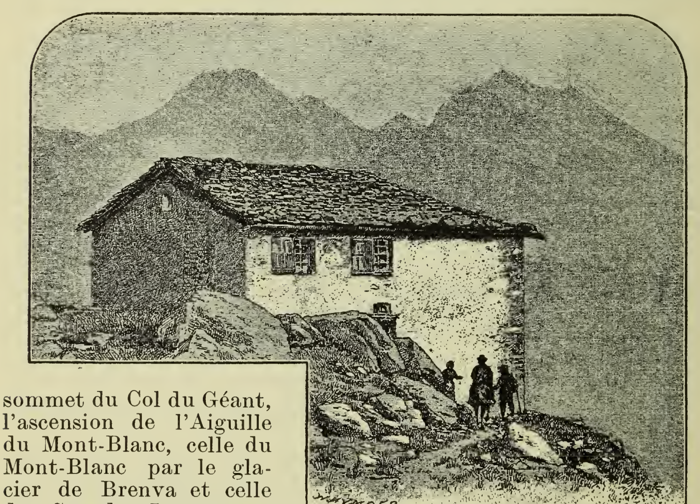
De Nant Bourrant au Chalet à la Balme	0 h. 50
De la Balme aux Motets par les Cols du Bonhomme et des Fours	4 h. 30
Des Motets au sommet du Col de la Seigne	1 h. 45
Du Col de la Seigne à La Visaille	2 h. 10
De La Visaille à Courmayeur	1 h. 40

Courmayeur (1233 mètres, 1201 habitants). — Hôtel Angelo ; Hôtel du Mont Blanc, à 10 minutes au nord de Courmayeur ; Grand Hôtel Royal ; Hôtel de l'Union. Le village est très fréquenté par les Italiens qui arrivent facilement de Venise, Milan, Turin, etc., par chemin fer jusqu'à Aoste, et de là viennent par diligence. Les automobiles ont commencé à circuler entre Aoste et Courmayeur en 1908. La durée du trajet est de deux heures et le prix des place varie de 6 à 10 francs. Au Pré St.-Didier, à 40 minutes sur la route d'Aoste, se trouvent des sources minérales et des bains. On peut y faire de nombreuses excursions. Voyez pour les tarifs des excursions et les listes des guides, les appendices C. et G. On ne peut pas voir le Mont Blanc du village. La vue la plus frappante est l'Aiguille ou Dent du Géant : une dent titanesque qu'aucun dentiste au monde ne pourrait arracher, ni même ébranler. Parmi les courses faciles et courtes, les plus agréables, sont les ascensions du Mont Saxe, du Mont Chétif et du Crammont, les promenades au Glacier de Brenva et au-dessus du Val Véni aux moraines du Miage. Elles peuvent être faites à toute heure du jour.

L'ascension du Mont Saxe (Monts de la Saxe), 2358 mètres, **Cr. T. 6 fr.)**, peut être une courte excursion, si on suit la trace marquée sur la carte pliante ; on peut l'allonger en passant par la crête de la montagne au point appelé la Tête Bernarda, 2534 mètres, en descendant sur Praz Sec et en revenant par la route du Val Ferret. C'est une des plus jolies courses que l'on puisse faire dans n'importe quel pays. Du commencement à la fin, elle offre une succession de points de vue magnifiques sur le versant italien du Mont-Blanc. La route de retour est bonne et agréable. Le Mont Saxe est un paradis pour les botanistes et les entomologistes. L'ascension de l'extrémité la plus rapprochée de la montagne prendra 2 h. 30 à 2 h. 45. Le **Mont Chétif**, 2343 mètres, **(Cr. T. 6 fr.)** est immédiatement en face du glacier de Brenva, et pour examiner ce dernier ainsi que le versant S. E. du

Mont Blanc, l'emplacement est sous certains rapports supérieur au Mont Saxe, mais la cime du Mont Chétif n'est pas très étendue et l'on n'y jouit pas de la même liberté de mouvements que sur le Mont Saxe. Le temps nécessaire pour y parvenir est d'environ trois heures. **Le Crammont (Tête de Crammont)**, 2737 mètres **(Cr. T. 8 fr.)** est situé au S. O. de Courmayeur et au sud du Mont Chétif qu'il domine. On commence cette ascension en descendant au Pré St-Didier, de là on monte par la route du Petit St-Bernard, pendant une demi-heure, ensuite on escalade le Chanton, 1820 mètres, De Courmayeur au sommet, il faut à peu près 4 h. 30. On peut faire une variante à la route habituelle, de l'Allée Blanche et du glacier de Miage en tournant le côté sud du Mont Chétif, *via* le **Col du Chécouri (Chécruit).** Passez le pont du village au hameau de Dolonne. De là au Col, vous mettrez environ 2 heures. On a de beaux points de vue du sommet du glacier de Miage, des Aiguilles de Trélatête et de Peuteret: La descente peut s'effectuer dans diverses directions, soit par des sentiers soit sur les pentes, vers le lac de Combal qu'on atteint en 2 h. 30 environ. Revenez ensuite au Val Véni par le chemin habituel.

Parmi les courses plus longues, les plus belles sont celles du sommet du Col du Géant, l'ascension de l'Aiguille du Mont-Blanc, celle du Mont-Blanc par le glacier de Brenva et celle des Grandes Jorasses.



LE PAVILLON DU MONT FRÉTY EN 1906

Le sommet du **Col du Géant** (3362 mètres **(Cr. T. 15 ou 20 fr.)**, est visible de Courmayeur, au-dessus du Mont Fréty. Il y a un chemin muletier jusqu'à l'**hôtel** ou pavillon **du Mont Fréty**, 2173 mètres, ensuite un sentier monte au col. L'excursion du **Pavillon (Cr. T. 6 fr.)** est une course normale ; il faut 2 h. 30 pour y parvenir et 1 h. 30 pour en redescendre. Le panorama de cet endroit comprend l'Aiguille du Géant, les Grandes Jorasses et le Grand Combin, mais tous ces sommets peuvent être plus avantageuse-

ment aperçus d'ailleurs. Du Pavillon au sommet du col, il faut à peu près 3 h. 15. On monte principalement sur des rochers entremêlés de neige au début et à la fin de la saison ; ils sont faciles à escalader. Quelques mètres au-dessous de ces rochers, du côté italien, se trouve une cabane visible de Courmayeur et de l'Hôtel du Mont Fréty ; elle forme un agréable but de promenade. Elle fut érigée en 1876, et a été agrandie depuis. En août 1888, S. M. la reine d'Italie dormit à l'hôtel du Mont Fréty ; elle en partit pour le col le lendemain matin, avec 17 personnes, conduite par Henri Séraphin. Le mauvais temps s'étant déclaré, ils furent forcés de passer la nuit à la *cabane*. Le 17, ils retournèrent à Courmayeur.

Une autre cabane fut édifiée par le Club Alpin Italien, un peu au-dessous de la cime du col, sur le versant italien. C'est une massive construction à deux étages, appelée le **Refugio Torino.** Elle fut inaugurée le 28 août 1899, et, ce jour-là, fut visitée par plus d'une centaine de membres de l'I. A. C. ou de leurs amis. Elle est ouverte du 15 juillet au 15 septembre, et, comme elle est au sommet du passage le plus fréquenté du massif du Mont Blanc, elle rend de grands services. Ce refuge est solide et mieux construit que ne le sont généralement les bâtiments de ce genre. Vu qu'il est à près de 3352 mètres, au-dessus du niveau de la mer, son *Tarif* est modéré.

TARIF DU REFUGIO TORINO, COL DU GÉANT

	Fr. Cts.		Fr. Cts.
Droit d'entrée	1.00	Vin blanc ou rouge, la bout.	2.00
Lit	4.00	id. la demi-bout.	1.20
Couvert	1.00	Vin chaud, la bouteille . .	2.50
Pain	0.30	id. la demi-bout. .	1 50
Potage	0.75	Champagne (Pomery ou Greno)	20.00
Deux côtelettes de mouton	1.25	Asti (mousseux)	5.00
Bifteck	1.75	Barolo	5.00
Un poulet	5.00	Capri	4.00
Un œuf	0.25	Barbera	4.00
Deux œufs et du beurre. .	0.80	Marsala	4.00
Une omelette à la confiture	1.50	Bière en bouteille	2.00
Fromage (Gruyère ou Gorgonzola	0.40	Limonade gazeuse . . .	1.50
Beurre	0.40	Un verre de vermouth . .	0.50
Miel	0.40	id. de cognac	1.00
Biscuits	0.10	id. de Whisky	1.00

« Le Col du Géant », dit sir Leslie Stephen, « est et restera toujours comme beauté le second ou le troisième, sinon le premier de tous les cols alpins. La partialité de ceux qui en découvrent de nouveaux a pu le comparer à d'autres de temps en temps, mais sa grandeur et sa variété sont toujours nouvelles et, d'après ce que j'ai vu, ne peuvent pas vraiment être égalées ». Ceci s'applique au col entier. Pour le versant français, voyez p.p. 127, 128. Le panorama du côté italien est très étendu ; les points principaux vus de la *Cabane* sont l'arête excessivement déchiquetée entre les glaciers de la Brenva et de Fresnay, avec les aiguilles de Peuteret et l'audacieux pinacle de l'Aiguille du Géant.

L'Aiguille Blanche de Peuteret, 4108 m., est l'un des points principaux de l'arête descendant vers le S. E. du Mont Blanc de Courmayeur.

Son nom est d'origine récente. Elle fut escaladée la première fois par Sir H. Seymour King, avec les guides Ambrose Supersax, Aloys Anthamaten (?) et Emile Rey, le 31 juillet 1885. (Voyez p. 63, 64 la mort du professeur Balfour).

L'Aiguille Noire de Peuteret, 3777 m. **(Cr. T. 70 fr.)** est un très beau pic, un peu moins haut et sur la même arête que l'aiguille précédente, et dont quelques points sont à peine moins imposants que l'Aiguille du Dôme. Elle était autrefois connue sous le nom d'Aiguille de Péteret. La première ascension en fut faite par Lord Wentworth, avec Emile Rey et G.-B. Bic, de Val Tournanche. A trois mètres du sommet, il aperçut un rat « qui glissa dans une fissure de rochers, dès qu'il me vit. Egalement près du sommet, je ramassai un peu de mousse avec des fleurs jaunes et roses, alors en pleine floraison (!). A 50 mètres au-dessous, je trouvai aussi quelques renoncules également fleuries ! » Lord Wentworth dans l'*Alpine Journal*, vol. IX, p. 2. Voir p. 67 la mort du Signor Poggi. Les pointes déchiquetées entre les aiguilles Noire et Blanche de Peuteret ont été nommées par le capitaine Mieulet **les Dames Anglaises.**

L'Aiguille ou Dent du Géant, 4013 m. **(Cx. T. 45, courses ext. Cr. T. 70 fr.).** Ce pic, l'une des silhouettes les plus frappantes de la chaîne du Mont Blanc, est situé à environ 1 h. 20 m. au N. E. du sommet du Col du Géant. Il fut escaladé pour la première fois, le 29 juillet 1882, par MM. Alessandro, Corradino, Alfonso (17 ans) et Gaudenzio Sella, avec les guides J.-J. Maquignaz, B. Maquignaz et Daniel Maquignaz, de Val Tournanche. Avant l'ascension, les guides travaillèrent pendant quatre heures à miner le rocher et à sceller des crampons de fer auxquels les cordes furent attachées. Cette caravane atteignit la plus basse des deux dents rocheuses qui forment le sommet, et laissa environ 100 mètres de corde derrière elle.

La *plus haute* des deux dents rocheuses fut escaladée le 20 août 1882 par M. W. W. Graham, avec les guides Alphonse Payot et Auguste Cupelin de Chamonix. M. Graham dit qu'après avoir atteint le steinmann érigé par MM. Sella, « droit devant nous, s'élevait l'autre dent plus haute d'à peu près 6 mètres et dont nous séparait une entaille très mal commode. La ligne de descente la plus rationnelle était bloquée par une énorme plaque branlante qui oscillait, nous dûmes donc nous laisser couler verticalement pendant 5 à 6 mètres et nous nous trouvâmes sur une petite arête entre les deux dents. C'était un rocher couvert de glace et qui s'amincissait graduellement d'un pied à quelques pouces, nous fûmes obligés de suivre l'arête à califourchon. »

L'altitude de la plus haute de ces deux dents semble avoir rapidement diminué. M. J. W. Hartley les escalada toutes les deux le 4 juillet 1883, et il dit : « Nous fûmes frappés par la très petite différence de niveau entre les deux pics, nous l'estimâmes de 1 m. 50 à 2 m. 50 et nous trouvâmes que cette année le passage d'un pic à l'autre était la partie la plus facile de la montagne.

La cabane du Col du Géant sert habituellement de point de départ pour cette ascension qui est devenue une course classique. Grâce à l'aimable permission de M. Vittorio Sella, je puis donner l'illustration suivante, montrant les routes prises par MM. Sella et par M. Graham. A est le point le plus haut et B le sommet atteint par MM. Sella. Là où les routes se séparent *au milieu de la gravure*, celle de gauche fut prise par M. Graham ; c'est celle qui monte directement sous B. Celle de gauche *dans la partie supérieure* fut suivie par MM. Sella. La flèche indique la direction du Col du Géant.

On considérait autrefois qu'il était impossible d'atteindre l'Aiguille du Géant par ce que nous appellerons de la vraie escalade ; mais, le 20



L'AIGUILLE DU GÈANT

ITINÉRAIRES DE MM. SELLA ET DE M. GRAHAM

d'après une photographie, et avec autorisation, de M. V. Sella.

juillet 1900, trois alpinistes de Vienne, MM. Maischberger, Pfannl et Zimmer prouvèrent que cette opinion était erronée, en escaladant le pic sans aide par une nouvelle direction. Voir *A. J.*, vol. xx, pp. 336-8.

Une statue de la Sainte Vierge en aluminium, d'environ un mètre de hauteur et pesant 28 livres, fut fixée au sommet de l'Aiguille du Géant en septembre 1904. La messe fut dite pendant que la statue était mise en place et la journée se termina par un dîner à l'hôtel du Mont Blanc à Courmayeur !

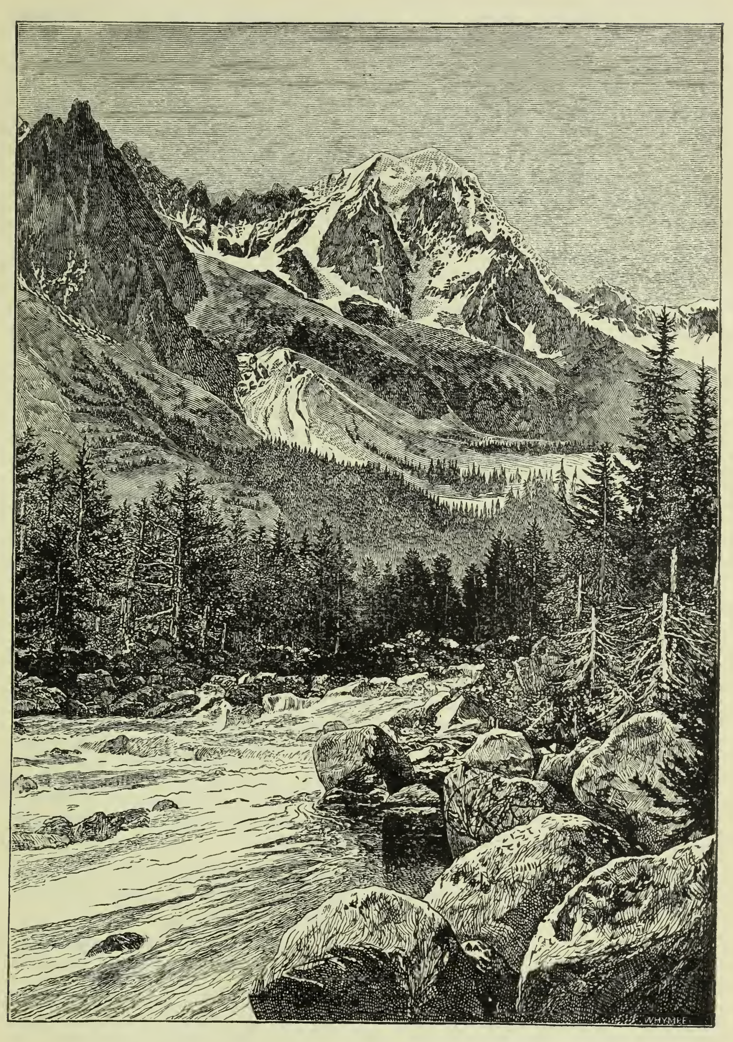
On avait l'habitude de faire l'ascension du **Mont-Blanc via le Col du Géant et l'Aiguille du Midi** par une route trouvée en 1855 par M. Ramsay, maintenant sir James ; mais elle est tortueuse et on s'en sert rarement maintenant. Elle est marquée par un faible trait sur la carte pliante. On prétend que la cabane située au pied de l'Aiguille du Midi est inhabitable.

Il se trouve trois passages dans le voisinage du Col du Géant, ils ont été découverts par M. J. Eccles. 1. Le **Col de Rochefort**, entre l'Aiguille du Géant et les Aiguilles Marbrées, qui descend sur le glacier de Rochefort. Celui-ci fut d'abord traversé le 10 juillet 1877 avec les guides Michel et Alphonse Payot. « Nous ne trouvâmes », dit M. Eccles, « aucune difficulté pendant notre descente sur le glacier de Rochefort, et nous mîmes 3 h. 15 pour aller du col à Courmayeur. Je recommande fortement ce col comme une route agréable pour aller au Col du Géant ». 2. — Le **Col des Flambeaux**, entre les deux Flambeaux, c'est le plus près du Col du Géant, il descend par le glacier de Toule. M. Eccles me dit qu'il ne se souvient pas de l'époque à laquelle il le traversa, et qu'il n'aurait « jamais pensé que ce fût un col valant la peine de compter comme un passage nouveau ». 3. — Le **Col de Toule**, entre le Flambeau ouest et la Tour Ronde ; il descend par le glacier de Toule.

L'ascension du Mont Blanc par le Glacier de Brenva est la route la plus directe sur le versant italien, mais on la prend rarement à cause de sa pente rapide et de sa difficulté. Le schéma de la première ascension par cette route est indiqué sur la carte pliante.

Le 15 juillet 1865, « M. M. G. S. Mathews, A. W. Moore, Frank et Horace Walker, avec Melchior et Jakob Anderegg, quittèrent à 2 h. 45 du matin leur bivouac, qui était situé à 5 h. de Courmayeur sur la rive gauche du glacier de Brenva. Ils traversèrent la cascade supérieure du glacier et atteignirent à 5 h. 30 la base de l'éperon qui descend à angle droit sur la masse principale du Mont Blanc. Escaladant le côté de ce contrefort, ils arrivèrent en 2 heures sur l'arête très aiguë formant la crête et la suivirent pendant 1 h. 30 jusqu'à ce qu'elle se perdit dans les pentes raides d'un névé accidenté qu'ils escaladèrent en 3 heures. Se portant ensuite à droite, ils atteignirent le Corridor à 1 h. 20 et le sommet du Mont Blanc à 3 h. 10 ; ils furent de retour à Chamonix par la route habituelle à 10 h. 30 du soir. Le total des heures de marche fut de 17 h. 30. On propose d'appeler ce passage le **Col de Brenva** ». *Alpine Journal*, vol. II, p. 132.

L'Ascension des Grandes Jorasses, 4206 mètres, **(Cr. T. 70 fr.)**. — Ayant vu, d'après une photographie prise près du sommet du Mont Blanc que la cime des Grandes Jorasses était accessible par le versant italien, j'allai sur le Mont Saxe pour étudier une route sur la partie basse de la montagne, et le 24 juin 1865, je partis de Courmayeur à 1 h. 35 du matin avec Michel Groz, Christian Almer



LES GRANDES JORASSES VUES DU VAL FERRET ITALIEN

et Franz Biener ; nous montâmes le Val Ferret presque jusqu'au village de Neiron. Après avoir passé à travers la forêt et une succession de hauts rochers glacés, nous nous dirigeâmes vers le centre du Glacier des Grandes Jorasses et traversant par le milieu un îlot de rochers [1] (rognon), nous escaladâmes la glace pendant quelque temps, nous dirigeant vers le N. O. et nous tournâmes ensuite au Nord vers le sommet, montant soit par la glace crevassée, soit par les rochers à gauche. Nous atteignîmes à 1 h. de l'après-midi, le sommet le plus occidental des deux pointes les plus élevées par la crête d'une arête descendant vers Courmayeur. Nous fûmes de retour à Courmayeur à 8 h. 45 du soir. En descendant,

« Nous longeâmes tout d'abord la petite arête visible sur la gravure suivante et conduisant de notre sommet vers le spectateur, ensuite nous prîmes le haut du corridor du glacier, à sa gauche, qui est absolument blanc dans la photographie. Les pentes étaient rapides et couvertes d'une neige fraîche ressemblant à de la farine et sur laquelle il était pénible de marcher. En montant, nous nous étions rendu compte de cette circonstance et nous avions fait notre escalier avec grande attention, sachant qu'un ébranlement à sa base précipiterait en bas tout ce qui se trouverait au-dessus. En descendant, les esprits les plus audacieux conseillèrent de se fier à la chance et de tenter une glissade ; les plus prudents, au contraire, donnèrent l'avis d'éviter les pentes et de passer sur les rochers situés sur le côté le plus éloigné. Le conseil des derniers prévalut, et nous avions à moitié traversé la neige pour gagner l'arête, quand la croûte céda et nous partîmes avec elle. Nous criâmes « halte », tous les quatre à la fois. Tandis que nous glissions, les piolets firent demi-tour, mais inutilement, car ils glissèrent sur la glace du dessous. « Halte », cria Croz, en lançant contre elle son arme avec une énergie surhumaine. Aucun arrêt ne put être obtenu et nous glissâmes lentement, mais avec une rapidité croissante, amenant des vagues de neige devant nous, et derrière de vilains débris qui sifflaient à nos oreilles. Heureusement, la pente cessa à un endroit, l'homme de tête sauta avec agilité de la neige mouvante, nous l'imitâmes, et la jeune avalanche, que nous avions fait partir, continua à s'écrouler et tomba dans une crevasse béante, nous montrant où notre tombe se serait trouvée si nous étions restés cinq minutes de plus en sa compagnie. Toute cette aventure ne dura pas une demi-minute. Ce fut le seul incident de cette longue journée et, à la nuit, nous entrâmes dans l'excellente maison tenue par le courtois Bertolini, très heureux de n'avoir pas rencontré d'autres péripéties de ce genre [2]. *Scrambles amongst the Alps.* Chap. XVI.

Les Grandes Jorasses ont trois sommets marqués A. B. C. sur le tracé ci-contre. Le capitaine Mieulet donne au sommet B. l'altitude de 4206 mètres. Les deux autres sommets sont marqués par des triangles rouges,

[1] Sur la carte du gouvernement italien, une confusion a été produite à plusieurs endroits par le changement de la nomenclature usitée. Le nom de Glacier des Grandes Jorasses a disparu, sa partie à l'ouest du rognon est appelée Glacier di Planpansière et celle de l'est Glacier di Pra Sec.

[2] Le 7 août 1893, un accident pareil eut lieu au même endroit, mais il amena des résultats malheureux. Voyez *Alpine Journal,* vol. XVI, p. 502-3.

mais aucune hauteur ne leur est assignée. Il est probable qu'il les considéra inférieurs tous les deux à celui qu'il avait mesuré. C. est le sommet que nous avons escaladé.

Le point A se trouve à l'E. S. E. de B. et ne peut être aperçu ni du Montanvert, ni de la Mer de Glace ; on le voit bien du Val Ferret, près d'Entrèves ; c'est le vrai sommet de la montagne. Sur la carte du gouvernement italien, A est marqué 4205 mètres, B 4196 mètres et C 4066 mètres [1].

Mieulet traça sa ligne de frontière comme sur mon traçé et laissa en-dehors le plus haut point des Grandes Jorasses. Sur la carte italienne, la ligne de frontière passe au plus haut pic.

Ascension d'hiver des Grandes Jorasses. — C'est probablement, M. Paul Güssfeldt qui a fait la première ascension en hiver, en janvier 1891. M. Hector de Domo d'Ossola les a aussi escaladées en janvier 1901, et prétend que la température y était de —12° C. à la cabane et —25° C. au sommet.

Courmayeur à Orsières (ou Champey) par le Col Ferret. — Il y a deux passages appelés Ferret, ils sont numérotés sur la carte pliante n° 1 et n° 2. Le n° 1, 2492 mètres, est nommé sur la carte du gouvernement italien, **Pas de Grapillon ou Petit Ferret** et sur celle de Siegfried (Suisse) **le Chantonet.** Le n° 2, 2536 mètres, est appelé **Col de Ferret** sur la carte italienne, **Col Ferret** sur celle de Siegfried et **Col du Grand Ferret** sur celle de Barbey-Imfeld. Pour atteindre le sommet de l'un ou l'autre, il faut 4 h. 30 environ de Courmayeur. Au sommet du n° 1, on peut descendre soit sur le hameau de **la Folly,** soit par un autre passage sur **le Clou.** Du sommet du n° 2, le chemin conduit par les chalets de **la Peulaz** dans la vallée de la Drance et traverse cette rivière sur un pont à 1 kil. 500 au-dessus des chalets de Ferret. On doit préférer la route du n° 2, car on peut trouver à manger aux **Chalets de Ferret,** 1696 mètres, Restaurant Ferret, 10 lits ; sur l'autre route, on ne peut trouver aucune nourriture entre Courmayeur et Praz de Fort, sauf au *Chalet-Cantine des Jorasses*, qui est à quelques minutes au-dessous du village de Neyron.

Un bon chemin à chars mène au Val Ferret italien *via* les villages d'Entrèves, de Neyron, de Praz Sec, de la Vachey et de Gruetta, jusqu'à un point à 20 minutes des chalets de Pré-de-Bar, 1755 mètres. Le sentier du Col Ferret tourne à la droite de ces chalets et monte à quelques abris de vaches, malpropres, appelés Trémaille. Bientôt après les avoir dépassés, il tourne à gauche, continuant à s'élever, vers le Nord généralement, jusqu'au **Sommet du col,**

[1] La différence de niveau entre A et B étant très faible, 9 mètres seulement d'après la carte italienne, B cache le bassin de la Mer de Glace de A. Malgré l'invasion de leur territoire par deux guides suisses et un guide français, je fus reçu à mon retour avec une grande cordialité par les guides de Courmayeur. Deux jours après, cinq d'entre eux conduits par Julien Grange partirent sur ma recommandation pour apprendre le chemin du sommet, tandis que la trace était encore fraîche. Le point A fut escaladé les 29-30 juin 1868, par M. Horace Walker avec Julien Grange, MM. Anderegg et J. Jaun.

Une cabane a été érigée sur le rognon à environ cinq heures de Courmayeur, et elle est devenue un but fréquent de courses (Cr. T. 15 fr. pour un jour, 20 fr. pour deux jours).

2536 mètres, où l'on jouit d'une belle vue sur le Grand Combin et le Mont Vélan.

Horaire pour aller de Courmayeur a Orsières par le Col Ferret, (Col de Ferret, ou Col du Grand Ferret)

De Courmayeur au Chalet-Cantine des Jorasses, par Entrèves	1 h. 10 m.
Du Chalet-Cantine des Jorasses au Pré de Bar . . .	1 h. 55 m.
Du Pré de Bar au sommet du Col Ferret	1 h. 15 m.
Du sommet du Col Ferret aux Chalets de Ferret, *via* la Peulaz	1 h. 35 m.
Des Chalets de Ferret à Praz de Fort	1 h. 30 m.
De Praz de Fort à Orsières	45 m.

A Gruetta, on traverse la Doire pour aller aux cols de Triolet et de Talèfre. Une cabane **(cabane de Triolet)**, 2584 mètres, a été édifiée par la section de Turin du Club Alpin Italien sur la rive gauche du glacier de Triolet au pied du Mont Rouge à l'usage des personnes traversant ces cols ; il sert de but d'excursion de Courmayeur. **(Cr. T. 15 fr. pour un jour, 20 fr. pour deux).**

Les Chalets de Pré de Bar, qu'on peut atteindre de Courmayeur, en 3 h. 5 m. et d'où l'on peut descendre en 2 h. 30 m., servent de point de départ pour **l'ascension du Mont Dolent**, 3820 mètres **(Cr T. 40 fr.)**, qui occupe une position dominante à la jonction de plusieurs arêtes. Ceci amena M. Adams-Reilly à en faire l'ascension le 9 juillet 1864 pour l'aider dans le dessin de sa carte, je l'accompagnai. Quittant le Pré de Bar, à 4 h. 15 du matin, nous arrivâmes presqu'à la cime du Col Ferret n° 1 et de là sur la rive gauche du Glacier du Mont Dolent. La partie supérieure de ce dernier est un plateau à peu près de niveau. La crevasse au pied du pic fut franchie à 9 h. 20 m. et le sommet atteint à 11 h. du matin. La route est tracée sur la carte pliante.

« Ce fut une ascension en miniature. Elle contint un peu de tout. Nous allâmes d'abord au Col Ferret n° 1 et nous nous rabotâmes sur des rocs schisteux, ensuite une petite promenade sur l'herbe précéda une marche sur une moraine, qui, tout étrange que cela paraisse, nous offrit un sentier agréable. Après cela, nous zigzaguâmes sur le glacier revêtu de neige du Mont Dolent. Une petite crevasse fut suivie par un petit mur de neige que nous escaladâmes par un petit éperon, et, quand nous atteignîmes la crête descendant du sommet vers le S. Et, nous rencontrâmes une petite arête de neige qui nous conduisit au point le plus élevé. Le sommet lui-même était petit, très petit ; c'était le plus ravissant cône de neige empilé sur le haut d'une montagne, si délicat, si immaculé, que le violer paraissait un crime. C'était une Jungfrau en miniature, un sommet joujou qu'on aurait pu couvrir avec la main ». *Scrambles amongst the Alps*, chap. xi.

Entre Courmayeur et les Cols Ferret, on rencontre une série de points de vue intéressants, à mesure que l'on traverse les glaciers de Rochefort, des Grandes Jorasses, de Freboutzie, de Triolet et du Mont Dolent ; ils sont également beaux de l'autre côté en descendant sur la partie suisse du Val Ferret, mais on se trouve trop sous les prés pour les apprécier. On peut avoir une belle vue du Mont Dolent et de la Tour Noire en montant pendant quelques 300 mètres les pentes à l'Est des chalets de Ferret, et plus bas dans la vallée, en s'élevant d'une centaine de mètres au-dessus de la

route, on peut obtenir des aperçus admirables sur les glaciers de cette extrémité du massif.

Une route à chars, habituellement bonne, quoique un peu dure à certains endroits, descend sur la partie suisse du Val Ferret ; elle conduit en 2 h. 15 m., des chalets de Ferret à Orsières, à travers la Folly, Praz de Fort, (Hôtel Saleinaz, ouvert en 1899), et Som la Proz. Les heures nécessaires pour *monter* seront à peu près les suivantes :

D'Orsières à Som la Proz.		20 m.
De Som la Proz à Ville d'Issert		23 m.
De Ville d'Issert à Praz de Fort		22 m.
De Praz de Fort à Praillon	1 h.	
De Praillon à l'Amône		20 m.
De l'Amône à la Folly		15 m.
De la Folly aux Chalets de Ferret		25 m.
Des Chalets de Ferret à Pré de Bar	2 h.	50 m.

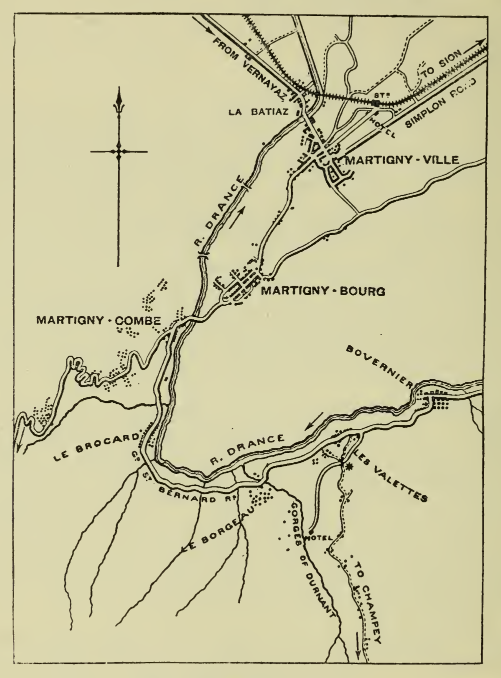
(Un sentier conduit de Praz de Fort à la **cabane de Saleinoz,** 2696 mètres, à la base du glacier de Saleinoz. Parmi les petites ascensions qui se font de cet endroit, on peut citer les suivantes : le **Portalet,** 3350 mètres, la **Pointe des Plines,** 3065 mètres, la **Grande Fourche,** 3617 mètres, le **Darreï,** 3537 mètres, la **Pointe de Planereuse,** 3156 mètres, sur le côté sud du glacier de Saleinoz. On peut aussi de là faire une course à travers le pays, jusqu'à la **Cabane d'Orny,** 2692 mètres, dans la Combe d'Orny, au pied du glacier du même nom. C'est une cabane très en faveur parmi les membres du Club Alpin suisse. On peut y parvenir par des sentiers venant de Som la Proz ou de Champey. De nombreuses petites excursions sont aussi faisables de ce point dans les bassins des glaciers d'Orny et de Trient et dans la vallée d'Arpette. Cette cabane fut visitée en 1896 par 401 personnes).

Orsières, 890 mètres ; 2185 habitants. Hotel des Alpes. Restaurant du Col Ferret. Guides : Bisselx François, Copt Joseph, Crettex Adrienne, Crettex Etienne, Crettex Maurice, Crettex Onésime, Joris Alfred, Joris Maurice. Pour les chemins venant de la vallée de Chamonix à travers les glaciers, voyez chapitre XII. Orsières est situé sur la route du Grand Saint-Bernard. Ce n'est pas un endroit agréable ; les parfums d'Orsières doivent être sentis pour être appréciés à leur juste valeur. Un courrier va deux fois par jour à Martigny, la place coûte 2 fr. 70 cent. (22 kilomètres).

Orsières à Chamonix par la route du Grand Saint-Bernard et le Col de la Forclaz. — Cette route traverse les villages de Sembrancher, 720 mètres, de Bovernier, 620 mètres, et le Brocard, 535 mètres. On met environ 3 h. à pied pour aller d'Orsières au Brocard. A ce dernier endroit, on quitte la route du St-Bernard, un chemin de traverse conduit à la route de la Forclaz et la rejoint à quelque distance au-dessus de Martigny-Combe. En arrivant à ce chemin, tournez à gauche sur la grande route du col de la Forclaz. Au milieu du jour, en été, c'est un endroit remarquablement chaud, quoique la route se trouve quelque peu ombragée. En regardant en arrière, le panorama de la vallée du Rhône est un magnifique spectacle. Dans beaucoup de passages, un piéton peut

gagner du temps en coupant les zigzags. Au sommet du **col de la Forclaz,** 1523 mètres, se trouvent l'Hôtel-Pension Gay-Descombes, et l'Hôtel-Pension de la Fougère. De là on airive en une petite demi-heure au bas de la vallée de Trient et on tourne soit à droite pour la Tête Noire, soit un tout petit peu avant à gauche pour le col de Balme ; des deux côtés, à pied, on peut parvenir en cinq heures à Chamonix. Voyez pp. 115 à 117.

Orsières à Martigny. — Si vous allez à Martigny, continuez au Brocard, sur la route du St-Bernard. **Martigny,** 469 mètres, Grand Hôtel



PLAN DE MARTIGNY, ETC.

du Mont-Blanc ; Hôtel Clerc ; Hôtel de l'Aigle ; Hôtel National, à 5 m. de la station du chemin de fer ; Hôtel du Grand St-Bernard, à la gare ; Hôtel-Pension-Restaurant de la gare. La ville est formée de Martigny-Ville, Martigny-Bourg, Martigny-Combe et la Bâtiaz. Le total de la population est de 4731 habitants. Des trains partent par la vallée du Rhône, pour Sierre, Sion, Viège et Brigue, et dans la direction opposée pour Vernayaz, Saint-Maurice, Lausanne, Genève, etc.

Orsières à Chamonix, via Champey. — **Champey** ou **Champex, 1467** mètres. Hôtel-Pension du Lac ; Pension Daniel Crettez ;

Hotel-Pension Emile Crettez ; Hotel-Pension Biselx ; Hôtel-Pension du Glacier. Les hôtels sont sur le côté nord-est du lac, tout près de l'eau, qui est délicieusement claire. Le lac a environ un demi-kilomètre de large (Canotage, Pêche, Bains) ; il est entouré de forêts qui descendent jusqu'à ses rives. La beauté du site attire un nombre toujours croissant de visiteurs. Plusieurs des excursions, faisables de la cabane d'Orny, se font plus commodément de Champey. Une route à chars va d'Orsières à Champey ; elle demande un peu plus de deux heures à la montée. En prenant un raccourci, un piéton peut descendre de Champey à Orsières en un peu moins de 40 minutes.

Plusieurs chemins **vont du lac de Champey à Chamonix. Par le village de Champey aux Valettes**, sur la route du St.-Bernard, de là au Brocard et ensuite par la Forclaz. De Champey aux Valettes, il y a un sentier muletier, qui traverse d'abord des forêts et suit ensuite les ondulations de la montagne. Après les Valettes, le chemin descend sur la route du St.-Bernard. Il faut environ 2 h. 15 pour aller de Champey aux Valettes, des Valettes au Brocard, 20 minutes et pour aller des Vallettes à Champey, 2 h. 40.

2. **Par la fenêtre d'Arpette** — Du lac de Champey, montez le Val d'Arpette, dépassez les chalets de ce nom pour arriver à l'extrémité supérieure de la vallée ; de là, inclinez à droite vers une ouverture (la fenêtre) 2683 mètres, qui se trouve un peu au nord de la Pointe des Ecandies. De l'autre côté, le trajet suit la rive droite du glacier du Trient. Les traces et les sentiers sont assez durs jusqu'à ce qu'on parvienne au-dessous de l'extrémité du glacier. Ensuite, dirigez-vous vers la ligne de chemin de fer qui transporte de la glace à la Forclaz, suivez-la et quittez-la à l'endroit qui vous plaira pour descendre sur Gillot (Trient). Du lac de Champey aux Chalets d'Arpette, il faut 45 minutes. La vallée est agréable et pittoresque, avec une eau merveilleuse de limpidité. Des cimes de l'Arpette au sommet, il faut environ 3 heures, et du sommet au Grand Hôtel du Trient, un peu moins de 3 heures. La Fenêtre d'Arpette n'est pas mentionnée sur le tarif des courses de Chamonix, et beaucoup de Chamoniards l'ignorent, mais elle est bien connue des guides d'Orsières. Au milieu de la saison, il y a peu de neige sur ce passage.

Le temps est venu de quitter Chamonix, vous le faites avec regret, mais vous y êtes obligé, et vous vous demandez : Comment s'en aller ? Si vous êtes venus par Annemasse, retournez par Salvan. Partez de bonne heure, car, après les 3 h. 15 m. de marche nécessaires pour arriver au Châtelard *via* Argentières et le Col des Montets, il faut 3 h. ½ et plus pour traverser Finhaut (Fins Hauts), Triquent, et aller de Salvan à Vernayaz, dans la vallée du Rhône (**Cx. T. 49-52**), où vous prendrez le train. Sur le parcours, il y a beaucoup à voir. A un kilomètre après le Châtelard, 1122 m., la route commence à s'élever rapidement et bientôt se trouve bien au-dessus du niveau de la route de la Tête Noire, qui est de l'autre côté du ruisseau, nommé ici l'Eau Noire. Après s'être élevée jusqu'à 1340 mètres, la route descend sur **Finhaut** ou **Finshauts,** 1246 mètres, 401 habitants, magasins, postes et télégraphes, Hôtel de Finshauts. Juste avant d'arriver à Finhaut, il y a une belle vue du glacier du Trient. De Finhaut à Triquent, la route descend ; à un certain endroit, il y a des laçets très-raides,

où un piéton gagne considérablement sur les voitures. **Triquent,** 1022 m. Au nord du village, se trouvent les **Gorges du Triège,** un petit ruisseau qui tombe dans le Trient. Entrée, 1 fr. Dix minutes plus tard, vous arrivez à **Medetta,** 1033 m. et un peu plus loin à **Marécotte.** La route s'abaisse ensuite vers **Salvan,** 925 m., 1829 habitants. GRAND HÔTEL MON REPOS. HÔTEL-PENSION DE SALVAN et DES GORGES DU TRIÈGE. GRAND HÔTEL DE SALVAN. HÔTEL SUISSE ET DE LA POSTE. Entre le Châtelard et Salvan, la route a besoin de réparations ; le voyageur trouvera quelquefois plus prudent de descendre de voiture et de marcher, même si son voiturier ne l'invite pas à le faire. Mais de Salvan à Vernayaz, elle est splendide. Au bout d'un quart d'heure, commence la descente très rapide sur la vallée du Rhône. C'est une des routes les plus délicieuses que l'on puisse trouver, tournant de côté et d'autre, parmi les rochers, ombragée par des noisetiers, des châtaigniers, des hêtres, des bouleaux et des sapins, traversant et retraversant des ruisseaux murmurants. Lisez les « Légendes » de Javelle, dans ses *Souvenirs d'un Alpiniste*, en vous reposant sous les châtaigniers, suivez ensuite les 49 zigzags amenant à Vernayaz, 458 mètres, tournez à droite sur la grande route pour aller aux Gorges du Trient. GRAND HÔTEL DES GORGES DU TRIENT et HÔTEL VICTORIA. HÔTEL FRANCO-SUISSE. Reposez-vous sous l'ombre fraîche des falaises et apprenez alors pourquoi Dumas, dans ses *Impressions de voyage*, allait pêcher à minuit des truites avec ce jeune homme que sa maîtresse menaçait, et comme il soupa à Martigny avec un bifteck d'ours. Ensuite, prenez le train à Vernayaz-Salvan et regardez le lac briller dans le crépuscule, tandis que vous passez près des tours massives du Château de Chillon et que vous courez à travers les pentes couvertes de vignes du canton de Vaud tout ensoleillé. Tachez de profiter des rapides apparitions des pics neigeux parfois visibles à travers les brèches des montagnes du Faucigny, et vous garderez d'impérissables souvenirs du « Grand Mont-Blanc ».



APPENDICE

A. — Liste des Villages, Hameaux, etc., de la Vallée de CHAMONIX [1]

Argentière [*Argentières*]. — Un des principaux villages de la vallée, près de l'extrémité du glacier du même nom, sur la route du Col de Balme et de la Tête Noire.

Barats, les. — Groupe de maisons, à 500 mètres de Chamonix, sur la route de Pierre Pointue.

Biolay. — Partie du village de Chamonix, sur la rive gauche de l'Arve.

Bossons, les. — Hameau au pied du glacier des Bossons, environ à 3 kil. S. O. de Chamonix.

Bourgeat. — Sur la grande route du Fayet, à 5 kil. 1/3. S. O. de Chamonix.

Châbles, les. — Sur la grande route d'Argentière, à 2 kil. 250. N. N. E. de Chamonix. La route traverse l'Arve de la rive droite à la rive gauche, aux Châbles.

Chauzalet [*Les Chosalets, les Chazalets*]. — Sur la grande route d'Argentière, sur la rive gauche de l'Arve, près du pied du glacier d'Argentière et à 7 kil. de Chamonix.

Côte, la. — Chalets au pied de la montagne de la Côte, à 4 kil. S. O. S. de Chamonix.

Crey [*Le Cret*]. — Maisons à mi-chemin entre Chamonix et les Houches, au midi de la grande route.

Favrants, les [*les Faverands*]. — Chalets sur le sentier des Bossons, à 1 kil. 300, S. O. de Chamonix.

Frasse, la. — Chalets sur le sentier du Montanvert, à peine à plus d'un kil. E. N. E. de Chamonix.

Frasserands, les. — A environ 1 kil. au N. d'Argentière, près de la grande route du col des Montets.

Gaillands. — Sur la grande route du Fayet, à 2 kil. de Chamonix. Les « Ruines factices » sont aux Gaillands. Voir p. 102.

Gaudenay, les [*les Godenets*]. — Sur le sentier des sources de l'Arveyron, à moitié chemin entre Praz d'en Haut et les Bois ; à 2 kil. 500, N. E. de Chamonix.

Glière. — Quelques maisons près des Tines, tout près de Chamonix.

Grassonnet [*Grasonet ; Grassonnets ; Grassonnay*]. — Tout près de la grande route d'Argentière, à 6 kil. 500, N. E. N. de Chamonix.

Griaz, la. — Maisons situées au croisement de la route des Houches et de la grande route de Chamonix.

Houches, les [*les Ouches*]. — Un des plus grands villages de la vallée ; 6 kil. 500. S. O. O. de Chamonix.

[1] Quelques-uns des noms de cette liste n'ont été trouvés sur aucune carte existante. On y verra presque tous les points mentionnés dans ce volume ; mais il existe d'autres appellations, car presque chaque groupe de maisons de la vallée a un nom distinct. Les distances sont comptées de l'église de Chamonix, à vol d'oiseau.

Iles, les. — Sur la grande route d'Argentières, à 6 kil., N. E. N. de Chamonix.

Joux, la. — Sur la rive droite de l'Arve, à 5 kil. 500, N. E. N. de Chamonix.

Lavancher. — Hameau sur le sentier du Chapeau, à 4 kil. 500, N. E. N. de Chamonix.

Lieret. — Partie du village de Chamonix, sur la rive gauche de l'Arve. Le Grand Hôtel Couttet est dans Lieret.

Liotraz. — Hameau sur la grande route d'Argentière, sur la rive droite de l'Arve, vis-à-vis de Chauzalet.

Merlet. — Sur la rive droite de l'Arve, à 4 kil. S. O. O. de Chamonix.

Molaz, la [*la Molà ; Mollaz*]. — Sur la route de Planpraz au Brévent ; à 500 mètres de Chamonix.

Mont, le [*sur le Mont*]. — Chalets sur la partie la plus basse de la Montagne de la Côte ; à 3 kil. 600, S. O. S. de Chamonix.

Montquart [*Montcuard*]. — Sur la grande route du Fayet, à 3 kil. 300 au S. O. ½ O. de Chamonix.

Montroz [*Mont Roc ; Mont Roch*]. — Sur la rive droite de l'Arve, à 1 kil. 500 au N. N. E. d'Argentière, près du village du Tour.

Mossoux, les [*les Mossous ; les Mossons*]. — A 750 mètres de Chamonix, sur la route de Bel-Achat au Brévent.

Mouilles, les [*Mouilles*]. — Sur la route du Montanvert, à 750 mètres E. N. E. de Chamonix.

Nants, les. — Quelques maisons peu éloignées de la route d'Argentière, à 1 kil. 300 au N. N. E. de Chamonix, presque vis-à-vis la jonction de l'Arveyron et de l'Arve.

Pècles, les. — Sur la grande route du Fayet, à 1 kil. 300 de Chamonix.

Pélerins, les. — Sur le sentier des Bossons, entre les Praz d'en Bas et les Favrants, à 1 kil. 750 au S. O. ½ S. de Chamonix.

Planaz, les [*Planard*]. — Maisons le long de la route du Montanvert, à 1500 mètres E. N. E. de Chamonix.

Planes, les [*Plan, les Planes*]. — Un peu à côté de la grande route d'Argentière, à 750 mètres E. par N. de Chamonix, en dessous de Planpraz.

Praz-Conduit, le [*les Praz-Conduits*]. — Le premier groupe de maisons en dehors de Chamonix, sur le sentier de Pierre Pointue.

Praz d'en bas, les. — Entre les hameaux des Bossons et des Pélerins, à 2 k. 500 au S. O. de Chamonix.

Praz d'en haut, les. — Communément appelé Praz. Sur la grande route d'Argentière, environ à 2 kil. 500 au N. E. N. de Chamonix.

Rebats, les. — A 750 mètres à l'O. S. O. de Chamonix, un peu en-dehors de la grande route du Fayet.

Rives. — Près et au-dessus du hameau des Bossons.

Rosières, les [*la Rozière*]. — Il y a deux groupes de chalets appelés Rozière, ou les Rosières, l'un près de Praz d'en haut, et l'autre au-dessus de Chauzalet.

Sauberant. — Ce nom est donné aux alentours de l'église anglaise, à Chamonix.

Songenaz. — Tout près de Praz d'en haut.

Taconnaz. — Près du pied du glacier du même nom.

Tines, les. — Sur la grande route d'Argentière, à 4 kil. au N. E. par N. de Chamonix.

Tour, le. — Village près de l'extrémité du glacier du Tour, sur le chemin du Col de Balme, au N. E. par N. d'Argentière.

Trabets, les. — A une courte distance de l'O. des Houches, près du pont Ste-Marie.

Tsours, les [*les Tissours*]. — Sur le sentier de Pierre Pointue, à 1250 mètres au S. S. O. de Chamonix.

Vers le Nant [*Vernant*]. — Sur le côté sud et un peu en dehors de la grande route du Fayet, à 4 kil. au S. O. de Chamonix.

B. — TARIF DES COURSES DE CHAMONIX [1]

		Frs. Cts.
1.	Au **Glacier des Bossons**, soit en retournant par le même chemin, soit par les cascades du Dard et des Pélerins	6.—
2.	Aux **Cascades du Dard et des Pélerins**	5.—
3.	A la **Source de l'Arveyron**	5.—
4.	Extra pour chacune de ces excursions ajoutée à une autre pendant la même journée	4.—
5.	Au **Montanvert**, en retournant par le même chemin . .	6.—
6.	Au **Montanvert** et visite de la **Mer de Glace**, en retournant par le même chemin	7.—
7.	A la **Croix de Flégère**, en retournant par le même chemin	7.—
8.	A **Planpraz**	7.—
9.	A **Planpraz**, en retournant par la Croix de Flégère, ou vice-versa	9.—
10.	Au **Brévent**, *via* **Planpraz**	10.—
11.	Au **Brévent**, *via* la **Croix de Flégère** et en redescendant par **Planpraz**, ou vice-versa.	12.—
12.	Au **Montanvert**, au **Chapeau** en traversant la **Mer de Glace** et à la **Croix de Flégère**, ou vice-versa	12.—
13.	Excursion n° 12, en y ajoutant l'**Ascension du Brévent**.	16.—
14.	Ascension de l'**Aiguille de la Floria**, *via* la **Flégère** . . .	20.—
15.	Ascension de l'**Aiguille de la Glière**, *via* la **Flégère**. . . .	15.—
16.	Au **Montanvert**, ou à la **Flégère**, et au **Glacier des Bossons** ou aux **Cascades**, en un seul jour	10.—
17.	Au **Plan des Aiguilles**	9.—
18.	Au **Plan des Aiguilles**, en retournant soit *via* le **Montanvert**, soit par la **Pierre à l'Echelle**	12.—
19.	A **Pierre l'Echelle**, et au **Montanvert**, par le **Plan des Aiguilles**, ou vice-versa	15.—
20.	A **Pierre Pointue**	8.—
21.	A **Pierre à l'Echelle**	9.—

[1] Il est bien compris que les prix indiqués s'entendent pour chaque guide, c'est-à-dire par guide.
Les chiffres en regard de chaque excursion correspondent avec ceux cités au cours de l'ouvrage.

		Frs. Cts.
22.	Visite au **Glacier des Bossons**, jointe à l'excursion de **Pierre Pointue**, en un jour	11.—
23.	Au **Jardin**, en retournant, si on le désire, par le **Chapeau**	14.—
24.	La même, en couchant la nuit précédente au **Montanvert**	16.—
25.	Au pied des séracs du **Col du Géant**	13.—
26.	Au « **Moulin** » de la **Mer de Glace**, en retournant *via* le **Chapeau**	10.—
	Au **Tacul**, en retournant *via* le **Chapeau**	12.—
27.	Au **Montanvert** et traversée de la **Mer de Glace**, qu'on retourne ou non par le même chemin	9.—
28.	Au **Plan des Aiguilles** et à **Pierre Pointue**, ou vice-versa .	10.—
29.	Au **Montanvert** et à la **Flégère** ou à **Planpraz**, ou vice-versa	10.—
30.	Au **Chapeau** et à la **Flégère** ou à **Planpraz**, ou vice-versa	10.—
31.	Au village d'**Argentière**, avec visite du **Glacier** ou de **Trélechamp**	6.—
32.	A la **Mer de Glace du Glacier d'Argentière**	8.—
33.	Au bas du **Glacier d'Argentière**, en un jour	12.—
34.	La même, en deux jours	18.—
35.	Au **Col de Balme**, et retour	9.—
36.	La même, en retournant par la **Tête Noire**, ou vice versa en un jour	10.—
37.	La même, mais en deux jours	12.—
38.	La même, en descendant sur **Barberine**, avec visite aux **Cascades de Barberine** et de **Bérard**, en un seul jour .	10.—
39.	La même, mais en deux jours	12.—
40.	Ascension du **Buet**, *via* la **Pierre à Bérard**, en un jour . .	15.—
41.	La même, avec retour au choix par **Villy** et le **Brévent**. .	20.—
42.	Ascension du **Buet**, avec descente sur **Sixt**, en un jour .	15.—
43.	La même, en deux jours	20.—
44.	Retour du guide à Chamonix, extra	8.—
45.	Ascension du **Buet**, avec descente sur **Martigny**, retour du guide compris, en deux ou trois jours	26.—
46.	Chaque jour en plus.	6.—
47.	A **Martigny**, soit par le **Col de Balme**, soit par la **Tête Noire**, retour du guide compris	12.—
48.	La même, avec visite à la **Cascade de Bérard**, ou celle de **Barberine**, chaque visite en plus	1.—
49.	A **Vernayaz**, *via* **Fins Hauts** et Salvan, retour du guide compris	12.—
50.	La même, en continuant jusqu'à **Martigny**	14.—
51.	La même, en deux jours. si on arrive à **Martigny** ou à **Vernayaz** avant midi, retour du guide compris	15.—
52.	La même, si on arrive à **Martigny**, ou à **Vernayaz**, après midi	18.—
53.	A la **Cascade de Bérard**, ou à celle de **Barberine**	6.—
54.	Visite aux deux cascades	7.—
55.	A la **Tête Noire**, *via* les **Montets**, et retour	8.—

		Frs. Cts.
56.	La même, en deux jours	12.—
60.	A Vernayaz, *via* **Fins Hauts** et **Salvan**, par le **Col de Balme** en descendant sur la **Tête Noire**	15.—
61.	La même, en deux jours, si on arrive à **Vernayaz** avant midi.	18.—
62.	La même, en deux jours, si on arrive après midi . . .	23.—
63.	A **Sixt**, *via* le **Brévent** et le **Col d'Anterne** ou celui de **Léchaud**, retour du guide compris	18.—
64.	La même, en couchant à **Planpraz**, à **Villy** ou à **Bel Achat**	22.—
65.	La même, *via* **Servoz**	18.—
66.	La même, *via* le **Dérochoir** ou **Platey**, retour du guide compris, en un jour	18.—
67.	La même, en couchant à **Servoz** ou à Chède	20.—
68.	A **Sixt**, par le **Col de Tenneverges**, en couchant à **Barberine**, retour du guide compris	25.—
70.	Au **Pavillon de Bellevue**, au **Col de Voza**, ou à **Prarion** . . .	9.—
71.	La même, en retournant par **St-Gervais** et **Servoz**, ou par le **Col de la Forclaz**, en un jour	10.—
72.	La même, en deux jours	12.—
73.	**Ascension du Mont Joli**, *via* **St-Gervais** ou **Contamines**, en deux jours, retour du guide compris	15.—
74.	La même, en trois jours	18.—
75.	A **Courmayeur**, *via* le **Pavillon de Bellevue**, ou *via* **St-Gervais**, par le **Col du Bonhomme**, celui des **Fours** et celui de la **Seigne**, en deux jours	20.—
76.	La même, en trois jours	24.—
77.	Retour du guide, extra	16.—
78.	De **Courmayeur** par le **Col Ferret** à **Martigny**	10.—
79.	Retour du guide de **Martigny** à **Chamonix**, extra . . .	6.—
80.	Aux **Contamines**, par le **Col du Tricot**	15.—
82.	A **Vernayaz** *via* la **Tête Noire** y compris le retour, en un jour	14.—
83.	La même, en deux jours	18.—
84.	Au **Chapeau**	6.—
85.	La même, en y ajoutant la visite de la **Croix de Flégère** .	10.—
89.	Ascension du **Brévent**, *via* **Bel Achat**	10.—
93.	A **Lognan**, en partant d'**Argentière**	6.—
94.	La même, en passant par l'arête du Glacier	8.—
95.	La même, y compris la traversée du Glacier, ou la visite du bas du Glacier, en partant d'**Argentière**	10.—
96.	La même excursion, si elle est faite de **Chamonix**, supplément	3.—
97.	A **Sixt**, *via* **Bel Achat**	18.—
99.	Au sommet de la **Montagne de la Côte**	15.—
100.	Au **Col de Balme**, par le **Montanvert** et la **Mer de Glace**, ou *via* la **Flégère** en un jour, en retournant à **Chamonix** le même soir	13.—
101.	La même, en deux jours	15.—

		Frs. Cts.
107.	Aux **Gorges de Diosaz**	6.—
108.	A la « Jonction » des **Glaciers des Bossons** et de **Taconnaz**	12.—
109.	Au **Col d'Anterne** et retour	14.—

Courses Extraordinaires

1.	**L'ascension du Mont-Blanc,** soit *via* les **Grands Mulets,** soit par l'**Aiguille du Goûter**	100.—
2.	Si on ne peut monter que jusqu'aux **Grands Mulets,** en un jour	20.—
3.	La même en deux jours	30.—
4.	Si on ne peut monter que jusqu'au **Grand Plateau** . .	50.—
	» » que jusqu'au **Dôme du Goûter** .	60.—
5.	» » que jusqu'au sommet du **Corridor** . ou jusqu'au sommet des **Bosses du Dromadaire** . . .	70.—
6.	Plus haut que les points cités aux nos 2, 3, 4, 5, ou si on arrive au sommet du **Mur de la Côte,** le prix complet (100 fr.) est exigible.	
7.	Si l'ascension du **Mont-Blanc** dure plus de trois jours, chaque guide doit être payé en plus, par jour	10.—
8.	Ascension de **l'Aiguille du Goûter,** *via* le **Pavillon de Bellevue**	40.—
9.	Ascension de **l'Aiguille du Goûter,** *via* les **Grands Mulets** .	40.—
10.	Au **Grand Plateau,** ou l'Ascension du **Dôme du Goûter,** soit *via* les **Grands Mulets,** soit *via* la **Cabane de l'Aiguille du Goûter,** avec séjour à l'un ou à l'autre de ces points, ou vice-versa [1]	50.—
11.	Le même, sans séjour [2]	40.—
13.	A **Courmayeur,** *via* les **Grands Mulets, l'Aiguille du Midi** et le **Col du Géant**	70.—
14.	A **Courmayeur,** par le **Col du Géant,** ou à **Orsières,** par le **Col du Chardonnet** ou le **Col de Triolet,** pour chaque Col [3].	50.—
15.	Au **Col du Géant,** en retournant à **Chamonix**	40.—
16.	Au **Col du Chardonnet,** en retournant à **Chamonix** . . .	30.—
17.	La même, en retournant par le **Col du Tour,** *via* la **Fenêtre de Saleinoz (Salène),** ou vice-versa	40.—
18.	Au **Col de Triolet,** en retournant à **Chamonix**	40.—
19.	A **Orsières,** par le **Col d'Argentière,** ou à **l'Allée Blanche,** par le **Col du Miage,** chaque excursion	60.—
20.	Au **Col d'Argentière,** et retour à **Chamonix**	30.—
21.	Au **Col du Miage,** et retour à **Chamonix**	40.—
22.	Au **Col Pierre Joseph** et retour	40.—
23.	A **Orsières,** par le **Col Pierre Joseph** [4]	40.—
24.	Au **Val Ferret,** par le **Col du Tour**	40.—
25.	Aux **Motets,** par le **Col du Mont Tondu**	30.—
26.	A **Courmayeur** par le **Col de Trélatête.**	60.—

[1] Avertir si on a l'intention de séjourner.

[2] Avertir le guide.

[3] Le col de Triolet, non du Triolet, conduit à Courmayeur et non à Orsières.

[4] Le col Pierre-Joseph ne conduit pas à Orsières.

	Frs. Cts.
27. A Courmayeur, par le Col de la Brenva	80.—
28. Au Col des Grands Montets et retour à Chamonix par le Glacier du Nant Blanc	20.—
29. La même excursion, en deux jours	25.—
30. La même excurs., en retournant par le Glacier d'Argentière	30.—
31. Une diminution de 10 francs sera consentie pour chaque « grand col » aux touristes qui, après avoir fait une excursion à un ou plusieurs des « grands cols » nommés ci-dessus, désirent retenir leurs guides pour un autre course.	
32. L'ascension de l'Aiguille Verte	100.—
33. L'ascension des Aiguilles Rouges	20.—
34. L'ascension de l'Aiguille d'Argentière	65.—
35. L'ascension de l'Aiguille du Chardonnet	65.—
36. L'ascension de l'Aiguille du Midi	60.—
37. L'ascension de l'Aiguille du Tour	50.—
38. L'ascension de l'Aiguille de Bionnassay	70.—
39. L'ascension des Grandes Jorasses	80.—
40. L'ascension de la Tour Ronde	65.—
41. Pour toute excursion de glacier dans la chaîne du Mont-Blanc	10.—
42. A Courmayeuur, par le Col des Hirondelles	60.—
43. Ascension de l'Aiguille de Blaitière	80.—
44. Ascension des Aiguilles des Charmoz	80.—
45. Ascension de l'Aiguille du Géant	100.—
46. Ascension de l'Aiguille du Moine	35.—
47. Ascension de l'Aiguille du Tacul	35.—
48. Ascension de l'Aiguille du Dru, pointe Charlet	130.—
49. Ascension de l'Aiguille du Dru, pointe Est	90 —
50. Excursion au Col des Courtes, côté du Jardin	30 —

Tarif des Porteurs

Pour les chaises à porteur, le tarif est le même que pour les guides. La charge de chaque porteur ne doit pas dépasser 25 kilos.

1. Au Jardin	10.—
2. Au Jardin, en couchant au Montanvert	12.—
3. Ascension du Buet, en un jour	10.—
4. » en couchant à la Pierre à Bérard ou à Villy .	12.—

Courses Extraordinaires

La charge de chaque porteur pour « les courses extraordinaires » ne doit pas dépasser 15 kilos et pour l'ascension du Mont-Blanc 10 kilos au-dessus du Grand Plateau.

1. Aux Grands Mulets, en un jour	12.—
2. » » en deux jours	15.—
3. Au Grand Plateau, *via* les Grands Mulets, ou au Dôme du Goûter, *via* l'Aiguille du Goûter	30.—
4. Au sommet du Corridor, ou aux Bosses du Dromadaire .	35.—

		Frs. Cts.
5.	Au sommet du Mont Blanc	50.—
6.	A la Cabane de l'Aiguille du Goûter, *via* le Col de Voza	15.—
7.	La même, en deux jours	20.—
8.	Au sommet du Col du Géant et retour à Chamonix	20.—
9.	Ascension de l'Aiguille Verte	50.—
10.	A Courmayeur en passant le Col du Géant, retour compris	30.—
11.	Passage du Col du Tour	25.—
12.	Au sommet du Col du Tour et retour à Chamonix	15.—
13.	Pour les autres « grands cols », quand le tarif des guides est de 50 francs et au-dessus, chaque porteur	30.—
14.	Ou, quand le tarif des guides est de moins de 50 francs, chaque porteur	25.—
	Exceptions :	
15.	Le Col du Mont Tondu	20.—
16.	Le Col des Grands Montets	15.—

B*. — Tarif des courses de Saint-Gervais

1.	Ascension du Mont-Blanc	90.—
2.	» » avec retour par le Mont-Maudit, l'Aiguille du Midi à Chamonix ou à Courmayeur	150.—
3.	Ascension du Mont-Blanc par l'Aiguille de Bionnassay	140.—
4.	La même avec retour par le Mont-Maudit	180.—
5.	Ascension de l'Aiguille du Goûter	40.—
6.	» du Dôme du Goûter	50.—
7.	» jusqu'au Refuge Vallot par le Dôme du Goûter	60.—
8.	» de l'Aiguille de Bionnassay	80.—
9.	» de l'Aiguille de Tricot	45.—
10.	» du Dôme du Miage	50.—
11.	» de la Tête carrée	50.—
12.	» de l'Aiguille de Trélatête	70.—
13.	» du Mont Tondu	30.—
14.	» de l'Aiguille du Glacier	50.—
15.	» du Mont Fleury, ou la Pointe Percée	30.—
16.	» de l'Aiguille de Varens	20.—
17.	» du Mont Buet	30.—
18.	» de la Tête Rousse	15.—
19.	» du Brévent	15.—
20.	» à Bellevue et au Mont Lachat	8.—
21.	» au sommet du Prarion	7.—
22.	Passage du Col de Trélatête jusqu'à Courmayeur	60.—
23.	» Col du Miage, »	50.—
24.	» Col des Glaciers »	45.—
25.	» Col du Mont Tondu »	45.—
26.	» » jusqu'aux Mottets	30.—
27.	» Col du Géant	50.—
28.	» Col d'Anterne jusqu'à Sixt	25.—
29.	Jusqu'au Jardin de Talèfre	30.—
30.	Tour du Mont-Blanc, par jour	8.—

C. — Tarif des courses de COURMAYEUR[1]

	Guides. Francs.	Porteurs. Francs.
L'ascension du **Mont-Blanc**, *via* le **Col du Géant** en redescendant à **Chamonix**	Doit être l'objet d'arrangements spéciaux.	
La même, *via* le **Col de la Brenva**, en redescendant à **Chamonix**	Doit être l'objet d'arrangements spéciaux.	
L'ascension du **Mont-Blanc**, *via* le **Glacier du Miage** le **Dôme du Goûter** et les **Bosses du Dromadaire**, en redescendant à **Chamonix**	100	60
Ascension du **Mont-Maudit**	70	40
» des **Grandes Jorasses**, en deux jours . .	70	40
» » » point moins élevé.	Doit être l'objet d'arrangements spéciaux.	
» des **Petites Jorasses**	40	25
» de l'**Aiguille de Rochefort**	50	30
» de l'**Aiguille de Leschaux**	50	30
» de l'**Aiguille de l'Eboulement**.	50	30
» de l'**Aiguille de Talèfre**	50	30
» de l'**Aiguille de Triolet**	50	30
» du **Mont-Dolent**	40	25
» du **Mont Gruetta**	20	12
» de l'**Aiguille du Géant**	70	50
» des **Aiguilles Marbrées**	20	15
» de l'**Aiguille du Midi**, en descendant à **Chamonix**	70	40
» de la **Tour Ronde**	40	20
» de l'**Aiguille Noire de Peuteret** . . .	70	50
» de l'**Aiguille Blanche de Peuteret** . . .	Doit être l'objet d'arrangements spéciaux.	
» de l'**Aiguille Grise**	35	20
» du **Mont du Brouillard**	35	25
» de la **Tête Carrée**	40	25
» de l'**Aiguille de Bionnassay**, *via* le **Glacier du Miage**	70	40
La même, en descendant sur **Chamonix**	80	45
Ascension de l'**Aiguille de Trélafête**.	50	30
» de l'**Aiguille du Glacier**	40	25
» du **Mont Tondu**	25	18
» du **Mont Saxe**	6	6
» du **Mont Chétif**	6	6
» du **Crammont**	8	6
» du **Mont Favre**	15	10

[1] Enquerrez-vous toujours si le prix du tarif comprend bien le retour des guides et porteurs jusqu'à Courmayeur.

	Guides Francs.	Porteurs. Francs.
A Chamonix, par le Col du Géant, en un jour. . .	40	25
La même course, en deux jours	50	30
Course à Chamonix, par le Col du Miage	50	30
» » par le Col de Brenva	80	50
» » par le Col de la Tour Ronde . .	50	30
» » par le Col de l'Aiguille du Midi.	50	30
» » par le Col des Jorasses . . .	60	40
» » par le Col des Hirondelles . .	50	30
» » par le Col de Pierre Joseph . .	50	30
» » par le Col de Talèfre . . .	50	30
» » par le Col de Triolet	45	30
Course à Contamines par le Col de Trélatête	50	30
» » par le col du Mont Tondu . . .	25	18
Aux Motets, par le Col de la Seigne	12	10
A Chamonix, par le Col de la Seigne, Chapieux et le Col du Bonhomme, en trois jours [1]	30	30
A Contamines par le Col de la Seigne, en 1 jour [1] .	16	16
» » » en 2 jours [1]	20	20
A Orsières, par le Col Ferret	16	16
» par le Col du Petit Ferret	16	16
Au Col Ferret, et retour à Courmayeur, en un jour .	8	8
Au Col de la Seigne, et » »	8	8
Au Lac de Combal, et » »	6	6
A la Cantine de la Visaille » »	5	5
Au Pavillon du Mont Fréty, et » »	6	6
A la Cabane du Col du Géant, et retour à Courmayeur en un jour	15	10
La même course en deux jours	20	15
A la Cabane des Grandes Jorasses et retour à Courmayeur, en un jour	15	10
La même course, en deux jours	20	15
A la Cabane de Triolet et retour à Courmayeur, en un jour	15	10
La même course, en deux jours	20	15
A la Cabane du Dôme, et retour à Courmayeur, en un jour	20	15
La même course, en deux jours	25	20

[1] Le tarif est le même, soit via Chapieux, soit via Col des Fours.

D. — Montagnes et hauteurs situées dans la chaîne du Mont-Blanc et autour de cette chaîne

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Aiguillette, l' . . .	2317	7602	Sur la chaîne du Brévent, à l'ouest de Chamonix.
Aiguillette, l' . . .	2201	7221	Quelquefois appelée les Posettes au N. par O. du village du Tour.
Argentière, Aiguille d'	3901	12,799	Entre le glacier d'Argentière et celui de Saleinoz ; à l'E. N. E. de Chamonix.
Arpettes, Clochers d' .	2822	9259	Sur le côté nord de la vallée d'Arpette, à l'O. du lac de Champex.
Béranger, Aiguille de .	3431	11,257	Tête du glacier de la Frasse. Sur la carte de Mieulet, ce sommet est appelé la Bérangère.
Bérard, Aiguille de .	2612	8570	Entre le Mont Buet et les Aiguilles Rouges.
Bionnassay, Aiguille de	4061	13,324	Tête des deux glaciers du Miage; presque exactement à l'ouest du sommet du Mont-Blanc.
Blaitière, Aiguille de .	3533	11,591	E. S. E. de Chamonix ; presque exactement au sud du Montanvert.
Blanc, Mont . . .	4810	15,781	Les observations faites en 1844 par MM. Martins et Bravais pour déterminer la hauteur du Mont-Blanc furent vérifiées par M. Delcros, et le résultat (4810 mètres) fut publié dans l'*Annuaire Météorologique de France*, 1851, vol. III, p. 215. Les mêmes observations, vérifiées par le professeur E. Plantamour, directeur de l'Observatoire de Genève, donnèrent un résultat légèrement différent. (4811.7). Voir *Tables Meteorological & Physical*, publiées par la *Smithsonian Institution*, Washington. M. Martins écrit dans son livre Du *Spitzberg au Sahara*, Paris 1866,que la moyenne des

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
			mesures trigonométriques du Mont-Blanc, prises dans son temps, était de 4809 m., 6.
Blanc, Mont . . .	4810	15,781	C'est l'altitude donnée au Mont-Blanc sur la feuille XXII de la Carte Dufour, publiée en 1861.
	4810	15,781	La même cote est indiquée pour le Mont-Blanc sur la carte du Capitaine Mieulet, publiée à Paris en 1865.
	4810	15,781	La même élévation est adoptée sur la carte officielle de France, échelle 1/80000 revue en 1888.
	4811	15,785	M. X. Imfeld, sur le plan du sommet du Mont-Blanc, exécuté par lui en 1891 pour M. G. Eiffel, donne 4811 m. comme cote.
	4807	15,771	Sur la feuille 27 de la carte d'Italie, échelle 1/50000 corrigée en 1894, la hauteur assignée au Mont-Blanc est de de 4807 m. MM. Vallot ont aussi calculé la hauteur à 4807 mètres.
Bochard, Aiguille à .	2672	8767	N. E. du Montanvert.
Brévent, le	2525	8284	O. N. O. de Chamonix ; entre la vallée de Chamonix et la vallée de la Dioza.
Brouillard, Mont du .	...	...	Ce nom est appliqué par le Cap. Mieulet à la rangée de montagnes à l'ouest du glacier du Brouillard (Val Véni).
Buet, Mont	3109	10,200	N. par O. de Chamonix ; N. O. par O. du village d'Argentière. Appelé habituellement le Buet
Capucin, le (Mont Maudit)	3831	12,568	E. par N. du Mont Maudit, près du sommet du glacier du Géant.
Capucin, le (Tacul) .	3043	9984	A l'est du Pic du Tacul.
Cardinal, le . .	3638	11,936	O. S. O. de l'Aiguille verte.
Catogne	2600	8530	N. par O. du lac de Champex.
Chardonnet, Aiguille du	3823	12,543	E. de Lognan ; N. O. ½ O. de l'Aiguille d'Argentière.
Charmoz, Aiguilles des	3442	11,293	E. S. E. de Chamonix ; S. du Montanvert.
Charmoz, Petits . .	2866	9403	S. par O. du Montanvert.
Châtelet, Aiguille du .	2324	7625	Entre les glaciers de Fresnay et du Brouillard ; au nord de l'extrémité inférieure du glacier italien du Miage.

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Châtelet, le	2542	8340	Côté sud de la Combe d'Orny O. S. O. du lac de Champey.
Chétif, Mont . . .	2343	7687	O. N. O. de Courmayeur ; côté sud du Val Véni.
Côte, Montagne de la .	2588	8491	Le contrefort ou chaîne de montagnes séparant le glacier des Bossons du glacier de Taconnaz. Sur la carte officielle de France, échelle 1/80000 le sommet de cette montagne est baptisé Mont Corbeau !
Courmayeur, Mont Blanc, de	4756	15,604	S. S. E. du sommet du Mont-Blanc, à l'origine des glaciers du Brouillard et du Fresnay. Sa hauteur est de 4756 m. d'après le Cap. Mieulet. Sur la carte italienne, échelle 1/50000, la hauteur est fixée à 4709 m. Selon M. H. Vallot, la hauteur est de 15.578 pieds (4748 m.).
Courtes, les	3855	12,648	Partie de la chaîne entre les glaciers d'Argentière et de Talèfre ; S. de l'Aiguille du Chardonnet.
Crammont, Tête de .	2737	8980	Exactement au Sud du Col du Géant ; O. de Pré St.-Didier. Communément appelé le Crammont.
Dames Anglaises, les .	3604	11,824	Entre l'Aiguille de Peuteret et l'Aiguille Blanche de Peuteret. Pinacles sur la chaîne entre les Glaciers de la Brenva et du Fresnay.
Darreï, le	3537	11,605	E. du glacier d'Argentière ; côté sud du Glacier de Saleinoz.
Darrey, le	3881?	12,733?	Sur la chaîne séparant le Glacier d'Argentière et les glaciers de Saleinoz et Laneuvaz ; entre l'Aiguille d'Argentière et la Tour Noire.
Dolent, Mont . . .	3830	12,566	A la jonction des chaînes séparant les glaciers du Mont Dolent, d'Argentière et de Laneuvaz.
Droites, les	4030	13,222	Côté nord du glacier de Talèfre ; E. ½ S. de l'Aiguille Verte.
Dru, Aiguille du . .	3754	12,317	Côté est de la Mer de Glace, E. du Montanvert. L'altitude indiquée a été mesurée par M. Vallot. Suivant le Cap.

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
			Mieulet, la hauteur du Dru est de 3815 m.
Eboulement, Aiguille de l'	3608	11,838	Entre les glaciers de Leschaux, et de Triolet, S. de l'aiguille de Talèfre.
Ecandies, Pointe des .	2886	9469	Au sommet de la vallée d'Arpette ; côté oriental du glacier du Trient.
Enclave, Tête d' . .	2901	9518	N. E. du Col des Fours ; N. O. par O. des Motets.
Evêque, Aiguille de l' .	3260	10,696	Côté Nord du Val Ferret italien ; E. S. E. des Grandes Jorasses.
Fer, Montagne de . .	1692	5551	Ce nom est donné à l'extrémité sud de la chaîne du Brévent ; dominant Servoz.
Flambeaux, les . . .	3566	11,700	O. du Col du Géant ; tête du glacier de Toule.
Floria, Aiguille de la .	2888	9475	N. de Chamonix ; extrémité nord de la chaîne du Brévent.
Fourche, Grande . .	3617	11,867	Tête des glaciers du Tour, de Saleinoz et du Trient ; E. N. E de l'Aiguille du Chardonnet.
Fours, Pointe des . .	2719	8921	S. du col des Fours.
Freuge, Mont . . .	2114	6936	Dans le Val Montjoie, S. O. par S. de Contamines.
Géant, Aiguille du .	4013	13,166	N. E. du Col du Géant ; N. par O. de Courmayeur.
Glacier, Aiguille du .	3816	12,520	N. du col de la Seigne ; tête du Glacier d'Estelette. Quelquefois appelée Aiguille des Glaciers.
Goûter, Aiguille du .	3845	12,615	S. O. des Grands Mulets ; N. O. du sommet du Mont-Blanc.
Goûter, Dôme du . .	4331	14,210	S. du village des Bossons ; N. O. du sommet du Mont-Blanc.
Grapillon	...	...	Ce nom est appliqué par le Cap. Mieulet à un pic situé sur la chaîne qui divise le glacier italien du Mont Dolent (Pré de Bar) du glacier suisse du Mont Dolent ; il est aussi donné sur la carte d'Italie au Mt-Dolent. Je n'ai entendu personne s'en servir pour désigner cette montagne.
Grépon, Aiguille du .	3482	11,424	S. du Montanvert.
Gruetta, Mont . . .	3685	12,090	Côté S. du Glacier de Triolet ; N. O. des chalets de Gruetta.
Joly (Joli), Mont . .	2527	8291	Côté ouest du Val Montjoie ; O. du village de Contamines.

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Jorasses, Grandes . .	4206	13,799	Tête du Glacier de Leschaux ; S. E. par S. du Montanvert.
Jorasses, Petites . .	3682	12.080	N. E. des Grandes Jorasses ; S. E. du Montanvert.
Jours, Montagne des .	2929	9610	Contrefort de l'Aiguille du Goûter, descendant vers le village des Houches.
Jovet, Mont. . . .	2472	8110	S. du village de Contamines ; E. N. E. du Chalet à la Balme.
Leschaux, Aiguille de .	3780	12,402	Entre les glaciers de Leschaux et de Triolet.
Luis, Grande . . .	...	...	Entre l'Aiguille d'Argentière et le Darreï.
Mallet, Mont . . .	3988	13,084	Tête du Glacier du Mont Mallet et du Glacier des Périades.
Marbrées, Aiguilles .	3514	11,529	N. E. du Col du Géant.
Maudit, Mont . . .	4471	14,669	Tête du Glacier de la Brenva ; N. par E. du sommet du Mont-Blanc.
Miage, Dôme du . .	3688	12,100	Tête du Glacier de Trélatête ; N. O. de l'aiguille de Trélatête.
Midi, Aiguille du . .	3843	12,608	S. S. E. de Chamonix ; sur le côté est du glacier des Bossons.
Moine, Aiguille du . .	3418	11,214	Côté est de la Mer de Glace ; O. du Jardin.
Mulets, Grands. . .	3050	10,007	S. par O. de Chamonix ; entre les glaciers des Bossons et de Taconnaz. La cote indiquée ci-dessus est celle de l'ancienne cabane, près du sommet des rochers.
Noire, Aiguille la . .	3427	11,244	Côté est du glacier du Géant ; N. par E. du Col du Géant.
Orny, Pointe d'. . .	3278	10,755	Tête du Glacier d'Orny ; S. O. par O. du lac de Champex.
Peuteret, Aiguille Blanche de	4108	13,478	S. E. du sommet du Mont-Blanc ; entre les glaciers de la Brenva et du Fresnay.
Peuteret, Aiguille de (ou Aiguille Noire de)	3777	12,392	S. E. de l'Aiguille Blanche de Peuteret ; entre les Glaciers de la Brenva et du Fresnay. Sur la carte d'Italie, on a écrit de Péteret, et c'était l'appellation habituellement usitée jusqu'à la publication de la carte du Cap. Mieulet.
Pic Sans Nom . . .	?	?	Entre l'aiguille du Dru et l'Aiguille Verte.
Pissoir, le	3349	10,988	Côté O. du glacier du Trient ; N. de l'aiguille du Tour.

Nom	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Plan, Aiguille du . .	3673	12,051	S. E. de Chamonix ; S. par O. du Montanvert.
Planereuse, Pointe de .	3156	10,355	Côté sud du glacier de Saleinoz.
Plines, Pointe de . .	3065	10,056	Côté nord du glacier de Saleinoz
Pointe Percée, la . .	2752	9029	O. N. O. de Sallanches.
Portalet.	3350	10,991	Côté sud du glacier d'Orny ; sud-ouest du lac de Champex.
Pourrie, Aiguille . .	2562	8406	N. par O. de Chamonix ; sur la chaîne du Brévent.
Prarion	1969	6460	A peu près au milieu entre les villages de St.-Gervais et des Houches.
Rochefort, Aiguille de.	4003	13,133	A la tête du glacier de Rochefort ; presque directement au nord de Courmayeur.
Rognes, les	2695	8842	Sud du village des Houches, entre le glacier de Griaz et le glacier français de Bionnassay.
Ronde, la Tour. . .	3775	12,385	Tête du glacier du Géant ; N. O. de Courmayeur.
Ronde, Pointe . . .	2655	8711	S. E. du col de la Forclaz.
Rouges, Aiguilles (Belvédère)	2966?	9731?	N. de Chamonix ; O. du village d'Argentière.
Rouge, Mont . . .	3257	10,686	Entre le glacier italieu du Mont Dolent (Pré de Bar) et le glacier de Triolet.
Rouge, Mont . . .	2942	9652	S. S. E. de l'aiguille de Peuteret (Péteret).
Rousselette, Mont. .	2391	7845	Côté occidental du val Montjoie ; S. O. par S. du village de Contamines. Quelquefois appelée Aiguille de Roselette.
Salenton, Aiguille de .	2684	8806	Entre le Mont Buet et les Aiguilles Rouges.
Sarsadorège, Aiguille de	2831	9288	S. E. de l'Aiguille de Trélatête ; c'est un contrefort de cette montagne.
Saussure, Aiguille de .	3845	12,615	S. E. des Grands Mulets ; sur le côté est du glacier supérieur des Bossons.
Saxe, Mont	2358	7736	Côté sud du Val Ferret italien ; N. N. E. de Courmayeur
Scie, Aiguille de la. .	3694	12,120	Tête du glacier de l'Allée Blanche ; à peu près à mi-chemin entre l'Aiguille de Trélatête et celle du Glacier.
Seigne, Montagne de la	3137	10,392	Versant sud du Col de la Seigne : entre le Val du Glacier et l'Allée blanche.
Suc, Mont	2608	8557	O. du lac Combal. Contrefort de l'Aiguille de Trélatête.

Noms des cols	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Tacul, Mont-Blanc du	4249	13,941	N. E. par N. du Mont Maudit ; S. de l'Aiguille du Midi.
Tacul, Pic du . . .	3438	11,280	Entre les glaciers du Géant et de Leschaux : S. de l'Aiguille du Moine.
Talèfre, Aiguille de .	3745	12,287	Tête des glaciers de Triolet et de Talèfre.
Tête Çarrée	3770	12,369	A la tête du glacier de Trélatête ; entre l'Aiguille de Trélatête et le col de Miage.
Tête Noire	1768	5801	N. E. par E. du village de St.-Gervais ; entre St-Gervais et Servoz.
Tondu, Mont . . .	3196	10,486	N. O. des Motets ; S. S. E. du village de Contamines.
Tour, Aiguille du . .	3531	11,585	Entre les glaciers du Tour et du Trient ; S. E. du Col de Balme.
Tour des Courtes . .	3692	12,113	Portion de la chaîne située entre les glaciers d'Argentière et de Talèfre ; O. du Mont Dolent.
Tour Noir, le . . .	3843	12,608	Tête du glacier de Laneuvaz ; S.E. de l'Aiguille d'Argentière.
Trélaporte, Aiguille de	2550	8366	O. du Couvercle ; S. S. E. du Montanvert.
Trélatête, Aiguille de .	3932	12,900	A la tête du Glacier de Trélatête, et de l'Allée Blanche.
	3904	12,809	Côté ouest du glacier italien de Miage.
	3896	12,782	L'Aiguille de Trélatête est quelquefois appelée le Petit Mont-Blanc.
Tricot Mont . . .	2828	9279	Entre le glacier français de Miage et le glacier de Bionnassay.
Triolet, Aiguille de .	3879	12,727	A la tête des glaciers de Triolet et d'Argentière ; O. S. O. du Mont Dolent.
Trux, Mont	2062	6765	E. par N. du village de Contamines.
Varens, Aiguille de .	2488	8163	N. E. de Sallanches.
Verte, Aiguille . . .	4127	13,540	Entre les glaciers de Talèfre et d'Argentière ; E. du Montanvert.
Vierge, la	3222	10,571	Tête du glacier du Géant ; N. N. O. du Col du Géant.
Vorassey, Mont . .	2295	7530	E. S. E. du village de Bionnay.

E. — Cols situés dans la chaîne du MONT-BLANC et ses environs

Noms des cols	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Allée Blanche, Col de l'	*c* 3520	*c* 11,549	Entre les Aiguilles de Trélatête et l'Aiguille de la Scie. C'est une variante du col de Trélatête.
Argentière, Col d' . .	3520	11,549	Entre la Tour Noire et le Mont Dolent.
Arpette, Col d' . . .	3040	9974	E. de la Pointe d'Orny ; entre la Combe d'Orny et la vallée d'Arpette.
Arpette, Fenêtre d'. .	2683	8803	N. de la Pointe des Ecandies ; entre la vallée d'Arpette et le Glacier du Trient.
Balme, Col de . . .	2202	7225	Entre les villages du Tour et Trient.
Béranger, Col de . .	?	?	Entre le Dôme de Miage et l'Aiguille de Béranger.
Bonhomme, Col du. .	2340	7677	Altitude déterminée par M. Vallot.
Brenva, Col de la . .	4301 ?	14,111 ?	Entre le sommet du Mont-Blanc et le Mont Maudit.
Brévent, Col du . .	2368	7769	Altitude déterminée par M. Vallot.
Breya, Col de la . .	2479	8133	Entre la vallée d'Arpette et la Combe d'Orny.
Chardonnet, Col du .	3346	10,978	Entre l'Aiguille du Chardonnet et l'Aiguille d'Argentière.
Dolent, Col	3543	11,624	Entre l'Aiguille de Triolet et le Mont Dolent.
Dôme, Col du . . .	4331	14,210	Au-dessus du sommet du Dôme du Goûter.
Ecandies, Col des . .	2743	9000	Entre la Pointe d'Orny et la pointe des Ecandies ; entre Champey et le Glacier du Trient.
Enclave, Col d'. . .	2686	8812	Entre la Tête d'Enclave et le Mont Tondu.
Ferret, Col de . . .	2536	8320	Entre les vallées suisse et italienne de Ferret.
Ferret, Petit . . .	2492	8176	Entre les vallées suisse et italienne de Ferret. Ce col est appelé le Chantonet sur la carte Siegfried.

Noms des cols	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Flambeaux, Col des	?	?	Entre les deux Flambeaux qui sont les plus rapprochés du Col du Géant.
Forclaz, Col de la (Suisse)	1523	4997	N. O. de la Pointe Ronde ; entre Trient et Martigny.
Forclaz, Col de la (Français)	1556	5105	Entre la vallée de l'Arve et St.-Gervais ; S. par O. de Servoz.
Fourche, Col de la	?	?	N. de la Grande Fourche.
Fours, Col des	2710	8891	N. de la Pointe des Fours.
Géant, Col du	3362	11,030	Entre les Flambeaux et les Aiguilles marbrées. Sur la carte italienne, la hauteur de 3347 mètres, est indiquée pour ce col.
Glacier, Col du	?	?	S. O. de l'Aiguille du Glacier (Aiguille des Glaciers).
Grands, Col des	?	?	Tête du glacier des Grands.
Hirondelles, Col des	3478	11,411	Entre les Grandes Jorasses et les Petites Jorasses.
Infranchissable, Col dit	3377	11,080	N. de la Tête Carrée ; à l'origine du glacier de Trélatête.
Jorasses, Col des Grandes	?	?	O. S. O. des Grandes Jorasses.
Leschaux, Col de	3438	11,280	Entre les Aiguilles de l'Eboulement et de Leschaux, au pied de cette dernière.
Luis, Col de la Grande	3440	11,286	Entre le Darreï et la Grande Luis.
Miage, Col de	3376	11,076	S. S. O. de l'Aiguille de Bionnassay.
Montets. Col des	1445	4741	N. du village d'Argentière.
Montets, Col des Grands	?	?	E. de l'Aiguille du Bochard (Aig. à Bochard).
Neuva, Col de la	3420	11,221	Entre la Tour Noire et la Grande Luis.
Orny, Col d'	3098	10,164	S. de la Pointe d'Orny ; entre la Combe d'Orny et le glacier du Trient.
Pierre Joseph, Col de	3608	11,836	Au-dessus du sommet de l'Aiguille de l'Eboulement.
Plan, Col du	3469	11,381	Entre les Aiguilles du Midi et du Plan.
Planereuse, Col de	3063	10,049	S. O. de la Pointe de Planereuse.
Rochefort, Col de	?	?	Entre les Aiguilles Marbrées et l'Aiguille du Géant, plus près de cette dernière.
Saleinoz, Fenêtre de	3309	10,856	N. E. de la Grande-Fourche ; tête du Glacier du Trient.
Seigne, Col de la	2512	8242	Tête du Val de l'Allée Blanche.

Noms des cols	Hauteur en mètres	Hauteur en pieds anglais	Position du sommet
Talèfre, Col de . . .	?	?	Tête des glaciers de Talèfre et de Triolet.
Tête Noire	1194	3918	S. de Finhaut.
Tondu, Col du Mont .	?	?	N. E. du Mont Tondu.
Toule, Col de . . .	?	?	Entre les Flambeaux et la Tour Ronde.
Tour, Col du . . .	3350	10,991	Entre l'Aiguille du Tour et la Grande Fourche.
Tour Noire, Col de la .	?	?	Entre la Tour Noire et l'Aiguille d'Argentière.
Tour, Fenêtre du . .	3476	11,404	Entre l'Aiguille du Chardonnet et la Grande Fourche.
Tour Ronde, Col de la.	3790	12,435	Au-dessus du sommet de la Tour Ronde.
Trélatête, Col de . .	3498?	11,477?	Tête du glacier de l'Allée Blanche, tout près de l'Aiguille de Trélatête.
Tricot, Col de . . .	2133	6998	Entre le Mont Vorassay et le Mont Tricot.
Triolet, Col de . . .	?	?	Tête du glacier de Triolet ; O. S. O. de l'Aiguille de Triolet.
Voza, Col de . . .	1675	5496	Entre les villages des Houches et de Bionnassay.

F. — Liste des Guides de CHAMONIX

(Ceux qui sont pointés d'un astérisque, parlent anglais)

(Corrigé en novembre 1909)

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
Simond Gustave	...	11 jan. 1851	1874
Ducroz François-Anselme . .	...	27 oct. 1851	1875
Charlet Albert (*Mont Roch*) . .	...	7 sept. 1850	id.
Cachat Henri	...	8 juin 1850	id.
Cachat Florentin	...	7 déc. 1850	id.
Payot Alphonse	Jean	28 nov. 1852	1876
Mugnier François	Jean	14 août 1853	1877
Bossonney Ambroise	Jean	7 août 1852	id.
Simond Michel-Alfred	Xavier	7 juill. 1852	id.
Couttet Joseph	..	29 jan. 1851	id.
Comte Pierre-Charles	. .	28 avr. 1853	id.
Simond Séraphin	. .	29 sep. 1853	id.
Couttet Jean-Edouard . . .	Julien	13 fév. 1852	id.
Couttet François-Chérubin . .	...	27 sep. 1852	id.
Ducrey Auguste (*les Mossoux*) .	...	27 juin 1854	1878
Simond Emile (*Crey*)	...	6 avr. 1854	id.
Ravanel Luc (*Grassonets*) . .	. .	10 juin 1855	id.
Devouassoux Pierre-F. (*Argentière*)	...	8 nov. 1853	id.
Mugnier Lubin (*le Tour*) . . .	...	26 sep. 1852	id.
*Couttet Alfred (*les Pècles*) . .	...	21 juil. 1855	id.
Couttet Gustave (*Lavancher*). .	. .	28 jan. 1856	1879
Tournier Joseph (*Frasse*) . .	...	1 déc. 1855	id.
Desailloud Benoît	..	7 sept. 1852	1880
*Bossonney François (*Lieret*). .	..	3 jan. 1857	id.
Charlet Joseph (*Praz-Conduit*) .	Michel	22 déc. 1855	id.
Cachat Edouard	. .	8 juill. 1854	1881
Ducroz Jean-Michel (*Argentière*) .	...	19 juil. 1856	id.

N. B. — Les noms des guides de cette liste ne sont pas compris dans l'Index

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
Couttet Ambroise (*les Pélerins*) .	...	8 mai 1858	1881
Bossonney Constantin (*les Bois*)	. .	3 avr. 1855	id.
Claret-Tournier Alphonse . .	Edouard	25 avr. 1859	1882
Devouassoux Jean-Félic. (*Argen.*)	..	10 août 1856	id.
Carrier Henri	Emile	10 avr. 1859	id.
Couttet Joseph	Pierre	15 mai 1859	id.
Farini Joseph (*les Mouilles*) . .	...	22mar. 1855	id.
Garny Jean-Baptiste	...	22 sep. 1856	id.
Couttet Alexandre (*Montquart*) .	Michel	5 avr. 1859	1883
Farini Aristide	...	29 déc. 1859	id.
Payot Joseph-Aristide . . .	...	28mar. 1852	id.
Savioz Michel-Eugène . . .	...	20 avr. 1860	1884
Simond Julien-Philibert . . .	...	26 août 1857	id.
Devouassoux Jean-Pierre . .	...	22 août 1855	id.
Couttet Aristide	...	1 août 1857	id.
Couttet Joseph	Victor	23 juin 1859	id.
Cachat Aristide	...	2 mars 1855	id.
Cachat Armand	...	25 nov. 1860	1885
Claret-Tournier Jean . . .	Ferdinand	30 mai 1859	id.
Tissay Clément	...	9 fév. 1855	id.
Couttet François-Hercule . .	...	16mar. 1862	id.
Claret-Tournier Alfred . . .	Joseph	3 fév. 1862	id.
Claret-Tournier Joseph . .	Edouard	10 août 1862	id.
Claret-Tournier Edouard . .	Ferdinand	17 déc. 1862	id.
Favret Ambroise	...	25 août 1858	id.
*Desailloud Michel	...	13 jan. 1860	id.
Ravanel Nestor (*Argentière*) . .	...	2 jan. 1860	id.
Burnet Jean-Joseph	...	16 août 1860	id.
Devouassoux Jos.-Albert (*Argen.*)	. .	26 mai 1860	1886
Claret Jean-Joseph	Jacq.-Jos.	30 jan. 1860	id.
Devouassoux Joseph . . .	...	28 juin 1863	id.
*Paccard Edouard	Joseph	19 avr. 1861	id.
*Claret-Tournier Joseph-H. .	Alexandre	3 sept. 1863	id.
Tissay Jean-Alphonse (*Argent.*)	...	18 juin 1863	id.
Ducroz Franç-Benjamin (*Argent.*)	...	29 nov. 1859	id.
Ducroz Pierre-Marie (*Argentière*).	. .	26 déc. 1859	id.
*Desailloud Joseph	..	17mar. 1863	id.
Bellin Octave	...	23 oct. 1862	id.
*Frasserand François . . .	...	4 mar. 1861	id.
Tairraz Clément	...	9 avr. 1861	id.
*Schuler Henri	...	4 juin 1861	1887
Comte Alfred	...	1 oct. 1863	id.
Desailloud Jean (*le Praz-Conduit*)	...	23 déc. 1859	id.
Couttet Armand (*le Praz-Conduit*)	...	12 sept 1863	id.
Balmat Jean (*les Pècles*) . . .	. .	24 août 1863	id.

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
BALMAT Auguste (*les Bossons*) .	Frédéric	3 oct. 1858	1887
COMTE François (*la Côte*) . . .	...	1 Juin 1858	id.
CLARET-TOURNIER Joseph . .	Joseph	7 mai 1864	id.
BELLIN Alphonse (*Praz*) . . .	...	18 mai 1855	id.
BALMAT Joseph (*Pont de Perrolataz*)	...	3 fév. 1862	id.
MUGNIER Alphonse (*les Barats*) .	...	14 jan. 1851	id.
BALMAT Alexandre	...	6 déc. 1856	id.
MUGNIER Michel (*le Tour*) . . .	...	5 fév. 1863	id.
SIMOND Camille (*les Frasserands*) .	...	25 déc. 1863	id.
DEVOUASSOUX Pierre (*Grassonets*)	..	27 mar. 1864	id.
*CLARET-TOURNIER Charles . .	Edouard	27 déc. 1865	1888
BOSSONNEY Alphonse (*les Tines*) .	...	14 déc. 1861	id.
FAVRET, Lambert (*les Pècles*) . .	...	7 mar. 1864	id.
COUTTET Jean-Marie	...	6 fév. 1865	id.
CACHAT Aristide (*Nant*) . . .	Jean	9 mai 1865	id.
TRONCHET François	...	18mar. 1863	id.
TAIRRAZ Alfred (*Praz*) . . .	...	15sept. 1860	id.
CHARLET Jean (*les Mouilles*) . .	...	14 fév. 1864	id.
BOSSONNEY Jules	...	12mar. 1866	1889
SIMOND Jules (*Praz*)	Léon	1 août 1863	id.
COUTTET François-Henri . . .	..	8 mar. 1864	id.
SIMOND Jules	Edouard	28 oct. 1865	id.
BRETON Emile (*les Mouilles*) . .	Joseph	1 juil. 1866	id.
SIMOND Edouard (*les Bois*) . .	Alexandre	7 août 1867	id.
COUTTET François (*Lavancher*) .	François	23 juin 1867	1890
DESAILLOUD Joseph (*les Favrants*)	J.-B.	7 sept. 1863	id.
COMTE Ambroise (*les Favrants*). .	Mich.-Aug.	7 nov. 1866	id.
LECHAT Joseph-Marc (*les Pélerins*)	Auguste	2 mar. 1866	id.
LECHAT François (*les Pélerins*). .	Auguste	24 nov. 1867	id.
DEVOUASSOUX Michel-A. (*la Joux*)	Mich.-Mér.	24 fév. 1862	id.
DEVOUASSOUX Jul.-Mér. (*Argent.*)	Florentin	5 juil. 1867	id.
DUCROZ Joseph-Alphonse (*le Tour*)	Joach.	4 jan. 1864	id.
DUCROZ Ant.-Mod. (*le Tour*) . .	Zacharie	5 fév. 1865	id.
CARRIER Jean-Pierre (*Argentière*)	Ferdinand	20 fév. 1867	id.
TISSAY Michel-Louis	Jacques	21 juin 1866	1891
DUCROZ Henri (*le Mont*) . . .	Jérémie	13 juin 1866	id.
PAYOT Jean-François (*Praz d'en b.*)	Jean-A.	3 avr. 1866	id.
COUTTET A. (*Songenaz*) . . .	Julien	8 mar. 1866	id.
*SIMOND Jos.-Aristide (*Tissours*)	Fr.-Joseph	17 août 1859	id.
SIMOND Joseph (*Lavancher*) . .	Mar.-Xav.	21 août 1865	id.
SIMOND M.-E. (*Mont Roch*) . .	Ben.	2 oct. 1865	id.
DEVOUASSOUX J.-Alb. (*Grassonets*)	Julien	14 oct. 1865	id.
DUCROZ Jean-Michel (*le Tour*) .	Zacharie	2 déc. 1866	id.
SIMOND Joseph (*le Tour*) . . .	Romain	4 oct. 1868	id.
MUGNIER Lubin-Euchar. (*le Tour*)	Julien	6 jan. 1862	1892

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
Simond Jules-Adolphe (*le Tour*) .	Jean	12 oct. 1869	1892
Devouassoux Jos-Eloi (*Grassonets*	Jean	22 août 1867	id.
Ravanel Gilb.-Alph. (*Mont Roch*)	Ambroise	31 déc. 1869	id.
Ravanel Jules (*Mont Roch*) . .	Ambroise	13 juin 1867	id.
Ravanel Joseph-Louis (*les Iles*) .	Pierre	9 fév. 1869	id.
Ducroz François (*la Joux*) . .	Benoni	13 juil. 1869	id.
Cachat Rosset-Joseph (*les Tines*)	Tanislas	16 nov. 1866	id.
Balmat Pierre-François(*Sauberant*)	Jean	25 juin 1866	id.
Couttet Auguste (*les Pècles*) . .	François	9 jan. 1869	id.
Payot Delph.-Antilde (*les Bossons*)	Michel	28 août 1867	id.
Pot Jean (*le Mont*)	Simond	16 déc. 1867	id.
Simond Jean-Auguste (*Montquart*)	François	21 fév. 1869	id.
Couttet Alfred (*Songenaz*) . .	Julien	4 déc. 1868	id.
Devouassoux Pier.-Elie (*Montq.*)	Julien	20 fév. 1854	1894
Desailloud Clém. (*le Praz Cond.*)	Philippe	27 sep. 1868	id.
Simond Alphonse (*Lavancher*). .	Tobie	24 mar. 1870	id.
Devouassoux Pier.-Gilb. (*Argen.*)	Florentin	24 jan. 1870	id.
Devouassoud Paul (*Grassonets*)	Julien	22 mar. 1869	id.
Balmat Jean-Edouard (*le Mont*) .	Adolphe	23 sep. 1870	id.
Payot Clément (*Granges*) . . .	Michel	29 sep. 1869	id.
Ducroz Edouard (*Vers le Nant*) .	Jérémie	6 août 1870	id.
Balmat Alexandre (*les Pècles*). .	Henri	6 juil. 1867	id.
Ravanel Jean (*Praz*)	Pierre	9 oct. 1870	id.
Tairraz Alexandre (*Praz*). . .	Tobie	17mar. 1872	1895
Cachat Joseph-François (*Nant*) .	Jean	2 fév. 1867	id.
Charlet Joseph (*le Mollard*. .	Auguste	— 1867	id.
Breton Jean-Adolphe (*lesMouilles*)	Joseph	9 mar. 1869	id.
Devouassoux Jean (*Tissours*) .	...	16 jan. 1867	id.
Cachat Paul (*Nant*)	Jean	3 mar. 1869	id.
Cachat Clément (*Nant*) . . .	Ferdinand	13mar. 1870	id.
Simond Jules-François (*les Bois*)	Alexandre	12 nov. 1870	id.
Couttet Franç.-Jos. (*les Pélerins*).	Sidoine	6 sept. 1870	id.
Simond François (*Lavancher*) . .	Jean	23 fév. 1869	id.
Burnet Félix (*Lavancher*) . . .	...	1 avr. 1865	id.
Charlet Paul (*les Tines*) . . .	Joseph	27 juin 1872	id.
Ducroz Armand (*le Tour*) . . .	Pierre	28 jan. 1870	id.
Ravanel Pier.-Jos. (*les Iles*) . .	François	16 fév. 1870	id.
Devouassoux Joseph (*Argentière*)	Jérémie	15 fév. 1870	id.
Ravanel Jean-Michel (*les Iles*) .	Pierre	6 fév. 1871	id.
Bellin Frédéric (*les Iles*) . . .	Pierre	18 déc. 1871	id.
Ravanel Erneste (*les Iles*) . .	François	27 sep. 1872	id.
Devouassoux Albert (*Argentière*)	Josué	4 sept. 1872	id.
Charlet Hubert (*les Frasserands*)	Michel	23 fév. 1868	id.
Devouassoux Pierre-Arm. (*Arg.*)	Josué	14 oct. 1870	id.
Ducroz Jean (*la Joux*) . . .	Gilbert	16 sep. 1872	1896

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
Ducroz Joseph (*le Tour*) . . .	Jean	14 juin 1871	1896
Mugnier Jos.-Eucharistе (*le Tour*)	Clément	12 sep. 1873	id.
Tissay Armand-Joseph (*le Tour*) .	Gaspard	21 juil. 1871	id.
Folliguet Ad.-Edouard (*Rosière*)	Ambroise	13 oct. 1867	id.
Payot Edouard (*les Pècles*) . .	Alphonse	7 jan. 1871	id.
Claret-Tournier Paul (*les Bois*)	Alexandre	3 mai 1873	id.
Balmat Jos.-Edouard (*les Pélerins*)	Auguste	6 jan. 1872	id.
Payot Augnste (*Praz d'en bas*) .	Alfred	13 août 1871	id.
*Simond Henri (*les Bois*) . . .	François	18 sep. 1872	1897
Simond Pierre (*Argentière*) . .	Anselme	14 juin 1872	id.
Charlet Pier.-Cam. (*les Frasser.*)	Julien	26 juil. 1873	id.
Charlet Michel-Arm. (*Argentière*)	Pierre	21 juin 1872	id.
Ravanel Paul-Noël (*Mont Roch*)	Pierre	3 mar. 1872	id.
Devouassoux Luc-Arm. (*les Bos.*)	Auguste	23 nov. 1874	id.
Balmat Jos.-Ed. (*les Pélerins*) .	Auguste	8 juil. 1872	id.
Bornel Michel (*Vers le Nant*) . .	Antoine	9 juin 1871	id.
Ravanel Pierre-Camille (*les Iles*)	Michel	21 sep. 1874	id.
Bozon Léon (*les Pélerins*) . . .	Félix	5 août 1864	id.
Choupin Alexandre (*Montquart*) .	François	23 avr. 1869	id.
Comte Edouard (*Montquart*). .	Judith	1 févr. 1869	id.
Demarchi Joseph, (*les Barats*) .	Jean	19 juil. 1869	id.
*Breton Paul-Jos. (*les Mouilles*)	Char.-Mar.	10 août 1875	1898
Devouassoux Henry-Joseph. .	Dev.-Mar.	13 mai 1872	id.
Simond Michel (*Lavancher*) . .	Jean	23 sep. 1875	id.
Couttet Adolphe (*Lavancher*) .	Célestin	13mar. 1874	id.
*Simond Camille (*Prataz*) . . .	Joseph	8 oct. 1873	id.
Balmat Gustave (*les Barats*) . .	Alexandre	1 jan. 1874	id.
Tournier J.-Ed. (*Les Mouilles*) .	J.-Marie	6 jan. 1874	id.
Favret Jean-Ed. (*Les Pélerins*) .	François	11 fév. 1875	1899
Payot Gust-Ed. (*les Mossoux*). .	J.-Pierre	24 oct. 1874	id.
Devouassoux J.-Al. (*Chauffriaz*)	Albert	20 jan. 1876	id.
Simond Michel-Joseph (*les Tines*)	Edouard	29 mai 1875	id.
Payot Clément (*les Mossoux*) . .	J.-Pierre	27 mai 1874	id.
Couttet Emile (*Lavancher*) . .	Célestin	5 mar. 1876	id.
Cupelin François-A. (*Vers le Nant*)	Auguste	24 juin 1875	id.
Tissay Joseph-Josime (*le Tour*)	Jacques	5 sep. 1876	id.
*Couttet Joseph	J.-Marie	2 août 1871	1900
Payot Gustave (*les Mossoux*) . .	Alphonse	17 jan. 1875	id.
Couttet Jules (*le Praz-Conduit*)	Jean	1 jan. 1874	id.
Balmat Jules (*les Pélerins*) . .	Ambroise	14 jan. 1876	1901
*Burnet Jules (*le Praz-Conduit*)	Joseph	3 sept. 1875	id.
Devouassoux François . . .	Modeste	13 avr. 1874	id.
Bornel Joseph (*Crey*)	Antoine	15 sep. 1872	id.
Balmat Alf. (*Pont de Perrolataz*)	Venance	7 jan. 1876	id.
Ravanel Lubin (*Montroc*) . .	Romain	15 oct. 1874	id.

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
Bellin Jean (*Argentière*) . . .	Julien	26 août 1876	1901
Couttet François	Joseph	16 oct. 1876	1902
Couttet Gustave (*la Frasse*) . .	Joseph	9 mai 1876	id.
Cachat Gustave (*les Nants*) . .	Jean	9 mai 1876	id.
Devouassoux Henri (*les Tsours*)	Modeste	13 avr. 1875	id.
Ravanel Paul-Armand (*Montroc*)	Pierre	28 fév. 1877	id.
Desailloud Jules (*Praz-Conduit*)	Edouard	9 avr. 1877	id.
Balmat Paul-André (*Pélerins*) .	Joseph	14 fév. 1876	id.
Bellin Adolphe-Den. (*les Mossoux*)	Alexandre	7 déc. 1876	id.
Simond Paul (*les Planes*) . . .	François	28 avr. 1878	1903
Simond Henri (*Praz d'en bas*) . .	Gustave	27 nov. 1878	id.
*Couttet Paul	Alexandre	25 déc. 1876	id.
Cachat Paul (*Montquart*) . . .	François	12 jan. 1878	id.
Tournier Léon (*Bois*) . . .	Clément	27 fév. 1877	id.
Comte Armand (*Bouchet*) . . .	Célestin	1 mai 1868	id.
Balmat François (*les Barats*) . .	Alexandre	20mar. 1878	id.
Simond Henri-Sidoine (*La Frasse*)	Michel	6 mai 1878	id.
Payot Jean (*les Mossoux*) . . .	Frédéric	26 mar. 1879	1904
*Couttet Benoit-Joseph (*Pélerins*)	Sidoine	8 oct. 1877	id.
*Balmat Alfred-Aristide (*Pélerins*)	Ambroise	9 juin 1878	id.
Demarchi Jean-Amédé . . .	J.-Baptis.	29 mai 1879	id.
Charlet Rob.-Franç. (*Frasserands*)	Jean	21 juin 1878	id.
Ancey Alphonse (*les Favrants*) .	...	29mar. 1867	id.
Claret-Tournier J. (*la Frasse*)	Edouard	1 août 1878	id.
Charlet H.-Alph. (*Les Mouilles*)	Henri	29 juin 1877	id.
Cupelin Paul-François (*Grange*)	Alexandre	4 juin 1879	id.
Fontaine Alb-Jos. (*les Tines*). .	Alexandre	9 déc. 1879	id.
Garny Jean-Joseph (*la Frasse*)	Pierre	28 déc. 1877	id.
Tissay Mich.-Alph. (*le Tour*) .	Gaspard	19 oct. 1878	id.
Cupelin Jules-Alex. (*Grange*) . .	Alexandre	7 mai 1872	id.
Garny Henri-Amb. (*la Frasse*) .	Pierre	30 mai 1879	id.
Cupelin Jules-Ed. (*Vers le Nant*).	Auguste	9 mai 1879	id.
Ravanel Edouard (*les Pècles*). .	Henri	20mar. 1872	id.
*Cachat Paul-Alfred (*Plans*) . .	Joseph	17 av. 1880	1905
Simond Joseph-Léon (*Montroc*) .	Gustave	25 déc. 1880	id.
Payot François (*les Mossoux*) .	J.-Pierre	13 oct. 1880	id.
Simond Alf.-Edouard (*les Bois*) .	François	17 oct. 1880	id.
Ravanel Joseph (*Grassonets*) .	Luc	20 nov. 1880	id.
Ravanel Pierre-Henri (*les Iles*)	Jean	10 fév. 1879	id.
Bellin Jules-Pierre (*Grassonets*).	Julien	10 oct. 1880	id.
Couttet François-Michel (*Frasse*)	Michel	25 oct. 1875	id.
*Simond Pierre Arthur . . .	Joseph	20 août 1877	1906
Carrier Joseph Clément . . .	Jacques	20 sep. 1873	id.
Comte Joseph	...	29 sep. 1869	id.
Ravanel Alfred	Luc	7 juin 1882	1907

Nom	Fils de	Né en	Devenu guide
RAVANEL Jules	Alfred.	17 juin 1882	1907
RAVANEL Jules	Félicien	20 jan. 1881	id.
PEYRAT Henri	François	10 déc. 1882	id.
BELLIN Paul	Léon	21 fév. 1882	id.
*DUCROZ Pierre	Bazile	11 oct. 1881	id.
FARINI Jules	Alphonse	1 mai 1871	id.
SIMOND Jean	Armand	27 jan. 1883	id.
*CACHAT Auguste	Florentin	12 juil. 1880	1908
BALMAT Joseph René	Michel	26 sep. 1883	id.
DEMARCHI Albert Amadée . . .	Jean	— 1883	id.
DAVOINE Emile	François	19 avr. 1877	id.
CLARET-TOURNIER Léon . . .	Edouard	18 sep. 1883	id.
CHARLET Jean	Pierre	15 jan. 1883	1909
CACHAT Georges-Auguste . . .	François	8 oct. 1884	id.
DUCROZ, Jules-Albert	Gilbert	15 jan. 1883	id.
BELLIN Joseph-Marie	Pierre	22 oct. 1884	id.
SIMON Albert-Alphonse . . .	Michel	4 mar. 1884	id.

G. — Liste des Guides de COURMAYEUR

(Corrigée en octobre 1909)

Berthod Napoléon
Bertholier Laurent.
Brocherel Alexis
Brocherel Henri.
Brocherel Joseph
Croux Fabien.
Croux Hugues
Croux Joseph.
Croux Laurent.
Fenoillet Alexis.
Glarey Edouard.
Glarey Samuel.
Musillon Louis.
Ollier César
Petigax Joseph.
Petitgax Laurent.
Proment Alexis.
Proment David.
Quaizier Siméon
Rey Adolphe.
Rey Henri.
Savoye Cyprien.
Truchet Laurent.

Revel Laurent.
guide-chef (la guida-capo).

H. — Liste des Guides de SAINT-GERVAIS

(Corrigée en octobre 1909)

Allantaz Numa.
Bayetto Michel
Broisat Lubin.
Broisat Ulysse
Brunet Joseph
Chapeland Adolphe
Chapeland Célestin.
Depland Joseph.
Estivin Alphonse.
Magnin Auguste.
Magnin Constantin.
Martin Anselme.
Mollard Frédéric.
Mollard Louis.
Pelloux Lucien.
Perroud Théophile.
Simond Clément.

Perroud, Jos.-François.
guide-chef.

N.B. — Pour toutes informations s'adresser au Bureau des Guides, St-Gervais.

H*. — Liste des Guides d'ORSIERES

Biselx Adrien.
Biselx Cyrille.
Copt Estanislas.
Copt Joseph.
Crettex Emile.
Crettex Onésime.
Crettez Etienne.
Crettez Maurice.
Droz Ferdinand.
Joris Alfred.
Joris Joseph.
Joris Maurice.
Lovay Oscar.
Murisier L.
Schers Maurice.

Mètres	Pieds	Mètres	Pieds	Mètres	Pieds
1 =	3.28	50 =	164.04	100 =	328.09
2	6.56	51	167.33	200	656.18
3	9.84	52	170.61	300	984.27
4	13.12	53	173.89	400	1312.36
5	16.40	54	177.17	500	1640.45
6	19.69	55	180.45	600	1968.54
7	22.97	56	183.73	700	2296.63
8	26.25	57	187.01	800	2624.72
9	29.53	58	190.29	900	2952.81
10	32.81	59	193.57	1000	3280.90
11	36.09	60	196.85	1100	3608.99
12	39.37	61	200.13	1200	3937.08
13	42.65	62	203.42	1300	4265.17
14	45.93	63	206.70	1400	4593.26
15	49.21	64	209.98	1500	4921.35
16	52.49	65	213.26	1600	5249.44
17	55.78	66	216.54	1700	5577.53
18	59.06	67	219.82	1800	5905.62
19	62.34	68	223.10	1900	6233.71
20	65.62	69	226.38	2000	6561.80
21	68.90	70	229.66	2100	6889.89
22	72.18	71	232.94	2200	7217.98
23	75.46	72	236.22	2300	7546.07
24	78.74	73	239.51	2400	7874.16
25	82.02	74	242.79	2500	8202.25
26	85.30	75	246.07	2600	8530.34
27	88.58	76	249.35	2700	8858.43
28	91.87	77	252.63	2800	9186.52
29	95.15	78	255.91	2900	9514.61
30	98.43	79	259.19	3000	9842.70
31	101.71	80	262.47	3100	10,170.79
32	104.99	81	265.75	3200	10,498.88
33	108.27	82	269.03	3300	10,826.97
34	111.55	83	372.31	3400	11,155.06
35	114.83	84	275.60	3500	11,483.15
36	118.11	85	278.88	3600	11,811.24
37	121.39	86	282.16	3700	12,139,33
38	124.67	87	285.44	3800	12,467.42
39	127.96	88	288.72	3900	12,795.51
40	131.24	89	292.00	4000	13,123.60
41	134.52	90	295.28	4100	13,451.69
42	137.80	91	298.56	4200	13,779.78
43	141.08	92	301.84	4300	14,107.87
44	144.36	93	305.12	4400	14,435.96
45	147.64	94	308.40	4500	14,764.05
46	150.92	95	311.69	4600	15,092.14
47	154.20	96	314.97	4700	15,420.23
48	157.48	97	318.25	4800	15,748.32
49	160.76	98	321.53	4900	16,076.41
		99	324.81		

Un mètre = 3.2808992 pieds anglais (*Annuaire des Longitudes*, Paris).

Pieds		Mètres	Pieds		Mètres	Pieds		Mètres
1	=	0.30	3300	=	1005.82	8300	=	2529.79
2		0.61	3400		1036.30	8400		2560.27
3		0.91	3500		1066.78	8500		2590.75
4		1.22	3600		1097.26	8600		2621.23
5		1.52	3700		1127.74	8700		2651.71
6		1.82	3800		1158.22	8800		2682.19
7		2.13	3900		1188.70	8900		2712.67
8		2.43	4000		1219.18	9000		2743.15
9		2.74	4100		1249.66	9100		2773.63
10		3.04	4200		1280.14	9200		2804.11
20		6.09	4300		1310.62	9300		2834.59
30		9.14	4400		1341.10	9400		2865.07
40		12.19	4500		1371.58	9500		2895.55
50		15.24	4600		1402.05	9600		2926.03
60		18.29	4700		1432.53	9700		2956.51
70		21.34	4800		1463.01	9800		2986.99
80		24.38	4900		1493.49	9900		3017.47
90		27.43	5000		1523.97	10,000		3047.94
100		30.48	5100		1554.45	10,100		3078.42
200		60.96	5200		1584.93	10,200		3108.90
300		91.44	5300		1615.41	10,300		3139.38
400		121.91	5400		1645.89	10,400		3169.86
500		152.40	5500		1676.37	10,500		3200.34
600		182.88	5600		1706.85	10,600		3230.82
700		213.36	5700		1737.33	10,700		3261.30
800		243.84	5800		1767.81	10,800		3291.78
900		274.31	5900		1798.29	10,900		3322.26
1000		304.79	6000		1828.77	11,000		3352.74
1100		335.27	6100		1859.25	11,100		3383.22
1200		365.76	6200		1889.73	11,200		3413.70
1300		396.23	6300		1920.21	11,300		3444.18
1400		426.71	6400		1950.68	11,400		3474.66
1500		457.19	6500		1981.16	11,500		3505.14
1600		487.67	6600		2011.64	11,600		3535.62
1700		518.15	6700		2042.12	11,700		3566.10
1800		548.63	6800		2072.60	11,800		3596.57
1900		579.11	6900		2103.08	11,900		3627.05
2000		609.59	7000		2133.56	12,000		3657.53
2100		640.07	7100		2164.04	12,100		3688.01
2200		670.55	7200		2194.52	12,200		3718.49
2300		701.03	7300		2225.00	12,300		3748.97
2400		731.51	7400		2255.48	12,400		3779.45
2500		761.99	7500		2285.96	12,500		3809.93
2600		792.47	7600		2316.44	12,600		3840.41
2700		822.94	7700		2346.92	12,700		3870.89
2800		853.42	7800		2377.40	12,800		3901.37
2900		883.90	7900		2407.88	12,900		3931.85
3000		914.38	8000		2438.36	13,000		3962.33
3100		944.86	8100		2468.84	14,000		4267.12
3200		975.34	8200		2499.31	15,000		4571.92

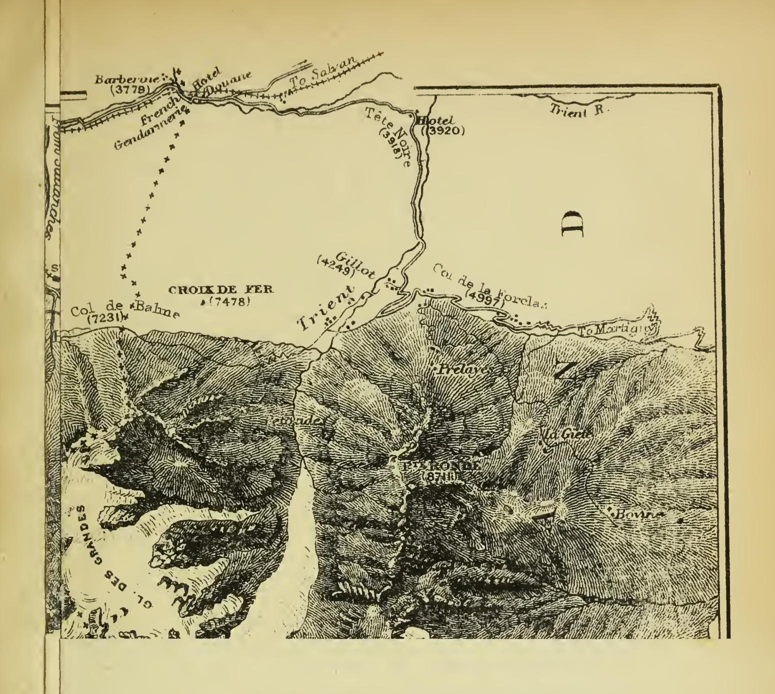
Un pied anglais = 3.0479449 décimètres (*Annuaire des Longitudes,* Paris)



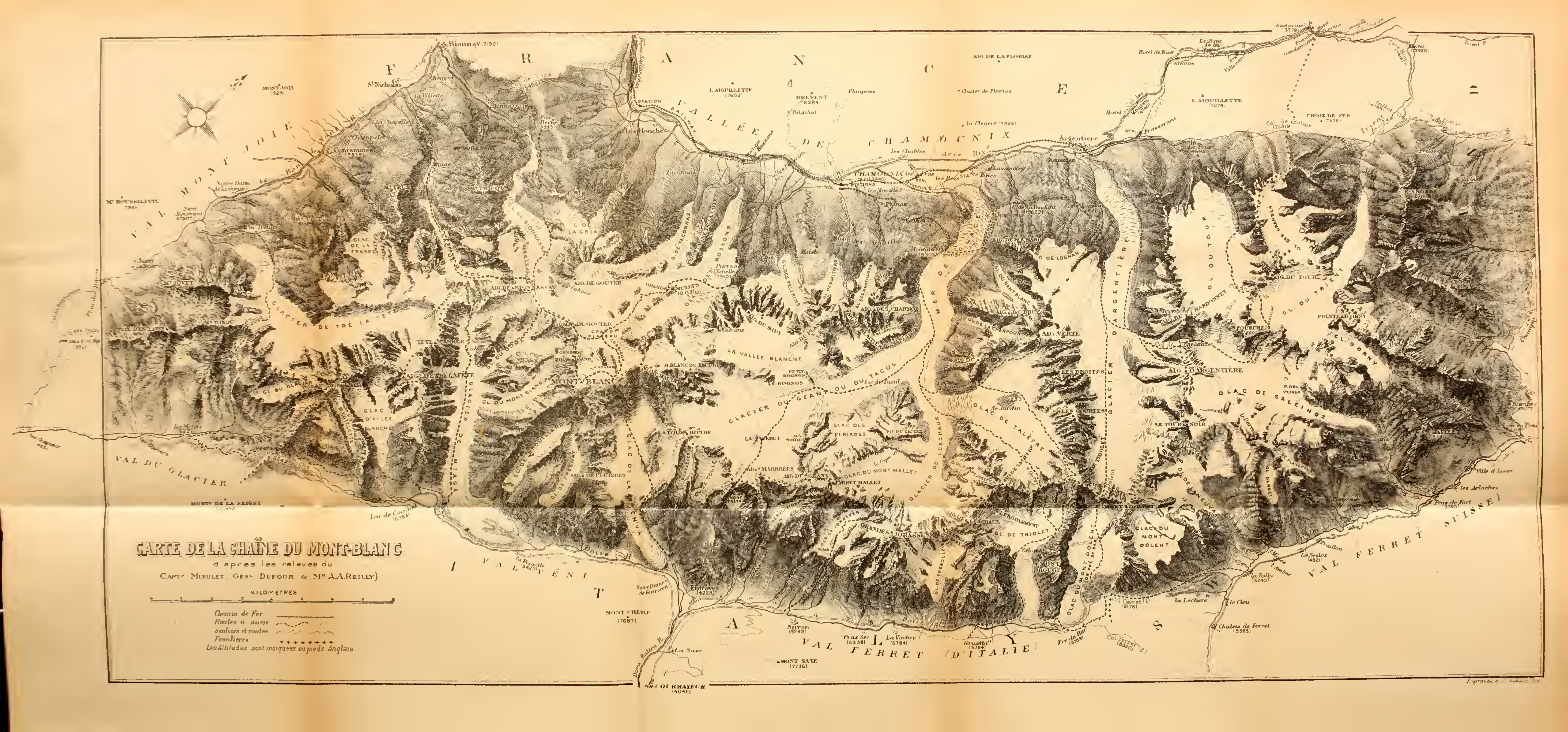
INDEX

INDEX

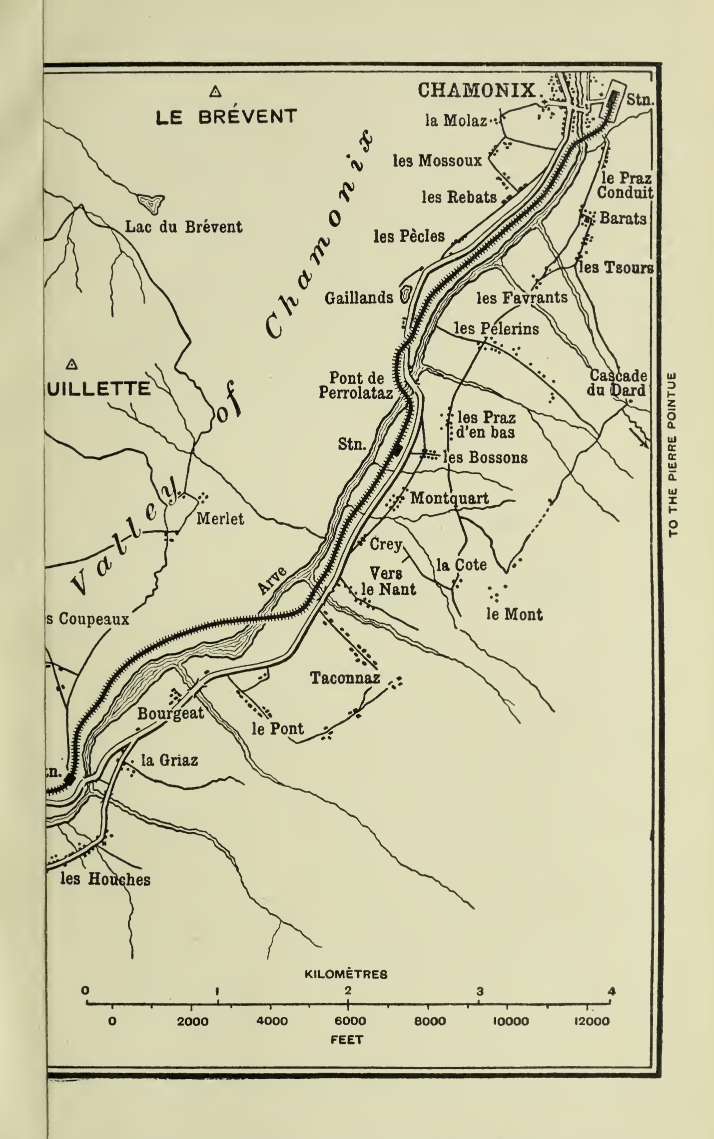
FIN



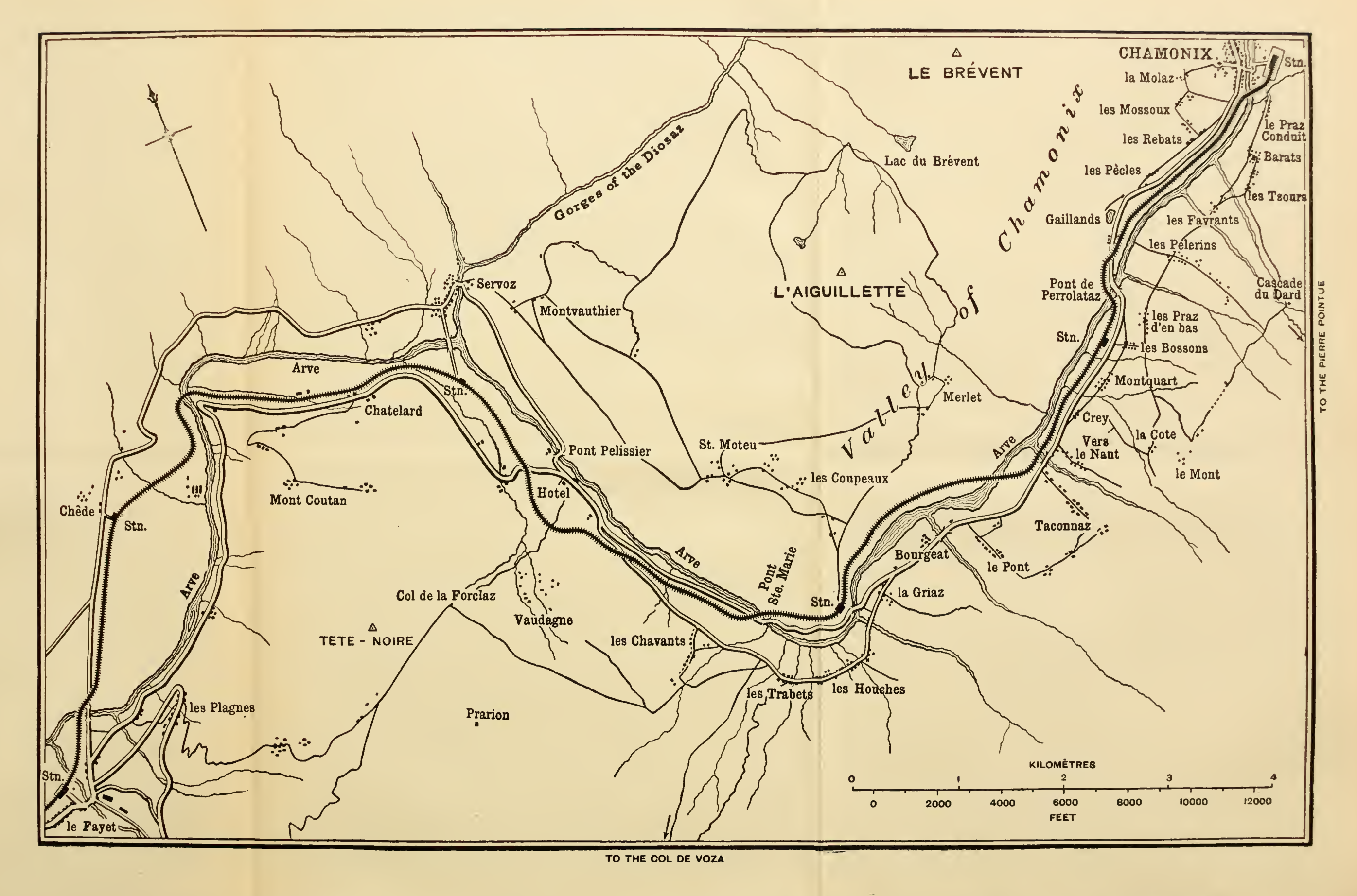
Barberine (3778)
Hotel Douane
To Salvan
French Gendarmerie
Trient R.
Tête Noire (3918)
Hotel (3920)
D
Gillot (4249)
Col de la Forclaz (4997)
CROIX DE FER (7478)
Col de Balme (7231)
Trient
To Martigny
Prelayes
Z
La Giete
PTE RONDE (8711)
Bovine
GL. DES GRANDES



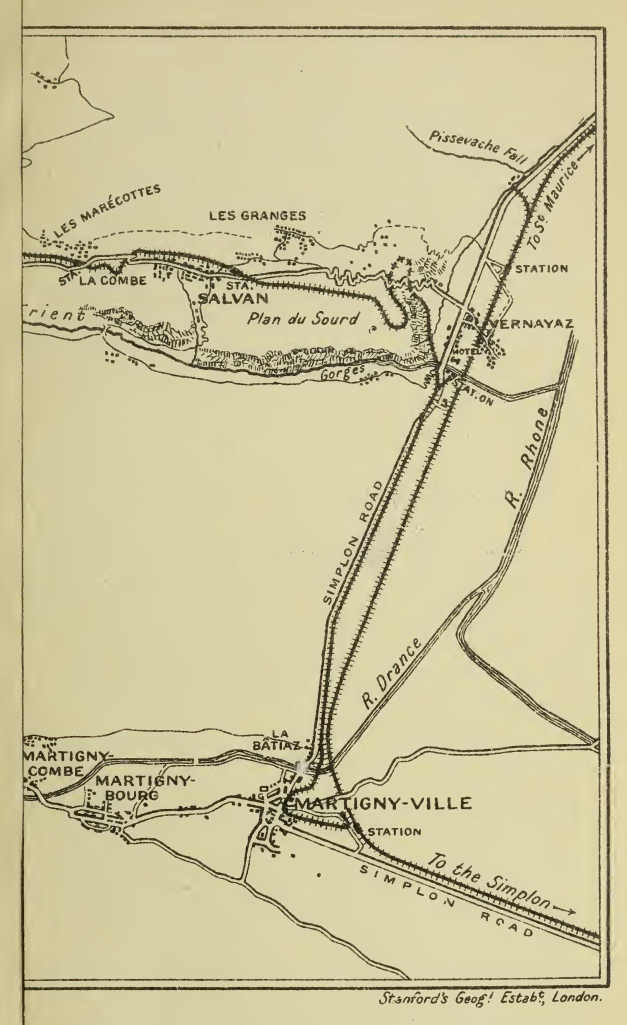
CARTE DE LA CHAÎNE DU MONT-BLANC
d'après les relevés du
Captⁿᵉ Mieulet, Genˡ Dufour & Mʳ A.A. Reilly)
KILOMÈTRES
0 1 2 3 4 5 6 7 8
Chemin de Fer
Routes à voiture
sentiers et routes
Frontières
Les Altitudes sont indiquées en pieds Anglais
F R A N C E
I T A L Y
S
VALLÉE DE CHAMOUNIX
VAL MONT JOIE
VAL DU GLACIER
VAL VÉNI
VAL FERRET (D'ITALIE)
VAL FERRET SUISSE
MONT BLANC
MER DE GLACE
LA VALLÉE BLANCHE
GLACIER DU GÉANT OU DU TACUL
GLACIER DE TRÉ LA TÊTE
GLACIER D'ARGENTIÈRE
GL. DU TOUR
GLAC DE SALEINOZ
GLAC DU MONT DOLENT
GLAC DE TALÈFRE
GLACIER DE LESCHAUX
GLAC DU MONT MALLET
GRANDES JORASSES
AIG. VERTE
LES DROITES
AIG. D'ARGENTIÈRE
AIG. DE GOÛTER
AIG. DU MIDI
AIG. DE TRÉLATÊTE
MONT MALLET
LA TOUR RONDE
CHAMOUNIX
Argentière
Les Houches
Contamines
COURMAYEUR (4046)
Entrèves (4223)
MONT CHÉTIF (7687)
MONT SAXE (7736)
Lac de Combal (6365)
MONTᴱ DE LA SEIGNE
BRÉVENT (8284)
L'AIGUILLETTE (7602)
L'AIGUILLETTE (7074)
CROIX DE FER (7478)
AIG. DE LA FLORIAZ
Bionnay (3192)
St. Nicholas
MONT JOLY (5291)
Mᵗ ROUSSELETTE
Montanvert
Col Ferret (8320)
Chalets de Ferret (5565)
La Folly (5240)
Praz de Fort (3760)
les Arlaches
La Vachey (5384)
Pras Sec (5338)
Neyron (5299)
Gruetta (5784)
La Lechère
Le Clou



FER DU FAYET A CHAMONIX



PLAN INDIQUANT LE TRAJET DU CHEMIN DE FER DU FAYET A CHAMONIX



Stanford's Geog! Estabt, London.

TIÈRE SUISSE (BARBERINE)



TRACÉ DU CHEMIN DE FER DE MARTIGNY A LA FRONTIÈRE SUISSE (BARBERINE)


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 076480653